ECONOMIA E SOCIETÀ NELLA MAGNA GRECIA

ATTI DEL DODICESIMO CONVEGNO DI STUDI
SULLA MAGNA GRECIA

TARANTO, 8-14 OTTOBRE 1972

ARTE TIPOGRAFICA NAPOLI
MCMLXXIII

Questo volume che raccoglie gli Atti del dodicesimo convegno di studi sulla Magna Grecia, svoltosi a Taranto dall'8 al 14 ottobre 1972, è pubblicato col contributo del Centro studi sulla Magna Grecia dell'Università di Napoli e dell'Ente provinciale per il Turismo di Taranto.

PRESENTAZIONE

Presentando, come di consueto, il volume degli Atti del XII Convegno di Studi sulla Magna Grecia non è forse inopportuno fare qualche osservazione sul contenuto di essi, osservazione dettata dal tema che fu oggetto di quel Convegno: «Economia e società in Magna Grecia». Il tema usciva dal campo più strettamente storico-archeologico, proprio dei convegni precedenti, pur traendo anch'esso i suoi elementi di informazione dalla storia e dalla archeologia. Tema innegabilmente arduo, soprattutto per due ragioni: la prima la scarsezza di dati a disposizione, la seconda la difficoltà che di solito chi prende a trattarne sappia prescindere interamente dalle sue particolari vedute in materia di sistemi economici e sociali. Se questa seconda difficoltà è stata in generale felicemente superata dai relatori di base e da quanti sono intervenuti nelle successive discussioni, la scarsezza dei dati delle fonti non ha potuto non influire sul modo e sul contenuto della trattazione del tema. Nonostante ciò io confido che anche questo volume possa incontrare lo stesso favore dei precedenti, se non altro per aver fatto il punto sulle nostre conoscenze intorno all'argomento prescelto.

Sempre comunque di grande interesse le relazioni dei soprintendenti,

anche se le notizie in esse contenute sono state forse in parte superate dalle ulteriori scoperte.

D'altro lato se il volume esce con qualche ritardo, ciò non è dovuto che alle gravi, e a tutti note, difficoltà del momento attuale. Difficoltà che si sono potute superare soltanto grazie al contributo e all'interessamento del benemerito Ente provinciale per il Turismo di Taranto e grazie alla ormai sperimentata solerzia ed abnegazione del collega Stazio e della sua gentile Signora: ai quali tutti va il nostro vivo ringraziamento.

PIETRO ROMANELLI

LA CONFERENZA INAUGURALE

F. BRAUDEL

ECONOMIE ET SOCIÉTÉ
RÉFLEXIONS D'UN HISTORIEN DE LA MODERNITÉ

Monsieur le Ministre, Monsieur le Sindaco de Tarente, Messieurs les Présidente, Mesdames, Messieurs, mes chers collègues, mes cher amis, très cher Professeur Pugliese Carratelli, vous qui avez fait en italien la conférence que je vais malheureusement refaire en français (mais rassurez-vous, puisque la tâche est faite, je serai aussi bref que possible), une conspiration amicale m'a porté au poste d'honneur que j'occupe à titre provisoire. Naturellement j'en suis très confus, très reconnaissant aussi et, pour dire la vérité, très heureux. Dans une carrière déjà longue, j'ai eu l'honneur de parler devant beaucoup d'auditoires, mais jamais encore je n'ai eu le plaisir d'avoir comme auditeurs tant de spécialistes d'histoire ancienne. Un historien de la modernité appartient, hélas, à une autre patrie que ceux de l'Antiquité. Mais, dans ma jeunesse, j'ai rêvé de me spécialiser en histoire ancienne, ayant subi le charme d'un merveilleux helléniste, professeur à la Sorbonne, Maurice Holleaux, auquel je garde d'ailleurs une grande dévotion. Puis j'ai change de route. Pourtant, rien que d'y penser devant vous, j'ai le sentiment de revenir vers ma jeunesse.

* * *

Le malheur, c'est que les médailles ont toujours un revers.

Chers collègues, vous m'avez posé des problèmes difficiles dont malheureusement je ne présenterai pas la solution. Il était logique sans doute de me demander de vous présenter quelques remarques sur la société et l'économie puisque c'est le thème général du XIIe Colloque consacré à la Grande Grèce, à la Magna Graecia. Mais tendre le fil d'un discours entre votre univers et la modernité n'est pas une opération facile. Si l'économie était une seule variable et la société, à son tour, une seule variable, il serait plus facile d'étudier leur corrélation. Le malheur, c'est que l'économie est un faisceau de variables et la société une accumulation d'éléments, quelquefois très disparates. Un de nos collègues parisiens, Jean Marczewski, qui étudie sur le plan de l'histoire quantitative le destin de la France au XVIIIe siècle, distingue, pour la seule économie, une vingtaine de variables et presque autant d'équations.

En l'occurrence, je pense que ce qui nous manque le plus, ce ne sont pas tant des clartés sur l'économie, que des clartés nécessaires, indispensables sur la société. Historiens (et moi tout le premier), nous parlons de la société sans savoir exactement ce qu'elle est, ce qu'elle peut être. Les sociologues devraient nous éclairer, ils oublient de le faire. Ils ne définissent pas la société. Alors, si l'on veut à tout prix une définition, il faut la fabriquer soi-même et c'est pourquoi vous avez entendu l'explication insistante de notre collègue de Rome. Je dirai, pour ma part, que la société c'est l'*ensemble des ensembles*. Traduire par *insieme degli insiemi*, ce n'est peut-être pas vous surprendre, car les mathématiques dites nouvelles sont en train de conquérir le monde et comme c'est le monde où entrent nos enfants et nos petits-enfants, nous avons tous à recommencer nos études de mathématiques. Alors vous avez sans doute vu l'un de ces enfants mettre une ficelle

autour des objets qui sont sur une table et dire fièrement: «voilà un ensemble!»

Mais il y des millions et des milliards d'ensembles. Quand je définis la société comme l'ensemble des ensembles, vous êtes en droit de me dire que ce n'est pas une définition bien claire, même si j'ajoute que j'entends par là tout ce que les hommes ont pu faire, ou penser, tout ce qui relève de leur activité personnelle ou collective. Nous sommes devant un empire sans frontière La société ainsi conçue, c'est l'histoire globale, totalisante, et la sociologie, c'est le mot que les philosophes ont volé aux historiens, comme disait Lucien Febvre — le seul qui conviendrait à une histoire vraiment nouvelle.

Quant à l'économie, elle n'est pas cette immensité sans frontières. Elle est cependant un très vaste *sous-ensemble*, si ce *sous-ensemble*, par définition, n'est pas seul en place: il se situe à côte d'autres *sous-ensembles :* la culture, la hiérarchie sociale, l'Etat et la politique. Vous avez donc au moins quatre grands sous-ensembles qui réagissent les uns sur les autres, qui s'expliquent les uns par les autres. Tout vrai problème se divise ainsi en quatre, puis est à reconstituer dans l'*ensemble* obligatoire.

Le point faible, ou plutôt malaisé à définir, c'est ce que j'appelle la hiérarchie sociale. D'autres disent: les relations sociales (expression vague), l'ordre social, ou la lutte des classes. Pour moi, la société est toujours décomposée en paliers, en étages et, tout en haut, il y a, au plus, quelques personnages placés immanquablement dans la pleine lumière de l'histoire. Ceux-là, nous les connaissons, nous ne pouvons manquer de les voir, mais ils nous cachent les autres, les nombreux. Ce petit groupe monopolise la richesse, le pouvoir, le prestige; rarement discret, souvent paradant, il donne aux autres la comédie.

Ainsi en a-t-il été je crois, à travers les longueurs de l'histoire, quelle que soit l'époque, quel que soit le lieu. Toute société est pour le moins brisée; ployée en deux: les opprimés et les oppresseurs, les gouvernés et les gouvernants, les privilégiés et les prolétaires... Cette division, plus ou moins masquée, se retrouve dans toute l'épaisseur sournoise du temps vécu. Elle joue vis-à-vis du pouvoir, de l'économie, de la culture, du système social pris dans sa masse (l'ensemble des ensembles); elle traverse les siècles. Claude Lefort, dans son beau livre: *Le travail de l'œuvre Machiavel* (1972), pense que Machiavel juge son temps et, au delà, le temps même que nous vivons. Une certaine grande histoire traverse le temps révolu, triomphe de la «distanciation» (on aurait dit hier de l'anachronisme) et nous enveloppe encore. Albert Thibaudet, en 1914-1918, aura fait la *Guerre avec Thucydide*.

* * *

Il est plus facile, peut-être plus dangereux, de parler d'économie à travers les siècles. Plus facile parce que l'économie politique nous souffle son vocabulaire, en somme ses certitudes, et plus dangereux parce que ce vocabulaire peut nous égarer, nous jeter dans des erreurs innocentes, mais nombreuses. L'ambiguïté, c'est de choisir ici entre le durable et le changeant, le durable ne peut tout de même pas être le permanent, voire l'éternel. F. Dürrenhaus, géographe intrépide, pense, et je crois qu'il a raison, que le premier «lancement» d'un peuplement en détermine toute la suite: sur le pourtour européen de la Méditerranée, le choix très ancien entre une culture villageoise qui regarde vers le Nord, et une culture citadine qui regarde vers le Sud - ce choix très ancien perdure aujourd'hui. J'ai souvent, sans aller aussi loin, insisté sur

le rôle de cassure toujours vivante qu'introduit la double frontière du Rhin et du Danube, que Rome a créée jadis. Mais tout ne change-t-il pas sous nos yeux ? Depuis une cinquantaine d'années, ou mieux une vingtaine d'années, le monde se métamorphose avec une telle rapidité, une telle violence que les spectacles que nous avons connus dans notre jeunesse sont des spectacles que notre âge avancé ne retrouve plus. Vous connaissez comme moi cette extraordinaire campagne de Florence, la plus belle campagne qui soit au monde, et multiséculaire. Or la voilà qui disparaît, qui s'efface sous nos yeux. La France, qui est un assemblage de campagnes, elles aussi merveilleuses à regarder, change de visage. Telle région, entre Lorraine et Champagne, que je connais bien pour y être né et y avoir vécu toute mon enfance, se sera maintenue telle que je la connaissais jusqu'en 1955. Elle s'est transformée alors d'un coup, l'herbe et le bois ont pris leur revanche sur les champs de blé et d'avoine.

Qu'est-ce à dire? Que l'économie, cortège, faisceau de forces actives, déborde sauvagement sur l'ensemble de la réalité sociale, il y a explosion de l'économie. La technique, qui joue un grand rôle, court devant nous, elle conduit le bal. Hier, la société tenait tout en laisse, imposait à tout une limite humaine — un *humanisme*. Aujourd'hui, il n'en est plus ainsi. Le progrès, un certain progrès nous assaille, s'installe chez nous, que cela nous plaise ou non. Bien sûr qu'une réaction se dessine sous la banderole de l'écologie, de la sauvegarde du milieu naturel, au vrai des conditions de la vie normale des hommes. Dans un siècle ou deux, quand on parlera de la fin du XXe siècle si l'on en parle, ce sera pour dire que les hommes ont alors cherché à créer, ou à recréer un certain *humanisme*.

Mais l'histoire est pleine de ces retours à l'homme, de ces

saluts retrouvés de l'homme. Chaque fois l'*ensemble* social a repoussé une sorte d'expansion de la vie matérielle et de l'économie. C'est ce qu'André Piettre a montré dans un livre excellent, *Les Trois âges de l'économie et de la civilisation occidentale* (1964) qui explique comment l'économie, depuis la Grèce antique, ne cesse de passer d'une position subordonnée à une position dominante, qu'il y a va et vient, excès puis remise en ordre, démesure puis humanisme... Les perspectives de l'histoire ancienne ne sont donc pas perdues en deçà de l'utilité présente. L'homme ne cesse de témoigner sur l'homme.

***

Peut-être avons-nous le droit de nous offrir un exemple plus convaincant encore, peut-être plus discutable, mais peu importe! J'en prends le schéma au livre récent d'Edward Fox, traduit en français sous le titre provocant de l'*Autre France*. C'est la reprise, à propos de la France, des oppositions évidentes entre économies ouvertes sur la mer et économies situées à l'intérieur des terres. La France, aux yeux de l'historien américain, c'est avant tout un pays continental, pris dans la masse de ses terres épaisses; c'est une série de «pays», de régions vivant trop volontiers sur elles-mêmes. Il y a, par contre, sur le pourtour de la France, un certain nombre de villes qui ont vécu de l'explosion de la mer et des facilités du transport maritime, et cette autre France ne ressemble guère à celle de l'intérieur. C'est une ville marchande comme Marseille, un port comme Bordeaux, un centre efficace comme Nantes, une ville extraordinaire comme St-Malo, ou Rouen, ou Dunkerque. Des mondes ouverts sur la vie extérieure, sur l'Atlantique, sur le commerce lointain, et où les choses ne se passent jamais

comme dans le reste de la France. Au moment de la Révolution française, certaines de ces villes ont rêvé de mettre au point une sorte de monarchie parlementaire, sur le modèle de l'Angleterre. Les députés qui représentent ce mouvement, remarquez qu'on les appelle les Girondins, c'est-à-dire les gens autour de Bordeaux. Or les Girondins n'ont pas réussi, ils ont été rapidement isolés et la Révolution, par la suite l'Empire ont amené la fin, l'effondrement de cette *autre* France. Elle est morte économiquement au moment où le port de Marseille, où le port de Bordeaux se sont à moitié vidés de leurs bateaux, pendant les années terribles de la Révolution et de l'Empire, et les difficultés du Blocus continental. Napoléon a remodelé une France très ancienne, la France de l'intérieur, toujours prête à s'accommoder d'un gouvernement fort. Les Jacobins, qu'ont-ils fait? Ils ont essayé de recréer une «monarchie» puissante, je veux dire une autorité sans réplique.

Voilà des considérations qui nous éloignent de l'histoire ancienne. Mais nous y revenons aussitôt. Car Edward Fox, pour s'expliquer cette France coupée en deux, a recouru aux comparaisons et, finalement, il a cherché à construire un *modèle*. Pour lui, le modèle par excellence de l'*autre France*, ouverte sur l'océan Atlantique et la Méditerranée, ce sont les villes de la Grèce lointaine. Ces villes ne se sont partagé l'espace grec selon les règles de la géographie, comme on le dit quelquefois, mais selon les règles de l'économie; un certain nombre d'entre elles ont connu le miracle de l'expansion par les voies de la mer. Or cette expansion a amené, dans toutes les villes grecques, des transformations qui sont, je dirais, classiques. Tout d'abord le commerce à longue distance: qu'un ville comme Athènes, très tôt, se nourrisse avec le blé qui vient du Pont Euxin, la démonstration n'est plus à faire. D'autre part, que l'expansion des villes grecques se fasse par les

chemins ouverts de la mer et aboutisse à la colonisation — la chose la plus extraordinaire de l'histoire grecque — cette colonisation n'amènera aucune rupture entre la ville et la colonie qui vient d'être fondée. Prenons, au contraire, une colonisation terrienne, comme la colonisation allemande des XIIe et XIIIe siècles, qui va constituer l'armature des pays slaves et notamment de la Pologne d'aujourd'hui: il y a rupture totale entre le colon qui s'en va à travers cet espace terrestre et le point d'origine. Tandis que les villes grecques conservent des liens et approfondissent leurs relations avec les villes nouvelles, fondées au delà des mers.

A un moment donné, la monnaie fait son apparition en Méditerranée. Et les villes grecques se servent de cette monnaie comme d'une arme, d'un moyen de domination, comme le fera plus tard, si longtemps et de façon parfois sauvage, l'Europe. A partir du XVIe siècle, celle-ci a bombardé le monde avec sa monnaie. On bombarde, ensuite on occupe le terrain. C'est une vieille tactique. Je n'ai pas besoin de préciser ces traits, ces réalités qui sont, plus encore que pour moi, présentes devant vos yeux. Il y a de toute évidence un modèle grec, avec les mille éléments qui le caractérisent et qui, les uns, font son originalité irréductible, les autres, rejoignent et éclairent d'autres expériences. Le modéle grec est-il si éloigné du modèle des villes de la Babylonie antique, de la Phénicie, ou du destin de Carthage et, si nous nous hâtons de traverser les siècles de Rome et du Haut Moyen Age, de l'expérience multiple des villes de l'Italie Centrale et septentrionale: Pise, Florence, Gênes, Lucques — et plus encore Venise? Toutes ces villes, qui sont la modernité en puissance, le capitalisme en puissance, le nationalisme, le colonialisme sont déjà dans le modèle grec. Laissez de côté les variations, les déviations, les beautés différentes, c'est bien la même expérience humaine, dans

la mesure où toute expérience humaine, à une certaine profondeur, est un choix entre quelques solutions fondamentales, aujourd'hui comme hier.

Ai-je réussi à tendre un fil entre vos préoccupations et celles des modernistes, à provoquer vos adhésions sur tel ou tel point, ou vos réserves sur tel ou tel autre — je l'espère un peu. Il y aurait bien d'autres fils à tendre si la civilisation était en cause, la civilisation qui s'obstine à être hors du temps. J'avais aussi l'intention de vous parler, à la suite d'Edward Fox, de la naissance de l'Europe terrienne des Carolingiens. Mais l'heure presse et j'ai trop parlé. Et je risquerais, pour vous convaincre, de vous intéresser à un problème assez passionnant certes et de tourner le dos aux lumières, aux paysages, aux économies et aux sociétés de la Grande Grèce.

FERNAND BRAUDEL

LA RELAZIONE INTRODUTTIVA

E. WILL

LA GRANDE GRÈCE, MILIEU D'ÉCHANGES
RÉFLEXIONS MÉTHODOLOGIQUES

L'histoire du commerce antique semble être le domaine par excellence où règnent l'imagination et l'extrapolation, c'est-à-dire le dédain — ou l'ignorance — des limites imposées à notre connaissance par la documentation. Il n'est que de feuilleter les manuels d'histoire générale et même les traités d'histoire économique antique, pour se convaincre que leurs auteurs ont rarement répugné à un redoutable confusionnisme, mêlant, dans leur désir de restituer un tableau à la fois complet et intelligible, des données d'époques différentes, quand ce n'est pas des interprétations modernes aux documents antiques. L'exemple le plus notable de cette façon d'écrire l'histoire économique nous est peut-être fourni par la Grande Grèce avec le cas de Sybaris, auquel je consacrerai quelques instants à la fin de ce rapport. En présence des imprudences méthodologiques qui ont été commises, les objections et les avertissements n'ont certes pas manqué (qu'il suffise de rappeler ici les noms de K. Bücher et de J. Hasebroek), mais il ne semble pas qu'ils aient été entendus en-dehors d'un milieu assez restreint, et il se pourrait que, ces avertissements ayant jusqu'à un certain point versé dans un excès inverse de celui qu'ils dénonçaient, cela ait contribué à la relative négligence où ils ont été tenus.

Aussi, lorsqu'on m'a invité à traiter ici du commerce de la

Grande Grèce, ai-je pensé que l'occasion pourrait être bonne de prendre prétexte de la Grande Grèce pour tenter un essai de méthodologie de ces problèmes, que je limiterai aux époques archaïque et classique. Le milieu de Grande Grèce se prête d'ailleurs très bien à un tel essai: les cités grecques y ont constitué, au même titre que celles de Grèce égéenne, des entités économiques; elles ont visiblement entretenu des relations commerciales entre elles; elles ont, plus encore, entretenu des relations avec le vieux monde de la Grèce égéenne; elles ont également eu des échanges avec les sociétés indigènes de leurs arrière-pays et, par-delà — pour ne pas regarder plus loin encore — avec le milieu étrusque. De ce dernier point de vue, les cités italiotes, certaines d'entre elles du moins et jusqu'à un certain point, ont joué le rôle d'intermédiaires, rôle aussi important que difficile à définir, entre l'Etrurie et la Grèce égéenne, ce qui confère à la Grande Grèce, certes plus qu'à la Sicile, une fonction centrale dans le réseau des relations méditerranéennes. Ajoutons enfin que la documentation de tous ordres n'y est ni meilleure ni pire qu'en Grèce propre — je veux dire que la documentation littéraire y est aussi désespérément maigre qu'ailleurs, cependant que la documentation archéologique et numismatique y est d'année en année plus abondante et mieux classée[1]. On n'attendra donc pas de moi que je «décrive» le commerce de la Grande Grèce entre le VIIIe et le IVe s. — bien fou qui s'y risquerait! —: je préfère tenter, d'une part, de définir de la façon la plus rigoureuse possible les conditions dans lesquelles nous pouvons le saisir, donc de définir la nature et surtout les limites de notre documentation; et, d'autre part, essayer de cerner un certain

1) Mais seul un bilan général récent (souhaité par G. VALLET, *Atti dell'VIII Convegno di Studi sulla Magna Grecia*, Taranto 1968, pp. 130 sq.) permettrait de risquer un «tableau» (partiel!) du commerce de l'Italie méridionale.

nombre de problèmes spécifiques. Inutile de dire que tout cela restera loin d'épuiser la matière et qu'on pourra aisément me reprocher mes lacunes.

* * *

En ce qui concerne les divers ordres de documentation dont nous disposons je n'évoquerai la *documentation littéraire* que pour rappeler combien les textes qui parlent *explicitement* du commerce occidental sont rares et incertains. On les compterait sur les doigts d'une main et tout le monde les connaît: allusion d'Hérodote I, 163 aux expéditions phocéennes; allusion de Thucydide III, 86 à des importations de blé occidental dans le Péloponnèse — mais il s'agit de blé sicilien, et c'est encore de blé sicilien qu'il est question dans le *contre Zénothémis* et le *contre Dionysodore* de Démosthène; de blé italien, il n'est question pour l'époque classique que dans un fragment du *Triptolème* de Sophocle[2], et si l'Italie figure parmi les pays d'où parviennent au Pirée des produits «agréables» selon le Ps.-Xénophon (II, 7), elle ne figure en revanche pas dans le catalogue des importations athéniennes dressé par le comique Hermippos (Athénée I, 27, a). En sens inverse, je ne vois à citer que la pourpre qu'auraient importée les Sybarites selon Timée (Athénée XII, 521 d)[3]. Bref, ce n'est pas sur la littérature qu'on s'appuiera pour retrouver la physionomie du commerce des cités italiotes. Restent évidemment les textes qui ne parlent pas explicitement de commerce, mais qu'on a invoqués en ce sens: j'aurai l'occasion d'y revenir. On tiendra compte toutefois du fait que l'historiographie grecque, en nous informant de certains événements

2) SOPH., fr. 600, transmis par PLINE, *HN* XVIII, 65.

3) Pour la «laine milésienne», cf. *infra*.

politiques, contribue parfois à éclairer certains faits de circulation commerciale attestés par l'archéologie: c'est ainsi, par exemple, que la tradition relative à la victoire des Cuméens sur les Etrusques en 524 explique probablement la pénétration massive des produits grecs dans la Campanie intérieure[4]; et j'aurai l'occasion de revenir sur les problèmes économiques que posent des événements politiques tels que la destruction de Sybaris ou que les fondations d'Elée, de Thourioi ou d'Héraclée de Lucanie.

Plus solide, mais loin d'être claire, est la *documentation numismatique*: comme il en sera question par ailleurs et que, d'autre part, on dispose déjà du rapport présenté ici même par Stazio en 1963[5], je ne ferai que rappeler quelques problèmes fondamentaux. Rappelons schématiquement les principaux points sur lesquels l'analyse numismatique éclaire notre sujet: 1. Elle révèle, à l'intérieur de la Grande Grèce, l'existence de plusieurs «milieux monétaires», dont l'un est constitué par la zone ionienne (encore que Locres s'en soit longtemps tenue à l'écart et que Tarente y revête une physionomie assez particulière) et l'autre, plus complexe, est constitué par la zone tyrrhénienne; — 2. Elle révèle des rapports entre ces deux milieux, mais aussi des rapports entre la Grande Grèce et le monde extérieur. — 3. Elle révèle aussi des modifications à l'intérieur des divers systèmes en présence, modifications parfois considérables (comme celle que représente l'intrusion du système pondéral achéen dans le milieu

4) Cf. W. JOHANNOWSKY, *Gli Etruschi in Campania*, *Klearchos* V (1963), p. 68.

5) A. STAZIO, *La documentazione numismatica*, *Atti del III Convegno di Studi sulla Magna Grecia*, Taranto 1963, pp. 113 sqq. — On consultera aussi le mémoire déjà ancien de L. BREGLIA, *Contributo allo studio della circolazione monetale in Magna Grecia, Rend. Acc. Arch. Lett. e Belle Arti di Napoli*, NS XIX (1938-39), pp. 141 sqq.

tyrrhénien[6], mais aussi modifications de détails dans leurs systèmes divisionnaires, celles-ci révélant l'apparition de connexions nouvelles (et parfois temporaires) soit entre deux milieux grecs, soit entre un milieu grec et un milieu indigène[7]. Tout cela représente un acquis positif pour l'histoire des relations commerciales du milieu italiote — mais il faut ajouter aussitôt que tout cela manque le plus souvent de précision chronologique et qu'il y règne encore de graves incertitudes herméneutiques. C'est à quelques uns de ces problèmes que je voudrais consacrer quelques minutes, en considérant d'abord la circulation monétaire entre l'Italie et le monde extérieur, ensuite la circulation monétaire à l'intérieur du monde italiote.

En ce qui concerne le premier point, on notera d'emblée que la circulation monétaire entre la Grande Grèce et le monde extérieur, telle du moins qu'elle nous est connue, n'est évidemment pas représentative de la réalité des courants commerciaux: autant ceux-ci nous apparaissent abondants et continus, sur la base de la documentation archéologique, autant celle-là nous apparaît généralement ténue. D'un côté, les monnaies italiotes sont inconnue hors de Grande Grèce, mis à part un milieu restreint de Grèce Occidentale

6) Rappelons toutefois que les systèmes pondéraux préexistent aux systèmes monétaires et qu'une cité peut parfaitement adopter pour ses monnaies un système pondéral différent de celui qu'elle utilise pour ses poids et mesures.

7) Cf. l'analyse des très complexes données divisionnaires du monnayage tarentin dans A. STAZIO, *Aspetti e momenti della monetazione tarentina, Annali dell'Univ. di Lecce* (Fac. di Lettere e Filos.) IV (1967-69), pp. 5 sqq. (= *Atti del X Convegno di Studi sulla Magna Grecia*, Taranto 1970, pp. 147 sqq.) — En Campanie également, au IVe s., la multiplication des petites dénominations des monnayages grecs (Cumes, Naples) correspond à l'adoption du monnayage par les communautés indigènes, elle-même conséquence de la poussée samnite en Campanie: cf. A. STAZIO, *Un ripostiglio monetale da Cales e la monetazione campano-sannitica del IV sec. a.C., PdP* XV (1960), pp. 225 sqq.

(Epire, îles Ioniennes), où elles sont d'ailleurs rares[8], et quelques trouvailles de monnaies du IVe s. en Illyrie, récemment signalées[9]. En sens inverse, les monnaies de Grèce propre ne sont pas abondantes en Italie, moins abondantes qu'en Sicile. Les monnaies de Corinthe et de ses colonies d'Acarnanie-Etolie ne font d'abord leur discrète apparition, à la fin du VIe s., que sous la forme de refrappes (Caulonia, Métaponte, Tarente), pour n'apparaître en elles-mêmes qu'au IVe s. Les monnaies d'Athènes n'apparaissent, au Ve s., que sur le versant tyrrhénien, à Rhégion (où leur présence n'est qu'un reflet de leur présence contemporaine en Sicile)[10] et en Campanie, le monnayage athénien se signalant donc par son absence sur la côte ionienne. Ajoutons le cas de quelques monnaies siciliotes refrappées en Grande Grèce, auxquelles ne correspondent pas, dans les trouvailles, de semblables monnaies non refrappées. Ce tableau, que je ne fais ici que résumer sommairement et qui est connu de tous, pose des problèmes qui ne sont pas tous solubles de façon rigoureuse. Le plus discuté de ces problèmes est celui de la signification économique des refrappes de monnaies corinthiennes. Celle-ci apparaissant dans des lieux qui appartenaient à la zone d'expansion du commerce corinthien, leur existence est évidemment liée à des courants commerciaux: mais alors comment se fait-il qu'à cette même époque des monnaies corinthiennes non refrappées n'apparaissent nulle part en Grande

8) Cf. STAZIO, *Atti del III Convegno di Studi sulla Magna Grecia*, Taranto 1963. p. 115.

9) Cf. F.G. LO PORTO, *Atti del IX Convegno di Studi sulla Magna Grecia*, Taranto 1969, p. 255.

10) C'est à Rhégion également qu'on a retrouvé des monnaies athéniennes refrappées: cf. CM. KRAAY, *Fifth-cent. overstrikes at Rhegium and Messana*, dans *La circolazione della moneta ateniese in Sicilia e in Magna Grecia - Atti del I Convegno del Centro intern. di studi numismatici* 1967 - *AIIN* XII-XIV, Suppl. (Roma 1969), pp. 141 sqq.

Grèce? On sait que ce problème a été lié à celui de l'approvisionnement en argent des cités italiotes[11] et qu'on a longtemps considéré que le monnayage corinthien, qu'on pensait avoir été abondant dès le début, aurait fourni la matière première des émissions des cités connues pour avoir refrappé des statères corinthiens, certains ayant même pensé que la technique de l'incusion aurait été destinée essentiellement à effacer plus aisément les symboles des monnaies-base, si bien que les refrappes reconnaissables ne seraient que des exemplaires manqués. Cette théorie s'est toutefois heurtée à trop d'objections[12] pour qu'on puisse aujourd'hui la retenir: d'une part, l'absence totale, avant le IVe s., de monnaies corìnthiennes non refrappées prouve à l'évidence que ces espèces ne circulaient pas en tant que telles dans le milieu italiote; d'autre part les refrappes (et pas seulement de monnaies corinthiennes) revêtent en général des caractères trop aberrants par rapport aux pratiques monétaires normales (du fait notamment des différences de poids exigeant un rognage préalable) pour avoir pu porter sur des quantités massives. L'hypothèse d'un véritables commerce corinthien de l'argent sous forme monétaire (tel qu'il semble avoir été pratiqué par Athènes et par des cités de Thrace en direction de l'Orient) semble donc devoir être abandonnée — dans la mesure du moins où on lierait cette hypothèse à la seule pratique des refrappes, car — bien que le monnayage corinthien soit aujourd'hui considéré comme ayant été moins abondant qu'on ne pensait — on ne saurait

11) Seule Sybaris (et sans doute Thourioi après elle) semblant avair disposé de mines d'argent sur son territoire: cf. S.P. NOE, *Overstrikes in Magna Grecia*, *ANS-MN* VII (1957), pp. 13 sqq.; P. ZANCANI-MONTUORO, *Un peso di bronzo e l'argento di Sibari*, *AIIN* XII-XIV (1965-67), pp. 25-30.

12) Cf. S.P. NOE, *art. cit.*, pp. 13 sqq.; C.M. KRAAY, *Caulonia and South-Italian problems*, *NC* XX (1960), pp. 66 sqq.; A. STAZIO, *Atti del III Convegno di Studi sulla Magna Grecia, Taranto* 1963, pp. 121 sq.

écarter la possibilité de l'envoi à la fonte, par certaines cités, des espèces étrangères parvenues chez elles, pratique qui, attestée en d'autres lieux, fait évidemment disparaître toute trace du monnayage originel. Le second problème que pose la présence de monnaies non italiotes en Grande Grèce est celui du rapport avec des phénomènes non économiques, mais politiques. Le cas en est aujourd'hui bien clair pour la diffusion, à partir du milieu du IVe s., de la monnaie de Corinthe et de ses colonies, qui est une conséquence des réformes de Timoléon en Sicile, réformes qui s'accompagnent de l'adoption, à Syracuse et à Léontinoi, mais aussi à Rhégion et à Locres, de types au pégase et du système pondéral corinthien, ouvrant ainsi la voie à la circulation, en Grande Grèce, des espèces corinthiennes elles-mêmes, et ce à une époque où le commerce occidental de Corinthe est loin d'avoir conservé son importance d'antan[13]. Si ce premier cas ne souffre guère de discussion, il n'en va pas de même de l'apparition de monnaies athéniennes en Campanie au Ve s., phénomène qui est lié à celui de la diffusion de symboles attiques dans les monnayages d'un certain nombre de cités italiotes, notamment tyrrhéniennes. Les événements politiques à prendre en considération ici sont, d'une part, l'expédition du stratège athénien Diotimos à Naples, qui rend sans doute compte de la présence des espèces athéniennes dans la région, d'autre part la fondation de Thourioi, qui contribue évidemment à la diffusion des types. Ce qui m'échape, je l'avoue, en dépit de savantes exégèses récentes[14], c'est la date,

13) Cf. G.K. JENKINS, *A note on Corinthian coins in the West, Centennial Publ. of the ANS* (New York 1958), pp. 367 sqq.; A. STAZIO, *Monetazione e circolazione monetale dell'antico Salento, Atti del convegno dei comuni Messapici, Peuceti e Dauni*, Brindisi 1969 (Bari, s.d.), pp. 87 sq.

14) Cf. E. POZZI-PAOLINI, *Riflessi della tipologia monetale ateniese sulle emissioni delle zecche italiote e siceliote. La circolazione della moneta ateniese... (cit. supra)*,

le contexte et le sens de l'expédition de Diotimos, qu'on la rapproche de la fondation de Thourioi ou des premières alliances athéniennes en Occident, datées des environs de 460[15]. Peu importe, d'ailleurs: l'essentiel est que les phénomènes monétaires auxquels nous avons affaire sont visiblement le reflet de phénomènes politiques. Il est vrai qu'on admet souvent que les phénomènes politiques en question sont eux-même l'expression de préoccupations économiques athéniennes: de quoi l'on attend toujours la démonstration...

Ces deux exemples nous ont fait toucher à la diffusion de types ou d'éléments typologiques hors de leur lieu d'origine: dans ces deux cas, le phénomène était vraisemblablement d'origine politique, mais il va de soi qu'il a eu également une portée économique et que cette diffusion typologique a des chances de nous permettre de déceler des phénomènes de circulation commerciale. En revanche, les considérations politiques semblent devoir être écartées lorsque la diffusion de types monétaires ou l'adoption de types étrangers ne s'accompagnent d'aucune trace des espèces elles-même ayant originellement porté ces symboles: dans ces cas, ces phénomènes ne semblent procéder que du désir d'exploiter certains courants commerciaux. C'est ainsi qu'à une époque où l'on ne saurait certes parler d'impérialisme tarentin ou crotoniate en Sicile, au IVe s., des symboles tarentins ou crotoniates se font jour dans la numismatique de certaines cités siciliotes, et, si l'on peut soupçonner là un contre-coup de l'impérialisme de Denys,

pp. 33 sqq. et en partic. pour Naples, pp. 52 sqq.; E. LEPORE, *Storia di Napoli* I, pp. 172 sqq.

15) L'agnosticisme que je me vois obligé de professer à ce sujet est partagé par J.K. DAVIES, *Athenian propertied families 600-300 B.C.* (Oxford 1971), p. 161 («(Diotimos') voyage to Naples ... cannot be given a precise date...»), qui, il est vrai, ignore le problème numismatique évoqué ici.

ce n'est qu'un contre-coup tardif[16]. Mais dans tous les cas, ajoutons-le aussitôt, ces indices ne sont que des indices, qui ne nous disent rien quant aux courants commerciaux sous-jacents.

Si nous passons à présent aux problèmes propres aux espèces frappées en Grande Grèce, leur complexité résulte du nombre des monnayages qui y interviennent, toutes les cités italiotes ayant, tôt ou tard, frappé monnaie, avant que les communautés indigènes n'en fissent autant. Que l'on considère soit la circulation des espèces elles-mêmes, telle qu'elle ressort de la composition des trésors[17], soit l'évolution interne des monnayages de chaque cité[18], soit encore les affinités typologiques, techniques et pondérales qui peuvent rapprocher, temporairement ou durablement, des émissions de cités différentes, affinités dont la signification n'est jamais absolument claire et où les préoccupations commerciales peuvent s'entrecroiser avec les préoccupations politiques sans qu'il soit jamais possible de faire exactement la part des unes et des autres[19],

16) Cf. S. CONSOLO LANGHER, *Documentazione numismatica e storia di Tyndaris nel sec. IV a.C., Helikon* V (1965), pp. 63 sqq., notamment pp. 88 sqq.

17) Cf. p. ex. L. BREGLIA, *Contributo..., RC Napoli* NS XIX (1938-39), pp. 141 sqq.; E. POZZI, *Ripostigli di monete greche rinvenuti a Paestum*, *AIIN* IX-XI (1962-64), pp. 75 sqq.; A. STAZIO, *Monetazione e circolazione monetale nell'antico Salento*, *l.c. supra*; etc.

18) Cf. S.P. NOE, *The coinage of Metapontum*, *NNM* 32 & 47 (New York 1927-31); H. HERZFELDER, *Les monnaies d'argent de Rhegium*, *RN* 5e sér. XVII (1955), pp. 25 sqq.; A. STAZIO, *Contributo alla prima fase della monetazione di Heraclea Lucaniae*, *AIIN* XII-XIV (1965-67), pp. 31 sqq.; ID., *Aspetti e momenti della monetazione tarentina, l.c. supra*; etc.

19) L'interférence du politique (l'histoire de la ligue italiote) et de l'économique (les intérêts de Tarente) a été dégagée par A. STAZIO dans son analyse du monnayage héracléote (*l.c. supra*, pp. 65 sqq.), qui montre notamment que la plus grande diffusion de ce monnayages est consécutive à l'adoption d'Héraclée comme siège de la ligue. Il est d'ailleurs probable que ce choix fut dicté en grande partie par les commodités géographiques qui faisaient d'Héraclée un important centre de communications (cf. F. SARTORI, *Herakleiastudien* (1967), p. 31) — ce qui, à son tour, était

soit enfin les variations dans le système et simplement la pratique des divisions et la signification de ces variations pour la connaissance de l'aire géographique des échanges d'une cité[20], — tous ces problèmes ont été tour à tour étudiés, et, si ces analyses ont déjà grandement contribué à clarifier le tableau général, on ne saurait affirmer, je crois, qu'aucun d'entre eux soit actuellement résolu sans équivoque. Qu'il suffise de rappeler ici le problème, essentiel pour la compréhension de la circulation monétaire, des rapports économiques et, très probablement aussi, des rapports politiques dans la première moitié du Ve s., que pose la mutation fameuse (technique, métrologique, typologique) du monnayage de Poseidonia et des rapports de cette cité avec le milieu phocéen tyrrhénien d'une part et, de l'autre, avec le milieu achéen, — mais sans doute surtout le milieu des colonies tyrrhéniennes de Sybaris: tant que cette mutation n'aura pas été datée avec certitude et il n'y a guère de chance qu'on y parvienne jamais)[21], ce phénomène monétaire important ne pourra être intégré avec précision dans une histoire des relations commerciales italiotes, s'il est vrai qu'on en peut discerner les effets sur la circulation des monnaies de Poseidonia. Et d'ailleurs, puisque je touche à ce problème brûlant et obscur à la fois, qu'il me soit permis de rappeler

un des motifs de l'intérêt de Tarente (ibid., p. 22). — Sur le problème général de ces interférences et des incertitudes qui en résultent pour nous, cf. S. CONSOLO LANGHER, *Aspetti e prospettive della ricerca numismatica con particolare riguardo alla Sicilia antica*, *Helikon* II (1962), pp. 572-3.

20) Cf., pour les monnaies sybarites d'après 510, E. POZZI, *Ripostigli..., cit.*, p. 90; pour Métaponte, K. WELZ, *Ähren aus Metapont, Schweizer Münzbl.* VI (1956), pp. 45 sqq.; CM. KRAAY, *Epis de Métaponte. Un supplément, ibid.* VII (1957), pp. 73 sqq.; pour Tarente, A. STAZIO, *Aspetti e momenti..., cit.*

21) Voir, en des sens différents, C.M. KRAAY, *The coinage of Sybaris after 510*, *NC* XVIII (1958), pp. 18 sqq.; E. POZZI, *Ripostigli..., cit.*, pp. 100 sq. (qui cite L. BREGLIA, *Numismatica NS* V (1964), pp. 3 sqq. (*non vidi*)).

qu'il est lié à celui de savoir si les monnayages tyrrhéniens de pied achéen et de types sybarites sont contemporains de la grande Sybaris, comme on l'a longtemps pensé et comme certains le pensent encore, ou postérieurs à sa chute, problème sur lequel l'accord ne s'est pas encore fait[22], et que cette autre incertitude pèse donc aussi sur la question des rapports entre Poseidonia et la côte de la mer Ionienne[23].

Que ce soit donc au sujet des relations avec le monde extérieur à la Grande Grèce ou au sujet des relations entre cités de Grande Grèce, le monnayage nous en apprend infiniment plus que la documentation littéraire, qui ne nous apprend presque rien, mais ce plus n'est jamais d'une absolue clarté. Il conviendrait d'ailleurs, pour finir, de rappeler quelques vérités premières qu'on tend parfois à oublier: les monnaies ont d'autres usages que commerciaux; elles peuvent se déplacer sur des routes autres que commerciales (armées en campagne, mercenaires errants, etc.); elles peuvent circuler longuement d'une façon absolument indépendante de leur lieu d'émission, pour peu qu'elles aient une bonne réputation (comme cela a été montré pour les incuses de Sybaris, qui ont circulé plus de deux siècles après la destruction

22) Pour une datation postérieure à 510 des monnaies Laos/Lainos, Sirinos-Pyxoes, Mol-, Pal-, Ami-(Asi-?), cf. A. STAZIO, *Atti del III Convegno di Studi sulla Magna Grecia*, Taranto 1963, pp. 128 sqq.; pour une date antérieure des monnaies Ami-, cf. P. BICKNELL, *Aminaia, Klearchos* IX (1967), pp. 131 sqq., qui situe d'ailleurs cette cité inconnue à proximité immédiate de Sybaris (Timpone della Motta, près Francavilla Marittima), au prix d'un raisonnement qui m'apparaît fragile, malgré le caractère pertinent de sa critique de J. BÉRARD, *Colon.* [2], pp. 397 sqq., qui, avant d'autres, localisait Aminaia sur le golfe de Poseidonia (cf. également V. PANEBIANCO, *Arch. St. Cal. Luc.* XXXIV (1965-66), pp. 137 sqq., qui penche pour Pontecagnano — mais également au prix de raisonnements d'une excessive subtilité).

23) Où K. WELZ, *l.c.* défend la candidature de Métaponte à des relations privilégiées avec Poseidonia. Sur quoi l'on reviendra.

de la cité), si bien qu'elles finissent par n'avoir plus aucune signification quant aux courants commerciaux[24]; et l'on n'oubliera pas enfin qu'une cité peut avoir une vie de relations active sans avoir pour autant de monnayage propre: de ce dernier point de vue, Locres rejoint le groupe constitué notamment par Byzance, Olbia, Carthage, etc., qui, toutes, ne commencent à frapper qu'au IVe s. A elle seule, la documentation numismatique n'est donc qu'un outil fragile dans nos recherches, et qui demande à être confronté, faute de textes, à la documentation archéologique.

Abordant à présent la *documentation archéologique* en tant que source de notre connaissance des échanges commerciaux, j'aborde un domaine inépuisable et dont personne, je pense, n'attend de moi que je l'épuise... Aussi bien, ici encore, n'ai-je pas l'intention de faire autre chose que d'attirer l'attention sur quelques questions d'ordre méthodique. Tous les objets d'importation, quels qu'ils soient, et à condition naturellement qu'ils n'apparaissent pas dans un total isolement, sont les témoignages de courants d'échanges, fussent-ils ténus. Mais les courants ainsi documentés sont tous et toujours affectés de cruelles incertitudes, qu'il ne sera sans doute pas inutile de rappeler, car il apparaît, à la lecture de la littérature moderne, qu'on a trop souvent tendance à les oublier, ou du moins à les négliger.

Disons, de façon très générale, qu'il est assez vain de parler de courants d'échanges, ou de relations commerciales en termes véritablement historiques si l'on ne peut définir avec précision ce qui se cache sous ces expressions — et on ne le peut jamais. Il faudrait, en effet, connaître à la fois et la *totalité* des biens transportés dans un sens et dans l'autre (p. ex. entre la Grèce égéenne et l'Italie,

24) Cf. A. STAZIO, *Monetazione e circolazione monetale dell'antico Salento, l.c.*

et inversement), et les hommes qui ont transporté ces biens (qui ne sont pas nécessairement les mêmes hommes tout au long de la route), et les routes suivies, et les dates auxquelles elles ont été suivies. De ce problème à multiples inconnues, la documentation archéologique ne nous fournit jamais que dés éléments de solution, certes essentiels, mais toujours insuffisants à construire une histoire digne de ce nom. Ce qu'elle nous fournit le plus souvent, ce sont les termes extrêmes de la trajectoire commerciale et une date approximative. Si je trouve, par exemple, du protocorinthien moyen en un lieu X d'Etrurie, ma seule certitude est que ce produit a été transporté de Corinthe en Etrurie à la date actuellement attribuée au protocorinthien moyen; que ce produit ait été transporté par des Corinthiens au moins sur une partie de la route est une hypothèse plausible — et tout le reste m'échappe. Tout le reste, c'est-à-dire ce avec quoi cette céramique voyagea vers l'Italie; ce contre quoi cette céramique et ce qui l'accompagnait fut échangé[25]; le lieu où

25) Rappelons que l'archéologie ne nous fournit que très peu de documents illustrant les courants commerciaux de l'Italie en direction de la Grèce égéenne: aucun produit italiote identifiable, et trop peu de produits étrusques pour qu'ils puissent être considérés comme autre chose que des curiosités rapportées en plus de marchandises disparues (sur quoi, cf. infra). Les produits étrusques (bucchero, étrusco-corinthien) sont d'ailleurs encore plus rares et isolés dans le milieu italiote ionien (au contraire de la côte tyrrhénienne et de la Sicile) qu'en Grèce égéenne. Indication sur leur diffusion ap. F. VILLARD, *Les canthares de bucchero et la chronologie du commerce étrusque d'exportation, Mélanges Grenier* III (= «Coll. Latomus» 58) (1962), pp. 1625 sqq.; W. JOHANNOWSKY, *Gli Etruschi in Campania*, *Klearchos* V (1963), pp. 71 sq. Trouvailles récentes de bucchero en Grande Grèce: F.G. LO PORTO, *Satyrion, NSc.* 1964, pp. 257 sqq. (qui souligne la rareté du bucchero à Tarente); D. ADAMESTEANU, *Atti del VII Convegno di Studi sulla Magna Grecia*, Taranto 1967, pp. 260 sq. (Vallée de l'Agri, où il en note le caractère inattendu); ID., *Atti dell'VIII Convegno di Studi sulla Magna Grecia*, Taranto 1968, p. 167 sq. (zone de Métaponte); et surtout, de façon synthétique, F.G. LO PORTO, *Atti dell'VIII Convegno di Studi sulla Magna Grecia*, Taranto 1968, pp. 183-191. On notera d'ailleurs que la présence de bucchero en un lieu donné (même en Grande Grèce) ne saurait nécessairement prouver

se fit cet échange — ou, mieux encore, les lieux où ces biens furent successivement échangés, car il est parfaitement possible que ceux qui les convoyèrent au départ de Corinthe les négocièrent à Métaponte, à Sybaris, à Rhégion ou ailleurs; et, dans ce dernier cas, les routes que suivirent ces biens après leur premier transbordement, ainsi que les éventuels transbordements suivants[26]. Mais je pourrais choisir des exemples encore plus chargés d'incertitudes: ainsi de la céramique attique du VIe s., dont on sait à quelles hypothèses on été soumis ses transporteurs; ainsi encore des fameuses «coupes ioniennes», dont nul ne sait en réalité où elles ont été fabriquées[27], quand elles n'ont pas été fabriquées en Italie même, et dont la chronologie est moins sûrement fixée que celle de la céramique de Corinthe[28]. Au risque de forcer la note — et je la force

des contacts directs avec le monde étrusque, si le bucchero, produit en Etrurie intérieure, a surtout été exporté à travers la Campanie (Cf. JOHANNOWSKY, *l.c.*,). Parler, comme on l'a fait, d'un «commerce étrusque» sur la côte ionienne semble donc imprudent.

26) Le routes suivies par certains produits pouvaient éventuellement connaître des détours surprenants, s'il est vrai que la céramique grecque de Capoue antérieure à la fin du VIe s. n'y soit pas parvenue par Cumes, mais d'Etrurie, comme le suggère W. JOHANNOWSKY, *Atti del III Convegno di Studi sulla Magna Grecia*, Taranto 1963, p. 262; *Klearchos* V (1963), pp. 69 sq.; le même note cependant des connexions précoces (géométriques) avec Cumes: *Atti del V Convegno di Studi sulla Magna Grecia*, Taranto 1965, p. 251; VI (1966), pp. 339 sqq. — Aux incertitudes sur les voies de pénétration des produits grecs en Italie, il faut ajouter celles qui tiennent à une connaissance encore insuffisante de la fréquentation de la côte adriatique par les Grecs égéens: cf. A. MAIURI, *Atti del I Convegno di Studi sulla Magna Grecia*, Taranto 1961, p. 24 sq.: N. DEGRASSI, *ibid.*, p. 225; W. JOHANNOWSKY, Ibid., p. 247; P.E. ARIAS, *Atti del III Convegno di Studi sulla Magna Grecia*, Taranto 1963, p. 254.

27) Il en va de même de nombre de petits objets plastiques d'origine «ionienne»; cf. F.G. LO PORTO, *Tombe arcaiche tarentine con terrecotte ioniche*, *BA* XLVII (1962), pp. 153 sqq.

28) R. NAUMANN - B. NEUTSCH, *Palinuro II, Röm Mitt.*, 4. Ergänzungsh, (Heidelberg 1960), pp. 106 sqq. mettent la présence des coupes ioniennes trouvées sur ce site en rapport avec la fondation d'Elée, et en prolongent jusque vers la fin du VIe s.

à dessein, pour prendre le contrepied de la tendance à l'hypothèse et à l'extrapolation qui règne trop volontiers en ce domaine — je dirai qu'une trouvaille de céramique en un lieu donné n'apporte jamais d'autre certitude historique que celle de sa propre existence: pour tout le reste, elle joue le rôle d'une épave, ou d'un fossile, c'est-à-dire qu'elle peut servir d'amorce à des hypothèses. Et si je n'ai certes rien contre les hypothèses, je suis bien obligé de constater que, dans le domaine particulier du commerce de la Grande Grèce, les hypothèses ont été trop souvent affectées du signe de la vérité historique — et servi de fondement à de nouvelles hypothèses. Ces propos pessimistes sont naturellement surtout valables pour le commerce à grande distance — encore que je ne néglige nullement les conclusions positives qui ont pu être obtenues sur la base de la documentation archéologique par exemple par Vallet au sujet de la fonction du détroit de Messine, point trop connu pour que j'y insiste. En revanche, il y a beaucoup moins d'équivoques lorsque, indépendamment des courants à grande distance, la documentation archéologique illustre l'aire d'expansion commerciale immédiate d'une cité, comme c'est le cas pour Tarente[29] ou pour Métaponte, bieu qu'il soit encore difficile de distinguer son aire d'expansion de celle de Siris[30], ou encore lorsqu'elle nous

la carrière, que F. VILLARD - G. VALLET, *Megara Hyblaea* V, MAHEFR LXVII (1955), p. 29 interrompaient vers 530.

29) Cf. N. DEGRASSI, *Atti del I Convegno di Studi sulla Magna Grecia*, Taranto 1961, pp. 228 sqq.

30) Cf. M. NAPOLI, *Civiltà della Magna Grecia*, pp. 242 sq.; D. ADAMESTEANU, *Problèmes de la zone archéologique de Métaponte*, *RA* 1967, pp. 27 sqq.; F.G. LO PORTO, *Metaponto. Tombe a tumulo dell'età del ferro scoperte nel suo entroterra*, *NSc.* 1969, pp. 168 sqq. Sur des antécédents mycéniens de la pénétration des influences grecques en Lucanie: E. LISSI CARONNA, *Su alcuni motivi decorativi della ceramica subgeometrica enotria*, *BA* LIII (1968), pp. 106 sqq. - Sur la pénétration sirite dans le val d'Agri, cf. D. ADAMESTEANU, *Atti del X Convegno di Studi sulla Magna Grecia*, Taranto 1970, pp. 467 sq.

permet d'enregistrer, aux limites septentrionales de l'hellénisme italiote, les variations du rayonnement de Cumes[31].

Les incertitudes qui pèsent sur l'interprétation de la céramique en tant que document pour l'histoire du commerce de la Grande Grèce pèsent *a fortiori* sur les objets de bronze, du fait de la moins grande pérennité du métal par rapport à la céramique. Mais le commerce de ces objets ayant évidemment été moins abondant que celui de la céramique, on ne saurait dire à quel point le rapport de ce qui en est conservé à ce qui existait diffère d'un cas à l'autre. Il serait intéressant de pouvoir établir si le marché des bronzes d'importation (rhodiens, péloponnésiens) a été ou non complémentaire du marché de la céramique, mais il semble que les données soient trop maigres pour que cette question puisse être abordée[32]. On rappellera enfin, pour mémoire, que certaines cités de Grande Grèce importèrent peut-être du marbre égéen[33], mais cela ne saurait être considéré que comme occasionnel.

Aux incertitudes que je viens d'évoquer, je voudrais encore ajouter celle-ci, qui est plus subtile, mais dont il faut tenir compte. Tout objet intervenant dans le commerce a nécessairement une *valeur* définie, et c'est évidemment cette vérité qui est à la base de la théorie de Vallet selon laquelle les vases grecs auraient eu une

31) Voir ci-dessous.

32) Sur les importations de bronzes, cf. F. VILLARD, *Vases de bronze grecs dans une tombe étrusque du VIIe s.*, *Monuments Piot* XLVIII/2 (1956), pp. 25 sqq. et en part. 50 sqq.; F.G. LO PORTO, *Bronzi arcaici e vasi attici del Museo Ridola di Matera*, *BA* LIII (1968), pp. 110 sqq. (bronzes péloponnésiens, et sans doute principalement corinthiens de la seconde moitié du VIe s.); ID., *Atti del X Convegno di Studi sulla Magna Grecia*, Taranto 1970, pp. 531 sq. (bronzes rhodiens et péloponnésiens d'Ugento, même époque).

33) Cf. DUNBABIN, *WG*, p. 86 (Caulonia); M. CRISTOFANI, *BA* LI (1966), pp. 167 sq. (Locres).

«fonction monétaire»[34], théorie séduisante dans la mesure où elle fournirait un étalon des valeurs à l'époque prémonétaire, et même à l'époque monétaire dans ce milieu étranger à la monnaie que fut l'Etrurie, mais théorie qui se heurte néanmoins à trop d'objections pour qu'on puisse l'accueillir autrement qu'à titre d'hypothése[35]. Or le point sur lequel je voudrais attirer l'attention, c'est qu'un bien donné, surtout lorsqu'il ne s'agit pas d'un bien d'usage courant (cas de la céramique de luxe), pouvait (devait) avoir des valeurs variables suivant le contexte culturel où il aboutissait, je veux dire des valeurs d'échange variables. Il me semble qu'un même vase de luxe ne devait pas avoir même valeur, ne devait pas représenter la même potentialité commerciale selon qu'on le retrouve dans une tombe grecque, dans une tombe étrusque ou dans une tombe lucanienne, par exemple[36]. Et comme, en tout état de cause, nous ne savons jamais quelle valeur absolue possédait un vase aux yeux de son fabricant[37], cette incertitude absolue se complique d'une incertitude relative en fonction du contexte culturel du lieu de trouvaille. C'est un ordre de réflexions qui pourrait être poussé plus loin encore, mais que je ne fais que signaler au passage.

Mais la documentation archéologique, que j'ai volontairement

34) G. VALLET, *Rhégion et Zanclè*, pp. 207 sqq.

35) L'objection majeure est que, pour qu'un bien puisse acquérir la «fonction monétaire», il faut qu'il représente un type fixe et strictement défini: la grande variété de types de vases exigerait de pouvoir être réduite à un système de même nature qu'un système monétaire avec son unité et ses subdivisions, ce qui paraît difficilement démontrable: la valeur d'un vase est d'ordre essentiellement qualitatif.

36) A Sala Consilina p. ex., puisque la théorie de Vallet a été reprise, à propos de ce site, par J. DE LA GENIÈRE, *Recherches sur l'âge du Fer en Italie méridionale* (Naples 1968), pp. 215 sqq.

37) Que nous connaissions des prix de vases sur le marché athénien, p. ex., n'a qu'une valeur approximativement indicative quant à leur valeur sur des marchés extérieurs, et surtout sur des marchés non monétaires.

traitée ici d'un point de vue surtout négatif, en insistant principalement sur ce qu'elle ne nous apprend pas — pour réagir contre la tendance à trop construire sur ce qu'elle nous apprend — cette documentation ne doit pas être considérée seulement sous les espèces des biens exportés, transportés, importés: les productions locales des régions (grecques ou non) où se déroulèrent les échanges peuvent, elles aussi, nous éclairer au sujet de ces échanges. L'on aborde là le problème des *influences* et des *imitations*, problème délicat entre tous, surtout lorsqu'on l'envisage du point de vue de l'histoire économique, seul point de vue que je veuille envisager ici.

Ce problème ne se pose pas dans les mêmes termes pour tous les types de production. Le cas le plus clair est, ici encore, celui de la céramique, puisque les inspirations et les imitations impliquent, de la part des imitateurs, une connaissance massive des modèles imités, des sources d'inspiration. De ce point de vue, d'ailleurs, les imitations et les dérivations ne font souvent que confirmer ce qu'on sait par ailleurs des importations. Mais ces confirmations peuvent être fort précieuses: les analyses minutieuses auxquelles ont été soumis tels groupes de vases étrusco-corinthiens de la fin du VIIe et de la première moitié du VIe s.[38] ont dégagé le remarquable parallélisme entre les variations des inspirations des artisans locaux et les fluctuations des divers courants commerciaux (d'origines corinthienne, attique, ionienne, laconienne) que documentent les trouvailles céramiques grecques de la région: si donc on pouvait être tenté d'attribuer au seul hasard des trouvailles le

38) Cf. G. COLONNA, *La ceramica etrusco-corinzia e la problematica storica dell'orientalizzante recente in Etruria*, *Arch. Class.* XIII (1961), pp. 9 sqq.; ID., *Il ciclo etrusco-corinzio dei Rosoni. Contributo alla conoscenza della ceramica e del commercio vulcente, St. Etr.* XXIX (1961), pp. 47 sqq.

recul, par exemple, de la céramique corinthienne en Etrurie méridionale entre *ca* 615 et 575, ce recul est confirmé par le tarissement temporaire des influences corinthiennes dans la production régionale contemporaine — et ce double recul doit naturellement être tenu présent à l'esprit dans l'analyse des données de régions plus méridionales.

Mais si les influences et les imitations supposent, à leur arrière-plan, des courants commerciaux qu'elles contribuent à éclairer, elles ne sont pas en elles-mêmes des phénomènes économiques, ou du moins ne le sont-elles qu'indirectement, dans la mesure où elles contribuent à alimenter un marché qui, dès lors qu'elles apparaissent, n'est plus intégralement alimenté par les originaux. En elles-mêmes, influences et imitations témoignent d'un phénomène de goût, dont les ressorts profonds, qui sont d'ordre esthétique et, très probablement, sociologique, en milieu grec aussi bien qu'en milieu indigène, nous échappent en définitive. Il est à peine besoin de rappeler que tout l'Occident italo-siciliote (pour ne parler que de lui, car ces phénomènes se révèlent à l'échelle méditerranéenne) a été parcouru par un durable courant de goût corinthianisant, qui apparaît dès l'aube même de la présence grecque, comme l'attestent les plus anciennes trouvailles de Pithèkoussai, qui associent d'emblée originaux et imitations[39], avant de l'être par un multiple courant de goût atticisant, qu'illustreront de la façon la plus éloquente, à partir de la fin du Ve s., la naissance, la différenciation et la diffusion des divers styles de la céramique italiote. Or, chaque fois que nous voyons apparaître un phénomène de cet ordre, qui n'est pas économique en lui-même, si ce n'est dans la mesure où il

39) Cf. MUSTILLI, *Atti del I Convegno di Studi sulla Magna Grecia*, Taranto 1961, p. 263; etc.

atteste une demande d'un type donné et évidemment une demande supérieure à l'offre des originaux, la question se pose à nous de savoir si l'existence des imitations n'a pas limité la demande des originaux, n'a même pas dans certains cas abouti à ruiner le commerce des originaux. Ce problème est d'une complexité qui défie l'analyse car, lorsque nous voyons dans un milieu donné les imitations ou les dérivations prendre la place des originaux d'importation, nous ne savons jamais de façon certaine si c'est le succès des imitations qui a évincé les originaux (pour des raisons de prix, par exemple, ou parce que les imitations répondaient plus intimement et plus subtilement au goût local), ou si c'est, au contraire, le tarissement de l'importation des originaux qui a plus largement ouvert le marché aux imitations. J'évoquais à l'instant l'essor des céramiques italiotes, dont il me semble qu'il illustre assez bien la complexité du problème: car si l'on a toutes raisons de penser que la fondation de Thourioi (phénomène politique), ayant attiré des potiers athéniens aux confins de la Lucanie, créa en Grande Grèce même un foyer de production de vases attiques, devenus rapidement «atticisants», foyer qui, quelques années plus tard, se fixa plus particulièrement à Héraclée (dont la fondation est également un phénomène politique), ce premier fait, qui dut contribuer à restreindre la demande de vases attiques originaux dans un secteur d'abord limité[40], ne doit pas en faire oublier un autre, qui est que, quelques années plus tard encore, la guerre du Péloponnèse (autre phénomène politique) dut de son côté contribuer à restreindre l'offre des originaux, permettant aux imitations et aux dérivations d'élargir leur propre marché et de répandre leur propre goût régional dans un rayon de plus en plus large, où l'on voit rapidement naître les

40) Les importations attiques restent encore abondantes à Tarente et à Métaponte.

nouvelles officines et les nouvelles «écoles» qui allaient caractériser le tableau italiote du IVe s. On assiste donc là à un ensemble de phénomènes complexes, où interfèrent, dans une mesure difficile à doser, les facteurs proprement commerciaux, des facteurs politiques et, naturellement, les facteurs socio-esthétiques que révèlent la naissance de goûts régionalement differenciés[41]. — Mais on se rappellera aussi que l'extinction d'une importation et le triomphe des imitations correspondantes peut éventuellement résulter de phénomènes économiques étrangers au commerce lui-même, si Vallet a eu raison de lier au développement de la production régionale de l'huile et des parfums produits à partir de cette huile la disparition, dans l'Etrurie du VIe s., des aryballes et alabastres corinthiens (comme des amphores SOS attiques)[42]. Démontré en Etrurie, ce phénomène dut être vrai aussi dans les régions plus méridionales de Grande Grèce, à partir desquelles la culture de l'olivier se répandit dans les milieux non grecs. Il a de surcroît l'avantage de nous révéler, à la base des vicissitudes du commerce d'une production céramique conservée, celles du commerce d'un produit plus important, mais perdu, l'huile, dont les vases en question n'étaient que les contenants.

Je n'ai, dans ce qui précède, envisagé la question des influences et des imitations, en tant que documentant les courants commerciaux et leurs fluctuations, qu'en fonction de la céramique, donc d'objets éminemment mobiles et transportés en grandes quantités — et il est évident que si les bronzes étaient plus abondants, ils pourraient faire l'objet de réflexions analogues[43]. Il est en revanche beaucoup

41) Cf. N. DEGRASSI, *Il pittore di Policoro e l'officina di ceramica protoitaliota di Eraclea Lucana*, *BA* L (1965), pp. 5 sqq.

42) Cf. G. VALLET, *L'introduction de l'olivier en Italie centrale*, *Mélanges Grenier* III («Coll. Latomus» 58) (1962), pp. 1558 sqq.

43) Cf. D. ADAMESTEANU, *Atti del V Convegno di Studi sulla Magna Grecia*, Taranto

plus délicat de tirer quelque enseignement, du point de vue qui nous retient ici, des influences qui se sont exercées dans la grande sculpture ou dans l'architecture, puisque ces influences n'impliquent le déplacement que d'artistes, isolés ou en ateliers — ce qui était évidemment déjà vrai parfois dans le domaine de la céramique[44] et des bronzes — et non des modèles[45]. Certes ces artistes se déplaçaient-ils probablement le long de routes fréquentées par leurs compatriotes commerçants, cela étant vrai aussi bien à l'échelon régional, à l'intérieur de la Grande Grèce[46], qu'à l'échelle méditerranéenne. Or, de ce second point de vue, il serait évidemment important de pouvoir, à partir d'une influence déterminable s'exerçant dans la plastique ou dans l'architecture, identifier exactement le point de départ de la route suivie, lorsque ce point de départ ne nous est pas encore connu à partir d'autres documents. On sait que ce type de question n'est que trop rarement, pour ne pas dire

1965, pp. 215 sqq. (bronzes de Matera et de Melfi de la fin du VIe s. et de la première moitié du Ve); ID., *BA* LII (1967), pp. 45 sq.; D.K. HILL, *Palmette with snakes. A handle ornamentation on early metal ware, Antike Kunst* 1967, pp. 39 sqq.; influence des bronzes péloponnésiens sur la céramique indigène de la péninsule salentine: F.G. LO PORTO, *Atti del X Convegno di Studi sulla Magna Grecia*, Taranto 1970, p. 531.

44) Cf. ce qui a été dit supra de la fonction de Thourioi. On rappellera aussi la tradition relative à l'installation du Corinthien Démarate en Etrurie, à laquelle G. COLONNA, *l.c.*, *Arch. Class.* XIII (1961), pp. 12 sqq. a lié la naissance du style étrusco-corinthien.

45) Encore que des importations de statues de marbre égéen soient probables: cf. E. LANGLOTZ, *Die Kunst der Westgriechen* (Munich 1963), pp. 40 sq.: M. CRISTOFANI, *BA* LI (1966), pp. 167 sqq.

46) Cf. le cas de Serra di Vaglio, dans l'arrière-pays de Métaponte: M. NAPOLI, *Atti del I Convegno di Studi sulla Magna Grecia*, Taranto 1961, pp. 205 sqq.; ID., *Civiltà della Magna Grecia*, pp. 243; 283; 288 sqq.: D. ADAMESTEANU, *Atti del IV Convegno di Studi sulla Magna Grecia*, Taranto 1964, pp. 136 sq.; VII (1967), p. 261; IX (1969), pp. 220; X (1970), pp. 473; *RA* 1967 (*art. cit. supra*); *BA* LII (1967), p. 49: les données architecturales et plastiques de ce site illustrent la route Métaponte-Poseidonia.

jamais, susceptible de recevoir une réponse satisfaisante. Mais cela même a son utilité — je dirai, ici encore, son utilité négative — dans la mesuse où ces incertitudes doivent détourner d'hypothèses trop précises. Je pense particulièrement, ici, à la question, à laquelle il serait si important de pouvoir répondre en termes précis, des influences ioniennes en Italie (Grande Grèce et Etrurie), question à laquelle on a vu que la céramique de Grèce d'Orient elle-même ne permet guère de répondre, vu l'incertitude qui règne quant à ses centres de production (Rhodes mise à part). Or on sait que trop de savants se sont laissés aller à fabuler à ce sujet, tout particulièrement dans la perspective des relations commerciales, la plus fameuse de ces fabulations étant le «panphocéisme», dont on est bien revenu aujourd'hui, malgré certaines résurgences[47]; mais des analyses dépourvues de préjugés ont surtout montré combien variées étaient les influences qui s'entrecroisaient à l'intérieur d'un même monument [48], à telle enseigne que l'on est fortement

47) Cf. pour Poseidonia, P.C. SESTIERI, *Ricerche Posidoniate, MAHEFR* LXVII (1955), p. 46; de façon beaucoup plus générale E . LANGLOTZ, *Die kulturelle und künstleriche Hellenisierung der Küsten des Mittelmeeres durch Phokaia* (Köln-Opladen 1966). Les justes réserves qu'a suscitées le panphocéisme (et que peut notamment susciter l'ouvrage cité de Langlotz) ne doivent naturellement pas conduire à l'excès inverse. Mais lorsqu'on constate que des terres-cuites architecturales typiques de l'Ionie septentrionale apparaissent en Campanie après la fondation d'Elée (cf. W. JOHANNOWSKY, *Gli Etruschi in Campania, Klearchos* V (1963), p. 73), cela ne saurait documenter des relations directes avec l'Asie et il s'agit évidemment là d'influences issues du milieu phocéen tyrrhénien.

48) Cf. p. ex., à propos des métopes de l'Heraion alla Foce del Sele, P. ZANCANI-MONTUORO, *Heraion alla Foce del Sele* II (1954), pp. 103 sqq. — Egalement, à propos des pinakes de Locres, U. ZANOTTI-BIANCO, *ibid.* I (1951), p. 73. — Sur les terres-cuites architecturales du milieu italiote achéen (Caulonia, Crotone, Locres — à quoi l'on ajoutera la zone de Métaponte), voir G. SÄFLUND, *Ionisches und dorisches in Magna Grecia. Bemerkungen zu den architektonischen Terrakotten von Kaulonia, Opusc. Arch.* II (1941), pp. 77 sqq. — A propos des t.-c. architecturales en Etrurie, A. AKERSTRÖM, *Untersuchungen über die figürlichen Terrakottafriesen aus Etrurien*

tenté de conclure que les Grecs d'Asie qui fréquentaient l'Occident et les courants commerciaux dont ils étaient les porteurs étaient eux-même d'une grande diversité, sans que nous puissions jamais les identifier avec une totale certitude. On n'oubliera d'ailleurs pas que si des groupes d'artistes purent, de tout temps, se déplacer le long de lignes commerciales actives, en revanche, à partir du milieu du VIe s., avec la conquête perse et la révolte de l'Ionie, l'arrivée en Occident d'artistes ioniens préférant l'exil à l'asservissement de leurs patries pourrait au contraire correspondre à l'extinction de certains courants commerciaux: on pourra de la sorte, à titre d'hypothèse, rapprocher le développement de l'usage ionien des terres-cuites architecturales en Italie de l'arrêt de l'importation des fameuses «coupes ioniennes». Mais, de façon générale, la documentation archéologique doit, ici encore, favoriser le doute méthodique plutôt qu'inviter aux constructions imprudentes[49].

und Latium, Opusc. Rom. I (1954), pp. 191 sqq., qui souligne la combinaison, d'une part, de la pratique et de la technique ioniennes de la frise avec, d'autre part, des éléments de thématique, de décoration et de style, dans le détail, empruntés à d'autres milieux, et notamment à des milieux de Grèce d'Europe (Corinthe, Attique, Laconie): seul ce second aspect de la question contribue (accessoirement) à illustrer les courants commerciaux, car il procède évidemment d'emprunts faits à la peinture de vases et aux bronzes, c'est-à-dire à une documentation qui est connue par ailleurs. Cf. encore, sur la question de la transmission d'influences architecturales par l'intermédiaire de déplacements de techniciens, J. HEURGON, *Atti dell'VIII Convegno di Studi sulla Magna Grecia*, Taranto 1968, pp. 12 sq.; 248, et R. MARTIN, *ibid.*, pp. 120 sqq., qui soulignent l'un et l'autre qu'on enregistre là des phénomènes à grande distance qui «court-circuitent» la Grande Grèce. — W. JOHANNOWSKY, *ibid.*, pp. 211 sq. note la succession, en Campanie, de deux courants rendant compte de la production locale des t.-c. architecturales, l'un en provenance du milieu corinthien, l'autre de Grèce d'Orient.

49) Dans le cas de l'art étrusque, le problème est rendu plus complexe encore par l'hétérogénéité des deux civilisations: cf. récemment G.A. MANSUELLI, *La recezione dello stile severo e del classicismo nella scultura etrusca*, *RA* 1968, pp. 73 sqq.; également AKERSTRÖM, *l.c. supra*, p. 221.

Ayant de la sorte envisagé quelques-uns des problèmes que nous posent les divers ordres de documentation, je souhaiterais à présent aborder quelques autres questions.

***

Tout commerce suppose des partenaires, éventuellement des intermédiaires, et, à son origine, une initiative d'un des partenaires, qui peut à son tour en susciter d'autres de la part de l'autre partenaire, aussi bien que des intermédiaires. Les initiatives, à leur tour, procèdent de besoins, parmi lesquels on distinguera des besoins primaires, ou vitaux, et des besoins secondaires, que l'on pourra qualifier, si l'on veut, de «besoins culturels». Ajoutons que, notre milieu italiote étant un milieu «colonial», je veux dire un milieu issu de la vieille Grèce et posé aux confins de milieux «barbares», les besoins et les initiatives doivent être envisagés d'abord sur le plan des rapports entre le milieu colonial grec et le milieu métropolitain (au sens large), en second lieu sur le plan des rapports entre le milieu colonial grec et les milieux barbares, et enfin sur le plan des rapports entre le vieux monde grec et les milieux barbares. Ce troisième point de la problématique peut impliquer, ou ne pas impliquer une connexion entre les deux premiers, suivant que les cités coloniales ont, ou n'ont pas joué le rôle d'intermédiaires entre le monde grec métropolitain et les milieux barbares. Il me semble que, si l'on veut essayer de voir clair dans le problème général que représente la Grande Grèce en tant que milieu d'échanges, c'est à toutes ces questions qu'il faut essayer de répondre.

De la documentation matérielle que nous avons survolée, la quasi-totalité est constituée par des produits venus du monde égéen en Italie et par leurs imitations, et pas un de ces produits ne peut

passer pour répondre à un besoin primaire: ni la céramique (fût-elle d'usage courant), ni les bronzes d'art, ni les parfums corinthiens, ni même l'huile attique n'étaient des biens indispensables à la vie de ceux qui les recevaient. Et, de ce qui circulait en sens inverse, outre quelques dizaines de vases de bucchero étrusque et d'un nombre encore plus faible de bronzes étrusques, dispersés dans le monde grec, il ne reste *rien*. L'essentiel, c'est-à-dire ce qui répondait aux besoins primaires, était donc autre chose, que nous n'avons plus, ou que nous ne pouvons plus identifier.

La première question consiste donc à se demander quels étaient les besoins primaires et où se situaient les initiatives primaires: question à laquelle, de toutes, il est le plus facile de répondre, puisque le fait même de la colonisation nous en fournit la réponse — et même deux réponses. Car, d'une part, la fondation de colonies agricoles atteste un déficit alimentaire dans le monde égéen, auquel le seul départ des colons ne suffit certes pas à remédier, si bien que le rapide essor des colonies rend plus que probables une précoce demande vivrière de la vieille Grèce à la nouvelle. Mais aussi, d'autre part, et avant même que ne fussent fondées les colonies agricoles, l'installation des Grecs à Pithèkoussai révèle un autre besoin, qui a été reconnu depuis longtemps comme ayant été celui des métaux que pouvait fournir le milieu qui allait devenir le milieu étrusque[50], et la grande variété d'origines des plus anciens produits grecs trouvés à Pithèkoussai (corinthiens, eubéens, cycladiques, orientaux)[51] révèle une demande très généralisée, que

50) Cf. récemment J.J. JULLY, *Le marché du métal en Méditerranée occidentale au premier âge du Fer: Sémites et Etrusques, Opusc. Rom*, VI (1968), pp. 27 sqq. Mais ou tiendra compte, au sujet d'un éventuel commerce du fer dont Pithèkoussai aurait été le centre (en même temps que centre de production), des réserves formulées par A.J. GRAHAM, *Patterns in early Greek colonisation*, *JHC* XCI (1971), p. 43.

51) Cf. BUCHNER, *Atti del I Convegno di Studi sulla Magna Grecia*, Taranto 1961,

confirme d'ailleurs l'initiative grecque contemporaine d'Al-Mina et que contribue certainement à expliquer, au moins en partie, l'évolution et la diffusion de l'armement hoplitique, évolution et diffusion dont il est incontestable qu'elles déterminèrent, à partir du milieu du VIIIe s., une demande sans cesse accrue en fer et en bronze. L'on s'est parfois étonné naguère de ce que les Grecs se soient portés du premier coup sur ce poste extrême de Pithèkoussai sans poser au préalable des jalons sur cette route lointaine; étonné aussi de ce que, s'il s'agissait d'entrer en contact avec l'Etrurie (au sens géographique du terme), ils ne se soient pas aventurés plus loin encore. Ni l'un, ni l'autre de ces étonnements ne sont plus de mise aujourd'hui puisque, d'une part, Satyrion (Tarente) a rendu du matériel aussi ancien que Pithékoussai[52] et que, d'autre part, la découverte récente de ce que la civilisation villanovienne a largement précédé la civilisation étrusque en Campanie[53], s'étendant même jusqu'aux confins de la Lucanie, explique sans doute que les Grecs du VIIIe s. n'aient pas eu besoin de s'avancer plus au Nord encore pour entrer en contact avec les peuples qui pouvaient leur procurer les métaux qu'ils recherchaient[54]. Si donc, comme il paraît évident, les métaux et le blé représentent les deux besoins primaires qui donnèrent le branle au commerce entre le monde grec égéen et le monde italiote et, par-delà, villanovien-étrusque, il est clair que l'initiative fondamentale appartint aux partenaires

pp. 256 sq.; III (1963), pp. 263 sqq.; *BA* LII (1967), pp. 197 sqq.; D. RIDGWAY, *St. Etr.* XXXV (1967), p. 318.

52) Cf. F.G. Lo PORTO, *Satyrion, NSc.* 1964, pp. 177 sqq.

53) W. JOHANNOWSKY, *Gli Etruschi in Campania*, *Klearchos* V (1963), pp. 62 sqq.; B. D'AGOSTINO, *Pontecagnano, NSc.* 1968, pp. 75 sqq.; *Atti dell'VIII Convegno di Studi sulla Magna Grecia*, Taranto 1968, pp. 212 sqq. (ces deux derniers titres pour la période orientalisante).

54) Point noté par M. PALLOTTINO, *Atti dell'VIII Convegno di Studi sulla Magna Grecia*, 1968, pp. 43 sq.

égéens de ce commerce, et non à ses partenaires occidentaux[55], — et cela reste vrai à travers toute l'histoire grecque, car on cherche en vain quel besoin primaire des communautés italiotes la Grèce égéenne aurait pu satisfaire. Sans doute, dans les premiers temps de leur existence, les communautés coloniales eurent-elles des besoins nombreux, qui durent toutefois rapidement s'atténuer: mais même la céramique d'usage courant, dans laquelle on peut retrouver le courant Est-Ouest de ce qu'on a appelé le «commerce colonial», ne saurait représenter un besoin essentiel, puisque presque partout de précoces production locales[56], imitant ou non les produits égéens, prouvent qu'on aurait pu s'en passer. Il apparaît en réalité que, dès leur origine, les échanges commerciaux entre la Grèce égéenne et le milieu colonial occidental (et l'on en pourrait dire autant des autres milieux coloniaux) sont d'une nature très particulière, ne consistant pas à échanger des biens de première nécessité contre d'autres biens, de première nécessité, mais des biens de première nécessité contre ce que j'ai appelé des «biens culturels»: les communautés coloniales contribuent à faire vivre, matériellement, un certain nombre de communautés égéennes, cependant que la Grèce égéenne, de son côté, fournit aux colonies ce qui leur permet de se maintenir dans le courant de l'évolution de la civilisation grecque. Et il ne sera pas inutile de rappeler que, même lorsque les cités coloniales, grâce aux apports culturels qui n'ont cessé de leur venir du vieux monde,

55) On notera d'ailleurs qu'à l'exception probable de Rhégion et, à une date relativement tardive déjà, d'Elée (dont les circonstances de la fondation font un cas très particulier), aucune de ces communautés *terriennes* que furent les cités italiotes ne paraît avoir eu de vie maritime active.

56) Installation de fours de potiers à Métaponte aussitôt après sa fondation: D. ADAMESTEANU, *Atti dell'VIII Convegno di Studi sulla Magna Grecia*, Taranto 1968, pp. 168 sq.

auront élaboré leur propre *facies* culturel grec, elles n'auront rien à offrir au vieux monde sur le plan de la culture matérielle (je ne parle pas ici de poésie, ni de philosophie), rien du moins qui puisse passer pour avoir alimenté un courant commercial. Il est, de ce point de vue, frappant de constater que la seule céramique figurée d'exportation qui ait été produite dans le monde italiote avant la fin du Ve s., la céramique dite «chalcidienne», reste inconnue en Grèce propre, n'ayant connu de diffusion qu'en Occident[57], et il en va de même des bronzes italiotes. Il y a donc une sorte de complémentarité dans le commerce entre la Grèce et l'Italie, leurs besoins en produits de première nécessité ayant conduit les Grecs de l'Egée à offrir en échange ce qu'ils pouvaient offrir, c'est-à-dire des biens «culturels» (et j'y inclus l'huile attique et même la monnaie, dans la mesure peut-être restreiente où elle intervint), les ayant conduits de la sorte à créer chez leurs fournisseurs italiotes des besoins nouveaux, des besoins secondaires et culturels, des goûts, si l'on préfère[58].

A vrai dire, les cités italiotes connurent également un besoin primaire qu'elles ne purent satisfaire que par des voies commerciales et c'est, ici encore, le besoin de métaux. Et il n'y a aucune raison de penser qu'elles ne se tournèrent pas, elles aussi, vers le Nord

57) G. VALLET, *Rhégion et Zanclè*, p. 198

58) Ce qui contribue à poser certains problèmes commerciaux impossibles ou difficiles à résoudre: celui, d'une part, de la valeur vénale des biens offerts par la vieille Grèce à l'Occident, que j'ai déjà évoqué; celui, aussi, des transporteurs de ces biens, qui n'étaient pas nécessairement leurs producteurs. Certains indices donnent à penser que, connaissant le goût régnant pour telle production, des négociants égéens ne disposant pas de ces biens les auraient au préalable acquis chez leurs producteurs. On sait que l'hypothèse a été de la sorte émise que la céramique attique aurait pu être convoyée par des Corinthiens à l'époque de la récession du goût corinthianisant en Occident, ou encore par des Ioniens. Notons que ce second problème vient compliquer le premier, celui des pris.

pour répondre à cette nécessité. Or, s'il en alla de la sorte, il faut se demander si certaines cités italiotes ne servirent pas d'intermédiaires entre le monde étrusque et le monde égéen pour le commerce des métaux: question à laquelle on ne saurait guère apporter de réponse autre qu'hypothétique[59], — quand bien même est-il par ailleurs évident que diverses cités italiotes jouèrent ce rôle d'intermédiaires sur le plan le plus général, le cas ne pouvant passer pour démontré, pour des raisons géographiques évidentes, que pour Rhégion[60].

Cette question — la question, en d'autres termes, de la Grande Grèce en tant que milieu de transit — nous fait toucher au problème, discuté entre tous, des *routes* suivies par ce commerce de transit, et particulièrement à l'alternative entre routes continentales et routes maritimes, problème que j'ai d'autant moins l'intention de reprendre ici dans son ensemble que les abondants débats qu'il a soulevés[61] n'ont jamais abouti à un consensus. Je voudrais simplement dire deux mots des routes de terre en fonction de la problématique que j'ai précédemment définie. Ces routes sont aujourd'hui bien reconnues topographiquement[62] et d'année en

59) La relative abondance de la céramique laconienne du VIe s. à Tarente (cf. P. PELAGATTI, *La ceramica laconica del museo di Taranto*, *Annuario* XXXIII-XXXIV (1955-56), pp. 1 sqq.) et en Etrurie (E.A. L.ANE, *Lakonian vase-painting*, *BSA* XXXIV (1933-4), pp. 99 sqq.) pourrait suggérer que Tarente joua le rôle d'intermédiaire pour Sparte — encore faudrait-il préciser les connexions entre Tarente et l'Etrurie... On rappellera que, hors Tarente et l'Etrurie, les vases laconiens ne figurent en Italie qu'à titre de trouvailles isolées et rares, donc commercialement non signifiantes. — D' autres sites connus pour avoir eu d'importants ateliers de bronziers (Rhégion, Locres) pourraient aussi entrer en ligne de compte.

60) Cf. G. VALLET, *Rhégion et Zanclè*, pp. 179 sqq.

61) Cf. VALLET, *o.c.*, pp. 166 sqq.; *Atti del II Convegno di Studi sulla Magna Grecia*, Taranto 1962, *Vie di Magna Grecia*, *passim*.

62) Cf. l'excellent exposé synthétique de M. NAPOLI, *Civiltà della Magna Grecia*, pp. 255 sqq.

année mieux jalonnées archéologiquement — ce qui ne suffit pas, et ne suffira sans doute jamais à résoudre tous les problèmes. Historiquement parlant, une route n'existe qu'à partir du moment où nous la savons avoir été fréquentée, certes, mais surtout à partir du moment où nous savons par qui et pour quoi elle a été fréquentée, et où nous le savons sur toute sa longueur: or c'est là ce que nous ne saurons sans doute jamais avec certitude, même dans les cas les plus favorables, c'est-à-dire dans les cas où les deux extrémités d'une route sont tenues par une cité et par une de ses propres colonies. Il serait d'autre part de la plus haute importance de connaître, dans chaque cas, la genèse de ces routes: l'on a trop souvent tendance à traiter de ces routes dans la perspective d'une circulation méditerranéenne, en tant que raccourcis entre les mers, ce qui n'est jamais évident, alors qu'il est certain que ces routes ont eu une importante fonction régionale et, au début, simplement locale. Il apparaît en effet indiscutable qu'avant de joindre les deux versants maritimes des massifs montagneux, ces routes ont dû fonctionner d'abord sur l'un de ces versant, pour la pénétration à l'intérieur des massifs montagneux, — ce qui pose la question, ici encore, des initiatives et des besoins en tant que facteurs de la circulation locale, et pose cette question en des termes plus difficiles que précédemment, lorsqu'il s'agissait de définir les initiatives et les besoins en tant que facteurs de la circulation méditerranéenne. Ce qui apparaît ici, à l'origine des routes continentales, c'est toute la problématique complexe des relations entre les Grecs d'Italie et les populations indigènes[63]: dans quelle mesure la pénétration des Grecs dans l'arrière-pays de leurs établissements côtiers fut-elle déterminée par des besoins économiques (accroissement des terroirs cultivables; recherche du bois, des pâturages

63) Cf. *Atti I*; *Atti VII - passim.*

d'été, etc.), besoins économiques eux-mêmes modifiés par le développement urbain[64]? Dans quelle mesure cette pénétration grecque fut-elle déterminée par des besoins de protection[65]? Dans quelle mesure la progressive (et relative) acculturation des milieux indigènes de l'intérieur contribua-t-elle, en créant chez eux des besoins culturels nouveaux, à animer les routes ouvertes par la pénétration grecque, ou prolongeant la pénétration grecque[66]? Dans quelle mesure peut-on admettre que l'initiative des contacts et des échanges qui s'ensuivirent appartint, dans certains cas, aux indigènes[67]? Et, des échanges ainsi créés dans des conditions qui nous échapperont toujours, qui étaient les porteurs? les indigènes? les Grecs? les uns et les autres? Dans le cas d'une route dont la documentation archéologique prouve qu'elle était fréquentée d'une mer à l'autre, qui dira si les Grecs partis d'une de ses extrémités, ou des deux, la parcouraient de bout en bout ? Pour une route aussi brève que celle de Locres à Medma ou à Hipponion, et dont la documentation révèle, aux deux extrémités, des similitudes culturelles évidentes, la réponse semble claire et l'hypothèse de la fondation de Medma et d'Hipponion en tant qu'échelles tyrrhéniennes de Locres

64) Mais on rappellera que l'urbanisation n'a pas toujours des origines très claires: voir les problèmes soulevés à propos de Poseidonia par M. NAPOLI, *Atti del V Convegno di Studi sulla Magna Grecia*, Taranto 1965, p. 195; VI (1966), p. 245; *Civiltà…*, pp. 137 sqq. et en partic. 144 sqq., — qui lie la formation du centre urbain au recul étrusque en Campanie.

65) Cf. les cités dont l'arrière-pays a révélé des travaux fortifiés (Métaponte, Elée).

66) On pensera ici à l'arrière-pays de Tarente, cité dont l'influence économique et culturelle déborde largement la zone étroite de son expansion politique

67) Ce pourrait être le cas dans les alentours de Sybaris, où des sites tels que Francavilla Marittima, Torre Mordillo, Amendolara, abandonnés au moment de la colonisation, sont ensuite réoccupés et se montrent aussitôt accueillants aux influences grecques: cf. J. DE LA GENIÈRE, *Amendolara, une cité antique aux enxirons de Sybaris*, *RA* 1967, pp. 207-8; *Atti del IX Convegno di Studi sulla Magna Grecia*, Taranto 1969, pp. 173 sq.; *Klearchos* XI (1969), pp. 79 sqq.

peut même apparaître plausible[68]. Mais lorsque nous enregistrons, par exemple, à Serra di Vaglio de précoces influences grecques parties d'une part de la zone métapontine et, d'autre part, du bassin du Sele et, par-delà, de la Campanie[69], cela signifie-t-il que ce site fut le lieu de convergence de deux courants, ou un lieu de transit, ou successivement l'un puis l'autre? Ce questions n'épuisent pas la liste de celles qu'on pourrait poser, et je ne les pose pas dans l'intention d'y répondre, mais au contraire pour affirmer ma conviction méthodique de ce qu'il est le plus souvent impossible d'y répondre. Il a existé en Italie méridionale un réseau serré de routes intérieures unissant les trois mers (je n'ai pas parlé de la circulation entre l'Adriatique et l'intérieur, mais il faudrait en tenir compte également)[70], routes qui on été activement et séculairement parcourues, mais sans que nous puissions *jamais* savoir par qui,

68) Cf. G. FOTI, *Atti del IX Convegno di Studi sulla Magna Grecia*, Taranto 1969, p. 163.

69) Cf. M. NAPOLI, *Atti del I Convegno di Studi sulla Magna Grecia*, Taranto 1961, pp. 205 sqq.

70) Cf. N. DEGRASSI, *Atti del I Convegno di Studi sulla Magna Grecia*, Taranto 1961, pp. 225 sqq.; II (1962), pp. 72 sqq.; P.E. ARIAS, *Atti del III Convegno di Studi sulla Magna Grecia*, Taranto 1963, p. 254. Les problèmes posés par Hadria et Spina ne sont pas étrangers aux problèmes de Grande Grèce, dans la mesure où la fréquentation de cette route représente évidemment une alternative à la route tyrrhénienne vers l'Etrurie — peut-être la première route directe d'Athènes vers le monde étrusque, suggérée par les vicissitudes qui agitèrent le détroit de Messine et la mer Tyrrhénienne dans le premier quart du Ve s. Cf. cependant, pour la chronologie, G. BERMOND MONTANARI, *Ceramica attica a f. n. del museo archeologico di Adria*, *BA* XLIX (1969), pp. 289 sqq., qui fait remonter les importations à 570-560. Ce que recherchaient les Athéniens à l'embouchure du Pô est discuté: le blé selon G. VALLET, *MAHEFR* LXII (1950), pp. 333 sqq.; les métaux selon ARIAS, *l.c.* et L. LAURENZI, *Il problema di Spina, Mélanges Grenier* II («Coll. Latomus» 58) (1962), pp. 961 sqq. — Ajoutons que des objets, peu nombreux il est vrai, trouvés à Spina, semblent attester des connexions (dont les modalités nous échappent) avec l'Italie méridionale: cf. P.E. ARIAS, *Le scoperte di Spina, Atti del VII Congr. intern. di Arch. class.* II (1961), pp. 168 sq.

ni ce qui y circulait d'essentiel, outre les fossiles archéologiques qui nous servent de documents.

* * *

Au congrès international d'archèologie classique de 1961, A. Maiuri terminait son rapport par la phrase suivante: «Vuol rammentare che il problema di Sibari… deve essere sempre presente a chi voglia conoscere e valutare nella sua vera entità… il trapianto e l'innesto della civiltà e dell'arte greca sul suolo italiano»[71]. Si je n'ai guère parlé de Sybaris dans ce qui précède, c'est que je la réservais pour la fin. Il m'apparaît en effet que l'on pourrait, à partir de la littérature moderne qui s'est accumulée sur cette malheureuse cité, et autour d'elle, dresser un catalogue raisonné des erreurs méthodologique susceptibles d'être commises dans le domaine de l'histoire du commerce grec. Interprétations laxistes ou abusives des textes anciens; extrapolations à partir de ces textes; hypothèses transformées en certitudes avant qu'on leur ait apporté un commencement de preuve; fausses certitudes servant de base à de nouvelles hypothèses; raisonnements inductifs; pétitions de principe — c'est à partir de tout cela que, depuis plus d'un siècle, on a bâti ce que je n'hésiterai pas à appeler le roman du commerce sybarite. Il serait trop long d'analyser ici tout cela dans le détail (il sera indispensable de le faire un jour), mais les conceptions qui règnent dans ce domaine pèsent d'un tel poids sur l'ensemble des problèmes commerciaux d'Italie méridionale, non seulement à l'époque archaïque, mais jusqu'en plein Ve s., qu'il me faut bien en dire deux mots. Il n'est bien entendu pas question de nier l'existence d'un

71) *Ibid.*, pp. 95 sq.

commerce sybarite : si la cité, mieux: la ville de Sybaris eut l'importance que la tradition lui prête et que les fouilles vont nous faire mieux connaître, elle n'a pas pu vivre sans un réseau de relations commerciales actives. Mais ce qu'on prétend en connaître n'est, jusqu'à nouvel ordre, qu'un système d'hypothétiques théories modernes.

Je noterai d'abord, pour fixer les idées, que, parmi les textes, qui évoquent la prospérité légendaire de Sybaris[72], je n'en vois qu'un qui parle explicitement de commerce: le fragment de Phylarque (Athén. XII 521 d) selon lequel les importations de pourpre étaient exemptées de taxes. C'est tout, et c'est peu. Tous les autres textes font état de la seule richesse du terroir de la cité et l'on sait qu'il en est un qui affirme le dédain des Sybarites pour les voyages et les voyageurs. Mais la littérature moderne affirme avec un bel ensemble que Sybaris dut sa richesse à sa fonction d'intermédiaire entre l'Ionie (et plus particulièrement Milet) et l'Etrurie. Il est assez aisé de découvrir les origines de ce dogme (qui n'apparaît nulle part dans les sources anciennes) : ce sont les divagations suspectes que Timée (Athén. XII 519 b) greffa probablement sur le passage fameux d'Hérodote VI, 21. Or Hérodote nous dit simplement que les Sybarites et les Milésiens entretenaient des relations particulièrement étroites de *xeiniè* — et il est bien hardi de donner à la *xeiniè*, surtout à l'époque archaïque (et même dans l'usage d'Hérodote) un contenu commercial: on n'en a pas moins interprété cette *xeiniè* d'abord comme «traité d'amitié», ensuite comme «traité commercial»… Mais la *xeiniè* entre Sybarites et Milésiens est sans doute

72) Le plus ancien de ces textes est HEROD. VI, 127, où il n'est pas question de commerce. On trouvera partout les références aux autres sources; cf. p. ex. J.S. CALLAWAY, *Sybaris* (Baltimore 1950); F. SARTORI, *Il problema storico di Sibari*, *A. & R.*, NS V (1960), pp. 143 sqq.

de même nature que la *philia* qui, selon Hérodote encore (III, 138), unissait les Tarentins aux Cnidiens — sur quoi l'on n'a jamais bâti de théorie commerciale. Mais poursuivons: Timée, ayant découvert je ne sais où que les Sybarites portaient des *himatia milèsiôn eriôn pepoièmena*, en conclut impavidement (évidemment par référence à Hérodote) que c'était là l'origine des *philiai* entre les deux cités, ce qui n'est pas très sérieux. Or il a été amplement démontré que l'appellation de «milésien» appliquée à la laine, aux manteaux, aux couvertures, etc., appellation qui apparaît pour la première fois dans Aristophane, pour la seconde fois dans le passage en question de Timée et ne se multiplie qu'ensuite, jusqu'à la basse époque byzantine, — que cette appellation n'implique jamais une origine milésienne des produits auxquels elle est appliquée, mais désigne une *qualité* de laine[73]. Et comme nous ne manquons pas, toujours grâce à Athénée, de données sur l'élevage sybarite, sur les traitements qu'on faisait subir aux toisons dans les rivières de la Sybaritide et sur l'importation de la pourpre, l'hypothèse la plus économique consiste, ce me semble, à penser que les manteaux de laine pourpre, ultérieurement appelés «milésiens», dont se seraient vêtus les Sybarites, étaient produits sur place. Poursuivons encore: se vêtir de laine pourpre est un signe de *tryphè* — et ce serait, toujours selon Timée, à cause de cette commune *tryphè* que les Sybarites auraient éprouvé une particulière sympathie pour les Milésiens (nouvelle interprétation de la *xeiniè* hérodotéenne) — pour les Milésiens, mais aussi pour ces autres fameux *tryphountes* que passaient pour avoir été les Etrusques. Or, s'il est incontestable que la *tryphè* a été une réalité sociale,

73) Cf. l'excellente et décisive démonstration de K. BÜCHER, rééditée dans *Beiträge zur Wirtschaftsgeschichte* (Tübingen 1922), pp. 40-49.

économique, morale de l'époque archaïque[74], il est non moins incontestable que le thème de la *tryphè*, du *bios philhèdonos*, ou du *bios apolaustikos*, — ou encore, chez les auteurs latins, de la *luxuria* des Etrusques — est devenu, à des époques bien plus tardives que l'histoire de Sybaris, mais qui sont précisément celles de nos sources, un *topos* philosophique moralisant[75] qu'il serait bien imprudent de vouloir intégrer à une grande théorie des relations commerciales entre Milet, Sybaris et l'Etrurie, ce qu'on n'a manqué de faire… Et, comme il n'y a pas de documentation archéologique qui permette d'illustrer ce commerce (je ne parle pas du commerce ionien en général, mais du commerce proprement *milésien*), des historiens modernes ont encore déterré les anecdotes hérodotéennes relatives, ici encore, à la *xeiniè* entre Thrasybule de Milet et Périandre de Corinthe (I, 20; V, 92 3) pour travestir cette *xeiniè* en accords commerciaux: le commerce milésien à destination de l'Occident aurait transité par l'isthme de Corinthe. Mais ce transit, s'il n'est nullement impossible en lui-même, restera indémontré tant qu'on n'aura pas sûrement identifié des produits milésiens et prouvé qu'ils aboutissaient ensuite à Sybaris plutôt qu'ailleurs. Un peu plus tard, lorsque la céramique attique supplantera la céramique corinthienne en Etrurie, on sait que certains vases attiques porteront des graffiti en caractères ioniens, d'où l'on a conclu — ce qui est possible — que ces vases auraient été transportés par des négociants ioniens. Bien qu'«ionien», une fois de plus, ne signifie pas nécessairement «milésien», cette donnée a naturellement été introduite dans la théorie du commerce milésien

74) Cf. S. MAZZARINO, *Fra Oriente e Occidente* (Florence 1947); M. DETIENNE, *Atti del V Convegno di Studi sulla Magna Grecia*, Taranto 1965, pp. 154 sq.

75) Cf. R. JOLY, *Le thème philosophique des genres de vie dans l'antiquité classique* (Bruxelles 1956).

à destination de l'Etrurie, éventuellement via Corinthe — mais faut-il souligner que cela ne nous fait pas sortir du domaine des hypothèses invérifiables? Et c'est ainsi qu'on a vu naître la vaste théorie d'«accords commerciaux» (notion ignorée de la civilisation grecque) s'étendant de Milet à l'Etrurie en passant par Athènes, Corinthe et Sybaris, sans oublier, naturellement, les routes isthmiques[76]. Pour peu toutefois qu'on accepte de considérer les choses avec quelque sang-froid, on s'aperçoit que tout cela n'est qu'un «cocktail» fantaisiste et dépourvu de toute valeur scientifique, mais qui, pour nombre d'historiens, n'en est pas moins devenu un élément fondamental de l'histoire économique archaïque[77].

Ce n'est pas tout. Les Sybarites, nous dit-on, édifièrent un «empire» qu'ils poussèrent jusqu'à la mer Tyrrhénienne et qui leur fournit les échelles nécessaires à leur commerce avec les Etrusques. J'ai noté précédement que toutes les cités de Grande Grèce eurent certainement besoin d'entretenir des relations, directes ou indirectes, avec le monde étrusque pour leur approvisionnement en

76) Comme il y a toujours eu des esprits raisonnables pour douter que la fragile céramique de luxe pût être transportée sans dommages par les sentiers de montagne de Lucanie ou de Calabre, certains ont imaginé une spécialisation des routes: les vases auraient circulé par mer, par le détroit de Messine, et les imaginaires «lainages milésiens» par la montagne: mais quel intérêt y eût-il eu à gagner quelques jours pour ces textiles, par rapport à la céramique? Cela m'apparaît comme d'une insurmontable naïveté.

77) Ajoutons que certaines données modernes sont parfois traitées avec autant d'imprudente négligence que les données antiques: dans un article bien connu (*Prolegomena to the study of Greek commerce etc.*, *BSA* XXXIII (1932-3), BLAKEWAY avait glissé une petite note (p. 207, n. 6) où il disait, sur le mode hypothétique, qu'HEROD. VI, 21 et ATHEN. XII 519 b pourraient bien suggérer une entente commerciale entre Milet et Sybaris: or on peut constater que cette modeste note a connu un certain nombre de références, *comme s'il s'agissait d'un document*! Je tiens ici à la ramener à ce qu'elle représente exactement — autant dire à rien. Ce qui n'équivaut pas, naturellement, à rejeter tout l'article de Blakeway, qui est un méritoire article de pionnier.

métaux, et il en alla évidemment de Sybaris comme des autres. Que son expansion territoriale — dans laquelle je verrai, jusqu'à preuve du contraire, un phénomène politique, ce que me paraît confirmer la mention de *synmachoi* dans le traité avec les Serdaioi — ait permis à Sybaris, en la faisant déboucher sur la mer Tyrrhénienne, d'eviter le détour par le détroit de Messine est une possibilité qui peut fournir la matière d'une hypothèse, et rien de plus. Or, cela dût-il paraître scandaleux, je me demande si les Sybarites prirent jamais pied sur la côte tyrrhénienne en y fondant des colonies. Qu'avons-nous en effet à ce sujet? Si les 25 «cités sujettes» de Strabon VI, 1, 13 correspondent aux *poleis* oinotriennes d'Hécatée[78], il s'agissait très probablement de bourgades de l'intérieur, à en juger par la demi-douzaine qu'on a pensé pouvoir identifier[79]. Mais des établissements tyrrhéniens dans lesquels on voit généralement des colonies sybarites, il n'est pas un seul dont on puisse actuellement *prouver* que des Sybarites s'y établirent avant la destruction de leur cité: Hérodote VI, 21 parle des «Sybarites qui habitaient Laos et Skidros *depuis qu'ils étaient privés de leur cité*», ce qui ne permet pas de préjuger d'une occupation sybarite de ces sites avant 510[80] — et j'insiste sur le fait que ce n'est que par un raisonnement inductif fondé sur l'hypothèse d'un commerce «isthmique» entre Sybaris d'une part et Laos-Skidros de l'autre qu'on a fait de Laos et Skidros des fondations antérieures à 510, alors que seule la démonstration de ce que Laos et Skidros auraient été occupées par les Sybarites avant 510 permettrait d'envisager

78) Il me paraît impossible d'établir s'il y a correspondance entre les *synmachoi* du traité avec les Serdaioi (qu'on ne me demande pas qui étaient les Serdaioi: je l'ignore), les hypèkooi de Strabon et les cités oinotriennes d'Hécatée.

79) Cf. DUNBABIN, *WG*, p. 156.

80) Si 510 est bien la date de la destruction de Sybaris...

l'existence du «commerce isthmique». Quant aux monnaies Laos/Lainos, Sirinos/Pyxoes, Pal-, Mol-, Ami-, Ser-, de poids achéen et de types sybarites, on ne les invoquera comme preuve d'une colonisation sybarite antérieure à 510 et donc d'un commerce sybarite que si on les considère comme contemporaines des incuses de Sybaris; mais si, comme on y tend aujourd'hui, on les date de l'époque postérieure à la chute de Sybaris, comme les monnaies de pied achéen de Poseidonia, elles ne prouvent rien de plus que la dispersion sur la côte tyrrhénienne des survivants de Sybaris détruite, et, en ce qui concerne Palinouros et Molpé, le rattachement de ces centres indigènes hellénisés à ce milieu néo-sybarite[81]. Quant à Poseidonia, dont on sait combien controversée et douteuse est la théorie de son origine sybarite (s'il est vrai que des Sybarites y jouèrent apparemment un rôle important après la destruction de Sybaris), il ne semble pas possible, en l'état actuel de nos connaissances, de démontrer qu'elle aurait entretenu des relations commerciales privilégées avec Sybaris. Car de deux choses l'une, ou bien ces relations se seraient faites entièrement par voie de terre, mais la route par le Vallo di Diano, longtemps admise en dépit des difficultés qu'on lui reconnaissait[82], semble aujourd'hui devoir être abandonnée, sur la base de considérations aussi bien topographiques qu'archéologiques[83]; — ou bien ces relations entre Sybaris et

81) Pour leur rattachement à l'«empire» sybarite d'avant 510, P.C. SESTIERI, *Alcuni aspetti della colonizzazione greca in Italia meridionale, Arch. Class.* V (1953), pp. 240 sq (même chose pour les monnaies Sirinos-Pyxoes).

82) Cf. DUNBABIN, *WG*, p. 207; VALLET, *Rhégion et Zanclè*, p. 168, etc.

83) Cf. M. NAPOLI, *Atti del I Convegno di Studi sulla Magna Grecia*, Taranto, 1961, pp. 201 sq.; *Civiltà...*, pp. 294 sqq.; K. KILIAN, *Atti del III Convegno di Studi sulla Magna Grecia*, Taranto 1963, pp. 295 sq.: contra, D. ADAMESTEANU, *Atti del II Convegno di Studi sulla Magna Grecia*, Taranto 1962, pp. 56 sq. Des contacts directs entre Poseidonia et le Vallo di Diano ne semblent pas attestés avant la fin du VIe s., à la suite sans doute de la chute de Sybaris: cf. M. NAPOLI, *Atti del I Convegno di*

Poseidonia se seraient découpées en un secteur continental Sybaris-Laos (ou Skidros) et un secteur maritime Laos (ou Skidros)-Poseidonia[84], mais tant qu'on n'aura pas démontré que Laos et Skidros (dont on ne connaît même pas avec une absolue certitude les emplacements) étaient des colonies sybarites avant 510, cette voie et ces relations resteront, elles aussi, indémontrées. Et répétons, pour ce qui est des routes continentales, que les produits grecs qu'on y a retrouvés, abondamment dans certains cas, sporadiquement dans d'autres, n'acquerront de valeur démonstrative qu'au prix d'une abondance et surtout d'une parfaite identité tout au long de la trajectoire, ce qui n'est pas le cas, pour l'instant, des prétendues routes sybarites, et que l'on aura l'absolue certitude, pour les produits les plus banals, comme les «coupes ioniennes», qu'il ne s'agit pas de productions locales, ce qui semble être le cas à Poseidonia[85] et pourrait bien l'être à Sybaris même[86], ce qui n'apporte de confirmation ni à la théorie des relations entre Sybaris et l'Ionie (bien qu'on ait trouvé de la céramique chiote à Sybaris[87]), ni à celle du commerce entre Sybaris et Poseidonia. Et rappelons enfin que les monnaies incuses de Sybaris sont très peu nombreuses à Poseidonia, moins nombreuses que celle de Crotone et de Métaponte qui, elles-même, n'y sont pas très abondantes[88].

Studi sulla Magna Grecia, Taranto 1961, p. 351. — Quant à l'hypothèse d'une utilisation sybarite, après la chute de Siris, de la route conduisant de Siris-Métaponte à Poseidonia par les bassins du Basento et du Sele, qui est la route la plus évidente entre Poseidonia et le golfe de Tarente, elle apparaît peu plausible, vu la distance qui en sépare Sybaris: on a bien douté, pour une raison analogue, de l'utilisation par Crotone de la route isthmique Skylletion-Térina (cf. DUNBABIN, *WG*, pp. 208 sq.).

84) Cf. DUNBABIN, *WG*, pp. 78 sq.; D'AGOSTINO, *Atti del II Convegno di Studi sulla Magna Grecia,* Taranto 1962, p. 100.

85) Cf. KILIAN, *l.c. supra.*

86) Cf. E. PARIBENI, *Note sulla ceramica*, *NSc.* 1969, 1. Suppl.: Sibari, p. 140.

87) *Ibid.*, p. 141.

88) Cf. E. POZZI, *Ripostigli…*, *AIIN* IX-XI (1962-64), pp. 75 sqq.

Si l'on tient compte de tout cela, si l'on veut bien réduire à leur juste valeur les deux lignes de Timée sur lesquelles on à échafaudé tant de théories invérifiables et d'ailleurs peu vraisemblables, l'on se convaincra peut-être que la question du grand commerce sybarite se réduit à un bilan positif des plus maigres, bilan à partir duquel il faudrait aujourd'hui repartir, en attendant que la documentation archéologique vienne éventuellement l'enrichir. Il faut bien prendre conscience de ce singulier phénomène historiographique *moderne* que représente l'incroyable et illogique attachement à des théories élaborées au siècle dernier (Grote, Lenormant), attachement à la rigueur excusable tant que la documentation matérielle n'avait pas encore été mise au jour, ni sérieusement analysée[89], mais ne l'est plus depuis qu'il apparaît que cette documentation ne confirme pas, jusqu'à nouvel ordre, les amplifications rhétoriques gratuites chères à nos devanciers[90].

Si j'adopte, à l'égard du commerce sybarite, la position que je viens de définir, on comprendra que je sois amené à prendre mes distances à l'égard, d'une part, des théories qui expliquent à partir d'intérêts commerciaux les conflits du VIe s. qui aboutirent successivement à la destruction de Siris et à celle de Sybaris, conflits où je vois des conflits politiques comme l'histoire grecque en est pleine, — et, d'autre part, à l'égard des théories relatives à ce qu'on a appelé l'«héritage de Sybaris».

Pour le premier point, j'estime qu'il est vain et arbitraire de déclarer, comme on le fait couramment, que les cités de la côte

89) Cf. p. ex. L. PONNELLE, *Le commerce de la première Sybaris*, *MAHEFR* XXVII (1907), pp. 243 sqq.

90) Cf. encore, p. ex. J. HEURGON, *Capoue préromaine...* (Paris 1942), pp. 75 sqq.; J.S. CALLAWAY, *o.c.*; et DUNBABIN, *WG* lui-même qui, bon connaisseur de la documentation archéologique, avait fait au passage nombre d'observations défavorables à la vieille théorie (pp. 77 sqq.; 206 sq.) mais ne l'en conservait pas moins.

ionienne, Locres, Crotone, Sybaris, Siris, Métaponte, se battirent entre elles pour la possession des «routes isthmiques» tant qu'on n'aura pas démontré que ces routes étaient effectivement dominées chacune par une cité[91] ou par des cités associées, ce qui n'est pas le cas. Et si l'on me dit, comme on l'a également fait, que la preuve que je réclame réside dans le fait même que les cités se battaient à ce propos[92], je répondrai que c'est là une pétition de principe qui ne nous avance à rien.

Pour ce qui est des conséquences économiques de la chute de Sybaris, je me contenterai de quelques remarques. Je noterai d'abord que ceux mêmes qui attribuent des causes commerciales à la rivalité entre Crotone et Sybaris (alors que nos sources parlent de rivalité politique, avec un arrière plan de conflits sociaux) sont bien obligés de reconnaître qu'on ignore tout des intérêts commerciaux de Crotone[93] et que rien ne prouve que Crotone ait exploité sa victoire sur ce plan[94], nos sources ne parlant que de la confiscation du territoire de Sybaris et des troubles qu'engendra son partage, c'est-à-dire de problèmes fonciers. — Je noterai ensuite que le changement d'étalon monétaire de Poseidonia et son ralliement au pied achéen (ralliement qui, selon certains, serait da 30 à 40 ans postérieur à la chute de Sybaris[95] — ce qui a été contesté) ne

91) Faut-il rappeler que l'hypothèse de la route Siris-Pyxous repose sur une interprétation des monnaies Sirinos-Pyxoes (cf. DUNBABIN, *WG*, pp. 207; 356 s.; M. GUARDUCCI, *Siri e Pixunte, Arch. Class.* XV (1963), pp. 239 sqq.) qui est loin de faire l'unanimité (contra, et pour l'hypothèse d'émissions communes à deux communautés tyrrhéniennes, après la chute de Sybaris: P. ZANCANI-MONTUORO, *Siri-Sirino-Pixunte, Arch. Stor. Cal. Luc.* XVIII (1949), pp. 1 sqq.; L. BREGLIA, *AIIN* I (1954), pp. 11 sqq.; J. BÉRARD, *Colon.*[2] (1957), pp. 195 sqq.).

92) Raisonnement adopté par M. NAPOLI, *Civiltà...*, pp. 296 sqq.

93) Cf. DUNBABIN, *WG*, p. 85.

94) Cf. NAPOLI, *o.c.*, p. 318.

95) Cf. C.M. KRAAY, *The coinage of Sybaris after 510*, *NC* XVIII (1958), pp. 18 sqq.

me paraissent guère pouvoir être «logiquement»[96] expliqués par l'aspiration des Poseidoniates à exploiter ce qui avait (ou aurait) été le commerce sybarite à destination de l'Etrurie, si l'on veut bien se rappeler que l'Etrurie est un milieu non monétaire. Le changement d'étalon de Poseidonia est certainement lié à la chute de Sybaris, mais peut-être simplement dans la mesure où la disparition de Sybaris donna naissance à un milieu monétaire néo-sybarite sur la mer Tyrrhénienne, milieu auquel se rallia aussi temporairement Elée. Ce n'est qu'en 453, avec les monnaies de type poseidoniate émises par la troisième Sybaris, qu'on a pour la première fois le témoignage d'un intérêt immédiat de Poseidonia pour l'ancien milieu sybarite — mais rien ne nous dit que cet intérêt fût de nature d'abord commerciale. — Et je noterai enfin que, s'il est vrai qu'on assiste, dans la période qui suit la chute de Sybaris, à une dislocation de la circulation intérieure en Lucanie et aux confins de la Calabre, je ne pense pas qu'il soit démontrable que la chute de Sybaris y fût pour quelque chose, d'abord, naturellement, parce que je ne pense pas qu'il soit démontrable actuellement que Sybaris ait exercé une influence commerciale déterminante dans cette circulation avant 510, mais surtout parce qu'il faut tenir compte là de phénomènes qui débordent largement le destin propre de Sybaris, à savoir la récession étrusque en Campanie, la poussée lucanienné, etc. Je sais bien qu'on a parfois lié les vicissitudes étrusques en Campanie à la chute de Sybaris[97], mais cela, j'en attends la démonstration. —Bref, je n'entends pas nier que la chute de Sybaris ait eu des effets sur la circulation commerciale de l'Italie méridionale: j'entends

96) Ainsi STAZIO, *Atti del III Convegno di Studi sulla Magna Grecia*, Taranto 1963, p. 128 sq.

97) Cf. M. PALLOTTINO, *Atti dell'VIII Convegno di Studi sulla Magna Grecia*, Taranto 1968, p. 46.

simplement souligner que le seul de ces effets que nous percevions pour l'instant est l'apparition d'un milieu monétaire achéen sur les côte tyrrhéniennes de Lucanie — à supposer, bien entendu, que ce ne soit qu'alors que ce milieu apparut.

* * *

Au terme de ces propos dont on voudra bien excuser la longueur, il me semble à peine nécessaire de conclure. Nombre de mes auditeurs auront sans doute été déçus, dans la mesure où l'on peut attendre d'un rapport de congrès qu'il fasse le point des connaissances, alors que je me suis plutôt attaché à faire le point des ignorances et des apories. C'est que, depuis vingt-cinq ans que je travaille, il n'a jamais cessé de me paraître nécessaire et urgent de tirer l'histoire économique grecque de certaines ornières où trop d'historiens la maintiennent. Il est de la nature de l'esprit humain en général, et de cette variété de l'esprit humain qu'est l'esprit historien en particulier, de vouloir trouver des explications à tout. Mais il n'est pas d'explication historique (je dis bien *historique*) sans textes — je ne suis même pas absolument sûr qu'il en soit d'absolument vraie avec des textes — et, j'y ai insisté, les textes nous font défaut, nous font même défaut, ici, en Grande Grèce, plus cruellement qu'ailleurs. Restent donc, d'une part, la documentation matérielle et, de l'autre, les hypothèses — plus, naturellement, comme toile de fond, une connaissance approfondie de la civilisation grecque dans son irréductible spécificité. J'y insiste, car, depuis que l'on édifie des hypothèses sur notre documentation matérielle, l'on n'a eu, et l'on n'a encore que trop tendance à le faire en fonction d'idées, de doctrines, de pratiques propres à d'autres temps que celui que l'on prétend expliquer. Ce

rapport n'a voulu être qu'un exhortation à la modestie et à la patience. N'essayons pas à tout prix d'expliquer ce que nous avons du mal à comprendre. Peut-être certaines explications se dégageront — elles progressivement de l'accumulation de la documentation archéologique et numismatique — encore n'est-ce point certain et est-il possible que le progrès de la documentation aboutisse sur certains points, en compliquant le tableau, à éloigner les explications simples et plausibles. Pour l'instant, nous avons des certitudes solides, mais partielles et, si je puis dire, primaires: nous savons que certains biens ont suivi certaines routes à certaines époques. Nous en savons beaucoup plus que n'en savaient nos devanciers d'il y a un siècle, et beaucoup moins qu'ils n'en croyaient savoir et que n'en croient encore savoir nombre de mes contemporains, dans l'ordre des modalités et des motivations. Car c'est en définitive sur le plan des modalités et des motivations que se situe l'explication historique, et c'est donc sur ce plan que se sent d'emblée porté à bondir l'esprit historien. Mais, dans le domaine qui nous a occupé, ce plan est aussi, dans sa plus large mesure, celui des illusions. Ne nous contentons pas de nos certitudes matérielles, mais défions-nous des illusions: soyons, je le répète, modestes et patients — et aussi résignés à nous convaincre qu'on ne saura tout expliquer, ni même tout comprendre: ce sera un gage de lucidité.

EDOUARD WILL

IL DIBATTITO

S. C. HUMPHREYS
A. MOMIGLIANO
D. ADAMESTEANU
P. LÉVÊQUE

S.C. Humphreys:

M. Will has presented Magna Graecia to us as a 'milieu d'échanges' — exchange of material goods. My remarks[1] are offered as a complement to his paper, and concern the exchange of men and institutions, and particularly the limitations upon this type of exchange in the colonial milieu of Southern Italy.

We all know that there are pitfalls in the discussion of 'economy' in the ancient world, but are apt to proceed with less caution in speaking of 'society'. But there are problems of definition here too, and the work of increasing our sensitivity and scrutinising our unquestioned assumptions, which has progressed some way in ancient economic history, has barely begun in the field of social history.

In Magna Graecia there were both Greek societies and native societies. What were the boundaries between them?[2] We know far too little even about physical demarcation-lines. How far, if at all, did the boundaries of land which a Greek city thought of, in some sense, as 'ours' coincide with ecological or strategic frontier lines, or with cultural discontinuities?

1) This is a somewhat revised version of the text delivered at Taranto. I may perhaps be allowed to record here my impression from the congress as a whole of a rapid increase in sophistication over the past five years or so in archaeological research and interpretation of data bearing on social and economic history, which has not been entirely matched by equivalent progress in conceptual sophistication on the part of the historians as the elementary and fumbling character of my own remarks illustrates.

2) I am drawing here on F. BARTH (ed.), *Ethnic Groups and Boundaries*, Universitetsforlaget, Oslo etc., 1969.

And what of the social boundaries: on what criteria was a community or an individual classed as Greek or native? How easy was it to change this classification, and by what means could it be done? What kind of people carried goods, ideas, skills and institutions across the borders to produce the changes which we call 'Hellenisation'; and why was there apparently non comparable 'barbarization' of the Greek cities? The latter point is perhaps arguable, but the evidence we have at present shows a deep attachment on the part of the colonies to Greek culture — both material and intellectual — and apart from some possible instances of adoption of native ritual, no identifiable cultural borrowings. In particular, the colonies of Magna Graecia do not seem to have developed any specialized political institutions to handle relations with the natives.

The situation appears to be that there is a progressive expansion of Greek culture without this leading to the disappearance of the distinction between natives and Greeks. One might suppose that the frontier between the two simply receded as the Greek cities expanded their sphere of influence, but this would imply either the destruction of native settlements — and the archaeological evidence seems to be against this — or their full incorporation into Greek society.

There is no reason to assume that all colonies solved their problems in the same way, and it is conceivable that some followed what we might call the Roman model, expanding their territory by the incorporation of neighboring communities into their own social system as equals[3]. This form of incorporation was favored in the Roman case, in early times, by cultural homogeneity and a strongly marked line of social stratification: incorporating new communities into the Roman state meant, from the point of view of the political elite, admitting into their own ranks a small number of aristocrats with whom they could readily feel at one. It is likely enough that Greek colonies too absorbed natives more readily where the government of the colony was oligarchic and the native society was also stratified.

3) Signora Zancani has cited Diodorus XII.9.2 in this connection (*Atti* 1967, 178); I suspect he was thinking of Greek immigrants, but a liberal policy towards these would certainly have made it easier for Hellenised natives to acquire citizenship too.

The evidence, however, such as it is, hardly suggests a massive incorporation of native communities as full members of the Greek cities. Nor does it suggest that they were ruled as 'subjects', if this implies active government by the ruling city. There is no evidence that the Greek cities developed the institutions necessary for this task. On the whole the sources — both archaeological and literary — give the impression of a predominantly peaceful and piecemeal expansion of influence. Once out-side the major Greek cities, both material culture and legends tended to mix Greek and native elements even if they accorded higher prestige to the former. We do not have enough evidence to decide the question, but I should like to suggest that the commonest relation between a Greek city and the communities in its *chōra* was something like the relation between Sparta and her *perioikoi*, in the sense that the Greek cities wanted sufficient political control over the *chōra* to give them military security, but allowed *chora* communities independence in managing their own internal affairs (and in that sense only)[4]. This is the type of relationship which would provide the dominant community with a protective ring of friendly territory to shield it from raiders, while the autonomy of the subordinate communities in local affairs allowed each to keep its own institutions and provided a flexible scheme of partial incorporation which could accommodate any cultural pattern from thoroughgoing hellenisation to full preservation of native institutions.

I must emphasize that I do not wish to add to the errors which have been committed through attempts to force Greek political relationships into over-precise categories. If the rights and obligations of Sparta's *perioikoi* were relatively well defined, this is partly because Lacedaimonia was surrounded by other states with a similar degree of organization. In southern Italy the extent to which a *chōra* community could be relied upon to remain securely attached to a Greek coastal city may well have fluctuated, and the classification of such communities was probably a matter of assessing

4) The question whether the analogy can be extended further remains open. In particular, we do not know how Greek colonies organized their armies. For the evidence on different forms of dependence in Greece and Greek colonies and the different nuances of the term *perioikos* see F. GSCHNITZER, *Abhängige Orte im griechischen Altertum*, München, 1958.

probable behaviour in a given political and military situation rather than of precise definitions of status. The essential of the comparison is the asymmetry of the relationship. In metropolitan Greece symmetry was, or came to be, regarded as the norm, both in decentralized federal states and in the status of the subdivisions of a centralized *polis* (tribes, demes, etc.; traces of a possible ritual seniority of one tribe, or even monopoly of kingship, do not necessarily imply political dominance). Inequalities of power due to differences in distance from the seat of government were compensated or overlooked. They must however have been very real during the period of western colonization. Sparta's treatment of her *perioikoi* may perhaps be seen as one of the cases in which she formally institutionalized and maintained into classical times an organizational pattern which other Greek states were struggling to discard. This choice, which may have been prompted by the desire to limit the number of those entitled to share in the land conquered in the Messenian wars, proved to be of considerable importance in shielding Spartan institutions later from outside influences. The Spartan economy, especially the retention of iron money, would hardly have been possible without the cooperation of the *perioikoi*. In southern Italy, too, the formation round Greek cities of a penumbra of more or less hellenized native settlements in a quasi-perioikic relationship may well have helped to preserve Greek patterns of culture unchanged.

(Professor Will has suggested to me that it may be inappropriate to look to metropolitan Greece for a model of political organization applicable in Magna Graecia; he would be more inclined to look at the evidence from other Greek colonies, suggesting particularly the reduction of natives to a Helot-like status in Heraclea Pontica (Mariandynoi) and Byzantium (Bithynians)[5]. There are two answers I should like to make. One is that in view of the special interest of ancient writers, particularly in the 4th century B.C., in Helotry[6], and the number of passages we have which

5) References collected in D. LOTZE, *Metaxy eleutherōn kai doulōn*, Berlin 1959; on Heraclea see also now D. ASHERI, *Über die Frühgeschichte von Herakleia Pontike*, *Denkschriften Österr. Akad.* 106, 1972, 9-34 who incidentally argues that some of the Mariandynoi were *perioikoi* and not serfs.

6) See P. VIDAL-NAQUET in *Actes du colloque 1971 sur l'esclavage*, Paris, Les Belles Lettres, 1973, pp. 25-44.

group together several states which had this form of organization, I doubt if it was common in the Greek colonies outside the three attested cases (Syracuse, Heraclea, Byzantium). The second is that there are many situations which might well be valuable for comparison — including the Greek cities of Asia Minor and the treatment of *peraia*-territory by East Greek island states before the Hellenistic period — but we simply do not know enough about them to see how different institutions fit together into a system.

From the classification of communities we must now pass to the classification of persons. Here the possibilities are perhaps more finite, and it is correspondingly easier; we can go some way in analyzing social structure merely by exploring the implications of the existence of the categories 'Greek' and 'barbarian'. To be a Greek implied membership in a Greek community. It is fairly safe to assume that this was normally acquired by filiation, though it could exceptionally be conferred on foreigners and could probably be acquired illicitly on occasion by residents who could pass as Greek in culture. We do not know what the precise descent qualifications for citizenship were — nor indeed when the notion of citizenship and criteria of eligibility were defined. Colonial settlements in their earliest years clearly accepted unions with barbarian women, and probably admitted settlers from any part of Greece. Membership of the community was conferred by granting land; the obligation to help defend it followed automatically. The Greeks tended to see citizenship in terms of rights rather than obligations; they correspondingly tended to limit the number of those by whom the rights were enjoyed. Concern over the definition of criteria for citizenship in Magna Graecia is more likely to have been focused on land than on participation in political affairs. A slave-owning society like those of ancient Greece has a considerable appetite for land and an inbuilt tendency to economic stratification. Small families with large estates make up the deficiency in their labour force by acquiring slaves; in a large family whose land does not suffice for its needs, some sons must look for land elsewhere. In early years perhaps the magistrates of the new city would see that their needs were met, but sooner or later the Greek oikos-system would be left to go its own way. The balance between land and manpower needs would shift. At this point

the colony would presumably cease to accept new Greek immigrants, and might even be more selective in admitting to citizenship those born in the colony.

I do not think it can be taken for granted that because the earliest settlers had in some cases taken barbarian wives, such unions were a regularly accepted feature of Greek colonization. The argument that we hear nothing of a class of *nothoi* excluded from citizenship is not strong. Analogies from metropolitan Greece, where Athens did not demand citizen parents on both sides as qualification for citizenship until 451, also carry little weight; the Athenians who married foreign women were — with the possible exception of a few villagers living near the frontiers — aristocrats following a traditional pattern of dynastic alliances. In the colonies, given the high prestige of Hellenism and the use of the neighbouring barbarians as slaves, it is likely that rich families would prefer Greek brides. Those born of barbarian mothers may not have been excluded from citizenship, but they would probably at least have belonged to the lower social strata. On attitudes to unions between Greek women and barbarian men we have only some rather conflicting evidence from myth. The story which the Locrians of Magna Graecia told of the foundation of their city implied that unions between citizen women and inferior males were dangerous; it implies that citizen women enjoyed high prestige in the colony, though not that is was necessary to have a citizen mother in order to be a citizen[7]. On the other hand, although it has usually been supposed that the story travelled from Taranto to Locroi, in the version of the parallel story about the foundation of Taranto told to Antiochus of Syracuse, presumably in the West, in the 5th century, the theme of mixed marriage is absent.

Descent was obviously not the only principle of social categorization in use — if only because it was not possible to tell at first encounter whether a man was Greek or barbarian by descent. One would have judged by culture and perhaps by residence. The three principles were of course far from perfectly correlated. Hellenized barbarians were to be found in the Greek cities, if only as slaves and freedmen. Economic or political

7) S.G. PEMBROKE, *Locres et Tarente: le rôle des femmes dans la fondation de deux colonies grecques*, *Annales E.S.C.* 25, 1970, 1240-1270.

failure could push Greeks out of the city into barbarian or semi-barbarian communities. The enterprising Gillos of Taranto (Hdt. III. 138) was surely not the only politician of Magna Graecia who found himself constrained to retire into barbarian territory and acquired some influence there. Gillos hoped to return to Taranto but as far as we know he did not succeed: what would the status of his descendants have been?

The maintenance of social boundaries is an active process. Individuals cross from one side to another and are held there by force of circumstances or their own determination. Crossing the boundary involves a change of status, which can take place without any physical movement. Nevertheless, it seems likely that in the case of the Greek colonies of Magna Graecia the pressure to maintain the boundary came largely from the Greek side, and the while barbarians entered the Greek cities predominantly as slaves, with a status which distinguished them from Greeks, there was a movement in the opposite direction of disadvantaged Greeks who went into the *chora* to look for land or perhaps, if of mixed descent, to exploit kinship connections with members of *chōra* communities by acting as middlemen between these places and the city. I would further suggest, though more tentatively, that these emigrants from the city, even if excluded by economic pressures rather than jural rules, would after an interval of any length have difficulty in reactivating their rights in the city and would become incorporated in one of the *chōra* communities. It is significant that a number of these communities developed legends of foundation by Greeks before the period of historical colonization. Crimisa, Peteleia, Makalla (?) and Skylletion, all of which must have been more or less controlled by Croton already in the 6th century, while Crimisa and Peteleia at least have produced Greek documents from the early 5th century, had foundation legends which asserted a Hellenism independent of Croton which went back to the heroic age. Caulonia, in an interesting variation, admitted to being settled by colonists from Croton or her Achaean metropolis in historical times, but also claimed an earlier settlement by non-Greek Amazons in heroic times.

Arnaldo Momigliano:

Come ha già detto il prof. Will questo è il Convegno della ignoranza

elevata a metodo, e per questo vale la pena che anche gli ignoranti intervengano.

L'importanza di ciò che hanno detto Will e la Humphreys è ovvia; io vorrei solo intervenire su due punti.

Il primo punto riguarda la relazione Will da cui dissento solo in questo: io credo che si debba attribuire più importanza di quanto Will ha forse dato al concetto di *tryphé*, che è stato usato dalla storiografia ellenistica per la caratterizzazione della economia precedente. Si tratta qui, come in fondo aveva già visto A. Passerini che per primo ha rivelato l'importanza del concetto nella storiografia ellenistica, di una reazione di una storiografia radicata in una civiltà di consumi, molto più larga, ad un tipo di economia più di lusso. Questa storiografia (per es. Timeo) ha informazioni sulla economia precedente e cerca di sistemarle sotto certe categorie, di cui una importante è quella della *tryphé*. Per quanto conosciamo assai poco di Timeo, Timeo non è una fonte che per la storia della Magna Grecia io mi sentirei di buttare a mare; e se Timeo parla di lane di Mileto io credo che bisogna partire dal fatto molto semplice che il nome Mileto in questo contesto prima che diventasse un nome generico è stato un nome specifico.

Esiste tutto un problema di interpretazione per quel passo di Ateneo (519 b) che corrisponde a un problema di rapporti tra Sibari e Mileto (J. Heurgon, *Mél. K. Michalowski*, 1966, 445-450).

Ciò che più mi interessa è quanto Will e la Humphreys hanno detto sui rapporti economici tra gli indigeni e i greci, soprattutto l'accenno della Humphreys alla logica della civiltà schiavistica greca di sostituire il cittadino greco libero con uno schiavo non greco, e nel caso della Magna Grecia possiamo ben dire con lo schiavo indigeno.

Dove va il cittadino senza lavoro?

Ora l'ipotesi della Humphreys, che mi sembra importante, è che uno degli sbocchi possibili per un cittadino greco, disimpegnato nella sua città, è di andare fra gli indigeni, e che questo costituisca uno degli elementi della rapida ellenizzazione degli indigeni.

Tuttavia ciò pone il problema delle relazioni fra l'organizzazione militare e l'organizzazione economica nella Magna Grecia, e in genere in tutta la storia dell'Italia antica.

È ovvio che si coltiva tanto territorio quanto lo si può difendere dai razziatori e lo si occupa in modo da poterlo difendere. Da qui il problema dei perieci, di enorme importanza, sollevato dalla Humphreys. Perciò la questione della organizzazione economica della colonizzazione in Italia è chiaramente dipendente dalla organizzazione militare dei Greci. È un problema a due incognite: l'una, la data del cambiamento dei rapporti militari greco-indigeni, e l'altra quella delle conseguenze di questo cambiamento sulla economia delle città greche.

I Greci possono colonizzare qualunque territorio, nel caso particolare quello della Magna Grecia, perché hanno una superiorità militare e la mantengono certamente a lungo. Si tratta di determinare quanto a lungo e come, cioè che cosa sia stata di fatto questa superiorità militare.

Il problema è di sapere fino a che punto i Greci siano stati i soli ad avere una organizzazione oplitica, come e quando usassero la cavalleria, come e quando per mura e fortificazioni fossero superiori alla organizzazione degli indigeni, come e quando la loro tecnica d'assedio fosse superiore a quella degli indigeni, ed infine quali fossero gli elementi della superiorità marinara.

Fino a quando questo è durato? e quali conseguenze ha avuto nella organizzazione economica, soprattutto negli insediamenti agricoli, nonché negli scambi?

Il primo aspetto del problema è quello del momento in cui questo equilibrio viene meno; il secondo quali conseguenze abbia determinato il venir meno di questo equilibrio basato sulla superiorità militare dei Greci. Per il secondo punto vorrei porre solo la domanda; quanto al primo punto qualcosa si può dire, ed è su questo che vorrei richiamare l'attenzione.

Quando i romani trasformarono l'Italia centrale e meridionale in una organizzazione di «soci» e cioè la confederazione italica, gli indigeni avevano più o meno una organizzazione oplitica. La confederazione italica non sarebbe stata possibile senza questa fondamentale identità di organizzazione militare tra i romani e gli indigeni, identità sostanzialmente fondata su un comune tipo di organizzazione oplitica, anche se i romani lo hanno svolto in maniera particolare, nella «tattica manipolare». Ciò significa che fra il 340 e il 280, periodo misterioso di questa organizzazione

romana che trasforma l'Italia, doveva già esistere nell'Italia centrale e meridionale una tattica oplitica tra gli indigeni.

Quando si è formata? e quali ne sono le prove archeologiche? Manca assolutamente una ricerca sull'organizzazione militare dell'Italia meridionale.

È ovvio che i tiranni devono avere avuto una grande importanza nella trasformazione dell'equilibrio tra greci ed indigeni, per il fatto che hanno armato gli indigeni in molti modi o come mercenari o come alleati. Io credo che da questo punto di vista il lungo regno di Dionigi il vecchio abbia una essenziale importanza.

Sembra difficile che ci possano essere degli insediamenti indigeni del carattere di Monte Sannace senza avere anche una organizzazione militare che potesse stare di fronte a quella greca, sul medesimo piede. Sono dei centri come Monte Sannace che hanno limitato l'espansione di Taranto.

Qui si pone una questione che è di storia militare, ma che ha anche dei riflessi nell'espansione economica dei greci, soprattutto nel modo con cui i greci potevano organizzare i propri insediamenti di carattere agricolo e potevano imporre certi tipi di relazioni commerciali agli indigeni sulla base della loro superiorità militare.

Ogni cambiamento di organizzazione militare deve aver avuto delle conseguenze sui tipi di insediamenti e in generale sui rapporti economici con gli indigeni. È forse prematuro fare qualsiasi discorso in proposito, ma — e qui concludo — a me sembra che si ponga come essenziale il problema del rapporto fra l'organizzazione militare e quella economica quando si cerca di comprendere lo svolgimento delle relazioni tra gli indigeni e i greci.

Dinu Adamesteanu:

La mia prima intenzione era di prendere la parola solo in rapporto alla relazione del prof. Will; ma subito dopo è intervenuto anche il prof. Momigliano il quale chiedeva agli archeologi, se io ho ben inteso la sua domanda, di precisare di più, con documenti, il momento in cui gli indigeni hanno iniziato la loro pressione sulla costa.

Pregherò quindi il prof. Will di voler scusarmi se cambierò l'ordine dei miei interventi, cominciando con qualche precisazione su quanto ha chiesto il prof. Momigliano, riferendomi naturalmente alla zona che meglio conosco e dove, a quanto mi risulta, più si è lavorato nel retroterra e precisamente nel Potentino.

Come si sa, quasi tutti i centri indigeni del Potentino assumono un aspetto meglio definito durante la seconda metà del IV secolo a.C. Se gli scavi stratigrafici di R. Ross Holloway a Torre di Satriano ed i nostri a Serra di Vaglio ed a Torretta di Pietragalla non sono sbagliati, allora dobbiamo concludere che tra il 340 e il 330 a.C. inizia una totale trasformazione di tutti i sistemi difensivi lucani esistenti prima di questo momento. La stessa cosa viene confermata anche dalle monete: queste indicano che con la seconda metà del IV secolo a.C., ha luogo, quasi in ogni centro indigeno, una fase edilizia che potrebbe trovare un confronto soltanto nel risveglio della Sicilia durante l'attività di Timoleonte.

A Serra di Vaglio, a Torretta di Pietragalla, a Torre di Satriano, a Civita di Tricarico, a Croccia Cognato ed in diversi altri centri, di cui ci siamo occupati altrove, sorge, in questa seconda metà del IV secolo, tutta una serie di fortificazioni di tipo greco, con isodomia perfetta, con una eleganza difficilmente riscontrabile nelle colonie greche della costa ionica. Ma questa perfezione rivela, qualche volta, anche diversi errori, come, per esempio, la mancanza di fondazioni oppure, in altri casi, la mancanza di un paramento interno. Variamente interpretate fino a pochi anni addietro, queste fortificazioni, a mio avviso, indicano il momento della massima potenza lucana, momento che corrisponde anche a quanto affermato da tutta la letteratura antica: questo momento corrisponde alla massima pressione esercitata dai Lucani sulle città della costa ionica.

D'altronde anche i corredi funerari, provenienti dai centri indigeni e databili nello stesso periodo, indicano questo carattere guerriero delle popolazioni lucane; non v'è tomba maschile in cui manchi il corredo del guerriero. Nelle necropoli greche della costa non incontriamo quasi mai simili corredi guerrieri. Prima di sferrare gli attacchi contro le colonie greche della costa, il mondo lucano si era quindi ben preparato sia singolarmente sia in comunità.

Di questi ultimi anni è anche la scoperta del grande santuario della

dea Mefitis a Rossano di Vaglio. In base alle monete, specialmente a quelle di Heraclea, alla ceramica ed infine alla datazione fatta da M. Lejeune delle iscrizioni finora trovate, si può dedurre che anche questo complesso dev'essere datato, nelle strutture iniziali, che sono anche essenziali, nella seconda metà del IV secolo a.C. Ed anche qui, tra tanti tipi di ex-voto, non mancano le armi: al santuario della loro maggiore divinità protettrice, i Lucani portavano ciò ch'era specifico loro, vale a dire le armi.

Visto sotto questo aspetto e nelle sue linee generali, il mondo lucano acquista la sua coscienza di forza militare specialmente durante la seconda metà del IV secolo, mentre con la metà del III secolo molti di questi centri cominciano a sparire.

Per quanto concerne i dubbi del prof. Will sulla possibilità di indicare con qualche precisione l'inclusione di qualche fiume nel territorio di una colonia greca o di considerarlo limite di un territorio, oltre ad una chiara testimonianza conservataci in Strabone (41, 264-265), per ciò che riguarda il Bradano, quale confine tra l'Enotria e la zona di influenza, sulla costa, di Taranto, mi vorrei rifare anche ad una serie di constatazioni molto evidenti, allorquando si studiano i corredi del retroterra di Metaponto e della Siritide, intendendo per retroterra, in questo caso, non il territorio vero e proprio della colonia, ma piuttosto la zona confinante con questo e che può essere definita zona d'influenza, la *proschoros*.

Se si prendono in considerazione i corredi funerari della valle dell'Agri, dunque della zona della Siritide, e si confrontano con quelli della zona d'influenza metapontina, corredi che possono essere datati nel VII-VI secolo a.C., si ha subito un'impressione diversa: lungo la valle dell'Agri dominano le coppe di produzione sirite, mentre nei centri indigeni dominanti le vallate del Bradano e del Basento dominano gli *skyphoi* ad alte pareti, verniciati in nero con bordo ben segnato e plasticamente e da una linea decorata in rosso, produzione tipica della Metaponto arcaica. In sintesi, una cosa è il corredo arcaico di Aliano, Alianello, Roccanova ed Armento ed un'altra è il corredo arcaico di Pisticci, Ferrandina o Montescaglioso. E non si parla di territorio, ma di zona d'influenza e quindi i fiumi Basento o Bradano e Cavone possono essere considerati, almeno nel periodo arcaico, appartenenti a Metaponto, come l'Agri deve

essere considerato appartenente a Siris. Per ciò che riguarda Serra di Vaglio e gli altri centri interni, in base a quanto è risultato finora dalle nostre ricerche, li possiamo considerare facenti parte, per il periodo arcaico, della *proschoros* metapontina; nel IV secolo invece, il centro di Serra di Vaglio è più legato, come testimonia una serie di antefisse, a Paestum.

In conclusione, io penso che uno studio più approfondito degli insediamenti, esistenti nel territorio e nelle zone d'influenza delle colonie greche, potrebbe chiarire molti dubbi espressi dal prof. Will. Ma per fare questo ci vuole più pazienza ed occorrono più ricerche. A questi due fattori dobbiamo infatti il nuovo aspetto che ha acquistato ora la collina di S. Maria d'Anglona. Fino a poco tempo fa, questa ci appariva senza alcuna importanza per la vita della Siritide, mentre oggi, in seguito a nuove ricerche sul terreno ed a nuovi scavi, la stessa ci appare quasi facente parte della Siritide già nella prima metà del VII secolo a.C. e con essa, anche l'Agri.

Pierre Lévêque:

Le rapport de Ed. Will a étonné, considérablement étonné. Une pensée pure et cohérente s'y développe, mais qui inquiète par son extrême méfiance face à l'hypothèse, facteur indispensable dans la recherche historique. Beaucoup d'entre nous, Italiens et Français, consacrent leurs efforts à une meilleure connaissance de l'économie de la Grande-Grèce, échaffaudant et cherchant à vérifier des hypothèses de travail. Les résultats considérables qui ont été acquis me paraissent montrer que cette approche méthodique est sérieuse.

1. Je souhaiterais souligner certains facteurs de cette économie, très importants à mes yeux.

D'abord, elle concerne toute la Méditerranée, non seulement la Grèce d'Europe et d'Asie, mais même un temps l'Orient. Ce n'est pas un hasard si la fondation d'Al-Mina et les premières implantations coloniales d'occident sont quasi contemporaines.

En second lieu, il faut insister sur les initiatives coloniales (sans

négliger bien sûr l'initiative qui se situe dans les métropoles). Les possibilités d'exportation intensifient la vie rurale et poussent à la poursuite de la conquête territoriale. Le trafic avec les Barbares de l'*hinterland* se développe. Un artisanat local se crée, comme on le voit à des moments différents aux Pithécousses et à Rhégion, permettant de multiplier le négoce avec les indigènes. Les colonies se révèlent donc vite comme des centres importants d'initiative économique.

Enfin, des rapports déterminants s'établissent avec diverses zones lointaines. Plusieurs problèmes se posent, outre celui des rapports avec les indigènes, déjà évoqué:

— celui du fond de l'Adriatique;

— celui de Marseille, sans doute «port of trade» au sens polanyien du terme (ce qui n'est pas le cas des colonies de Grande-Grèce), dont le trafic passe par le détroit de Messine et qui offre même un cas typique de reconversion après la ruine de sa métropole Phocée: cet impérialisme économique (sans parler même d'Elée) est un facteur important dans l'essor économique de cette zone.

2. Sur le plan des structures profondes, il faudrait tenter de définir la place du commerce dans les échanges et des échanges dans l'ensemble de l'économie de la Grande-Grèce.

On est nécessairement amené à étudier le problème des forces productives, des niveaux techniques et de leur degré de développement, c'est-à-dire le problème du mode de production. Il serait capital de tenter de définir dans quelle mesure les rapports Grecs-indigènes en Grande-Grèce peuvent apparaître comme les contacts de deux modes de production ou peut-être comme deux stades de développement au sein d'un même mode de production.

D'autre part, il faudrait bien se garder de se mouvoir dans une économicité pure. Les échanges doivent être liés au problème des sociétés qui les pratiquent, c'est-à-dire à la satisfaction des besoins matériels. En même temps, il est nécessaire d'analyser les transformations sociales qu'engendre le développement des échanges. De fait, s'ils semblent bien avoir d'abord réalisé une certaine stabilité, en procurant, de diverses manières, du travail à ceux qui n'étaient pas lotis de *cléroi*, ils ont assurément contribué par la suite de façon décisive à renforcer les antagonismes.

LA MONETAZIONE

N.F. PARISE

STRUTTURA E FUNZIONE
DELLE MONETAZIONI ARCAICHE DI MAGNA GRECIA
APPUNTI PER UN RIESAME DEI DATI E DEGLI ORIENTAMENTI ATTUALI

1. Contro la tendenza, pressocché generale, a considerare le più antiche monetazioni di Magna Grecia (quella di Velia, esclusa), per così dire, in blocco, come fatto unitario, enfatizzando quella «generica» omogeneità, che si precisava nell'adozione in tutte le zecche della medesima tecnica a rovescio incuso, Laura Breglia scriveva nel 1956:

«La monetazione incusa, pur essendo fenomeno unitario in quanto interessa uno specifico ambiente in un determinato tempo, non va studiata soltanto nei suoi caratteri comuni, ma anche nel valore specifico di ogni serie».

E distingueva «quattro gruppi principali» di emissioni, ognuno dei quali dotato di «sistema ponderale proprio», e come tale riferibile a «situazioni di origine diversa»:

a) Sibari con le «città che attraverso il tipo monetale le si agganciano» (i centri di emissione, cioè delle serie Σιρινος – Πυξοεσ, Αμι, Σο), Crotone, Caulonia e Metaponto;

b) Posidonia;

c) Reggio (e contemporaneamente, Zancle);

d) Taranto[1].

1) L. BREGLIA, *La coniazione incusa di Magna Grecia e la sua attuale problematica*, in *AIIN*, III, 1956, pp. 27-28.

Non tutti i problemi venivano risolti. Ettore Lepore e, dopo di lui, Attilio Stazio, avrebbero precisato (con puntualità) i diversi temi, intorno ai quali si organizzavano le questioni più urgenti[2]: inquadramento giuridico delle serie minori di Αμι, Σο, Σιρινος-Πυξοεσ; le incognite, come si usava dire, delle prime emissioni tarantine; ma soprattutto, e quasi a fondamento dell'esatta formulazione degli altri problemi, la necessità di «arrivare ad analisi quantitative del materiale numismatico»[3], tali da permettere di stabilire meglio la differenziazione delle diverse sfere.

Quest'ultimo punto era e rimane cruciale. Così, sulla base del catalogo, pur provvisorio e «incompleto», compilato da Herbert A. Cahn[4], Stazio ha potuto accertare che l'organizzazione ponderale delle più antiche serie di Taranto (tab. 9 *a*) non si discosta da quella della moneta achea (di Sibari, Crotone, Metaponto e Caulonia) [5]. Così, ancora, la distribuzione delle frequenze dei pesi dello statere di Caulonia (tab. 5) ha permesso alla Breglia di limitare la portata delle conclusioni di Colin M. Kraay su di una (presunta) incontrovertibile «dimostrazione» metrologica della cesura intervenuta nella monetazione cauloniate nel secolo V, alla fine degli anni quaranta[6]. Laddove la mancanza di qualsiasi trattamento statistico dei valori documentati della serie (tutt'altro che numerosa) di Σιρινος-Πυξοεσ (tav. 10) ed essa sola, poteva autorizzare l'ipotesi che le diverse

2) E. LEPORE, *Incontri di economie e di civiltà*, in *Vie di Magna Grecia*, Napoli 1962, pp. 207-209; A. STAZIO, *La documentazione numismatica*, in *Metropoli e colonie di Magna Grecia*, Napoli 1964, pp. 123-124, 129-130.

3) LEPORE, *Incontri di economie e di civiltà*, p. 208.

4) *Early Tarantine Chronology*, in *Essays Robinson*, Oxford 1968, p. 61.

5) *Aspetti e momenti della monetazione tarantina*, in *Annali dell'Università di Lecce*, IV, 1967-69, pp. 14-16 (= in *Taranto nella civiltà della Magna Grecia*, Napoli 1971, pp. 159-161).

6) C.M. KRAAY, *Caulonia and South Italian Problems*, in *NC*, s. 6, XX, 1960 pp. 63-65; BREGLIA, *Della monetazione di Caulonia,* in *AIIN*, XV, 1968, pp. 248-249.

emissioni fossero tutte da riportare nell'ambito delle monetazioni di Velia e di Posidonia[7] e la tesi che esse potessero essere, invece, organizzate su di un duplice piede ponderale (quello sibaritico e quello posidoniate) annettendo «grande interesse» al quesito se l'uso dei due valori rispondesse ad una successione o se, al contrario, risultasse indeterminato, sorto, cioè, dal confluire di «due contigue sfere commerciali» ed originato da esso, senza essere sancito «nell'irrigidimento di emissioni differenti»[8]. Vero è che si disponeva (e si dispone) di un sufficiente numero di dati interamente utilizzabili solo per Metaponto e per Caulonia; ma pur sempre esistevano (ed esistono) per un'analisi meno approssimativa dei rimanenti centri di emissione i dati forniti dalla *SNG*, dai cataloghi e dalle edizioni dei ripostigli.

La necessità di utilizzare questo materiale per stabilire «criteri più concreti di giudizio», sia pure, come notava Lepore, «entro i modesti limiti di una sommaria statistica»[9], è evidente; e non occorre insistervi ulteriormente. I risultati ottenuti da Stazio e da Cahn per la zecca di Taranto ne sono una prova più che sufficiente[10].

2. Intorno alla metà del secolo VI l'uso della moneta coniata si attesta quasi contemporaneamente nelle tre città di Sibari, di Crotone, di Metaponto, e si presenta sin dagli inizi con evidenti caratteri di maturità, distinto dall'impiego di un'unica tecnica

7) L. PONNELLE, *Le commerce de la première Sybaris*, in *MélRome*, XXVII, 1907, pp. 272-273.

8) BREGLIA, *Coniazione incusa di Magna Grecia*, pp. 31-32.

9) Nel luogo citato alla nota 3.

10) È stato impossibile, in questa sede, presentare altro che una «campionatura» del materiale disponibile per ragioni di spazio (e di tempo). L'ampliamento della base statistica fino a comprendervi i più recenti dati di scavo resta uno dei compiti più urgenti della ricerca.

(a rovescio incuso), che si rivela già pienamente evoluta (senza, però, che sia dato di coglierne le successive fasi di sviluppo), e soprattutto dall'adozione di un unico sistema monetario chiaramente riconoscibile nel taglio dello statere in terzi[11].

Sino alla distruzione del 510 Sibari conia stateri con il tipo del toro retrospiciente e la leggenda Συ retrograda, nel campo o in esergo. Allo statere si affiancano, in progresso di tempo, la dramma con il medesimo tipo del toro e la leggenda in esergo, l'obolo con il tipo del toro al diritto ed al rovescio il monogramma Συ in rilievo, e probabilmente un triobolo con anfora incusa al rovescio (al dritto, il solito tipo del toro, ma a destra).

Il passaggio dalla leggenda nel campo alla leggenda in esergo è stato posto, con l'emissione della dramma, nel corso degli anni venti. A questa stessa data, se non a dopo, dev'essere riferito con buona probabilità anche il gruppo degli oboli e dei trioboli[12].

11) Sulle monete incuse di Magna Grecia vedi, oltre alla nota citata della Breglia, P. NASTER, *La technique des monnaies incuses de Grande-Grèce*, in *RBN,* XCIII, 1947, pp. 1-17; C.H.V. SUTHERLAND, *The «Incuse» Coinages of South Italy*, in *ANSMN*, III, 1948, pp. 15-26; C. SELTMAN, *The Problem of the First Italiote Coins*, in *NC.* s. 6, IX, 1949, pp. 1-21; A.M. GUADAN, *La forma de las monedas «incusas» de la Magna Grecia en el siglo VI antes de J.C. y sus possibiles fundamentos histórico-filosóficos*, in *Numisma*, XXXIV, 1958, pp. 9-23; W. SCHWABACHER, *Zur Prägetechnik und Deutung der inkusen Münzen Grossgriechenlands*, in *Congresso Internazionale di Numismatica*, II, Roma 1965, pp. 107-114.

12) Sulla monetazione arcaica di Sibari vedi in particolare E. BABELON, *Traité des monnaies grecques et romaines*, II, 1, Paris 1907, coll. 1409-1418; B.V. HEAD, *Historia numorum*, 2. ediz., Oxford 1911, pp. 84-85; K. FABRICIUS, *Sybaris, its History and Coinage*, in *Congrès International de Numismatique*, II, Paris 1957, pp. 65-76; e KRAAY, *The Coinage of Sybaris after 510 B.C.*, in *NC*, s. 6, XVIII, 1968, p. 13. Degli stateri sibaritici taluni sono contraddistinti dai simboli della conchiglia (tav. I, 2), del ramo e della corona di alloro. La «locusta» di uno statere appartenente al ripostiglio di Curinga (Noe 285), conservato ai Museo di Reggio, che P. ORSI, *Tesoretto di stateri arcaici greci da Curinga (Catanzaro)*, in *AMIIN*, III, 1917, p. 35, ha confrontato con quella della serie di Αμι, è in realtà la traccia di un difetto di conio

Schematicamente, la monetazione di Sibari prima del 510 si presenta così costituita:

statere di g. 7,85;
dramma di g. 2,60;
triobolo di g. 1,15; 1,25;
obolo di g. 0,35; 0,40; 0,45.

I pesi dello statere e della dramma corrispondono ai valori di massima frequenza dei diagrammi (tabb. 1-2), che si sono potuti costruire sulla base del materiale pubblicato nella *SNG* e nei cataloghi delle pubbliche collezioni, e degli elementi da ripostigli arcaici, di cui si sia avuta notizia[13].

sovrappostasi alla leggenda nel campo (tav. I, 1). Pochi esemplari sono contrassegnati dalla doppia leggenda sinistrorsa in esergo e destrorsa nel campo. Uno statere dal ripostiglio di Cittanova (Noe 253), ora a Berlino (J. FRIEDLAENDER, *Die Erwerbung des königlichen Münzkabinets vom 1. April 1878 bis 1. April 1879*, in *ZfN*, VII, 1880, p. 230; F. VON DUHN, *Münzfund von Cittanuova*, *ibid.*, p. 309), presenta la leggenda Συβαριτας, retrograda in esergo. Rarissimi pezzi, privi di etnico, con la leggenda Νικα incisa nel campo sono stati datati, con gli stateri distinti dal ramo di alloro, al periodo seguente la distruzione della città da A. SAMBON, *L'art monétaire de la Grande-Grèce avant l'influence athénienne*, in *RN*, s. 4, XX, 1916, pp. 17, 19-20. Più convincenti le deduzioni di F. LENORMANT, *Sur une monnaie de Sybaris*, *ibid.*, s. 3, I, 1883, pp. 20-23, che ne fa un'emissione decretata da Sibari in occasione dei giochi panellenici, che si volevano organizzare in concorrenza con quelli di Olimpia (Heraclid. Pont., in Ath., XII, 522a; Ps.-Scymn., 350-356).

13) Per i valori analitici dello statere e della dramma vedi *Amsterdam*, n. 103 (statere); *BMC*, *Italy*, pp. 283-284, nn. 1-8 (statere); p. 284, nn. 9-12 (dramma); Boston, nn. 128-129 (dramma), 130 (statere); *Courtauld*, n. 9 (statere); *Hirsch*, n. 177 (statere); *Hunterian Collection*, pp. 102-103, nn. 1-3 (statere); p . 103, n. 4 (dramma); *K. Münzkabinet*, nn. 664-665 (statere); *Luynes*, nn. 551-554 (statere), 555-556 (dramma); *McClean*, nn. 1164-1168 (statere), 1169 (dramma); Panvini, nn. 19-21 (statere), 22 (dramma); *SNG, ANS*, II, nn. 817-846 (statere), 847-853 (dramma); *Ashmolean Museum*, nn. 840-846 (statere), 847-848 (dramma); *DNM, Italy*, nn. 1388-1391 (statere), 1392-1393 (dramma); *Dreer*, nn. 270-271 (statere), 272 (dramma); *Evelpidis*, n. 283 (dramma); *Fitzwilliam Museum*, nn. 569-574 (statere), 575-577 (dramma);

La lista degli esemplari raccolti è ben lungi dall'essere esauriente; e, pertanto, i valori ottenuti vanno considerati con la massima cautela. Per il basso valore delle ordinate, picchi secondari dovuti ad accumulazione casuale di pezzi sbagliati o caduti sotto peso non si lasciano distinguere con facilità[14].

Con identica cautela (se non più grande) vanno considerate, inoltre, le diverse percentuali con cui lo statere e le altre unità risultano finora documentate, non potendosi, fino a che non si disponga di una sequenza dei coni sibaritici, stabilire alcun indice generale sicuro per la sopravvivenza dei pezzi battuti[15]. I risultati ottenuti sono comunque i seguenti:

statere: 72,19% ;
dramma: 21,97%;
triobolo: 1,34% ;
obolo: 4,48 %.

La distruzione del 510 e la conseguente interruzione delle

Lewis, nn. 199-200 (statere), 201 (dramma); *Lloyd*, nn. 449-450 (statere), 451-452 (dramma); *Lockett*, nn. 455-459 (statere), 460 (dramma, poi *Ashmolean Museum*, n. 847); *Torino*, nn. 999-1001 (statere), 1002-1003 (dramma); *Wien*, nn. 396-397 (statere), 398 (dramma). Oltre che a questi dati si è fatto ricorso, per la determinazione delle curve di frequenza, a quelli dei ripostigli arcaici di Curinga (quattro stateri, in *AMIIN*, III, p. 35, ivi compreso quello citato alla nota 11) e di Sambiase (quarantadue degli stateri trovati, secondo le informazioni fornite dalla Soprintendenza alle Antichità della Calabria: vedi sotto, App. 1). Per cortesia di Enrica Paolini Pozzi è stato possibile valersi altresì dei pesi (ancora inediti) degli esemplari delle collezioni napoletane, *Napoli*, nn. 2752-2754, 2758-2761 (statere), 2755-2757 (dramma); *Santangelo*, nn. 4614-4650 (statere), 4651-4663 (dramma), riportati più avanti con quelli delle altre zecche (vedi sotto, App. 2 a-b). Sulle emissioni di trioboli ed oboli vedi KRAAY, *Epis de Métaponte. Un supplément*, in *SM*, VII, 1957, pp. 74-76.

14) Sul valore dei picchi secondari nelle curve di distribuzione vedi A.S. HEMMY, *The Weight-Standards of Ancient Greece and Persia*, in *Iraq*, V, 1938, p. 69.

15) Per l'indice di sopravvivenza di una serie monetaria vedi le annotazioni di E.J.P. RAVEN, *Problems of the Earliest Owls of Athens*, in *Essays Robinson*, pp. 42-43.

emissioni sibaritiche costituiscono un punto fisso nella cronologia numismatica dell'Italia meridionale. I tondelli delle monete a rovescio incuso tendono, infatti, a divenire sempre più spessi e sempre più stretti di diametro. Gli incusi di Sibari non mostrano segni di tale sviluppo ed hanno tondelli di 26-32 millimetri. Se ne deduce che tutta la monetazione a tondello più spesso va datata a dopo la caduta della città, negli ultimi anni del VI secolo[16].

Probabilmente poco più tardi che a Sibari, s'inizia l'emissione di monete incuse a Crotone[17]. La data sensibilmente più bassa del 535 circa, proposta da Charles T. Seltman per stabilire un collegamento fra queste serie più antiche e l'arrivo in Italia di Pitagora sembra essere difficilmente sostenibile[18].

Da questo momento sino alla fine del secolo Crotone emette stateri di g. 7,90 (tab. 3) con il tipo del tripode e la leggenda ϙϙο (ο ϙϙοτον)[19]: nel campo fanno progressivamente comparsa

16) Il passaggio dal tondello sottile al tondello spesso fu graduale. KRAAY, *Caulonia*, pp. 59-60, ne ha riassunto le fasi: tondelli al di sopra dei 25 millimetri, fino al 500 circa; tondelli di media larghezza (mm. 24-22), fino al 480 circa; tondelli più spessi (da mm. 21 in poi), fino al termine delle emissioni incuse. Per la data della distruzione di Sibari si è tenuta ferma quella del 510 contro le discusse conclusioni di V. MERANTE, *Sulle date di fondazione di Sibari, Crotone e Siracusa*, in *Klearchos*, VIII, 1966, pp. 117-119.

17) Sugli incusi crotoniati di VI secolo vedi BABELON, *ibid.*, coll. 1443-1453; HEAD, *ibid.*, p. 95; C. SELTMAN, *ibid.*, pp. 13-14.

18) Alle attività di Pitagora Seltman collegava il fenomeno di tutta la coniazione a rovescio incuso. Ne conseguiva una revisione generale delle cronologie tradizionalmente accettate, e la fissazione del *terminus post quem* del 535 per le serie considerate più antiche. Per questo Seltman non si peritava di sottoporre ad una discutibile manipolazione per ancor più discutibili ragioni stilistiche la sequenza dei coni metapontini e di passare ad una valutazione dei più antichi tipi di Sibari e della serie Σιρινος-Πιξοεσ per lo meno inadeguata, sicuramente incompleta (*ibid.*, pp. 2-3).

19) Per il valore dello statere citato nel testo vedi *BMC, Italy*, pp. 342-343, nn. 1-5, 9-10; Boston, n. 176; *Courtauld*, n. 13; *Hamburg*, n. 6; *Hirsch*, n. 220; *Hunterian Collection*, pp. 128-129, nn. 1-4; *K. Münzkabinet*, n. 668; *Luynes*, nn. 701-705, 707, 709; *McClean*, nn. 1644-1648, 1651; *Napoli*, nn. 3362-3370, 3377, 3404-3406, 3413-3414;

i simboli dell'airone, del granchio, del delfino, della lira, della seppia. Agli ultimi decenni del secolo appartengono le serie che hanno al rovescio il tipo dell'aquila incusa. Alla fase degli incusi a tondello sottile non è stata finora assegnata alcuna emissione di frazioni[20].

Forse con qualche ritardo nei confronti di Sibari, ed alla stessa epoca di Crotone, ma con maggiore intensità, anche Metaponto comincia a battere moneta secondo la tecnica del rovescio incuso. La distribuzione delle frequenze permette di assegnare allo statere il valore di g. 8,00 (tab. 4), con un notevole grado di certezza, grazie al numero relativamente elevato degli esemplari disponibili. La ricostruzione della sequenza dei coni, così com'è stata presentata da Sydney P. Noe, dà, inoltre, la possibilità di determinare le fluttuazioni del valore della moneta nell'ambito delle diverse serie, d'intendere la sostanziale uniformità del sistema e di considerare nel loro giusto significato di variazioni casuali le cumulazioni (all'interno delle serie I e VI) di un limitato gruppo di pesi intorno a g. 7,75[21]. La posizione, che nelle differenti emissioni

Santangelo, nn. 6180-6193, 6196-6199, 6214-6220, 6283; *SNG, Ashmolean Museum*, nn. 1460-1465; *DMN, Italy*, nn. 1735-1740, 1743-1744; *Fitzwilliam Museum*, nn. 743- 745; *Lewis*, nn. 246-248; *Lloyd*, nn. 591-593; *Lockett*, nn. 596-598, 600-601; *Newham-Davis*, n. 34; *Spencer-Churchill*, n. 19; Torino, nn. 1173-1175, 1183. Della documentazione dei ripostigli arcaici sono stati utilizzati per la costruzione del diagramma i due dei ventuno stateri a tondello sottile da Curinga, pubblicati in *AMIIN*, III, p. 36, nn. 10-11, con indicazione del peso, e tre dall'Italia meridionale (Noe 499-500), in *NC*, s. 5, 1930, p. 286 (rinvenuto con *McClean*, n. 1647, e *SNG*, *Lloyd*, n. 503) e M.P. VLASTO, *Taras Oikistes*, New York 1922, p. 216.

20) KRAAY, *Hoards, Small Change und the Origins of Coinage*, in *JHS*, LXXXIV, 1964, p. 85.

21) Per la classificazione delle emissioni arcaiche di Metaponto vedi S.P. NOE, *The Coinage of Metapontum*, I, New York 1927, pp. 44-49: a pp. 54-96, i dati analitici concernenti le singole serie: nn. 1-39 (serie I), 40-53 (serie II), 54-84 (serie III), 85-99 (serie IV), 100-111 (serie V), 112-135 (serie VI), 136-144 (serie VII), 145-154 (serie VIII).

sembra aver avuto, allo stato attuale della documentazione, la battitura di moneta divisionaria, risulta. con evidenza dal seguente prospetto.

serie	statere	dramma	triobolo	obolo
I	76,19%	16,66%	-	7,14%
II	57,14%	35,71%	-	7,14%
III	38,70%	19,35%	-	41,93%
IV	94,11%	5,88%	-	-
V	57,14%	28,57%	-	14,28%
VI	100%	-	-	-
VII	100%	-	-	-
VIII	85,71%	7,14%	7,14%	-

Tipo costante della moneta metapontina è quello della spiga compressa (piramidale o cilindrica) di orzo (non di frumento)[22]. L'etnico è sempre presente nella forma abbreviata. Gli stateri della serie V presentano accanto alla spiga i simboli della locusta al dritto e del delfino al rovescio. Una testa di ariete ed un grano di orzo compaiono come simboli su dramme della stessa serie. Il triobolo della serie VIII ha il solito tipo della spiga al dritto ed un bucranio incuso al rovescio. Da Sibari, Crotone e Metaponto l'uso della moneta coniata si diffuse nella seconda metà del secolo a Caulonia ed a Posidonia. A Caulonia la monetazione più antica, ritenuta da Noe più recente di quella delle altre fondazioni achee, non sembra secondo le ultime conclusioni di Kraay, che fa sue le valutazioni stilistiche

22) La «messe di oro» di Str., VI, 1, 15, consacrata a Delfi dai Metapontini, su cui vedi BABELON, *ibid.*, col. 1398; L. GERNET, *La notion mythique de la valeur en Grèce*, in *Anthropologie de la Grèce antique*, Paris 1968, p. 127; L. LACROIX, *Monnaies et colonisation dans l'Occident grec*, Bruxelles 1965, pp. 154-158. Per la corretta interpretazione del tipo come spiga di orzo vedi NOE, *Metapontum*, p. 28.

di Gisela M.A. Richter, aver avuto inizio prima del 530[23]. La proposta di rivedere i primi tratti della sequenza stabilita da Noe e di datare alla metà del secolo VI le prime emissioni della città[24] mette fra parentesi l'osservazione dello stesso Noe che a Caulonia sono presenti (in forma estremamente evoluta) alcune particolarità tecniche attestate, per esempio, a Metaponto solo in un periodo molto avanzato della monetazione[25].

Oggetto d'indagine da parte di numismatici e non per la difficile interpretazione del tipo (una figura maschile nuda in movimento verso destra, il braccio sinistro teso in avanti, un ramo con foglie nella destra rialzata dietro il capo; davanti, nel campo, un cervo retrospiciente; sopra, una minuscola figura in corsa con un ramoscello in una o in entrambe le mani, talvolta con i piedi alati)[26], la monetazione di Caulonia, in contrasto con quella di Sibari e Metaponto, ma non di Crotone, nella fase degli incusi a tondello sottile, non annovera altro che stateri di g. 7,80; 7,90; 8,00 (tab. 5)[27].

23) Per la cronologia e le valutazioni stilistiche citate nel testo vedi G.M.A. RICHTER, *Archaic Greek Art*, New York 1949, p. 183, e prima, *Kouroi. A Study of the Development of the Greek Kouros from the Late Seventh to the Early Fifth Century B.C.*, New York 1942, p. 220; NOE, *The Coinage of Caulonia*, New York 1958, p. 2; KRAAY, *Caulonia*, p. 57. Più bassa (525-520), la data proposta da A. SAMBON, *Art monétaire*, pp. 10, 27-28, in un contesto di analisi valide in genere per le zecche minori, ma riduttive per le maggiori, specialmente per Sibari, Crotone e Metaponto.

24) BREGLIA, *Monetazione di Caulonia*, p. 247, e *Lettura storica di una sequenza monetaria*, in *Studi Miscellanei*, XV, 1969-70, p. 18.

25) NOE, *Caulonia*, p. 9.

26) Sulla tipologia cauloniate dopo la rassegna di NOE, *Caulonia*, pp. 3-6, vedi le annotazioni di LACROIX, *L'Apollon de Caulonia*, in *RBN*, CV, 1959, pp. 5-24, e *Monnaies et colonisation*, pp. 158-161, e le recenti ipotesi di I. CAZZANIGA, *Il dio e la cerva nella monetazione di Caulonia e la tradizione ecistica cauloniate*, in *PdP*, XXIII, 1968, pp. 371-383, parzialmente riprodotto con il titolo *Il dio e la cerva nella monetazione di Caulonia*, in *RIN*, s. 5, XVII, 1969, pp. 9-24.

27) NOE, *Caulonia*, pp. 20-25, nn. 1-26 (serie A); pp. 26-28, nn. 27-41 (serie B); pp. 28-29, nn. 42-46 (serie C).

Per il tipo dei primi esemplari di Posidonia la Richter proponeva, sull'autorità di Edward S.G. Robinson, la data del 525-515 [28]; più genericamente, Kraay suggerisce che a Posidonia l'impianto della tecnica incusa si sia realizzato nello stesso tempo che a Caulonia[29]. La data, sensibilmente più alta, della metà del secolo VI attende ancora di poter essere controllata sull'edizione completa degli incusi posidoniati[30].

Con la monetazione di Posidonia (contrassegnata dal tipo di Posidone che scaglia il tridente e dall'etnico abbreviato unito, in alcune serie, alla leggenda ϝις) si esce dalla sfera d'influenza del piede ponderale e del criterio di frazionamento adottato dalle colonie achee[31]. Lo statere, di fatto, vi ha un valore di g. 7,50 (tab. 6), ed appare diviso in due dramme, non più in tre. In una simile autonomia, per dir così, ponderale si evidenzia l'indipendenza di questa colonia di Sibari (per la cui fondazione resta, tuttavia, certa «una complessità di elementi coloniali») dall'ambito

28) *Kouroi*, pp. 220-221, nota 38; *Archaic Greek Art*, p. 183. A. SAMBON, *Art monétaire*, pp. 9, 13-14, 25-27, suggeriva, come per Caulonia, le data del 525-520.

29) *Caulonia*, p. 79.

30) Quella del 550 circa è stata a lungo la data generalmente ammessa per l'inizio delle emissioni di Posidonia (vedi per tutti BABELON, *ibid.*, coll. 1372, 1427-1428; HEAD, *ibid.*, p. 80), e si trova ora contrapposta a quella più tarda del 530 in BREGLIA, *Monetazione di Caulonia*, p. 247, e *Lettura storica*, p. 18, perché confermata dallo studio della sequenza dei coni, che si spera di «poter presto chiaramente documentare» (vedi già *Le antiche rotte del Mediterraneo documentate da monete e pesi*, in *RendNap*, n.s., XXX, 1955, p. 217, nota 2).

31) Sul sistema ponderale di Posidonia vedi BREGLIA, *Antiche rotte*, pp. 238-245 (con le correzioni di CAHN, *Poseidion on Karpathos?* in *NC*, s. 6. XVII, 1957, pp. 11-12, e di G. PUGLIESE CARRATELLI, *Per la storia delle relazioni micenee con l'Italia*, in *PdP*, XIII, 1958, p. 214, e le annotazioni di B. D'AGOSTINO, *Osservazioni a proposito della guerra lelantina*, in *DdA*, I, 1967, p. 22, relative al problema delle origini). Sulle monete a leggenda ϝις vedi M. GUARDUCCI, *Alcune monete di Posidonia e la fondazione dell'antica città*, in *Gli archeologi italiani in onore di A. Maiuri*, Cava dei Tirreni 1965, pp. 205-208.

dei centri achei dello Ionio[32], e s'incontra il più serio ostacolo all'ipotesi di Carol H.V. Sutherland che tutti gli incusi di Magna Grecia fossero il risultato di una riconiazione sistematica di moneta corinzia[33].

Allo statere Posidonia affianca dramme di g. 3,65 (tab. 7) ed oboli di g. 0,50[34]. La dramma, in una proporzione, che dalla sola analisi del materiale pubblicato nella *SNG* e nei cataloghi e dei rinvenimenti in gruzzolo di epoca arcaica, appare sensibilmente superiore a quella delle altre città. Su di un totale di 171 esemplari è stato trovato il 46,78% di stateri, contro il 46,01 di dramme e il 7,01 di oboli.

Sul medesimo piede ponderale di Posidonia, nell'ultimo quarto

32) BREGLIA, *Coniazione incusa di Magna Grecia*, pp. 32-33; LEPORE, *Elea e l'eredità di Sibari*, in *PdP*, XXI, 1966, pp. 260-261, nota 10.

33) Nella memoria citata alla nota 10, e prima in *Overstrikes and Hoards*, in *NC*, s. 6, II, 1942, pp. 7-9. Per una critica alla teoria sviluppata da Sutherland (ma già avanzata da J.G. MILNE, *Greek Coinage*, Oxford 1931, pp. 32-35) vedi NOE, *Overstrikes in Magna Graecia*, in *ANSMN*, VII, 1957, pp. 13-42, e KRAAY, *Caulonia*, pp. 71-76.

34) Per i pesi delle unità battute da Posidonia vedi *Amsterdam*, nn. 87-88 (statere); *BMC, Italy*, pp. 265-267, nn. 1-12 (statere), 13-19 (dramma), 20 (obolo); *Boston*, n. 123 (statere); *Calouste Gulbenkian*, n. 80 (statere); *Courtauld*, n. 8 (statere); *Hirsch*, n. 172 (statere); *Hunterian Collection*, p. 96, nn. 1-2, (statere), 3-4 (dramma); *K. Münzkabinet*, nn. 659-660 (statere), 661 (dramma); *Luynes*, nn. 524-526, 528 (statere), 527, 529-530 (dramma); *McClean*, nn. 1043-1044 (statere), 1045-1048 (dramma), 1049-1050 (obolo); *Napoli*, nn. 2527-2534 (statere), 2535-2541 (dramma); *Panvini*, nn. 23-24 (statere); *Santangelo*, nn. 4321-4328 (statere), 4329-4337 (dramma); *SNG, ANS*, II, nn. 604-618 (statere), 619-629 (dramma), 630-631, 633 (obolo); *Ashmolean Museum*, nn. 815-816 (statere), 817 (dramma), 818-820 (obolo); *DNM, Italy*, nn. 1271-1272 (statere), 1273-1276 (dramma), 1294-1296 (obolo); *Dreer*, n. 262 (dramma); *Fitzwilliam Museum*, nn. 535-537 (statere), 538-540 (dramma); *Lewis*, n. 192 (dramma); *Lloyd*, nn. 427-431 (statere), 432-434 (dramma); *Lockett*, n. 439 (statere), 440-441 (dramma); *Newham-Davis*, n. 26 (dramma); *Spencer-Churchill* n. 14 (statere); *Torino*, nn. 942 (statere), 943 (dramma); *Wien*, nn. 376 (statere) 377 (dramma). Dei materiali da ripostigli arcaici vedi i tre stateri e le diciotto dramme del tesoretto di Paestum del 1939, in *AIIN*, IX-XI, pp. 77-80, nn. 1-21.

del VI secolo, organizza la sua prima valuta anche Velia [35]. L'emissione di dramme (g. 3,85), dioboli (g. 1,15) ed oboli (g. 0,50), contrassegnati da un unico tipo del dritto (protome di leone che divora la preda) e dal quadrato incuso al rovescio, non ha nulla in comune dal punto di vista tecnico con le altre monetazioni di Magna Grecia, e si dimostra piuttosto in rapporto con la tradizione monetaria egea[36]. Nondimeno, l'ipotesi di un collegamento più puntuale con l'ambiente orientale, al quale sembrava opportuno fare riferimento per motivare l'assenza dello statere dalle più antiche serie veline, non pare essere affatto giustificata; ed ha forse ragione Enrica Paolini Pozzi di vedere nell'uso «eccezionale» della dramma l'indice di una «proiezione» di Velia «verso i commerci tirrenici, soprattutto verso Massalia»[37]. E si può aggiungere: in una direzione, che non doveva contrastare con l'atteggiamento di Posidonia, se è possibile considerare il 46,01% delle dramme di questa città una risposta a determinate esigenze «locali», e perciò stesso una nuova significativa testimonianza della sua indipendenza dall'area valutaria delle altre fondazioni achee del versante ionico.

Negli ultimi anni del secolo VI, dopo la distruzione di Sibari,

35) Sulla più antica coniazione di Velia (esemplificata a tav. I, 5-6) vedi BREGLIA, *Notizie sulla monetazione arcaica di Velia*, in *PdP*, XXI, 1966, pp. 227-238.

36) Per i valori citati, oltre ai pesi di esemplari di pubbliche collezioni o editi nella *SNG* forniti dalla Breglia e da E. POZZI PAOLINI, *Problemi della monetazione di Velia nel V secolo a.C.*, in *PdP*, XXV, 1970, p. 170, nota 11, vedi *Boston*, n. 148 (diobolo); *Hunterian Collection*, p. 112, n. 1 (obolo); *McClean*, nn. 1397-1398 (diobolo), 1399-1401 (obolo); *Panvini*, n. 25 (dramma); *SNG, ANS*, II, nn. 1202-1210 (dramma), 1211-1219 (diobolo), 1220-1224 (obolo); *Ashmolean Museum*, nn. 1079 (dramma), 1080-1082 (diobolo), 1083-1084 (obolo); *DNM, Italy*, n. 1522 (obolo); *Dreer*, n. 295 (dramma); *Lewis*, n. 209 (dramma); *Lloyd*, n. 509 (obolo); *Lockett*, nn. 534-535 (dramma), 538 (diobolo), 536-537 (obolo). A tab. 8, la distribuzione dei pesi della dramma.

37) *Problemi della monetazione di Velia*, pp. 184-185 e nota 54.

le zecche di Magna Grecia hanno dimesso l'uso del tondello sottile, ed emettono moneta a tondello più spesso. Il passaggio non si verifica a Posidonia, che presenta solo emissioni a tondello sottile, e sembra esaurire la propria monetazione incusa con la fine del secolo[38].

A quest'epoca sono state poste da Kraay le più antiche emissioni di Taranto: emissioni incuse di breve durata, caratterizzate dall'impiego di un tondello notevolmente inspessito, di uno spessore sconosciuto agli incusi anteriori alla caduta di Sibari[39]. Il suggerimento di Cahn di attribuire agli inizi della monetazione tarantina una data compresa fra il 520 ed il 510 può essere difficilmente accolto: i confronti stilistici e tecnici sembrano essere tutt'altro che pertinenti, sia quelli con gli incusi di Lao e le monete di Παλ- Μολ, sia quelli con le coppe di Epiktetos[40].

Da tempo, oltre a quello cronologico, è stato dibattuto il problema dell'organizzazione ponderale delle prime monete di Taranto: sulla scorta del materiale raccolto da Cahn, Stazio ha potuto avviarlo a soluzione. La distribuzione delle frequenze, con l'addensarsi

38) KRAAY, *Coinage of Sybaris*, p. 18, e *Caulonia*, pp. 59, nota 1, 80.

39) *Caulonia*, p. 80.

40) CAHN, *Early Tarantine Chronology*, pp. 66-67. Anzitutto, le monete di Lao, tutte a tondello spesso, difficilmente possono risalire oltre gli inizi del secolo V (vedi sotto). Inoltre, gli esemplari della serie di Παλ- Μολ sono incusi a tondello sottile di 27-28 millimetri e non, come vuole Cahn, di 25 circa. Da ultimo, le coppe di Epiktetos, chiamate a confronto (Berlino F 2266, Beazley, *ARV*, p. 72, n. 15, *CVA*, Berlin, II, p. 12, tav. LXV, 4; Ferrara, Beazley, *ARV*, p. 75, n. 55, *BdA*, V, 1911, p. 342, fig. 1), incluse da W. KRAIKER, *Epiktetos. Eine Studie zur archaischer attischen Malerei*, in *JdI*, XLIV, 1929, p. 164, nn. 22-23, nel gruppo di vasi dipinti dopo il 530, ora che l'attività del pittore viene riportata agli anni fra il 520 e gli inizi del V secolo, si possono convenientemente comprendere nello scorcio del VI (P.E. ARIAS, *A History of Greek Vase Painting*, a cura di B.B. Shefton, London 1962, pp. 319-320). Peraltro, la data della fine del VI secolo era già stata proposta per le monete di Taranto da A. SAMBON, *Art monétaire*, pp. 11-15, 30-31, e ribadita (su basi stilistiche) dalla RICHTER, *Archaic Greek Art*, p. 183.

dei valori attestati intorno a g. 7,90 (tab. 9 a) dimostra che le serie incuse di Taranto (unicamente costituite da stateri) erano impostate «secondo il sistema delle colonie achee»[41], e toglie validità alla precedente ipotesi che il sistema ponderale tarantino fosse strutturalmente diverso da quello delle altre città dello Ionio ed in rapporto con una sfera d'interessi facente capo all'entroterra indigeno[42].

Solitamente datata nella seconda metà del secolo VI, la moneta incusa della colonia sibaritica di Lao, con il tipo del toro androcefalo retrospiciente (con lunghi capelli annodati alla sommità della testa) e la leggenda ΛαϝΙνος (divisa fra dritto e rovescio), è ora convincentemente datata a dopo la distruzione di Sibari ed all'arrivo nella città dei profughi sibariti[43]. Il sistema è quello dei centri achei dello Ionio: lo statere ha un valore di g. 7,80 (tab. 9 b), ed è frazionato in tre dramme[44]. A completare il quadro delle più antiche emissioni di Magna Grecia, deve essere ricordata la rara serie d'incusi con il tipo del toro androcefalo inginocchiato, la leggenda Ρεγινovin esergo ed una locusta nel campo, che Reggio conia nello scorcio del VI

41) Oltre ai valori studiati da STAZIO, *Aspetti e momenti della monetazione tarantina*, p. 15, nota 23, vedi *Calouste Gulbenkian*, nn. 13-16; Courtauld, n. 2; Napoli, n. 1774; *Santangelo*, nn. 2304-2310; *SNG, ANS*, I, nn. 825-826; *Lewis*, n. 120; *Torino*, n. 781.

42) BREGLIA, *Le incognite della monetazione incusa tarentina*, in *Archivio storico pugliese*, VIII, 1955, pp. 36-38, e *Coniazione incusa di Magna Grecia*, pp. 35-36.

43) Per la cronologia tradizionale delle monete di Lao vedi per tutti BABELON, *ibid.*, coll. 1372, 1419-1420, e HEAD, *ibid.*, p. 74. Per la data del 500 circa, già in A. SAMBON, *Art monétaire*, p. 25, vedi KRAAY, *Coinage of Sybaris*, p. 16, e quindi P. ZANCANI MONTUORO, in *EAA*, IV, Roma 1961, p. 466, s.v. Lao.

44) Per il valore dello statere citato nel testo vedi i pochi esemplari di *BMC, Italy*, p. 235, n. 1; *K. Münzkabinet*, nn. 655-656; *Luynes*, n. 443; *McClean*, n. 8781; *Santangelo*, n. 3826; *SNG, ANS*, II, n. 132; *Ashmolean Museum*, n. 643; *DNM, Italy*, n. 1145; *Lloyd*, n. 287; *Lockett*, n. 362.

secolo secondo l'unità ponderale di g. 5,60; 5,80, la stessa usata nelle altre fondazioni calcidesi d'Italia meridionale e Sicilia. Di queste, Zancle, sotto l'influsso di Reggio e contemporaneamente ad essa, include nella sua monetazione una dramma incusa di g. 5,65[45].

3. Con gli incusi di Taranto e di Lao si è superata definitivamente la fase più antica delle monetazioni di Magna Grecia, alla quale sono, invece, da riportare le coniazioni delle quattro zecche minori di Σιρινοσ-Πιξοεσ, Αμι, Σο, Παλ- Μολ. Di queste, le prime tre si raggruppano per la corrispondenza del tipo del toro retrospiciente intorno alle emissioni di Sibari[46]. Ma, mentre Αμι e Σιρινοσ-Πιξοεσ ne ripetono anche l'organizzazione ponderale, Σο se ne distacca per l'uso di un'unità fondamentale identica a quella di Reggio e delle altre colonie di Calcide.

Articolata da Jacques Perret in. tre gruppi distinti secondo la disposizione delle leggende del dritto e del rovescio[47], la serie

45) E.S.G. ROBINSON, *Rhegion, Zancle-Messana and the Samians*, in *JHS*, LXVI, 1946, pp. 13-14, 1819, nn. 1 (Reggio), 25 (Zancle); BREGLIA, *Antiche rotte*, pp. 227- 232 (in generale sulla diffusione del piede ponderale delle colonie di Calcide); G. VALLET, *Rhégion et Zancle*, Paris 1958, pp. 328-331 (che ne riporta l'emissione agli anni che precedettero immediatamente il regno di Anassila). I valori dei due esemplari di Reggio finora conosciuti (conservati rispettivamente a Parigi ed a Reggio Calabria), in BABELON, *ibid.*, coll. 1469-1470, n. 2187 (corrisponde a Robinson, *ibid.*, n. 1) ed in E. GABRICI, *Problemi di numismatica greca*, Napoli 1959, p. 77. Per quelli di Zancle vedi H.E. GIELOW, *Die Silberprägung von Dankle-Messana*, in *MittNumGes München*, XLVIII, 1930. pp. 13-14, nn. 1-2, 3a (corrisponde a Robinson, *ibid.*, n. 25), 3 b, 4 a-b (due esemplari, ora in *SNG*, il primo *Lockett*, n. 811, e poi *Ashmolean Museum*, n. 817; il secondo, *Lloyd*, n. 3073): ad essi aggiungi ancora *SNG*, *Ashmolean Museum*, n. 816.

46) Sulla diffusione (e sul significato) della tipologia sibaritica vedi per tutti G. GIANNELLI, *La figura taurina sulle monete di Magna Grecia*, in *RIN*, s. 2, III, 1920, pp. 105-141.

47) *Siris. Recherches critiques sur l'histoire de la Siritide avant 433/2*, Paris 1941, pp. 28-30: 1) Σιριν|ος - Πυξ; 2) Σιριν|ος - Πιξ|οεσ; 3) Σιρινο|ς - Πιξο|εσ. Non c'è

Σιρινοσ-Πιξοεσ è costituita da stateri addensati intorno a g. 8,10 (tab. 10)[48].

Ad essa debbono essere ancora riferiti i due esemplari della Collezione Maddalena di g. 7,22; 7,53, in vendita a Parigi nel 1903, con la sola leggenda Σιρινος al dritto[49], e la dramma del Museo Nazionale di Napoli di g. 2,57, con l'iscrizione Σιρι retrograda nel campo[50].

nella documentazione finora recuperata alcun elemento sicuro perché possa essere accettata senza discussione la proposta di leggere al dritto degli stateri del primo gruppo Σιρισ(σ)ος invece che Σιρινος (CAZZANIGA, *Osservazioni storico-linguistiche intorno allo statere d'argento di Siri e Pixunte*, in *RIN*, s. 5, XVIII, 1970, pp. 9-17, e R. ARENA, *Di una possibile evoluzione di σι antevocalico a ś in area egea*, in *RendIstLomb*, classe di lettere e scienze mor. e stor., CV, 1971, pp. 21-27). A pp. 22-28 di Perret, un primo elenco sistematico degli esemplari conosciuti in collezioni pubbliche e private.

48) Per il valore dello statere riferito nel testo, vedi oltre ai pesi raccolti da Perret, nn. I-II, IV-XI, XVI-XX, XXII-XXIV, XXVII (i nn. XVI, XX sono uguali rispettivamente ai nn. XXI, XXV), *Calouste Gulbenkian*, n. 83; *Hirsch*, n. 176; *Napoli*, n. 2751 (corrisponde a Perret, n. XIV); *Santangelo*, nn. 4611-4613. Di *SNG*, *DNM, Italy*, n. 1387, si dà il peso di g. 16,95.

49) Sambon-Canessa, 7-9 maggio 1903, nn. 400 (quindi, Sambon-Canessa, 19-21 dic. 1907, n. 39), 401 (ora *McClean*, n. 1163, e Perret, n. XII).

50) *Napoli*, n. 2750, e Perret, n. XIII. La moneta appartiene al ripostiglio rinvenuto in Calabria nel 1833, acquistato da M. Arditi e pubblicato da F.M. AVELLINO, *Opuscoli diversi*, II, Napoli 1833, pp. 85, 96-99, 167-169, di cui dà notizia L. SAMBON, *Recherches sur les monnaies de la presqu'île italique*, Naples 1870, pp. 28-29 (Noe 180). Nella «bibliografia» di Noe la si riferisce, invece, ad un ripostiglio di Gerace (425), che si dice scoperto «ante 1845» e pubblicato da G. FIORELLI, *Monete inedite dell'Italia antica*, Napoli 1845, p. 22. In realtà, questo ripostiglio di Gerace e quello pubblicato da Avellino sono la stessa cosa, ed è certo per una lettura errata delle informazioni date da Fiorelli a nota 19 di p. 22 che se n'è potuto fare due trovamenti diversi, attribuendo ad un inesistente tesoretto di Gerace (dove sarebbe stato rinvenuto anche il gruzzolo delle novantasette monete di Locri, Noe 424, menzionato appunto alla nota 19, che in G. RICCIO, *Repertorio ossia descrizione e tassa delle monete di città antiche*, Napoli 1852, nota 72, si dice, però, proveniente da Tiriolo) quelle monete del ritrovamento del 1833, che si conservavano nel medagliere di Napoli, senza badare al tenore delle indicazioni riportate nel testo: «unico esemplare (sc. la dramma a leggenda Σιρι) e della più perfetta conservazione, che fu descritto dal

Paola Zancani Montuoro ha attribuito queste monete, generalmente assegnate a Siri e ad una base, che Siri aveva a Pissunte, sulla costa tirrenica, al centro indigeno di Sirino alleato della vicina Pissunte, e posto con essa «sotto il diretto influsso di Sibari» 51 ; ma di recente Margherita Guarducci ha potuto rivendicarle a Siri ed alla colonia, che Siri aveva dedotto a Pissunte, all'estremità della «via carovaniera», che traversava l'Appennino e congiungeva lo Ionio al Tirreno[52].

Quattro stateri di g. 6,53; 7,71; 7,89; 8,08 (con il simbolo della locusta sul toro) ed una dramma di g. 2,72 (senza alcun simbolo) documentano l'attività della zecca di Αμι[53].

Messa in parentesi, per buoni motivi, la vecchia lettura Ασι e la conseguente attribuzione degli esemplari ad un'improbabile Asia, si è proposto di riferirne l'emissione a quegli Aminei di origine tessala, cui si doveva, secondo Arist., Fr., 495, l'introduzione in Italia delle viti dette appunto «aminee», e che, nonostante tutto, restano ancora d'incerta localizzazione[54].

ch. Avellino (*Opusc.* tom. II, p. 96); trovasi ora nel medagliere del Museo Borbonico, dove passò con le incuse di Lao e di Taranto, e quelle di Crotone e Temesa rinvenute in uno stesso ripostiglio».

51) *Siri-Sirino-Pixunte*, in *Archivio storico per la Calabria e la Lucania*, XVIII, 1949, pp. l-20.

52) *Siri e Pixunte*, in *ArchCl*, XV, 1963, pp. 239-245.

53) POZZI, *Le monete a leggenda «AMI»*, in *StEtr.* XXXII (1964), p. 248, che mette in dubbio l'autenticità dell'esemplare di g. 7.89 (tav. I, 3-4), comparso sul mercato antiquario (Hess-Leu, 27 marzo 1956, n. 42).

54) Il riesame del dato epigrafico ed il punto sulla questione, nell'articolo ora citato della Pozzi, pp. 249-250). Per il riferimento agli Aminei vedi da ultimo P.J. BICKNELL, *Aminaia*, in *Klearchos*, IX, 1967, pp. 131-142. Caduta la lettura Ασι, cade anche la proposta di S. CALDERONE, *Sybaris e i Serdaioi*, in *Helikon*, III, 1963, pp. 241-242, nota 117, di leggere l'iscrizione in senso progressivo, e quindi Ισα, e di attribuire le monete ad Isacia, città «enotria» supposta «come preesistente all'insediamento foceo» nella sona di Velia e «anteriore pertanto al 535/530», il cui nome si sarebbe poi conservato in quello di una delle due isole *Oenotrides*

Anche della monetazione di Σο non si hanno che scarse testimonianze: un pezzo di g. 5,30, rinvenuto, con tutta probabilità, nella zona di Rogliano, e due di g. 5,40; 5,78, comparsi sul mercato antiquario[55].

Confusi, in più di una occasione, con le monete di Σιρινοσ-Πιξοεσ (prestandosi l'iscrizione ad essere interpretata come l'ultimo tratto della leggenda Σιρινος scomparsa nella parte iniziale), i tre incusi sono stati più efficacemente riportati alla zecca di *Sontia*, la città dei Sontini, che Plin., *NH*, III, 15,98, annovera fra i popoli «mediterranei» della Lucania[56].

l'altra è Pontia), che Plin., *NH*, III, 7, 85, sapeva essere *contra Veliam* (vedi anche Metropoli e colonie di Magna Grecia, pp. 316-317). Del resto, non solo la data proposta da Calderone per l'emissione di questi stateri è troppo alta (vedi sotto), ma l'esistenza stessa (esplicitamente ammessa poi da M. GIGANTE, *Il logos erodoteo sulle origini di Elea*, in *PdP*, XXI, 1966, p. 301) di un precedente abitato «enotrio» sul sito di Velia sembra dover essere esclusa alla luce delle più recenti ricerche (J.P. MOREL, *Sondages sur l'acropole de Vélia (contribution à l'étude des premiers temps de la cité)*, in *PdP*, XXV, 1970, pp. 131-135). Difficile, ancora, è la proposta di CAZZANIGA, *Osservazioni storico-linguistiche*, p. 17 e nota 4, di leggere Hσ(σ)ι e di riferire le monete ad una città non altrimenti documentata nel territorio di Locri Epizefiri che ricordasse gli *Hessii* della Locride Ozolia.

55) GABRICI, *Moneta di argento dei So(ntini)*, in *NC*, s. 4, X, 1910, pp. 329-330, per l'esemplare di Rogliano; per gli altri esemplari, BREGLIA, *Problemi della più antica monetazione di Magna Grecia*, in *AIIN*, I, 1954, p. 15, nota 3, con l'avvertenza che l'esemplare di g. 5,78, passato dalla Coll. Wotoch (Sambon-Canessa, 11-12 dic. 1901, n. 12) alla Coll. Pozzi (Naville, 4 apr. 1921, n. 215) è lo stesso di *SNG, Lockett*, n. 662, ora in Glendining, 25-28 ott. 1955, n. 544, e l'altro di g. 5,40 della Coll. Barron è in Hirsch, 11 maggio 1911, n. 218.

56) Oltre agli articoli di Gabrici, pp. 331-332, e della Breglia, pp. 14-15, vedi A. SAMBON, *Art monétaire*, pp. 13, 22, e *Monetazione degli indigeni lucani nel VI secolo av.-C.*, in *BCNN*, 1921, n. 2, pp. 5-7. La serie di Σο è confusa con quella di Σιρινος-Πιξοεσ da Perret, *ibid.* p. 27, n. XXVI (il valore di g. 5,78 riconosciuto nella Coll. Pozzi, ma non nella Coll. Barron). E.J. SELTMAN, *À propos d'une monnaie récemment attribuée aux Sontini (Italie méridionale)*, in *RN*, s. 4, XV, 1911, pp. 161-163, non accetta l'attribuzione di Gabrici e propone di considerare le monete di Σο un'imitazione soltanto degli incusi a leggenda Σιρινος-Πιξοεσ (più precisamente,

Benché intimamente legata ad esse per l'adozione del medesimo piede ponderale, la serie di Παλ - Μολ si distingue dalle emissioni di Αμι, di Σιρινος-Πιξοεσ e, quindi, di Sibari per la diversa tipologia del cinghiale d'ispirazione ionica, a destra[57]. La documentazione, di cui si dispone, continua ad essere esigua: due stateri di g. 7,90; 7,96, d'incerta provenienza, ed uno di g. 7,90, trovata, pare, nel territorio di Teggiano[58]. Un quarto esemplare, conservato al Museo Archeologico di Firenze, è palesemente falso[59].

Considerata incerta e talvolta respinta, l'attribuzione di questi stateri a Palinuro ed a Molpa è ora generalmente accolta, e dopo gli scavi di Capo Palinuro, fra la Valle del Lambro e la Tempa della Guardia, non più messa in discussione[60].

degli esemplari del primo gruppo di Perret) da parte di incisori lucani, che hanno riprodotto senza comprenderlo il solo tratto della leggenda sul toro.

57) B. NEUTSCH in *Palinuro. Ergebnisse der Ausgrabungen*, II, in *RömMitt, Suppl.*, IV, 1960, p. 202, confronta il tipo monetario di Παλ - Μολ con l'animale in braccio alla dea di tav. LX, 2-4 (terrecotte dalla terrazza O: p. 192, nn. 47-52) e quindi con il cinghiale di bronzo (trovato a Policoro) in *Archäologische Forschungen in Lukanien*, II, *ibid.*, XI, 1967. pp. 105-108, tav. XLVI, 1, riportando implicitamente l'adozione di esso allo sbocco della via che collegava la foce dell'Agri, attraverso il Vallo di Diano, a Capo Palinuro, ad una diretta influenza di Siri e della Siritide. Per la tipologia del cinghiale «ionico» vedi A. FURTWÄNGLER, *Kleine Schriften*, II, München 1912, p. 488, e H. PAYNE, *Necrocorinthia*, Oxford 1931, p. 70, nota 2.

58) Per il peso dei tre stateri, conservati rispettivamente a Londra, Parigi e Berlino, vedi P.C SESTIERI, *Palinuro*, in *RendNap*, n.s., XXIV-XXV, 1949-50, p. 45, nota 1. La notizia del rinvenimento a Teggiano dell'esemplare di Berlino, in A. SAMBON, *Art monétaire*, p. 25.

59) R. GARRUCCI, *Le monete dell'Italia antica*, II, Roma 1885, p. 172. Lo statere è ancora pubblicato come autentico in K. KERÉNYI L.M. LANCKORONSKI, *Der Mythos der Hellenen in Meisterwerken der Münzkunst*, Amsterdam-Leipzig 1941, tav. XVII, e in L. e M. LANCKORONSKI, *Mythen und Münzen*, München 1958, p. 85, fig. 32, e preso in considerazione in *Palinuro*, II, p. 217, nota 1.

60) Agli interventi citati sopra, note 57-58, con ulteriore bibliografia, aggiungi ZANCANI MONTUORO, *Siri-Sirino-Pixunte*, p. 15; SESTIERI, *Alcuni aspetti della colonizzazione greca in Italia meridionale*, in *ArchCl*, V, 1953, pp. 239.240; R. NAUMANN, *Palinuro*, I, in *RömMitt*, Suppl., III, pp. 32-34.

Ma il problema più grave posto dalle serie sia di Παλ – Μολ sia di Σιρινος-Πιξοεσ, di Σο e di Αμι è quello della loro cronologia e del loro inquadramento giuridico.

L'inquadramento giuridico delle monete di Σο, di Αμι e di Σιρινος-Πιξοεσ, ha scritto la Breglia, «si muove in un dilemma»: le tre coniazioni, infatti, o sono state emesse «durante la vita di Sibari», e costituiscono quindi la documentazione dell'«organizzazione politica centrale» di un territorio, che andava «oltre i limiti della città stato» e richiedeva «un impegno politico già pienamente efficiente e consapevole»; o sono state emesse in «un periodo immediatamente successivo alla sconfitta sibarita», nel momento in cui le diverse località, già precedentemente collegate a Sibari ed «alimentate dalla sua moneta», ne vennero a «sentire la carenza» e cercarono, pertanto, di «sopperirvi con emissioni proprie ispirate ai vecchi tipi»[61]. Ma, se per Ettore Gabrici non era «verisimile ammettere che il tipo del toro retrospiciente, simbolo della presenza di Sibari nei centri di emissione di Αμι, di Σο e di Σιρινος-Πιξοεσ, «per ovvie ragioni politiche, commerciali e artistiche», fosse perdurato «dopo la distruzione della città, quando tali ragioni non avevano più motivo di esistere»[62], per Stazio è «in verità un po' strano» che Sibari, nel periodo del «più ampio e diffuso prestigio della sua moneta», abbia potuto tollerare, «nell'ambito del suo dominio», emissioni («di limitata intensità e di scarsa durata») da parte di centri di «secondaria importanza e di limitatissima consistenza economica e commerciale», e c'è da chiedersi se non sia stata «proprio la caduta di Sibari a determinare, soprattutto nella fascia periferica

61) BREGLIA, *Coniazione incusa di Magna Grecia*, p. 31.
62) *Problemi della più antica monetazione di Magna Grecia*, p. 55.

e confinante del suo impero, i tentativi da parte di alcune città di creare una propria moneta, che, simile tipologicamente e metrologicamente a quella della città distrutta, potesse ereditarne la posizione di prestigio nei mercati della regione»[63].

Decidere per una soluzione o per l'altra, o proporne una nuova, è senza dubbio di vitale importanza per una «migliore conoscenza» della storia politica ed economica di Sibari e del suo territorio;[64] ma rimarrà praticamente impossibile fino a quando la storia della moneta di Sibari non sia stata ricostruita per sequenze di coni, e non si disponga, così, di più sicuri punti di riferimento. Frattanto qualsiasi discorso sarà unicamente fondato su indizi, e non tutti chiari nella stessa misura.

Nondimeno alcune constatazioni s'impongono. Innanzi tutto, alla stessa maniera di quella di Sibari, nessuna delle zecche in esame mostra di aver battuto moneta a tondello inspessito; e difficilmente si può concludere che se ne sia prolungata l'attività oltre la fine del VI secolo. Inoltre, nulla sembra giustificare la riduzione delle esperienze monetarie di Σο di Αμι, di Σιρινος-Πιξοεσ ad un unico livello, sotto il rispetto e della durata e del significato, che nei vari centri può aver avuto la coniazione incusa.

La serie di Σιρινος-Πιξοεσ, faceva notare la Breglia, documenta «l'esistenza di una coniazione organizzata», regolare e prolungata[65], e quindi, sia pure in quell'approssimativa articolazione in tre gruppi proposta da Perret, tutt'altro che comprimibile nel breve periodo. Per essa, inoltre, la connessione tipologica con la moneta di Sibari si fa più stretta, ai limiti quasi di una dipendenza

63) *Documentazione numismatica*, pp. 129-130.

64) BREGLIA, *Coniazione incusa di Magna Grecia*, p. 31.

65) *Problemi della più antica monetazione di Magna Grecia*, p. 14.

stilistica[66]. Su queste basi la convinzione di un probabile inizio delle emissioni durante l'egemonia di Sibari non appare manifestamente infondata. Difficile è precisare di più. Al massimo si può suggerire che la zecca abbia cominciato la sua attività verso gli inizi dell'ultimo quarto del secolo e l'abbia continuata sino alla distruzione della città o agli anni immediatamente successivi, se è giusta la proposta di Gabrici di datare a quest'epoca i due esemplari con la sola leggenda Σιρινος[67].

Sconosciuta assolutamente agli incusi di Sibari, è, invece, la ricchezza, con la quale è trattato il toro degli stateri di Αμι. Da tempo è stato posto il quesito se si tratti del risultato di un autonomo sviluppo formale o di un indizio di recenziorità[68]. Probabile, l'una cosa e l'altra, con l'avvertenza, però, che, a differenza degli stateri, l'esemplare della dramma è vicinissimo per la realizzazione del tipo alle più recenti dramme di Sibari[69], e fa supporre per la sua coniazione una data di poco precedente al decadere della potenza di questa.

Sicuro, infine, per le evidenti ragioni stilistiche e tecniche sottolineate da Arthur Sambon, il collegamento della serie di Σο con un gruppo di rari stateri di Sibari convenientemente datati intorno al 510 70. In questo contesto troverebbe, dunque, conferma la prima delle due ipotesi ricordate di sopra, ma non in quella formulazione,

66) A. SAMBON, *Art Monétaire*, pp. 16-17, 21-22.

67) *Problemi di numismatica greca*, p. 57.

68) POZZI, *Monete a leggenda «AMI»*, p. 251.

69) A. Sambon, anzi, incerto sull'esatta lettura della leggenda, era disposto, per questa vicinanza stilistica, a considerarla senz'altro di Sibari (*Art monétaire*, p. 22).

70) *Art monétaire*, p. 17, e più diffusamente nella nota in *BCNN*, 1921, pp. 6-7, con l'osservazione che il rapporto fra le monete di Σο e gli esemplari di Sibari presi a confronto è tale da far pensare, se non alla produzione di una stessa officina, alla presenza di elementi lucani nella zecca della città achea.

francamente rigida, che se ne è data. Di fatto, se per la serie di Σιριvος-Πιξοεσ (emessa per tempo sotto il potere di Sibari e continuata probabilmente sin dopo il crollo della dominante) e per la moneta di Αμι (provvedimento tardivo, di minore importanza e di più breve durata) può valere, senz'altro, la definizione di «valuta d'impero» proposta da Perret,[71], lo stesso non si può certo dire per l'emissione di Σο. Per dare un senso all'insolito taglio» di g. 5,30-5,78, è stato detto di questa coniazione di Σο che essa dovesse «valere ad agganciare» la zona d'influenza sibaritica a quei centri commerciali etruschi, in cui dalla prima metà del V secolo sarebbe stata tradotta in valore monetario una simile frazione ponderale: in altri termini, che anch'essa dovesse essere un atto di politica monetaria rispondente al «carattere imperialistico dell'egemonia di Sibari»[72]. Ma la sua data innegabilmente recente e la netta impressione che essa sia stata soltanto un episodio nella vita economica della città dei Sontini rendono ben più attendibile l'ipotesi che si tratti di una testimonianza dell'«aspirazione di Reggio a una penetrazione sulla fascia costiera tirrenica», dopo l'appoggio dato ai Focei di Velia, e dell'instaurazione, d'intesa con Posidonia, di un «nuovo equilibrio economico» in una zona «liminare» a quella dell'impero sibaritico, alla vigilia della coalizione, che ne ha provocato il declino[73].

Riferito concordemente alla diretta influenza di Sibari l'uso del piede ponderale di g. 7,90-7,96, anche la serie di Παλ – Μολ è stata (più o meno esplicitamente) compresa, nonostante la scelta di un'impronta monetaria diversa da quella del toro retrospiciente,

71) *Ibid.*, pp. 257-266.

72) BREGLIA, *Problemi della più antica monetazione di Magna Grecia*, p. 19, e quindi *Antiche rotte*, p. 229, e *Coniazione incusa di Magna Grecia*, pp. 30-31.

73) LEPORE, *Elea e l'eredità di Sibari*, pp. 260-261.

fra le emissioni «permesse» dalla città achea «in zone periferiche del suo impero»[74]. Di modo che, rinsaldatasi finalmente l'ipotesi di una sua attribuzione ai centri di Palinuro e di Molpa, riconosciuti «indigeni, ma ellenizzati», si è potuto far carico a Sibari e della realizzazione formale del tipo e della battitura del numerario. Tuttavia, la definizione del posto, che nella tradizione indigena «enotria» aveva di fatto avuto l'insediamento scavato alla Tempa della Guardia (ed identificato con Palinuro), ha fatto, da ultimo, ammettere, per una comprensione adeguata dei caratteri greci delle monete, l'eventualità di un «sinecismo» fra indigeni «enotri» ed una minoranza di Greci, politicamente forte, se non dominante[75]. Così formulato, il problema non può che restare aperto, ed è bene avvertire che non sarà interamente risolto fino a che non saranno affrontati con esso i differenti quesiti (precisati da tempo, ma inspiegabilmente tenuti in disparte) della natura e dell'esistenza, già in epoca arcaica, prima della fine del VI secolo, del culto stesso di Palinuro[76].

4. L'analisi pur nella sua incompletezza e provvisorietà, ha fornito sin ora almeno due risultati apprezzabili. Anzitutto, la distinzione

74) Esplicite in questo senso le proposizioni di SESTIERI, *Aspetti della colonizzazione greca*, pp. 240-241, e ancora di STAZIO *Documentazione numismatica*, pp. 129-130, al quale si debbono le espressioni virgolate nel testo. Una cauta adesione alla tesi di «Pal-Mol», «centri del cosiddetto impero sibaritico», in POZZI, *Monete a leggenda «AMI»*, p. 252.

75) La prima ipotesi, già in Sestieri, è stata ripresa da *Naumann*, in *Palinuro*, I, p. 34. Per la seconda vedi NEUTSCH, *Palinuro*, II, 202.

76) Oltre a Verg., *Aen.*, VI, a cura di E. Norden, Leipzig 1903, pp. 223-226, vedi le indicazioni di C. Seltman nell'articolo sopraccitato (nota 11) a p. 15, nota 51. Sul nome di Palinuro vedi ora R. MERKELBACH, *Palinurus*, in *Zeitschrift für Papyrologie und Epigraphik*, IX, 1972, p. 83.

di tre (e non di quattro, come proponeva la Breglia) ambiti monetari diversi:

1) il primo, cui fanno capo le fondazioni di Sibari, Crotone, Metaponto, Caulonia, le serie di Αμι, di Σιρινος-Πιξοεσ e di Παλ - Μολ, e quindi Taranto e Lao, contraddistinto dall'uso di un'unità fondamentale di g. 7,80; 7,90; 7,95; 8,00, divisa in terzi ed in sesti, correttamente riportato ad una originaria influenza del sistema ponderale corinzio;[77]

2) il secondo, limitato alla serie di Σο ed alla Reggio calcidese;

3) il terzo, di cui fanno parte Posidonia e Velia, caratterizzato dall'uso di un piede di g. 7,50; 7,70, frazionato per metà. L'altro dato, e questo di gran lunga più significativo per una ricerca sulla funzione della moneta arcaica di Magna Grecia, è costituito della presenza esclusiva o nettamente prevalente dello statere in tutte le serie incuse (eccezion fatta, si intende, per quelle di Posidonia). Con l'avvertenza che il rinvenimento di nuovi ripostigli costituiti in massima parte, se non completamente, di moneta divisionaria, sul tipo di quelli di Maruggio del 1905 e di Metaponto del 1955[78], può radicalmente mutare il quadro di una documentazione pur sempre limitata ed imperfetta, una tabella riassuntiva dei dati raccolti può efficacemente servire a mettere in evidenza questa struttura delle prime emissioni incuse di Magna Grecia. Essa è stata appositamente costruita sul lungo periodo, abbastanza lungo da compromettere, forse, l'esatta valutazione

77) P. GARDNER, *A History of Ancient Coinage 700-300 B.C.*, Oxford 1918, pp. 206-207; BREGLIA, *Antiche rotte*, p. 220; STAZIO, *Documentazione numismatica*, p. 123. Contro, W. GIESECKE, *Italia numismatica*, Leipzig 1928, pp. 32-33.

78) Rispettivamente, NOE 662 e *SM*, VI, 1956, pp. 45-49; VII, 1957, pp. 76-77; VIII, 1958, p. 76.

dello sviluppo nel tempo delle diverse serie, ma adatto a dar meglio ragione e dell'impianto generale dei sistemi e delle linee di tendenza in fatto di politica monetaria dei singoli centri di emissione[79].

	statere	dramma	triobolo	obolo
Metaponto I-VIII	75,28%	13,21%	0,57%	10,91%
Sibari	72,19%	21,97%	1,34%	4,48%
Crotone	100%	-	-	-
Caulonia A-C	100%	-	-	-
Posidonia	46,78%	46,01%	-	7,01%

Di Velia e della sua posizione particolare è stato già detto, e non c'è bisogno d'insistervi, come non occorre insistere sull'emissione esclusiva di stateri a Taranto. Una netta prevalenza di stateri si ha ancora a Lao e nelle serie minori[80].

79) Per Metaponto lo studio della sequenza dei coni dà l'impressione che statere e frazioni venissero coniati secondo necessità tenendo presente la quantità globale del materiale già posto in circolazione.

80) Le percentuali calcolate per Lao (sulla base del materiale osservato) sono le seguenti: statere, 91,66%; dramma, 8,44%. Dall'orizzonte di VI secolo, nonostante suggerimenti recenti (ZANCANI MONTUORO, *Sibariti e Serdei*, in *RendLinc*, classe di scienze morali, stor. e filol., s. 8, XVIII, 1962, p. 12, nota 4; GUARDUCCI, *Osservazioni sul trattato fra Sibari e i Serdaioi*, *ibid.*, p. 204; BREGLIA, *I «Serdaioi» e le monete di MEP*, in *AIIN*, IX-XI, 1962-64, p. 302) rimangono escluse le monete a doppio rilievo con la leggenda Σερ (che meglio si riferiscono all'Italia meridionale che alla Sicilia), correttamente datate nei primi decenni del V secolo già da L. SAMBON, *Recherches*, p. 339. La serie è riportata al periodo 530-490 da P.R. FRANKE-M. HIRMER, *Griechische Münzen*, München 1964, p. 70 (nell'edizione inglese, a cura di Kraay, London 1966, p. 305, la data del 520 circa). In *Epigrafia greca*, II, Roma 1969, pp. 696-698, la Guarducci sostiene la data della seconda metà del VI o dell'inizio del V secolo, dopo quella della fine del VI avanzata nelle Osservazioni citate. F. PANVINI ROSATI, *Le monete con la leggenda MEP*, nei *RendLinc* citati (pp. 278-284), riporta le monete «per ragioni stilistiche» al periodo «tra la fine del VI e gli inizi del V secolo av. C.», confrontandone il tipo del Dioniso nudo stante con un cantaro nella sinistra e nella

Con questi dati s'integrano quelli della circolazione monetaria.

Sino alla fine degli anni cinquanta lo studio della circolazione monetaria di Magna Grecia aveva contribuito a chiarire l'entità del movimento di numerario nella regione ed aveva avviato a soluzione i problemi della «difficoltà di circolazione tra monete di peso diverso», del «fenomeno della durata in circolazione di serie monetali già da tempo fuori uso» e della tendenza dei singoli centri ad assorbire moneta straniera[81]; ma non aveva ancora portato a discutere «sul modo in cui la moneta veniva adoperata»[82]. È merito capitale di Kraay aver indirizzato le ultime indagini sulla distribuzione nei ripostigli delle diverse valute allo scopo determinato di definire il ruolo, la funzione delle più antiche emissioni di moneta coniata[83].

destra un tralcio di vite che gli scende dietro le spalle «con la figura del Poseidon sugli stateri incusi di Poseidonia e quella di Acheloo sui primi didrammi a doppio rilievo di Metaponto databili a circa il 490 a.C.». Non si tratta, però, di effettivi confronti stilistici. Gli esemplari di Metaponto e di Posidonia sono citati soltanto (poche righe prima, con quelli di Caulonia) a testimoniare che «le figure di divinità nude non sono rare sulle monete di Magna Grecia fin dagli inizi della coniazione». Per altro, lo statere metapontino con Acheloo segna il passaggio dalla tecnica incusa alla tecnica a doppio rilievo, intorno al 470, secondo NOE, *Metapontum*, I, p. 50, o al 465, secondo KRAAY, *Caulonia*, pp. 61-62.

81) In generale sul quadro della circolazione di Magna Grecia vedi BREGLIA, *Contributo allo studio della circolazione monetale in Magna Grecia*, in *RendNap*, n.s., XIX, 1938-39, pp. 139-171. Per il movimento delle monete in Magna Grecia e Sicilia, fino alla fine del V secolo, si veda SUTHERLAND, *Overstrikes and Hoards*, pp. 7-11. Più recente, la messa a punto della documentazione, in prevalenza dl VI-IV secolo, in STAZIO, *Documentazione numismatica*, pp. 114-120.

82) S.C. HUMPHREYS, *Archaeology and the Economic and Social History of Classical Greece*, in *PdP*, XXII, 1967, p. 387. La necessità di trattare il fenomeno monetario «in senso globale» come «fenomeno sociale» e di «comprenderne la funzione, che non è stata affatto identica in tutte le società», è ribadita da W. KULA, *Problemi e metodi di storia economica*, Milano 1972, p. 498.

83) KRAAY, *Hoards, Small Change and the Origins of Coinage*, pp. 76-78 (e per la Magna Grecia e per la Sicilia).

Sono note le «fondamentali limitazioni», che lo studio dei ripostigli presenta, vuoi quelle «sorte dalla natura stessa» dei rinvenimenti in gruzzolo, testimonianza di un aspetto non integrale e, per dir così, «negativo» della circolazione monetaria, vuoi quelle imposte dalla scarsezza e dall'imprecisione delle notizie sulle condizioni e sul luogo dei ritrovamenti, e soprattutto dalla frequente dispersione del materiale recuperato[84]. Pur tuttavia alcuni elementi per le emissioni del periodo più antico emergono con sufficiente chiarezza. Chiara, anzitutto, è la circostanza che le monete d'Italia meridionale dovessero circolare «senza restrizione» all'interno di tutti gli Stati di Magna Grecia[85]. Ne è prova la composizione dei ripostigli arcaici finora conosciuti, ad eccezione di quello di Taranto del 1911, del quale si è ancora recentemente ribadito il carattere «posticcio» di complesso «creato in sede antiquaria con nuclei di materiale di differente provenienza»[86]. Più propriamente per l'orizzonte di VI secolo, i dati, di cui si dispone, sono comunque i seguenti:

	1	2	3
Metaponto	-	25	-
Posidonia	-	1	21
Sibari	43+	23	-
Velia	-	-	1
Caulonia	-	8	-
Crotone	-	20	-

1. Sambiase (1960), *AJA*, LXV, 1961, pp. 381-382, 520 circa;
2 . Calabria (1864), Noe 184, 510 circa;
3 . Paestum (1939), *AIIN*, IX-XI, 1962-64, pp. 77-82, 500 circa.

84) BREGLIA, *Contributo allo studio della circolazione monetale*, p. 142.
85) KRAAY, *Hoards, Small Change and the Origins of Coinage*, p. 77.
86) BREGLIA, *I rinvenimenti di monete ateniesi in Sicilia e in Magna Grecia*, in

Altro risultato importante è l'assenza di moneta italiota al di fuori dei confini di Magna Grecia[87].

5. Le conclusioni, che dall'analisi della struttura delle diverse emissioni e dal dato della circolazione è possibile trarre, sono state già puntualizzate da Kraay[88].

In primo luogo, non sembra che la moneta arcaica di Magna Grecia abbia svolto alcun ruolo nell'ambito del commercio esterno, e si può più genericamente affermare che le regioni d'Italia meridionale non esportassero moneta[89]. D'altra parte, tenuta debitamente in conto la notevole quantità di frazioni necessaria ai processi di circolazione interna, il volume eccezionalmente basso della moneta divisionaria emessa dalle maggiori zecche della regione porta addirittura ad escludere che scopo originario della monetazione

AIIN, XII-XIV, 1965-67, Suppl., pp. 12-15, e prima, *Contributo allo studio della circolazione monetale*, p. 153, nota 2.

87) Oltre a KRAAY, *Hoards, Small Change and the Origins of Coinage*, p. 77, e *Greek Coins and History*, London 1969, p. 51, vedi SUTHERLAND, *Overstrikes and Hoards*, p. 7, e *«Incuse» Coinages of South Italy*, p. 18.

88) *Hoards, Small Change and the Origins of Coinage*, pp. 76-77, 85-86.

89) Causa del fenomeno, secondo Kraay (e prima ancora secondo SUTHERLAND, *«Incuse» Coinage of South Italy*, pp. 18-19), la mancanza di miniere di argento capaci di garantire quel gettito di monete pressoché continuato, che uno sviluppo attivo dei commerci internazionali richiede: ne è prova indiretta la grande diffusione delle monete di Stati possessori di miniere di argento (*Hoards, Small Change and the Origins of Coinage*, pp. 80-83). Così com'è formulata la spiegazione appare poco soddisfacente, e va senza dubbio corretta con l'annotazione di P. V(IDAL)-N(AQUET), *Fonction de La monnaie dans la Grèce archaïque*, in *Annales. ESC*, XXIII, 1968, p. 207, che, in ultima istanza, la notevole diffusione delle monete dei centri minerari non è fenomeno comprensibile senza richiamo alle strutture ed agli interessi politici delle diverse comunità. Del resto sull'esistenza e lo sfruttamento di miniere in Italia meridionale vedi NOE, *Overstrikes in Magna Graecia*, pp. 15-17, e ZANCANI MONTUORO, *Un peso di bronzo e l'argento di Sibari*, in *AIIN*, XII-XIV, 1965-67, pp. 25-30.

possa essere stato (qui come altrove) lo snellimento delle transazioni al minuto[90].

Contraddetta dalle testimonianze della circolazione l'ipotesi che l'uso della moneta coniata fosse stato introdotto per agevolare la pratica del commercio interno ed internazionale, Kraay fa appello da ultimo alle esigenze dell'amministrazione statale: pagamenti allo Stato di multe e tributi; pagamenti dello Stato a funzionari, a soldati, a costruttori di opere pubbliche[91].

L'obbligo imposto dallo Stato di servirsi di moneta coniata (della valuta, cioè, da esso certificata con la sua impronta) nel corso di transizioni ufficiali dovette costituire, secondo Kraay, un incentivo alla diffusione della tecnica della coniazione, nel senso che, se la conversione in moneta coniata di lingotti di metallo prezioso costituiva un indubbio vantaggio per la zecca statale, il possesso di moneta coniata ne assicurava uno per lo meno corrispondente al suo detentore in ragione della sopravvalutazione dei pezzi battuti per fronteggiare i costi di coniazione. La distribuzione su aree relativamente ristrette delle prime specie monetarie non è altro che la conseguenza immediata di questa intima connessione

90) Che originariamente l'uso della moneta coniata potesse non essere affatto in rapporto con le esigenze del commercio interno era stato da tempo avvertito da M. WEBER, *Economia e società*, II, Milano 1961, p. 428, e da F. HEICHELHEIM, *Storia economica del mondo antico*, Bari 1972, pp. 341-342. Di Lepore invece, è il tentativo di precisare; in *AIIN*, XVI-XVII, 1969-70, Suppl., p. 122, il tenore delle più recenti conclusioni sulle emissioni (quantitativamente non rilevanti) di moneta divisionaria nel senso che funzione e valore di essa si spiegano meglio nel contesto di un «mercato» rispondente ad «esigenze di consumo, per sussistenza e bisogni sempre crescenti dello stesso tipo», di determinati servizi «essenziali», e certamente non nato per vendere.

91) *Hoards, Small Change and the Origins of Coinage*, pp. 89-91. L'ipotesi che l'uso della coniazione potesse essere derivato dalle necessità di effettuare un gran numero di pagamenti uniformi (soldo a mercenari), in R.M. COOK, *Speculations on the Origins of Coinage*, in *Historia*, VII, 1958, p. 261.

d'imposizioni e profitti: o, che è lo stesso, dell'interdipendenza dell'obbligo di servirsi di moneta coniata nel corso di transazioni ufficiali e del vantaggio, che si ricavava dal possesso di moneta: vantaggio ed obbligo, che decadevano naturalmente appena al di fuori dei confini dello Stato[92].

Di recente, però, John R. Hicks ha potuto osservare che, se lo Stato «con il fornire uno *standard* di qualità e di peso» assolve indubbiamente un servizio, lo istituisce solo in progresso di tempo come «servizio pubblico» (in grado di produrre un profitto), e non è agevole pensare che «la coniazione sia sorta in questo modo». Pensabile, invece, è che l'apposizione di un'impronta ufficiale tendesse unicamente a conferire al metallo monetato una garanzia, che lo rendesse maggiormente accettabile[93].

Di contro alle conclusioni di Kraay, che, in ultima analisi, poneva a fondamento dell'idea di coniazione il criterio dell'accettabilità del numerario da parte dello Stato emittente «in pagamento delle tasse ad esso dovute», e giustificava con ciò la limitata diffusione degli esemplari più arcaici, Hicks non ha avuto difficoltà a sostenere che l'accettabilità da parte dello Stato della moneta coniata in circolazione non era altro che «uno degli elementi della garanzia», non essendovi alcuna ragione di supporre che quanti ricevessero pezzi coniati «dovessero avere obblighi d'imposta correlati ai loro introiti». Tanto più che, da un lato, la «localizzazione della circolazione» poteva essere anche spiegata «con il

92) Il tema della sopravvalutazione e dei vantaggi connessi all'uso di moneta coniata era già stato formulato da Kraay in *Caulonia*, p. 79.

93) *Una teoria della storia economica*, Torino 1971, pp. 75-76. Prima di Hicks quello della garanzia era stato il tema obbligato di quasi tutti gli studi sulle origini della moneta coniata, secondo la più rigorosa concezione razionalistica dell'economia, messa in crisi da tempo, ma tenacemente presente nelle ricerche numismatiche sull'argomento.

motivo della facilità di ottenere l'esecuzione dei contratti in una moneta riconosciuta» (quello che doveva trasformarsi nel principio della moneta legale), e, dall'altro, la prevalenza degli esemplari di grosso taglio, essere assunta a conferma dell' «impressione» che le originarie monete metalliche avessero costituito soprattutto «una riserva di valore»[94].

L'annotazione di Hicks è non solo puntuale, ma pertinente, nel senso che allo studio di Kraay, una volta respinte le spiegazioni più tradizionali delle origini della monetazione, mancava qualsiasi forma di consapevolezza che i risultati ottenuti potessero avere tante implicazioni, e tali, da far saltare ogni valutazione puramente quantitativa: che non si trattava, cioè, di una semplice questione di fatti, ma di una precisazione, alla quale era e doveva essere conseguente un'adeguata definizione dei tratti istituzionali delle organizzazioni economiche interessate.

Da parte sua, Hicks sa bene che lo storico dell'economia deve evitare d'incorrere «nella tentazione» di considerare la propria disciplina «in termini puramente quantitativi» ed è obbligato a rendersi conto che, «con il risalire verso il passato», gli aspetti economici della vita sociale «sono meno differenziati dagli altri»[95]. Nondimeno, l'analisi storica tende a ridursi in Hicks ad una sorta di «econometria retrospettiva» al servizio (esclusivo) dell'analisi economica[96], ad un punto, cui ci si riferisce soltanto per accertare che «i processi logici non siano espressi in una forma che contrasti con i fatti più vistosi ed evidenti»[97]. La reificazione

94) *Ibid.*, pp. 76-77, e nota 8.

95) *Ibid.*, p. 3.

96) Sul rapporto fra storia quantitativa ed analisi economica vedi P. VILAR, *Sviluppo economico e analisi storica*, Bari 1970, pp. 233-254.

97) HICKS, *ibid.*, p. 11.

dei concetti finisce, così, con l'essere accantonata, e (si può dire) lasciata ad altri.

Con una cautela forse eccessiva Edoardo Grendi ha contrapposto all'interpretazione «troppo convenzionale» e poco stimolante di Hicks l'esperienza teorica di Karl Polanyi e dei «sostantivisti», per i quali solo l'indagine empirica e la ricerca storica possono dare completamente ragione del funzionamento delle diverse forme di economia, che non siano sorrette dal meccanismo regolatore del mercato[98].

Al centro dell'analisi di Polanyi è il capovolgimento del «credo liberale», che dell'economia di mercato fa un «naturale» punto di arrivo nello sviluppo delle società umane, e quindi il carattere assolutamente relativo delle categorie, che trovano in essa la loro validità. Si dimostra, così, che non solo il mercato è una «forma storica», ma che le elaborazioni degli economisti classici e neo-classici, per i quali il mercato è principio di organizzazione sociale, si riducono ad espressione di un determinato sistema economico, caratterizzato dalla «generalizzazione dei rapporti mercantili». In questo senso, la presunzione di riferire a tutte le società i concetti «ipostatizzati» della società di mercato può essere respinta, e la definizione «formale» dell'economia, che a tale pretesa di universalità mette naturalmente capo, sostituita da una concezione empirica, «sostantivistica» dell'economia come «processo istituzionalizzato»,

98) In *RivStor*, LXXXIII, 1971, pp. 197, 201. Sull'opera di Polanyi e sulla scuola sostantivistica vedi HUMPHRETS, *History, Economics and Anthropology: the Work of Karl Polanyi*, in *History and Theory*, VIII, 1966, pp. 165-212; M. GODELIER, *Antropologia, storia e marxismo*, Parma 1970, pp. 143-201, *passim*, oltre alla nota introduttiva di Grendi a *L'antropologia economica*, Torino 1972, pp. XXVII-XXXIII, ed ai precedenti interventi in *DdA*, III, 1969, pp. 191-193.

come «sequenza di operazioni funzionali incorporate nel contesto dei rapporti sociali»[99].

L'economia, scrive Polanyi, con una formulazione largamente comprensiva delle economie arcaiche e «primitive», risulta «profondamente immersa» nelle relazioni sociali e condizionata da istituzioni economiche e non economiche: «l'inclusione del non economico è vitale», dal momento che «fattori religiosi e politici possono essere importanti per la struttura e per il funzionamento dell'economia alla stessa maniera dell'istituto monetario e della disponibilità di utensili e di macchine»[100].

Su questa base, e con riferimento fra l'altro alle considerazioni di Edouard Will sull'aspetto etico delle origini della moneta in Grecia[101], Michael Austin e Pierre Vidal-Naquet hanno ripreso ultimamente il problema[102]. Se i dati della circolazione e la mancanza di moneta divisionaria mostrano chiaramente che la moneta coniata non aveva originariamente lo scopo di facilitare il commercio locale e che il commercio a lunga distanza non è stato uno dei fattori della sua introduzione, non basta far intervenire, «oltre al fenomeno generale della normalizzazione della vita sociale», lo sviluppo del «ruolo fiscale dello Stato» (multe, imposizioni) o il pagamento delle truppe mercenarie; ma occorre richiamarsi in ispecie allo «sviluppo della coscienza politica», ed all'organizzarsi

99) K. POLANYI - C.M. ARENSBERG - W.H. PEARSON, *The Place of Economics in Societies*, in *Trade and Market in the Early Empires*, Glencoe/Ill. 1957, pp. 239-242, e l'intero capitolo su «società e sistemi economici» di POLANYI, *The Great Transformation*, Boston 1957, pp. 43-55 (presentato ora in traduzione italiana in *Economia e società*, a cura di A. Cavalli, Bologna 1972, pp. 57-70).

100) *The Economy as Instituted Process*, in *Trade and Market*, p. 250.

101) *De l'aspect éthique des origines grecques de la monnaie*, in *RHist*, LXXVIII, 1954, n. 212, pp. 209-231; *Korinthiaka*, Paris 1955, pp. 495-502; *Réflexions et hypothèses sur les origines de monnayage*, in *RN*, s. 5, XVII, 1955, pp. 5-23.

102) *Économies et sociétés en Grèce ancienne*, Paris 1972, pp. 71-74.

delle strutture cittadine[103]. Nel corso della storia greca, infatti, incalzano Austin e Vidal-Naquet, la moneta sarà considerata anzitutto un «emblema civico»: battere moneta con i tipi della città significa affermare la propria indipendenza politica, l'imposizione della propria valuta a Stati alleati è un gesto dichiarato di predominio politico. La rapida diffusione in tutto il mondo greco della pratica della coniazione nel corso del VI secolo dev'essere messa in rapporto con il fenomeno sociale dello sviluppo della città e con il maturarsi delle comunità politiche. Insomma, nella misura in cui (secondo il suggerimento di Polanyi) l'economia arcaica si rivela integrata alla società, nel suo significato più largo, e l'economico si presenta costantemente sotto l'influsso di fattori non economici, e conseguentemente l'analisi economica sconfina nell'analisi politica ed etica e nello studio dei «valori in generale», è impossibile cogliere nella moneta un aspetto economico «allo stato puro»[104].

Con ciò si può dire provvisoriamente conclusa questa rassegna dei dati e degli orientamenti attuali sulle emissioni più antiche di Magna Grecia. Il dibattito rimane aperto su molti punti: *in primis*, sulle due più importanti questioni dell'introduzione e del

103) LEPORE, *Strutture della colonizzazione focea in Occidente*, in *PdP*, XXV, 1970, p. 40, aveva sottolineato come dalla monetazione, «specie per le serie iniziali», si possano ricavare più che indizi dell'espansione «economica» dei vari centri e delle «attività di *emporia* in ambiti primitivi e arcaici» dati e testimonianze «per la vita e le strutture interne (militari, tributarie, ecc.) della comunità, nella sua pregnanza 'politica' e amministrativa».

104) In altri termini, come notava icasticamente S. MAZZARINO in *Documentazione numismatica e storia syrakousana del V secolo a.C.*, in *Anthemon*, Firenze 1955, p. 53, «νόμισμα è parola ambivalente, indica la 'moneta' ma anche il contenuto etico e sociale della vita cittadina; e questa ambivalenza — così come la ambivalenza del termine πολιτεία, 'cittadinanza' ma anche 'costituzione cittadina' — è un aspetto tipologico della polis greca».

ruolo della moneta coniata in epoca arcaica, delle quali l'insufficienza (di recente avvertita) di una tipologia, qual è quella proposta dalla scuola sostantivistica secondo i modelli della reciprocità, della ridistribuzione e dello scambio (limitatamente, cioè, ai processi di circolazione), a realizzare. il progetto di Polanyi di mettere sopra un piede di parità tutte le forme di economia induce a rinviare la soluzione sino a che non sia dato di rifondarle (con gli altri problemi affrontati dai sostantivisti) attraverso un'opera di restituzione dello scambio al suo giusto posto, sulla base di una teoria dell'articolazione dei modi di produzione[105].

NICOLA FRANCO PARISE

P.S. — Le abbreviazioni sono quelle dell'*American Journal of Archaeology*, integrate, ove necessario, con quelle degli *Annali dell'Istituto Italiano di Numismatica*, e per i riferimenti ai cataloghi di collezione, con le seguenti:

Amsterdam: *Beschreibung der griechischen autonomen Münzen im Besitze der kön. Akademie der Wissenschaften zu Amsterdam*, a cura di U.P. Boissevain, Amsterdam 1912.

Boston: Museum of Fine Arts. Boston, *Catalogue of Greek Coins*, a cura di A. Baldwin Brett. Boston 1955.

Calouste Gulbenkian: *A Catalogue of the Calouste Gulbenkian Collection Coins*, I, a cura di E.S.G. Robinson, Lisboa 1971.

Courtauld: A Catalogue of the Greek Coins in the Collection of Sir Stephen Courtauld at the University College of Rhodesia, a cura di G. Pollard, Salisbury 1970.

Hamburg: Die antiken Münzen und die Medaillen der Kunsthalle zu Hamburg, a cura di H. Börger, I, Hamburg s.d.

105) G. DUPRÉ - P.P. REY, *Réflexions sur la pertinence d'une théorie de l'histoire des échanges*, in *Cahiers internationaux de sociologie*, n.s., XVI, gennaio-giugno 1969, pp. 134-143. In un contesto più ampio, ma con identiche motivazioni, REY, *Sur l'articulation des modes de production*, in *Problèmes de planification*, n. 13, s.n.t. (ciclo-stilato), pp. 7-15. Sulla nozione di forze, rapporti e modi di produzione vedi, più correttamente di altri, VILAR, *Sviluppo economico e analisi storica*, pp. 202-203, 220-225.

Hirsch: Bibliothèque Royale de Belgique, *Catalogue des monnaies grecques. La collection Lucien de Hirsch*, a cura di P. Naster, Bruxelles 1959.

Hunterian Collection: Catalogue of Greek Coins in the Hunterian Collection. University of Glasgow, a cura di G. Macdonald, I, Glasgow 1899.

K. Münzkabinet: Das königliche Münzkabinet, a cura di J. Friedlaender - A. von Sallet, Berlin 1877.

Luynes: Bibliothèque Nationale, *Catalogue de la collection de Luynes*, a cura di J. Babelon, I, Paris 1924.

McClean: Fitzwilliam Museum, *Catalogue of the McClean Collection of Greek Coins*, a cura di S.W. Grose, I, Cambridge 1923.

Napoli: Catalogo del Museo Nazionale di Napoli. Medagliere, a cura di G. Fiorelli, I, Napoli 1870.

Panvini: Museo Civico. Bologna, *Arte e civiltà nella moneta greca. Catalogo*, a cura di F. Panvini Rosati, Bologna 1963.

Santangelo: Catalogo del Museo Nazionale di Napoli. Collezione Santangelo, a cura di G. Fiorelli, Napoli 1866.

Torino: Regio Museo di Torino. Monete greche, a cura di A. Fabretti, F. Rossi, R.V. Lanzone, Torino 1883.

Wien: Die Münzsammlung des Stiftes Schotten in Wien, a cura di A. Hübl, II, Wien-Leipzig 1928.

I diagrammi sono stati costruiti (con la collaborazione di Luciano Camilli) secondo *RBN*, XCIV, 1947, p. 11.

Referenze fotografiche (tav. I): stateri di Sibari da Curinga e da Sant'Eufemia (figg. l-2), Soprintendenza alle Antichità della Calabria; dramma di Velia (figg. 5- 6), Museo Nazionale di Napoli; statere di Αμι (figg. 3-4), da Hess-Leu, 27 marzo 1956. tav. II, n. 42.

Tab. 1 - Distribuzione delle frequenze dei pesi dello statere di Sibari.

6,00	
6,05	
6,10	
6,15	
6,20	— —
6,25	—
6,30	— —
6,35	— — —
6,40	—
6,45	
6,50	
6,55	
6,60	
6,65	—
6,70	—
6,75	— —
6,80	
6,85	—
6,90	— —
6,95	— — —
7,00	— —
7,05	— —
7,10	— —
7,15	— — — — —
7,20	— — — — — —
7,25	
7,30	— —
7,35	— — — —
7,40	—
7,45	— — — — — — — — —
7,50	— — — —
7,55	— — — — — —
7,60	— — — — — — — — —
7,65	—
7,70	— — — — — — —
7,75	— — — —
7,80	— — — — — —
7,85	— — — — — — — — — — — — —
7,90	— — — — — — — — —
7,95	— — — — — — — — — — — —
8,00	— — — — — — — —
8,05	— — — — — — — — —
8,10	— — — — — — — — —
8,15	— — — —
8,20	— — —
8,25	— — —
8,30	— — — — —
8,35	— —
8,40	— —
8,45	
8,50	— —
8,55	
8,60	
8,65	
8,70	
8,75	
8,80	—
8,85	
8,90	
8,95	—
9,00	

Tab. 2 - Distribuzione delle frequenze dei pesi della dramma di Sibari.

1,50	
1,55	
1,60	
1,65	
1,70	
1,75	
1,80	—
1,85	
1,90	— — —
1,95	—
2,00	
2,05	
2,10	—
2,15	
2,20	—
2,25	— —
2,30	— —
2,35	— — —
2,40	— — — —
2,45	— — —
2,50	— — — — — — — — — —
2,55	—
2,60	— — — — — — — — — — —
2,65	— —
2,70	—
2,75	—
2,80	— —
2,85	
2,90	
2,95	—
3,00	
3,05	
3,10	
3,15	
3,20	
3,25	
3,30	
3,35	—
3,40	
3,45	
3,50	

Tab. 3 - Distribuzione delle frequenze dei pesi dello statere di Crotone.

6,00	
6,05	—
6,10	
6,15	
6,20	—
6,25	
6,30	—
6,35	—
6,40	—
6,45	
6,50	
6,55	
6,60	—
6,65	—
6,70	—
6,75	
6,80	—
6,85	— —
6,90	—
6,95	—
7,00	— —
7,05	—
7,10	— — — — —
7,15	
7,20	
7,25	
7,30	— — —
7,35	— —
7,40	— — — — —
7,45	—
7,50	— — — —
7,55	— — — — — — —
7,60	— — — —
7,65	— — —
7,70	—
7,75	— — — —
7,80	— — — — — —
7,85	— — — — — — —
7,90	— — — — — — — — — — — — — —
7,95	— — —
8,00	— — — — —
8,05	— — — — — — —
8,10	— — — —
8,15	— —
8,20	— — — —
8,25	—
8,30	—
8,35	
8,40	
8,45	
8,50	—
8,55	
8,60	
8,65	
8,70	
8,75	
8,80	
8,85	
8,90	—
8,95	
9,00	

Tab. 4 - Distribuzione delle frequenze dei pesi dello statere di Metaponto.

6,00	
6,05	
6,10	
6,15	
6,20	
6,25	
6,30	
6,35	
6,40	
6,45	—
6,50	
6,55	
6,60	
6,65	—
6,70	
6,75	
6,80	
6,85	—
6,90	
6,95	
7,00	
7,05	— — — —
7,10	
7,15	—
7,20	
7,25	
7,30	— — —
7,35	—
7,40	— —
7,45	—
7,50	— — — —
7,55	— — — —
7,60	— — — — —
7,65	— — —
7,70	— — — — — — —
7,75	— — — — — — — — — — — — — — — — — —
7,80	— — — — — — — — — — — —
7,85	— — — — — —
7,90	— — — — — — — — — — — — — —
7,95	— —
8,00	— — — — — — — — — — — — — — — — — — —

Tab. 7 - Distribuzione delle frequenze dei pesi della dramma di Posidonia.

2,50	
2,55	
2,60	
2,65	
2,70	
2,75	
2,80	—
2,85	—
2,90	— — —
2,95	—
3,00	— — — — —
3,05	— — —
3,10	— —
3,15	—
3,20	— — —
3,25	— — —
3,30	— — — —
3,35	— —
3,40	— — — — — — — —
3,45	— — — — —
3,50	— — — — — —
3,55	— —
3,60	— —
3,65	— — — — — — — — —
3,70	— — — — — —
3,75	— — — — —
3,80	— — —
3,85	— — —
3,90	—
3,95	
4,00	
4,05	
4,10	
4,15	
4,20	
4,25	
4,30	
4,35	
4,40	
4,45	
4,50	

Tab. 8 - Distribuzione delle frequenze dei pesi della dramma di Velia.

2,50	
2,55	
2,60	
2,65	
2,70	
2,75	
2,80	
2,85	
2,90	
2,95	
3,00	
3,05	
3,10	
3,15	
3,20	
3,25	
3,30	
3,35	
3,40	
3,45	
3,50	
3,55	
3,60	
3,65	—
3,70	— —
3,75	— — — —
3,80	— — —
3,85	— — — — — — — — — — — — — — — — — — —
3,90	— — — — — — — — — — — — —
3,95	— —
4,00	
4,05	—
4,10	
4,15	
4,20	
4,25	
4,30	
4,35	
4,40	
4,45	
4,50	

Tab. 9 *a* - Distribuzione delle frequenze dei pesi dello statere di Taranto.

6,00	
6,05	
6,10	
6,15	
6,20	
6,25	—
6,30	
6,35	
6,40	
6,45	
6,50	
6,55	
6,60	
6,65	
6,70	
6,75	—
6,80	— —
6,85	
6,90	— —
6,95	
7,00	—
7,05	—
7,10	
7,15	—
7,20	— —
7,25	
7,30	
7,35	—
7,40	—
7,45	—
7,50	— —
7,55	
7,60	— — —
7,65	— —
7,70	— — — —
7,75	—
7,80	
7,85	
7,90	— — — — — — — —
7,95	— — —
8,00	— —
8,05	— — — —
8,10	—
8,15	—
8,20	
8,25	
8,30	
8,35	
8,40	
8,45	
8,50	—
8,55	
8,60	
8,65	
8,70	
8,75	
8,80	
8,85	
8,90	
8,95	
9,00	

Tab. 9 *b* - Distribuzione delle frequenze dei pesi dello statere di Lao.

6,00	
6,05	
6,10	
6,15	
6,20	
6,25	
6,30	
6,35	
6,40	
6,45	
6,50	
6,55	
6,60	
6,65	
6,70	
6,75	
6,80	
6,85	
6,90	
6,95	
7,00	
7,05	
7,10	
7,15	
7,20	
7,25	
7,30	
7,35	
7,40	
7,45	
7,50	
7,55	—
7,60	— —
7,65	—
7,70	
7,75	—
7,80	— — —
7,85	
7,90	
7,95	— —
8,00	
8,05	
8,10	
8,15	
8,20	
8,25	
8,30	
8,35	
8,40	
8,45	
8,50	
8,55	
8,60	
8,65	
8,70	
8,75	
8,80	
8,85	
8,90	
8,95	
9,00	

Tab. 10 - Distribuzione delle frequenze dei pesi dello statere della serie di Σιρινος-Πυξοεσ.

6,00	
6,05	
6,10	
6,15	
6,20	
6,25	
6,30	
6,35	—
6,40	
6,45	
6,50	
6,55	
6,60	—
6,65	
6,70	— —
6,75	
6,80	—
6,85	
6,90	—
6,95	
7,00	
7,05	—
7,10	
7,15	
7,20	
7,25	
7,30	
7,35	
7,40	
7,45	
7,50	— —
7,55	
7,60	
7.65	
7,70	—
7,75	
7,80	—
7,85	— — —
7,90	
7,95	
8,00	
8,05	— — —
8,10	— — — — —
8,15	—
8,20	—
8,25	— —
8,30	
8,35	
8,40	
8,45	
8,50	
8,55	
8,60	
8,65	
8,70	
8,75	
8,80	
8,85	
8,90	
8,95	
9,00	

APPENDICE

1. Elenco dei pesi degli stateri di Sibari provenienti dal ripostiglio di Sambiase citati alla nota 13.

n.	1	7.88	n.	22	7.43
	2	7.98		23	7.55
	3	8.18		24	7.24
	4	7.62		25	7.60
	5	7.49		26	6.78
	6	7.94		27	6.41
	7	8.34		28	7.18
	8	6.24		29	7.48
	9	6.37		30	7.23
	10	7.47		31	6.34
	11	8.98		32	6.72
	12	6.24		33	7.35
	13	7.04		34	7.45
	14	7.05		35	6.67
	15	7.75		36	6.86
	16	7.70		37	4.96
	17	7.57		38	5.20
	18	6.37		39	4.90
	19	7.70		40	5.74
	20	7.19		41	6.31
	21	6.96		42	6.37

2. Elenco dei pesi delle monete incuse conservate nel Medagliere del Museo Nazionale di Napoli. alle quali si è fatto riferimento alle note 13, 19, 34, 41, 44. 48.

a) *Napoli.*

Taranto:	n.	1774	g.	8.15
Posidonia:	n.	2527	g.	7.64
		2528		7.46
		2529		7.46
		2530		7.40
		2531		7.41
		3532		7.61
		2533		7.50
		2534		7.48

		2535		3.91
		2536		3.71
		2537		2.98
		2538		3.82
		2539		3.65
		2540		3.69
		2541		3.32
Σιρινος-Πυξοεσ	n.	2571	g.	8.10
Sibari:	n.	2752	g.	8.01
		2753		8.08
		2754		7.58
		2755		2.46
		2756		2.63
		2757		2.43
		2758		8.03
		2759		8.52
		2760		8.03
		2761		8.30
Crotone:	n.	3362	g.	7.56
		3363		8.05
		3364		7.95
		3365		8.08
		3366		8.04
		3367		8.20
		3368		8.04
		3369		7.82
		3370		7.91
		3377		7.94
		3404		7.81
		3405		7.93
		3406		7.79
		3413		8.01
		3414		8.15

b) *Santangelo*.

Taranto	n.	2304	g.	7.64
		2305		7.71
		2306		7.65
		2307		7.93
		2308		6.80
		2309		7.72
		2310		6.91

Lao:	n.	3826	g.	7.81
Posidonia:	n.	4321	g.	6.73
		4322		7.31
		4323		6.64
		4324		6.43
		4325		7.08
		4326		7.14
		4327		6.82
		4328		7.07
		4329		3.43
		4330		3.60
		4331		3.73
		4332		3.70
		4333		3.68
		4334		3.71
		4335		3.31
		4336		3.53
		4337		3.63
Σιρινος-Πυξοεσ	n.	4611	g.	8.25
		4612		6.90
		4613		7.50
Sibari:	n.	4614	g.	8.32
		4615		5.59
		4616		7.51
		4617		7.73
		4618		8.40
		4619		7.20
		4620		6.76
		4621		6.90
		4622		7.34
		4623		7.82
		4624		7.57
		4625		8.28
		4626		7.58
		4627		8.44
		4628		7.93
		4629		6.99
		4630		6.26
		4631		5.55
		4632		7.96
		4633		7.20
		4634		7.99

		4635		7.33
		4636		6.97
		4637		7.47
		4638		7.11
		4639		7.72
		4640		8.12
		4641		7.23
		4642		7.48
		4643		7.98
		4644		7.74
		4645		7.66
		4646		8.03
		4647		7.50
		4648		7.70
		4649		7.78
		4650		7.14
		4651		2.60
		4652		2.40
		4653		2.54
		4654		2.54
		4655		2.61
		4656		2.61
		4657		2.11
		4658		1.93
		4659		2.25
		4660		1.80
		4661		1.92
		4662		2.54
		4663		2.61
Crotone:	n.	6180	g.	7.84
		6181		7.41
		6182		7.36
		6183		8.54
		6184		7.89
		6185		8.21
		6186		6.86
		6187		8.10
		6188		7.60
		6189		6.61
		6190		7.56
		6191		6.33
		6192		6.44

6193	7.05
6196	7.85
6197	8.12
6198	8.06
6199	7.58
6214	7.89
6215	7.59
6216	7.52
6217	6.85
6218	7.92
6219	7.14
6220	7.14
6283	7.14

IL DIBATTITO

F. DI BELLO
M. LEJEUNE
F. ATTOMA PEPE
A. STAZIO

Furio Di Bello:

Ho ascoltato con molto interesse la relazione del prof. Parise ed ho notato che essa può essere distinta in due parti, ben caratterizzate tra loro. In una prima parte è stato trattato il periodo, comunemente detto arcaico, della monetazione nella Magna Grecia; nella seconda parte sono stati svolti, invece, i rapporti tra la prima monetazione e la situazione economica delle poleis che in Magna Grecia battevano moneta nel VI secolo.

In questa seconda parte della relazione l'indagine è stata condotta sulla base di una metodologia, consistente nella formulazione di una problematica e nella prospettazione di possibili soluzioni, che non è stata però seguita anche nella prima parte. Dove, in verità, se ne sente maggiormente la necessità, in quanto la scarsezza della documentazione storica e letteraria e la presenza del dato numismatico come uno dei pochi elementi certi di cui si può disporre, obbligano a formulare ipotesi di lavoro su moltissimi aspetti della civiltà arcaica di Magna Grecia.

Anche nel campo numismatico la problematica che verosimilmente si può porre sul tappeto è di rilevanti proporzioni. Lo stanno a dimostrare i grandi vuoti che si hanno tuttora nel collegamento degli avvenimenti storici delle poleis greche dell'Jonio e del Tirreno e nei conseguenti riflessi sulle cause che determinarono l'adozione di diversi sistemi ponderali, la successione delle emissioni, il variare della tipologia, le eventuali leghe o associazioni monetarie, e tutto ciò in un quadro complesso di rapporti italici di natura politica ed economica, di rapporti tra le città della Magna Grecia ed altre della Grecia o dell'Asia Minore, di rapporti anche in relazione ad altri centri di potere (come l'Etruria, Cartagine, Roma, Atene, Siracusa), ecc. ecc.

Si tratta di una problematica ricca e complessa che investe in pieno il periodo arcaico della monetazione di Magna Grecia — che va dalla metà del VI secolo a.C. fino al 480 circa — ma che non è stata né posta né affrontata nella relazione del prof. Parise, il quale ha tracciato una panoramica completa della metrologia, ha descritto con precisione le varie emissioni delle singole città, insomma ha chiarito specialmente il dato ponderale della monetazione arcaica — e qui per inciso debbo osservare che anche il dato tipologico avrebbe meritato maggiore considerazione — ma non ha costruito poi, su tale base, quella che è l'essenza di ogni indagine scientifica, e cioè la sintesi critica.

In sostanza il prof. Parise si è fermato al primo gradino, a quello descrittivo, mentre sarebbe stato necessario, a mio avviso, prospettare la lunga serie degli interrogativi e le numerose incertezze e perplessità che emergono da uno studio approfondito della prima monetazione di Magna Grecia.

Anche perché potrebbe sorgere il sospetto che, in mancanza di tale problematica, tutto fosse chiaro esistematico nella materia che trattiamo; ed invece tutto è ancora da rivedere con occhi e orientamenti moderni, moderni non per gusto o per moda di contestazione, ma perché gli studi di numismatica antica si sono fermati alle conclusioni, peraltro coscienti del loro valore relativo, cui pervennero all'inizio del secolo studiosi indubbiamente insigni — come Babelon, il Sambon — ma superati ormai dagli sviluppi degli studi storiografici e letterari nonché dalle più recenti scoperte archeologiche; e soltanto da qualche decennio sono stati sottoposti ad una moderna revisione critica.

Il breve tempo di un intervento non può ovviamente consentire una discussione ampia e ben sviluppata in tutte le sue articolazioni, né può far toccare tutti gli argomenti che nella relazione Parise consentirebbero di avanzare delle riserve, primo fra tutti quello concernente la funzione della moneta, che non sarebbe stata quella di facilitare il commercio ma legata a presunte ragioni di prestigio o ad esigenze amministrative di carattere locale come il pagamento dei tributi.

Desidero, però, fare delle osservazioni su due punti della relazione, e cioè. sulle affermazioni del prof. Parise

1) che uno dei tre ambienti monetari del VI secolo era costituito

da Posidonia e Velia, partendo dalla sola considerazione che tagliavano la propria moneta sul piede di grammi 7,50/7,65;

2) e che la monetazione col rovescio incuso va considerata in blocco, in quanto caratterizzata da questo comune elemento di tecnica monetaria.

***

Sul primo punto ritengo che, in mancanza di una documentazione certa sui rapporti di natura politica e commerciale tra Posidonia e Velia nel VI sec., non si possa affermare che esistesse tra le due città una situazione amichevole, comunque tale da giustificare l'adozione di uno stesso sistema ponderale soltanto perché la dramma velina (che pesava in media gr. 3,88) era circa la metà del didrammo posidoniate (che pesava in media gr. 7,67) non potendosi stabilire un confronto a livello di didrammi perché Velia, com'è noto, non ne coniò nel primo periodo della sua monetazione. Infatti un accordo monetario non precede ma segue e presuppone un'alleanza di tendenze politiche o di interessi economici, il che, nel nostro caso non solo non è affatto dimostrato né documentato ma, anzi, è messo in serio dubbio sia da Strabone (che riferisce che Velia resistette ai Posidoniati oltre che ai Lucani), sia dalla interpretazione più aggiornata, dovuta all'acume del Lepore, di quel passo erodoteo che, prendendo spunto dal consiglio dato d a un Posidoniate ai Focei di fondare la loro città in una località da loro poco distante, farebbe dedurre che Posidonia era favorevole a Velia. Ma la contraddizione tra le notizie di Strabone e di Erodoto — indipendentemente dal periodo della fondazione di Velia, del tutto oscuro, cui si riferisce la leggenda, la quale tra l'altro leggenda rimane e come tale dev'essere giudicata — è stata, invece, spiegata con l'attribuire i rapporti amichevoli adombrati da Erodoto non al periodo originario (seconda metà del VI sec.) ma al periodo successivo alla caduta di Sibari (510 a.C.), per cui rimarrebbe valida la notizia delle relazioni conflittuali tra le due città pervenutaci da Strabone, il quale, secondo il Ciaceri, l'avrebbe attinta da Timeo (fonti che sarebbero entrambe molto più vicine alle reali vicissitudini e comunque più accreditabili delle notizie, piuttosto vaghe, di Erodoto, che è posteriore di circa due secoli).

Comunque, indipendentemente da questa diatriba dottrinale, esistono

anche motivi di ordine pratico e commerciale per confermare la conflittualità.

Infatti Posidonia rientrava indubbiamente nell'ambito di influenza dell'impero sibarita del VI sec. ed era inserita nel giro degli interessi commerciali che facevano capo a Sibari: a dimostrarlo basterebbe la notizia che il trattato tra sibariti e serdaioi fu stipulato nel VI sec. con la garanzia di Posidonia nonché la considerazione che Posidonia si trova citata in un decreto di Sibari rinvenuto ed Olimpia e databile quindi prima del 510 a.C. È noto, poi, che il giro di tali affari aveva, come punti terminali, all'inizio Mileto e al termine l'Etruria per cui Posidonia si veniva a trovare proprio lungo il corso di questa via commerciale, ed era tanto più decisa ad inserirsi in questa via quanto più sentiva l'urgenza di sostituirsi al punto di appoggio etrusco di Pontecagnano, decaduto verso il 550.

D'altra parte i focei di Velia erano stati sconfitti, nella battaglia di Alalia nel 540, dai Cartaginesi e dagli etruschi per cui, una volta sistematisi a Velia, non potevano logicamente entrare nel giro commerciale sibarita dal quale erano stati esclusi, né allearsi con i posidoniati, cioè con gli alleati dei loro nemici.

Inoltre, se si approfondisce l'esame delle vie commerciali nel Mediterraneo, sulla scorta delle conclusioni cui è pervenuta la Breglia, si nota che la via commerciale focea o calcidese, alla quale era interessata Velia, prendeva le mosse da Samo, irriducibile nemica di Mileto, per giungere fino a Marsiglia ed oltre, nell'interno della Gallia, attraverso le due rotte mediterranee africana-spagnola e tirrenica.

Velia si trovava appunto sulla rotta tirrenica, dopo Reggio e prima di Dicearchia e Pitecusa.

Anche da questo punto di vista quindi non si giustifica un comune ambiente commerciale tra Posidonia e Velia.

Ma l'argomento che fa avanzare serie riserve sull'affermazione del relatore è di natura essenzialmente monetaria.

Infatti più che ricercare la unicità del sistema monetario occorre, a mio avviso, partire da quella che costituiva l'unità del sistema monetario, cioè l'elemento base dell'economia al cui servizio si trovava la moneta.

Per Posidonia l'unità monetaria del VI sec. era il didrammo, per Velia era invece la dramma.

Dovette esserci indubbiamente una ragione seria per adottare due diverse unità monetarie. Non mi sento di accettare la tesi semplicistica che ciò sia dipeso da banali esigenze pratiche e da minore o maggiore disponibilità di tagli più o meno frazionati. Una ragione seria, determinata da esigenze economiche di mercato, dovette pur esserci se in circa mezzo secolo Velia non sentì il bisogno di coniare didrammi.

E questa ragione, a mio avviso, deve ricercarsi proprio nell'area commerciale nella quale Velia operava e per la quale la sua moneta doveva assolvere ad una funzione di scambio. Un'area che era diversa da quella dove circolava moneta tagliata prevalentemente sulla base del didrammo; un'area che nel frattempo, cioè fino ai primi decenni del V sec., assorbì la moneta velina, come dimostra il tesoro di Auriol, e che più tardi assorbì e distribuì anche la moneta di Marsiglia, che pure essa fissò nella dramma la sua unità monetaria.

Con queste premesse appare chiara la differenza tra gli interessi e gli ambienti, commerciali e monetari, di Velia e di Posidonia per cui mi pare allo stato delle attuali conoscenze si possa tranquillamente concludere che non è possibile ipotizzare nel VI sec. tra le due città, come ha fatto il prof. Parise, un unico ambiente monetario.

Anche se vi furono degli elementi comuni, ciò non significa che le due monetazioni furono tagliate secondo lo stesso sistema monetario. È vero, invece, a conferma di quanto si può constatare in tutto l'ambiente della Magna Grecia, che le varie poleis non si trinceravano dietro nette divisioni proprio perché i rapporti commerciali, per quanto orientati prevalentemente in date direzioni, erano fluidi e variabili e soprattutto obbedivano ad esigenze, talvolta transitorie e forse per questo motivo contraddittorie, di carattere pratico più che a norme che oggi potremmo dire di carattere internazionale.

In conclusione Posidonia e Velia dovettero avere verosimilmente rapporti di vicinato, e variabili nel tempo, di amicizia o di conflittualità, e ciò può spiegare come abbiano potuto avere anche interesse reciproco a tagliare la loro moneta con qualche punto di contatto; ma certamente questo non consente di dedurre che esse vivessero ed operassero in uno

stesso ambiente monetario, che può essere giustificato da ragioni politiche ed economiche ben più valide e durature che non un semplice rapporto di vicinato.

Una riprova di tale affermazione ci viene dalla critica più recente (Giesecke e Pozzi) secondo la quale. Velia restò legata, per tutto lo sviluppo della sua monetazione, sempre allo stesso sistema monetale foceo-lesbico (e non lo modificò quindi verso il 480 in quello cosiddetto italico-tarantino, come sostenuto unanimemente dalla critica tradizionale). Posidonia, invece, con la caduta di Sibari (510), nel chiaro intento di sostituirsi a quest'ultima potenza, adottò il suo sistema monetario acheo, abbandonando quindi il precedente sistema; inoltre, dagli inizi del V secolo la sua zecca restò inattiva per un periodo ancora non precisato ma che secondo il Kraay dovette essere di circa 30 anni, fino al 470/460.

Questi due dati, in una visione comparativa del fenomeno monetario delle due città, mancherebbero di logica se effettivamente Posidonia e Velia avessero partecipato ad uno stesso omogeneo ambiente monetario e confermano, quindi, la validità del mio dissenso dalla tesi sostenuta dal Parise.

***

Per quanto riguarda, poi, il secondo punto, e cioè l'affermazione che la moneta a rovescio incuso dev'essere considerata e analizzata come un unico blocco, basta riportarci alla osservazione dei tipi in esame per dimostrare che tale monetazione arcaica in Magna Grecia si può dividere in due grandi gruppi: il primo formato dalle monete che, salve le inevitabili eccezioni, presentano lo stesso tipo in rilievo al dritto e incuso al rovescio; il secondo formato dalle monete che al rovescio non presentano lo stesso tipo in rilievo al dritto ma un tipo incuso del tutto diverso e di caratteristiche speciali.

Monete del primo gruppo coniarono Taranto (con i tipi Apollo Jiacinzio e Taras), Crotone (Tripode), Caulonia (Apollo Katharsios col cervo), Reggio (Toro cornupete), Poseidonia (Poseidone col tridente), Laos (Toro androcefalo), Pal e Mol (Cinghiale) e Sibari con le dipendenze Siris e Pixus nonché Ami (Toro retrospiciente).

A questo gruppo può essere aggregata Zancle (Delfino) anche se gravitante nell'ambiente siciliano.

Monete del secondo gruppo coniò soltanto Velia (Protome di leone al dritto, quadrato incuso al rovescio).

Si tratta di due gruppi ben caratterizzati e diversificati in quanto il rovescio incuso, oltre ad essere battuto con tecniche diverse, presenta anche una diversa tipologia:

nel primo gruppo, infatti, troviamo figure di deità o attributi di divinità oppure un animale, nel secondo gruppo una forma geometrica quadripartita, più o meno regolare.

Non ritengo, quindi, possibile considerare i due gruppi come un sol blocco, come afferma il prof. Parise.

D'altra parte non è neppure possibile che almeno tutte le monete del primo gruppo siano considerate coniate a seguito di un accordo o lega monetaria fra le città, sia perché nessuna testimonianza storica o letteraria ce lo conferma, sia perché è nella metropologia (stesso sistema monetario) e nella tipologia (stessa figurazione) ma non certamente nella tecnica di fabbricazione che si può riconoscere un segno di accordo monetario. Caso mai, più che un vero e proprio accordo monetario fra poleis, si può ipotizzare la influenza di una poleis sulle altre appunto in ragione della sua potenza politica o economica.

E qui — sulla scorta degli studi fondamentali di Breglia e di Panvini Rosati — ricorre facilmente il nome di Sibari, che in effetti, dopo aver distrutto Siri nel 550 e prima di essere stata a sua volta distrutta da Crotone nel 510, esercitò un vero incontrastato dominio in Magna Grecia: da questo punto di vista è verosimile che Sibari raccogliesse dalle altre città manifestazioni esteriori (come la imitazione delle sue monete) tali da comprovare posizioni di effettiva o anelata amicizia.

Non ritengo, invece, sostenibile la tesi tradizionale del Babelon e del Lenormant, per i quali ad influenzare detta monetazione incusa fu Pitagora, sia perché non penso che Sibari avrebbe mai permesso alla sua rivale di attuare una delle forme più pubblicizzate, per il VI secolo, di prestigio, qual'era la diffusione di un simbolo monetario, sia perché Pitagora arrivò a Crotone nel 530, quando cioè — secondo una tesi accettata come orientamento, anche se non sufficientemente documentata, come puntualizzato spesso da Stazio — la monetazione a rovescio incuso era in circolazione da circa 20 anni.

Ad ogni modo, indipendentemente dalla causa, resta l'effetto, che cioè le monete delle città magnogreche di questo primo gruppo presentano caratteristiche comuni al rovescio per il tipo e per la tecnica di fabbricazione. Potremmo, allora, chiedere come mai Velia — che iniziò a battere moneta in un'epoca successiva, e cioè intorno al 535/530 — adottò un tipo di rovescio incuso diverso da quello usato nelle altre colonie della Magna Grecia.

A mio parere il quesito dovrebbe essere capovolto e chiedersi piuttosto come mai le città magnogreche che coniarono monete del primo gruppo non seguirono l'esempio, direi la moda corrente e usuale nel VI secolo, che era quello di caratterizzare il rovescio incuso con forme più o meno regolari o più o meno geometriche e non con figurazioni di personificazioni, di animali o di cose. Furono quelle città ad innovare e non Velia, che in sostanza si riportò ai tipi già coniati nell'ambiente greco e nell'Asia Minore nel VI secolo, in primo luogo ai tipi della madre patria Focea nonché a quelli di Lidia, Egina, Efeso, Mitilene, Mileto, Eretria, Corinto, Lampsaco, Naxos, Samo, Tasos, Tebe, Cizico, di Auros, ecc. ecc. Velia seguì la monetazione corrente, iniziata col quadrato incuso sin dalla fine del VII secolo; furono le altre città — ripeto — ad innovare.

E, a tale proposito, penso che non sia stata casuale una innovazione di tale portata, specialmente se si considera che le città magnogreche, anche se non ebbero una dipendenza diretta dalle metropoli di origine, si ritennero ad esse sempre collegate spiritualmente, soprattutto per quanto riguarda il rispetto della tradizione, dei miti, della religione, della concezione di vita. Con questa premessa, è mai possibile ritenere che alcuni valori tradizionali venissero conservati sulle monete (come la figura delle deità onorate — Apollo, Poseidone — o di animali mitizzati — delfino, toro, cinghiale —) ed altri aspetti tradizionali (rovescio incuso quadripartito) invece obliterati ed addirittura sostituiti?

Si potrebbe formulare la ipotesi che lo abbiano fatto per rafforzare l'idea ispiratrice del motivo del dritto. Ma ce n'era bisogno? Forse che la testa di foca di Focea, la tartaruga di Egina, la testa di leone di Mileto, la faccia di leone di Samo, le protomi di leoni e di toro della Lidia, la protome di cavallo di Lampsaco, l'ape di Efeso, il grifone di Teos avevano minore forza penetrativa e suggestiva del toro di Sibari e di Reggio,

del cervo di Caulonia, del cinghiale di Palinuro o del delfino di Zancle, pur avendo al rovescio un quadrato incuso? Forse che il cantaro dionisiaco di Naxos — per citare un altro esempio — era meno incisivo, nella sua semplicità comunicativa, del tripode delfico di Crotone, pur avendo al rovescio un quadrato incuso e non lo stesso cantaro incuso?

Scartata questa ipotesi, bisogna indirizzare l'indagine verso altri orizzonti, cercando di sfruttare quelle poche testimonianze certe di cui disponiamo.

Innanzitutto bisogna considerare che nell'arte arcaica aveva un posto rilevante il rispetto del culto delle divinità e dei miti nonché la simbologia della concezione della loro vita.

Potremmo, quindi, avanzare una ipotesi di lavoro interpretando in chiave simbologica i due diversi tipi del rovescio incuso, come li ho tracciati nei due gruppi.

Questa impostazione, però, dev'essere preceduta da una chiarificazione.

Infatti stabilire un confronto, dal punto di vista della tipologia, fra i rovesci incusi dei due gruppi presuppone che la comparazione si svolga tra elementi omogenei, cioè tra due «tipi» mentre alcuni studiosi di numismatica, a cominciare dal Babelon, sostengono che il rovescio incuso delle monete veline — come di quelle similari greche ed asiatiche — non era un tipo, cioè non era una figurazione ideata, voluta e attuata, ma soltanto un insieme di segni casuali, e perciò molto irregolari, lasciati dalle incuneazioni, più o meno evidenti, delle sporgenze che venivano sistemate sull'incudine al fine di non fare scivolare il tondello di argento sotto il colpo del martello sul punzone mobile, che coniava il dritto.

Io ritengo, invece, che si tratti di un vero e proprio tipo, inserito nel punzone inferiore fisso, cioè nell'incudine, in quanto l'analisi dei rovesci incusi dell'intera monetazione, arcaica e classica — greca, asiatica e magnogreca — evidenzia in tale rovescio incuso l'esistenza dei due elementi caratteristici del tipo, e cioè

a) una *rappresentazione* con un contenuto variabile in rapporto a varie circostanze storiche, di luogo e di tempo;

b) e una *evoluzione* del tipo, secondo una legge comune a tutti i fenomeni, soggetti a maturazione, affermazione e decadenza.

Dato il limite di tempo concessomi devo soltanto accennare la dimostrazione di questo argomento.

Le cause che determinavano la scelta di un tipo monetale erano, com'è noto, di diversa natura, e dipendevano dalle esigenze più disparate: dal sigillo personale di Creso al simbolo dell'autorità della polis, dall'immagine della divinità patrona alla divulgazione di un ritratto o di un mito o di un fatto storico. Inoltre dobbiamo considerare che nell'antichità si affidava alla moneta il ricordo di qualche cosa di importante da divulgare o da affermare a titolo di prestigio e di culto. Ed infine non bisogna dimenticare le necessità pratiche che la polis doveva assolvere per contraddistinguere le emissioni e controllarne il corso, di cui garantiva il titolo nel taglio delle frazioni, nel valore ponderale e nella lega dei metalli impiegati.

Queste premesse servono a dimostrare che non sempre si può studiare il tipo dal solo punto di vista estetico, e che al contrario talvolta l'arte e l'estetica non c'entrano per nulla in quanto deve prevalere il punto di vista pratico, e cioè la individuazione della successione delle emissioni, dei magistrati responsabili, delle coniazioni regolarmente autorizzate, dell'anno di emissione ecc. ecc., tutti problemi che in epoca arcaica venivano risolti, a mio parere, ricorrendo alla introduzione sulla moneta di qualche segno, simbolico e riassuntivo, mentre in epoca successiva furono semplificati con la incisione del nome del magistrato responsabile della o delle emissioni e talvolta con la stessa data di emissione.

Ora se consideriamo che i rovesci incusi non hanno forme casualmente irregolari ma seguono due criteri di incisione (o un quadrato diviso in quattro parti ad angolo retto, ovvero varie forme geometriche sparse in modo irregolare o raggruppate in modo da formare, più o meno, un quadrato); e se teniamo conto che essi presentano delle variazioni tipiche (come l'alternarsi di quadrati e rettangoli, forme triangolari inserite nel contesto disegnativo in posizioni volutamente variate, irregolarità ben individuabili nei contorni e perciò aventi caratteri distintivi, disegni a due o a tre quadrati o rettangoli, ecc. ecc.) si deve dedurre che tali variazioni, ripeto volute e non casuali, qualche cosa dovevano pur rappresentare.

Qui entriamo nel campo delle ipotesi.

La mia ipotesi è che tali variazioni erano come il marchio di ciascuna

emissione ed avevano la funzione di individuarne il magistrato responsabile, ad ogni effetto e per ogni evenienza. E per brevità tralascio di indicare i motivi che mi inducono a respingere altre possibili ipotesi.

D'altra parte nella monetazione arcaica abbiamo dimostrazioni evidenti che la variazione delle composizioni geometriche formavano tipo. Infatti, per citare un esempio, nella più antica monetazione di Tebe (600-530 a.C.) troviamo spesso inserito, al punto di incontro delle zone triangolari che insieme costituiscono il quadrato incuso ma non sempre al centro, un cerchio attraversato da due linee tagliate a croce, cioè la Teta arcaica, lettera iniziale della città di Tebe.

Questo simbolo, talvolta semplificato Θ ovvero θ, è ricorrente al rovescio e al dritto, anche nelle serie di epoche più tarde e costituisce davvero un segno distintivo che caratterizza, per ritornare al nostro assunto, anche il rovescio incuso delle più antiche emissioni di Tebe come «tipo».

Inoltre il rovescio incuso ebbe uno sviluppo razionale e cronologico non soltanto nelle monete veline ma in tutte quelle greche o asiatiche che lo adottarono con carattere di una certa continuità. Infatti esso passò attraverso *tre tappe o fasi*, corrispondenti ognuna a un tipo caratteristico e tutt'e tre formanti una sequenza, che si riscontra con puntuale esattezza anche con riferimento alla successione dei periodi di tempo corrispondenti a ciascuna fase:

1ª fase: quadrato incuso a vari disegni geometrici, mai figurativi, tutti disposti in modo diverso rispetto ad alcuni tipi fissi di generico orientamento (quattro parti uguali, unite o distaccate; zone disuguali quadrate o rettangolari, divise tra loro e disposte in modo da ricomporre il quadrato; tre o due zone rettangolari orizzontali o verticali; zone incuse dai contorni irregolari e disordinate);

2ª fase: disegno figurativo (testa di donna o di divinità, testa di animale, animale intero) in rilievo dentro un quadrato incuso, talvolta arrotondato (o in un triangolo incuso) che racchiude il rilevato come dentro una cornice;

3ª fase: disegno figurativo, come sopra indicato, non emergente da un quadrato incuso ma a rilievo sul piano liscio del tondello. Come ben si vede il quadrato incuso scompare a poco a poco fino ad

essere sostituito da un tipo a rilievo, attraverso tre passaggi ben individuabili e in tre periodi anch'essi ben tipici. Se si considera, infatti, che la moneta a rovescio incuso durò circa 55 anni a Velia (di più in altre zecche più antiche: ad esempio a Corinto circa 300 anni, ad Eretria circa 250 anni, a Mitilene circa 200 anni) si può individuare in 45 anni il periodo della prima fase (535/490) e soltanto 10 quella della terza (490/ 480), considerando la seconda fase di passaggio e quindi a cavallo tra il periodo iniziale e quello finale (500/490). La stessa proporzione si trova nello sviluppo dei tipi incusi delle altre citate città greche, e cioè rispettivamente per Corinto, Eretria e Mitilene: 157, 120 e 100 anni per il periodo della prima fase e soltanto 62, 70 e 50 per il periodo della terza fase.

Le osservazioni fin qui esposte, necessariamente ridotte all'essenziale, sono tuttavia sufficienti, a mio parere, a dimostrare che il rovescio col quadrato incuso fu un vero e proprio tipo monetario, che presentò una rappresentazione funzionale ed ebbe uno sviluppo sia come evoluzione del tipo estetico che come graduale passaggio dall'incuso al rilevato: due elementi che caratterizzano una faccia di tondello come tipo monetario.

E con tale sintetica dimostrazione (che pure mi propongo di assoggettare ad ulteriori indagini, dato che l'argomento è stato finora soltanto sfiorato dagli studiosi di numismatica arcaica) credo di aver chiarito come la teoria tradizionale, che vedeva nel rovescio incuso soltanto la traccia di una tecnica di fabbricazione, debba essere revisionata, se non del tutto contestata. Basterebbe, a tale riguardo, l'osservazione che non tutte le zecche, contemporanee a quelle che usarono il rovescio incuso, sentirono il bisogno di fermare i tondelli con le sporgenze del punzone inferiore fisso, realizzando tuttavia monete dal conio ben centrato ed incisivo e quindi per nulla inferiori rispetto a quelle realizzate col rovescio incuso.

***

Riprendendo, quindi, il filo del discorso, interrotto da questa chiarificazione, bisogna ora chiedersi se caso mai si nascondesse un significato simbolico dietro i due tipi diversi di rovescio incuso nei due gruppi di monete già individuati, e se si potesse trovare in essi il riflesso del grado

di civiltà raggiunto rispettivamente da Velia e dalle altre città magno-greche, per lo più dell'Jonio.

Per risolvere tale quesito occorre considerare che sulle monete del primo gruppo (di Sibari, Crotone, Caulonia ecc.) troviamo lo stesso tipo, anche se non proprio simile in rilievo, al dritto e incuso al rovescio, cioè ne vediamo i due aspetti, quello positivo e quello negativo, con evidente richiamo, a mio avviso, a quella che era la morale del tempo la quale, sulla scorta della dottrina dell'orfismo (molto diffusa nel VI secolo nelle colonie achee di Magna Grecia), e non ancora del pitagorismo, presentava ogni evento e la stessa vita come regolata da un principio dualistico: netta distinzione tra corpo e anima, necessità di distruggere il corpo per liberare l'anima, reincarnazione di tale anima da uno ad altro corpo umano, premio o punizione nel mondo dell'al di là. Una concezione rivoluzionaria per quell'epoca, contestataria rispetto alla concezione omerica della vita, per cui ebbe una grande diffusione, sulle ali di un risveglio del sentimento religioso.

Nessuna meraviglia, quindi, che anche sulle monete si volesse ricordare questo senso dualistico della vita presentando, al dritto e al rovescio, i due aspetti contrastanti di ogni evento, il lato positivo e quello negativo, il tipo in rilievo e quello incuso.

Si tratta, ovviamente, di una semplice ipotesi, ma che assume maggior rilievo dal confronto con la monetazione del secondo gruppo, cioè quella di Velia, dove troviamo un tipo in rilievo al dritto ed un altro tipo, incuso, al rovescio. Il che potrebbe corrispondere al concetto unitario e monistico che della vita ebbe il fondatore della scuola filosofica eleate, Senofane (la cui dottrina — com'è noto — fu approfondita e sviluppata da Parmenide e Zenone) e della concezione unitaria dell'essere.

Ora si potrebbe ipotizzare che questa concezione filosofica — che investì la popolazione di Elea e fece della città un faro di civiltà, da tutti ammirata per le sue leggi e per la vita esemplare e saggia che vi si conduceva — abbia ispirato la monetazione stessa, tutt'uno il dritto, tutt'uno il rovescio, ovvero due unità distinte tra loro ma ognuna compiuta in sé e per sé.

Sono io il primo ad ammettere che la contrapposizione dualismo/monismo rappresenti una spiegazione per così dire fantastica, anche se

suggestiva della contrapposizione monete con lo stesso tipo a rilievo e incuso/monete con due tipi diversi, l'uno in rilievo e l'altro incuso. Ma, ripeto, si tratta di una ipotesi di lavoro da cui partire per possibili sviluppi e non di un risultato finale, una ipotesi che attende di essere ben presto sostituita da altre più valide e, speriamo, da nuovi elementi o testimonianze che ci mettano in grado di studiare la storia arcaica di Magna Grecia ricorrendo un po' meno alla fantasia e un po' di più alla metodologia scientifica (possibile soltanto in presenza di una certa quantità di elementi incontrovertibili e documentati su cui poter costruire).

Ma, purtroppo, in attesa che il futuro ci fornisca questi elementi, dobbiamo per ora ripiegare sulle ipotesi ed accettarle per quelle che sono, semplici manifestazioni di buona volontà.

Michel Lejeune:

L'observation que je voudrais présenter touche à cette problématique des échanges économiques entre le monde grec et le monde indigène dont il a été question ce matin et cet après-midi.

On aurait tort, je pense, de raisonner sur ces deux mondes comme s'ils étaient totalement hétérogènes et imperméables l'un à l'autre quant à la teneur même des populations (je parle ici des éléments de la population active participant à la production). Très tôt il a dû se trouver de la main d'œuvre indigène en milieu grec. Mais assez tôt aussi (et c'est l'objet de cette intervention) il a pu y avoir des Grecs travaillant, de façon temporaire ou durable, à divers niveaux de technicité, dans un milieu indigène en voie d'héllénisation.

Il y là des situations sur lesquelles nous sommes peu informés, et à propos desquelles je rappellerai ici un menu fait précis. Dans l'Amendolara du VIe s., l'habitat, tel que le révèlent les fouilles de Mme de la Genière, a un *faciès* indubitablement indigène. Or, sur le millier de pesons épars qu'on y a trouvés, il en est une demi-douzaine qui portent des graffites en alphabet achéen archaïque et il s'agit d'anthroponymes grecs. Vous trouverez ces curieux documents mentionnés dans deux des articles préliminaires qu'a publiés notre collègue. Il est difficile d'échapper

à la conclusion que, dans une bourgade calabraise du VIe s., il y avait des Grecs installés côte à côte avec les indigènes, et s'adonnant, côte à côte avec eux, à des activités artisanales.

Les témoignages de ce type sont peu nombreux. Leur intérêt ne doit pas, pour autant, être sous-estimé. Ils invitent à nuancer une conception peut-être trop rigide de «milieu indigène».

Fernando Attoma-Pepe:

È una domanda, quella che io intendo porre, autorizzata dal tema del Convegno, e mi pare che un punto importante nel tema dell'economia sia quello della monetazione. Come è ben noto, la moneta è fondamentale per lo studio dell'economia, e mi permetto di chiedere se è possibile conoscere da specialisti di storia economica antica come questa moneta condizionava la società, quale influenza specifica aveva sulla economia. Non sappiamo se esistevano istituti economici simili a quelli che sono oggi le banche, che tesaurizzavano la moneta provvedendo alla raccolta e alla ridistribuzione.

Il prof. Parise ha accennato a qualcosa che ben attiene alla mia domanda quando ha parlato di «governi che coniavano moneta quando se ne sentiva la necessità». Ora, qual'è il meccanismo messo in moto da questa necessità? attraverso quale strumento economico lo Stato, che emetteva moneta, poteva sentirla?

Il prof. Parise ha citato anche la capacità di assorbimento di moneta, maggiore o minore, da parte della società economica; questo poteva in effetti essere uno strumento di misura, che poteva suggerire al governo i provvedimenti di emissione.

È pensabile che ci fossero anche criteri per stabilire i pezzi da coniare, multipli e sottomultipli della moneta base adottata in quel momento. È certamente lecito pensare inoltre che quando un governo aveva necessità di pagare delle truppe mercenarie, o altre spese attinenti alle sue funzioni, provvedeva a battere moneta secondo una scelta determinata per la quantità e per i tipi.

Per quanto riguarda il problema della distribuzione della moneta, a

parte gli acquisti e le vendite, certamente una funzione essenziale era riservata agli scambi commerciali. Ma per quanto riguarda la accumulazione del circolante può darsi che coloro che si occupavano del cambio fossero gli antenati delle nostre banche. Cioè costoro accumulavano un certo tipo di moneta e cambiandola, passato un certo periodo di tempo, potevano ridistribuirla in altra forma, come pure provvedere al trasferimento della moneta da una città all'altra. Questa funzione meriterebbe di essere chiarita.

Per quanto riguarda poi le relazioni — io parlo sempre del campo economico, non archeologico o numismatico — fra i vari stati che coniavano monete diverse, certamente non si può pensare che ci fossero accordi del tipo di quelli attuali, però io penso che qualche fonte potrebbe illuminarci sui sistemi in vigore perché gli stati prendessero contatti fra loro, e in base alla massa monetaria circolante, potessero stabilire l'equilibrio che più conveniva e quindi, per riflesso, il tasso di cambio, al di là, forse, del semplice rapporto ponderale e della qualità del metallo.

Concludo chiarendo ancora che il mio intervento non è un contributo; ho solo posto dei quesiti che mi è parso utile presentare alla Vostra cortese attenzione.

Attilio Stazio:

Qualche considerazione sulla relazione Parise.

La rassegna, ampia, rigorosa e aggiornata, dei dati e degli orientamenti attuali sulle primitive emissioni monetali della Magna Grecia, lascia aperto, come ha concluso lo stesso relatore, il problema della funzione e del significato della più antica moneta coniata in quest'area.

Siamo d'accordo sulla necessità di non ricercare nella moneta primitiva un aspetto economico «allo stato puro» interpretabile coi modelli dell'economia di mercato, bensì di considerare il fenomeno della sua introduzione strettamente collegato a motivazioni sociali, politiche, etc. Assai opportuno è stato lo sforzo del Parise nell'insistere con energia su questo punto.

Ma in attesa che il progresso degli studi consenta l'auspicata «opera

di restituzione dello scambio al suo giusto posto, sulla base di una teoria dell'articolazione dei modi di produzione», sarebbe stato utile, a mio parere, arricchire l'indagine sul problema dell'introduzione della moneta in Magna Grecia con l'esame dei rapporti tra le prime esperienze monetali della nostra regione e le già mature manifestazioni dello stesso fenomeno nel settore orientale del Mediterraneo.

E non alludo tanto ai rapporti con l'ambiente micrasiatico già ipotizzati per Velia (di cui, invece, come lo stesso Parise ha giustamente ricordato, sembra più giustificato un collegamento con l'area tirrenica massaliota), quanto piuttosto a quelli, innegabili, delle città achee — le prime a coniare moneta in Occidente — con Corinto, riscontrabili nella adozione dello stesso sistema monetale e ancor di più nella frequenza di esemplari corinzi arcaici riconiati nelle zecche della regione. Questo ultimo fenomeno, nonostante le riserve a suo tempo espresse dal Kraay, non mi pare sottovalutabile, perché dimostra la presenza in Magna Grecia di moneta corinzia (allo scarso numero di esemplari riconoscibili attraverso le riconiazioni è necessario aggiungere presuntivamente una maggiore percentuale di esemplari in cui l'*undertype* è stato completamente obliterato), alla quale pertanto si può riconoscere il ruolo di stimolatrice, se non anche di fornitrice di metallo, per le prime emissioni monetali dei centri achei.

Se le motivazioni etiche e sociali, dal Will suggestivamente proposte (senza però poterne fornire una dimostrazione) per l'origine della moneta a Corinto, siano applicabili anche alla Magna Grecia, non è possibile oggi nemmeno ipotizzare; ma se, come mi sembra evidente, la moneta, una volta immessa in circolazione come elemento mobile di ricchezza in alternativa e in contrapposizione al possesso fondiario, assume rapidamente la funzione di merce di scambio, è proprio questa sua qualità a giustificare la presenza, già in epoca arcaica, di monete corinzie in Occidente.

Che poi tali monete non compaiano, o solo raramente compaiano (cfr. il rinvenimento recente di Sambiase[1]) nei tesoretti, non mi pare

1) Il tesoretto di Sambiase, databile al 520 a.C. ca., conteneva, insieme a 56 stateri incusi di Sibari, 2 pegasi arcaici di Corinto e una verga d'argento, circostanza, quest'ultima,

argomento di rilevante peso. Natura e caratteri delle forme di tesaurizzamento monetale e il fenomeno delle zone di circolazione «chiusa» nel mondo antico sono argomenti che, sebbene sinora ampiamente dibattuti, meriterebbero un più approfondito e articolato esame, che tenga in più attento conto la omogeneità delle aree ponderali, il plusvalore della moneta coniata rispetto al contenuto metallico, i rapporti politici ed economici tra i vari centri, etc. Si va, tuttavia, sempre più diffondendo, a mano a mano che la ricerca archeologica si fa più attenta al recupero dei rinvenimenti monetali sporadici, la sensazione che la fisionomia della circolazione monetaria risultante da tali rinvenimenti non coincida perfettamente con quella ricostruibile sulla base dei tesoretti, ma sia invece più ricca e differenziata. La mia esperienza diretta (i dati, purtroppo, non sono ancora editi) mi ha fatto constatare la presenza, in Puglia, di monete di Siracusa, mai peraltro rinvenute in tesoretti; e del rinvenimento di monete di Magna Grecia, fra cui qualche incuso di Metaponto, nell'area adriatica orientale, ho avuto recentemente notizia da colleghi che hanno operato o che operano nel territorio della Jugoslavia o dell'Albania.

Sono, per ora, notizie incerte, non sempre controllabili e, in ogni caso, di consistenza assai esigua. Ma se si tien conto del fatto che, soprattutto in età arcaica, la moneta doveva essere essa stessa poco diffusa e che, dato il suo alto valore intrinseco, la eventualità di disperderla doveva essere eccezionale, anche questi pochi dati acquistano valore, se non altro di sintomo e di spunto per un approfondimento dell'indagine.

di rilevante interesse per il nostro assunto. A questo rinvenimento possono aggiungersi il tesoretto di Vito Superiore, che comprendeva fra l'altro 13 pegasi, fra cui 1 arcaico di Corinto, e quello di Calabria 1864, contenente, insieme ad altre monete, 1 pegaso arcaico. Sulla questione cfr. ora E. POZZI PAOLINI, in *PdP*, CLIV-CLV (1974), pp. 40 ss.

LA CULTURA ARTISTICA E L'ARTIGIANATO

A. GIULIANO
E. LANGLOTZ
R. MARTIN
B. D'AGOSTINO

DOCUMENTAZIONE DELLA CULTURA ARTISTICA DALLA FINE DEL V SECOLO ALL'INIZIO DEL I SECOLO A.C.

La documentazione della cultura artistica è difficile ad essere intesa: questo non è dovuto alla scarsezza di documenti, ma piuttosto ai criteri usati per interpretarli.

La cultura artistica compresa tra l'età protogeometrica e la piena fioritura del mondo ateniese è stata analizzata e suddivisa in fasi cronologiche che permettono di evidenziare momenti culturalmente ben definiti; non altrettanto può dirsi della cultura artistica di età classica ed ellenistica. Esiste una situazione critica della quale bisogna prendere atto: il divorzio di interessi e dei metodi di lavoro tra chi studia il periodo compreso tra il 1050 e il 450 circa a.C. e chi si interessa della fase successiva (il danno per la unità della scienza è ovvio).

Se una metodologia più affinata, come quella usata per il primo periodo, viene ribaltata allo studio delle fasi successive i risultati non sono sempre evidenti: quasi che il ritardo nell'acquisire metodologie più sperimentate ne renda l'uso meno soddisfacente.

Per quanto concerne la Magna Grecia si può partire da due studi: la messa a punto di A. Adriani, in *Atti IX Convegno*, Napoli 1970, p. 71 ss., molto utile per quanto concerne, particolarmente, le tendenze dell'arte colta e il coraggioso tentativo di

G. Colonna, *Enc. Arte Antica* IV, 1961, p. 251 ss., che ha cercato per la prima volta di inquadrare criticamente la produzione indigena. Questi contributi sono indispensabili anche come strumenti bibliografici.

Pertanto saranno ricordati in ordine sistematico solo i contributi più pertinenti alla dizione del titolo, senza nessun desiderio di completezza, limitando le citazioni a quelli apparsi dopo l'ultima guerra.

Urbanistica

Spunti fondamentali sul rapporto città-campagna sono offerti da due testi epigrafici rinvenuti nel 1732 ad Herakleia: se ne veda ora l'edizione di F. Sartori in *Röm. Mitt.*, 11 Erg.-heft, 1967. L. Quilici per primo (Forma Italiae III, 1 Roma 1967) ha proposto la dimensione dei lotti: 5.120.609,45 m.^{2} (un rettangolo di m. 3.500 x 1.650) quello di Dioniso (con terre arate per 1/3); 3.227.120,1 m.^{2} (un rettangolo di m. 1.642 x 1.966) quello di Athena.

F. Ghinatti e S. Celato (*Atti Acc. Patav. Sc. Lett. Arti, Cl. Sc. Mor., Lett. Arti*, LXXXI, 1968-69) propongono per la chora di Dioniso (adottando le unità di misura indicate dal Segré) 3.562.360 m.^{2} (un rettangolo di m. 2.000 x 1.850 circa) con un canone annuo di orzo di q. 139,665; per la chora di Athena 2.881.934 m.^{2} (un rettangolo di 1.800 x 1.600 circa) con un canone di q. 1.191,546.

I testi insistono particolarmente su alcuni prodotti: orzo, grano, olivo, vite, da mettere in rapporto con il terreno a bosco (querceto) o a macchia e con quello a pascolo (con allevamento e produzione casearia), o sterile.

Una analisi delle condizioni di lavoro e del reddito agricolo dovrà basarsi anche sullo studio, da condursi parallelamente, dei testi cronologicamente contemporanei (età di Pirro) da Locri: A. de Franciscis, *Stato e Società in Locri Epizefiri* (*L'archivio dell'Olympieion locrese*), Napoli 1972.

Le indagini di H. Schläger a Pesto (*Röm. Mitt.* 72, 1965, p. 184 ss.; 76, 1969, p. 350 ss.) ripropongono al 273 a.C. la data delle mura (e pertanto di fortificazioni analoghe). Annotazioni molto notevoli sullo sviluppo urbanistico di Pompei in: H. Eschebach, in *Röm. Mitt.*, 17 Erg. heft, 1970.

Si va delineando l'aspetto dei centri indigeni: ad es. Gioia del Colle: B.M. Scarfì, in *Not. Scavi* 1962, p. 1 ss. Ma le ricerche sono ancora agli inizi (non si dimentichi però il contributo di G.O. Onorato, *La ricerca archeologica in Irpinia*, Avellino 1960) e ci si augura si modellino metodologicamente su quelle impeccabili di A. La Regina, *Memorie... Lincei, Serie* VIII, vol. XIII, fasc. V, Roma 1968; e *Atti Convegno Studi Città etrusca e italica preromana*, Imola 1970, p. 191 ss. (utile anche: D. Adamesteanu ed., *Popoli anellenici in Basilicata*, Napoli 1971).

Sui santuari indigeni: D. Adamesteanu - M. Lejeune, in *Memorie… Lincei*, Serie VIII, vol. XVI, fasc. 2, Roma 1971 (Macchia di Rossano di Vaglio); A. La Regina, in *Rhein. Museum* CIX, 1966, p. 260 ss. (Pietrabbondante). Rimane memorabile l'edizione di A. Cederna di un santuario a Carsoli: *Not. Scavi* 1951, p. 169 ss., limitata purtroppo ad una sola campagna di scavo. Da questa si trascrivono i dati forniti dai rinvenimenti di monete: che testimoniano l'articolazione del commercio all'inizio del III sec. e la preminenza di Neapolis e della sua monetazione.

Aes rude: kg. 2,910.

Aes grave: 52 pezzi.

Monete coniate di bronzo: 712, ossia:

371 romano-campane : 1º periodo: 153 + 174; 2º periodo: 43; 3º periodo: 1.

69 romane: Riduzione semilibrale: 6 sestanti, 49 tra once e semionce, 4 quartonce. Riduzione sestantaria: 1 quadrante, 1 asse, 2 trienti, 3 sestanti, 1 oncia; 1 quadrante, 1 sestante con monogramma.

Neapolis 204; Suessa 12; Cales 24; Teanum 21; Cubulteria 11.

Altre località 10: 1 Ariminum, 1 Aquinum, 1 Aesernia, 5 Arpi, 1 Poseidonia, 1 Paestum.

Argento: 16 (8 Neapolis, 1 Nola, 1 Allifae, 2 Fistelia, 1 Alba Fucens, 1 Canusium, 1 Velia, 1 vittoriato). Sulle stipi italiche si veda anche W. Johannowsky, in *Boll. d'Arte* XLVIII, 1963, p. 131 ss. a proposito di Cales (ma la situazione non è davvero incoraggiante se la immensa stipe di Lucera rimane sostanzialmente inedita).

Non si è potuto profittare delle osservazioni edite in *Dialoghi di Archeologia*, IV-V, 1970-1971, comparsi dopo la stesura di questa nota.

Architettura

Contributi particolarmente notevoli sono stati dedicati alla architettura italica.

Si veda l'edizione di A. de Franciscis, *Templum Dianae Tifatinae*, in *Arch. St. Terra di Lavoro*, I, 1956 e la conseguente messa a punto di F. Castagnoli, in *Röm. Mitt.*, 73-74, 1966-67, p. 10 ss. Sul santuario di Pietrabbondante: M.J. Strazzulla, *Il santuario sannitico di Pietrabbondante*, 1971.

Osservazioni molto pertinenti su alcuni tipi di capitelli in: M. Napoli, *Pompeiana*, Napoli 1950, p. 230 ss.; e B. Neutsch, in *Röm. Mitt.* 72, 1966, p. 70 ss. (dove si riesaminano la serie dei capitelli di Padula ed alcuni importanti documenti tarantini).

Scultura

Su Lisippo a Taranto e sulla sua influenza sulla produzione della città, da ultimo: P. Moreno, in *Rév. Arch.* 1971, p. 289 ss.

Il problema dei rilievi tarantini in pietra tenera è stato riproposto per quanto concerne la cronologia (fine IV - inizio III sec.) da: J. Coleman Carter, in *Am. Journ. Arch.* 74, 1970, p. 125 ss.

Per quanto concerne la scultura indigena rimane ancora incerta la cronologia di una formidabile metopa da Pompei con Athena al lavoro (assieme a Efesto e Issione o Dedalo e Icaro): A. Maiuri, in *La Parola del Passato* X, 1955, p. 50 ss. (cfr. C. Cupaiolo - L. Scatozza - M. Scapece, in *Rend. Acc. Napoli* XLV, 1970, p. 131 ss.

G. Colonna ha finalmente iniziato la indispensabile revisione delle serie di bronzetti votivi: *Bronzi votivi umbro-sabellici a figura umana*, I, *Periodo arcaico*, Firenze 1970.

Terracotte

Edizioni di particolari classi di monumenti: C. Laviosa, in *Arch. Class.* VI, 1954, p. 217 ss. e R. Lullies, in *Röm. Mitt.*, 7 Erg. heft, 1962.

Manca una edizione dell'enorme materiale delle stipi conservato nel Museo di Taranto che permetta di poter definire i caratteri

delle fabbriche tarantine, il loro apporto alle fabbriche dell'Italia centrale.

Sulle terracotte delle stipi indigene rimane fondamentale: A. Cederna, in *Arch. Class.* V, 1953, p. 187 ss. Ma la maggior parte del materiale rimane inedita.

Il solo Museo Provinciale di Capua va provvedendo alla laboriosa edizione di tutte le sue collezioni: Capua preromana. M. Bonghi Jovino, *Terracotte votive*, I, Firenze 1965, II, 1971. (Si veda pure: M. Napoli, in *La Parola del Passato*, XI, 1956, p. 36 ss.).

Pittura

I materiali della pittura pugliese sono esposti da: F. Tinè Bertocchi, *La pittura funeraria apula*, Napoli 1964. Per la Lucania: P.C. Sestieri, in *Riv. Ist. Naz. Arch. St. Arte*, n.s., V-VI, 1956-57, p. 65 ss. (ma nuovo, fondamentale materiale, è stato successivamente scoperto).

Manca uno studio sulla pittura campana, e una edizione delle più recenti scoperte di Capua. I rapporti tra ceramografia e pittura tombale non sono stati ancora affrontati, così quelli tra pittura greca, e della Magna Grecia in rapporto con quella romana ed etrusca.

Toreutica ed oreficeria

Manca uno studio più aggiornato sulla toreutica e sulla oreficeria tarantina che permetta di definire i limiti di quella produzione in confronto con quella greca ed i rapporti con quella dell'Italia

centrale (si pensi alle serie di bronzi di Palestrina ed ora di Tuscania).

Ceramica

Sulla ceramica si veda la messa a punto di A.D. Trendall: *South Italian Red-Figured Pottery: A Review and Classification*, in *Atti VII Congr. Int. Arch. Class.* II, 1961, p. 117 ss.

È certo inutile riassumere diffusamente il problema, basterà ricordare: A. Cambitoglu - A.D. Trendall, *Apulian Red-Figured Vase-Painters of the Plain Style*, Arch. Inst. of America 1961 (cfr. *A.J.A.* 73, 1969, p. 423 ss.); A.D. Trendall, *The Red-Figured Vases of Lucania, Campania, and Sicily*, I-II, Oxford 1967; A.D. Trendall, *Phlyax Vases*, University of London, Inst. of Class. Studies, Bull Suppl. 19, 1967; G. Sena Chiesa, in *Acme* XXI, III, 1968, p. 3 ss.; J. Gy. Szilagyi, in *Acta Antiqua Ac. Sc. Hungaricae*, XVIII, 1970, p. 241 ss.

La edizione del materiale è molto accresciuta, ad es.: *Vasi Antichi Dipinti del Vaticano*. A.D. Trendall, *Vasi Italioti ed Etruschi a figure rosse*, I-II, Città del Vaticano, 1953-1955; H. Sichtermann, *Griechische Vasen in Unteritalien aus der Sammlung Jatta in Ruvo*, in *Bilderhefte des deutschen arch. Inst. Rom.*, Tübingen 1966.

Non si dimentichino i contributi dedicati a singole classi: L. Forti, *La ceramica di Gnathia*, Napoli 1965; o a singole forme: H. Hoffmann, *Tarentine Rhyta*, Mainz 1966; o a singoli pittori: M. Schmidt, *Der Dareios maler und sein Umkreis*, Münster 1960.

Sono stati approfonditi temi esegetici: K. Schauenburg, *Jahrbuch* 73, 195, p. 48 ss.; *Antike und Abendland* X, 1961, p. 77 ss.; A. Greifenhagen, 123. *Winckelmannprogramm*, Berlin 1969; decorativi:

M.W. Stoop, *Floral Figurines from South Italy*, Assen 1960; antiquari A.D. Trendall, *Gli indigeni nella pittura italiota*, Taranto 1971.

La scoperta di una tomba a Policoro ha riproposto il problema della localizzazione dei primi ceramografi lucani: N. Degrassi, in *Boll. d'Arte* L, 1965, p. 5 ss.

Manca ancora purtroppo uno studio complessivo sulla ceramica apula di stile monumentale che ci si augura possa essere realizzato da A.D. Trendall.

Nella produzione ceramica si possono definire nessi quantitativi che (pur nella artificiosità del calcolo: cfr. *Atti I Convegno Centro Int. Studi Numismatici*, Napoli 1967, Roma 1969, p. 225 ss.) possono essere di qualche utilità (le cifre dipendono da A.D. Trendall, *The British Museum, South Italian Vase Painting*, London 1966).

Vasi apuli: più di 5.000
campani: circa 3.000
lucani: più di 1.000
pestani: circa 400
siciliani: circa 600.

Sulla ceramica indigena sono utili i dati offerti da B.M. Scarfì, in *Mon. Ant. Lincei* XLV, 1960, c. 145 ss. e M. Bonghi Jovino - R. Donceal, *La necropoli di Nola preromana*, Napoli 1969. Molto utile l'inquadramento critico di L. Forti, in *Archivio Storico Pugliese* XXV, 1972.

Una ricerca sulle testimonianze archeologiche che possono suggerire spunti per un giudizio sulla economia e la società della Magna Grecia in età classica ed ellenistica non può essere fatica di una sola persona.

Ci si augura che la ricerca venga ripresa da più studiosi, così come opera di più studiosi è il testo, per molti aspetti pregevole, di: *Roma medio repubblicana - Aspetti culturali di Roma e del Lazio nei secoli IV e III a.C.*, Roma 1973, a cura di F. Coarelli, pubblicato dopo la stesura di questa nota.

ANTONIO GIULIANO

IMPORTAZIONE DI CERAMICA GRECA OVVERO IMMIGRAZIONE DI VASAI GRECI NELLA MAGNA GRECIA?

Il problema di cui vorrei riferire, sta solo apparentemente in contraddizione con l'argomento di questo convegno: *Economia e società della Magna Grecia*, perché esso concerne pure la questione economica del traffico commerciale tra la Grecia e l'Italia meridionale.

Noi archeologi siamo, concettualmente, ancora tanto legati al mondo moderno che vediamo il traffico commerciale, anche del settimo e sesto secolo a.C. in principio ancora sempre nel modo in cui viene realizzato oggigiorno. Sarà questa la ragione per cui non ci siamo ancora posti con sufficiente insistenza la domanda assai ovvia, cioè in quale maniera le ingenti quantità di vasi di argilla siano state importate dalla Grecia in Italia ed in che modo queste importazioni siano state pagate. Di solito oggi la spiegazione anche troppo pronta è che queste importazioni sarebbero state fatte nell'ambito di un commercio di scambio; e più tardi sarebbero poi state pagate in moneta contante. Nell'Occidente però il pagamento in denaro contante divenne possibile non prima della fine del sesto secolo, ed inoltre sono trovate pochissime monete italiote in Grecia. L'ipotesi di un commercio di scambio per un'importazione così vasta di vasi è però poco probabile, perché per il computo ed anche il deposito di

partite così vaste bisogna presupporre degli uffici commerciali e dei grandi magazzini di deposito. Questi però esistevano indubbiamente dall'ellenismo in poi. Credo perciò che bisognerebbe domandarsi nuovamente se questa gran quantità di vasi greci trovata in Italia sia stata veramente importata per via di mare o se non sarebbe più probabile supporre che sia stata prodotta in Italia da vasai greci viaggianti o emigrati per qualche tempo in Italia[1].

Le ricerche di Beazley e Trendall ci hanno dimostrato che un gran numero di vasi a figure rosse di stile attico è stato lavorato a Taranto e in Lucania[2]. Ricordo solamente i Pittori di Pisticci, Hearst e Tarporley. In quanto alla tecnica ceramica, l'argilla, la vernice e lo stile, i più antichi di questi vasi non si distinguono per nessun riguardo da vasi contemporanei attici trovati in Grecia. Anche Beazley considerò da principio questi vasi come prodotti attici. Che questi primi vasi italioti siano invece stati lavorati a Taranto rimane oggi, dopo le ricerche di Trendall, fuori ogni dubbio. Lo sviluppo di questi vasi italioti dimostra che nella morfologia delle forme, nei loro disegni e nelle rappresentazioni essi si sono, nel corso del loro sviluppo, sempre più adattati al gusto ed allo stile tarantino, di modo che gli esemplari posteriori possono

1) Per il problema del commercio tra la Grecia e l'Italia: *Parola del Passato* XXI (1966), pp. 155, 166, 241; G. VALLET e F. VILLARD, *Rhegion et Zankle*, p. 139 ss.; F. VILLARD, *Céramique de Marseille*; A. RUMPF, *Griechische Malerei und Zeichnung*, p. 9; A.W. COOK, *Greek painted Pottery* (1966), p. 277. Il problema dell'importazione dei vasi greci sembrava risolto da A. KIRCHHOFF, *Studien zur Geschichte des griechischen Alphabets* e P. KRETSCHMER, *Griechische Vaseninschriften* (1896). Pittori greci viaggianti: BÜCHNER, *Beiträge zur Wirtschaftsgeschichte*, pp. 31, 91; J. HASEBROECK, *Griechische Wirtschaftsgeschichte*, pp. 370, 1047. L'importazione dei vasi sosteneva ED. MEYER, *Kleine Schriften*, I, p. 119, II, pp. 365, 553; T.J. DUNBABIN, *Western Greeks*, p. 261 ss.

2) J.D. BEAZLEY, *Greek vases in Poland*, p. 27; A. TRENDALL, *Frühitaliotische Vasen* (1938), *The redfigured vases of Lucania, Campania and Sicily* (1967).

essere riconosciute chiaramente come puri prodotti italioti. Solo la produzione seguente di vasi dei Pittori di Amyx e delle Karnee si dimostrano a prima vista come italioti. Oggi si suppone che queste officine italiote abbiano cominciato a lavorare solo dal 450 in poi. Io credo però di poter presentare qualche argomento che dimostra l'italianizzazione di officine di ceramica greche ha cominciato già assai prima e che già nel VI secolo esistevano vasi proto-italioti di stile e tecnica attica.

Basando una tale conclusione sul numero di pezzi trovati, possiamo dire che in Grecia vasi attici non erano certo così desiderati e diffusi come in Italia. Circa quattro quinti di tutti i vasi attici a noi giunti sono stati trovati in Italia e solo circa un decimo in Grecia. Se si pensa inoltre alle forti spese necessarie per un imballaggio accurato e al grande rischio di rottura durante il trasporto sui mari sempre tempestosi vicino a Capo Matapan-Tairanon ed attraverso i canali di Otranto e Messina, bisogna domandarsi se non sarebbe stato più prudente ed economico, e perciò più probabile immaginarsi, che nel VI e V secolo a.C. fossero mandati in Italia dei vasai invece di vasi, in viaggi di affari in quelle regioni con una forte richiesta di vasi attici, come Taranto, Spina, Cerveteri, Siracusa ed Agrigento. Potrebbe darsi che qualcuno di questi vasai fosse diventato residente in Italia e avesse fondato anche delle succursali con degli scolari.

Questa ipotesi si potrebbe dimostrare come vera nel caso che si trovassero in Italia delle fornaci di vasai con frammenti di vasi attici. Una certa probabilità ci sarebbe a Spina, Kamarina, Megara Hyblaea ed a Naxos[3].

3) G. VALLET e F. VILLARD, *Megara Hyblaea*, II, p. 137 ss., tavv. 382.188. E. LANGLOTZ, *Magna Grecia* (ed. italiana), p. 23, n. 21. Fornaci di vasi: R. HAMPE, *Bei Töpfern in Sizilien*, p. 223, n. 114. *Megara Hyblaea* l.c., p. 140. Anche a Nasso, Metaponto,

Un'altra prova potrebbe darla l'esame dell'argilla di vasi attici trovati in Italia e un'analisi che dimostrasse che l'argilla di questi vasi attici è diversa da quella dei vasi trovati in Grecia[4]. Nonostante tutti i tentativi, non si è ancora potuto dare questa prova assoluta. La ragione è, secondo la mia opinione, che i vasai attici decantavano l'argilla in modo da farla diventare più fine di come facevano altri vasai, in maniera da far sparire tutte le particelle mineralogiche caratteristiche ed ogni traccia geologica. L'ipotesi che dell'argilla greca potesse essere stata importata in Italia mi sembra praticamente poco possibile. Invece le imitazioni locali di vasi corinzi ed attici in Sicilia sono già a prima vista, e tanto più analizzando l'argilla, facili a riconoscersi come imitazioni italiche, così come hanno dimostrato Vallet e Villard[5].

Dato che non siamo ancora riusciti a trovare una differenza mineralogica abbastanza evidente tra l'argilla lavorata dei vasi attici trovati in Italia e quella dei vasi trovati in Grecia, vorrei presentare qui appresso, osservando i vasi nella loro forma, nel profilo, negli ornamenti, nelle rappresentazioni e nello stile di disegno, un tentativo per provare una possibile esistenza di manifatture di vasi greci in Italia prima del 450. Un criterio per questa diagnosi archeologica dovrà essere di dimostrare se dette caratteristiche si ritrovano non in Grecia ma solo in Italia.

L'ipotesi di uno sviluppo di produzione di vasi greci in Italia nel sesto e nella prima metà del quinto secolo sembra probabile per il fatto che succursali di vasai attici esistevano anche nella

Policoro sono state trovate fornaci con frammenti greci del VI sec. a.C. Sarebbero da cercare anche negli strati profondi delle fornaci romane a Spina ed a Taranto presso Torre Ayala.

4) Osservazioni mineralogiche del «Laboratoire de Géologie de la Faculté des sciences» di Clermont Ferrand; cfr. VALLET e VILLARD, *Megara Hyblaea*, I, p. 197.

5) VALLET e VILLARD, *Megara Hyblaea*, I, p. 159 ss.

Grecia settentrionale a Thaso, Cavalla e Salonicco e nell'Asia Minore. J. Boardman lo aveva già indicato[6]. Nel sesto secolo vasai greci provenienti dalla Ionia hanno lavorato anche nella Magna Grecia ed in Etruria come il pittore del Dino, quello di Northampton e quello caeretano ed altri. Assai più importante per il nostro problema è il fatto che, come sappiamo, già dall'ottavo secolo esistevano indubbiamente delle locali ed importanti officine di ceramica greche a Siracusa, Megara Hyblaea, Gela, Ischia e Cumae[7]. A Gela sono stati prodotti vasi rodio-siciliani[8], a Siracusa moltissimi vasi corinzio-siracusani. L'arula pubblicata ora da Devambez mostra sulle superfici laterali Ulisse e Circe in uno dei migliori disegni corinzi (tav. II, 1-2), mentre il rilievo con la lotta tra Herakles ed il Tritone è evidentemente siracusano[9]. A Megara Hyblaea il Vallet ed il Villard trovarono dei vasi policromi molto interessanti che potrebbero essere delle imitazioni di vasi delle Cicladi o di Creta[10].

Di fronte ad una ceramica così significativa della Magna Grecia nel settimo secolo, sarebbe strano se la produzione greco-italiota così sviluppata si fosse spenta intorno al 600, di modo

6) *JHS* 1965, p. 24 (J. Boardman, *Anatolian studies* IX (1959), p. 163. Vasi probabilmente locali a Salonicco, *BCH* 1970, p. 366, a Cavalla, Thaso, Amphipolis, Olyntho, Corintho (coppa di forma non-attica con Menade con fallo danzante dinanzi al Dionysos seduto. Frammento a figure rosse del V sec. trovato a Milo prova l'esistenza d'una filiale attica o un ceramista viaggiante a Milo. *CVA*, Sèvres, IIIi e tav. 21,11. Prodotti da ceramisti viaggianti potrebbero essere considerati i vasi molto provinciali in Bulgaria. *Bull. de l'Inst. Arch. de Bulgarie* XII (1938), p. 191 ss.

7) *Not. scav.* 1893, p. 471; 1895, p. 185; 1897, p. 472; 1925, tav. 22. ML XXII, pp. 30-36. CVA Siracusa III A, tavv. 1-3. *Parola del Passato* 1952, p. 275.

8) Agrigento Museo, dinos del tipo rhodiese con triskeles. Palermo Mus. no. 168, dinos con ornamenti rhodiesi provinciali.

9) *Revue du Louvre* XX (1971), p. 182.

10 VALLET e VILLARD, *Megara Hyblaea*, II, p. 166, tav. 182 ss.

da essere, dal 600 al 450, costretti ad importare vasi greci, finché poi intorno al 450 avrebbe ripreso la ceramica locale della Magna Grecia.

Questa ipotesi non è probabile perché esistono dei vasi a figure rosse e nere del periodo dal 600 al 450 a.C. trovati in Italia, vasi la cui forma non è documentata in Grecia e che è piuttosto frequente nelle Puglie, nella Campania, Lucania ed Etruria[11]. Basta ricordare la trozzella pugliese, la nestoride della Campania, le anfore col manico a nastro etrusche, la forma italica dell'erto stamnos etrusco, l'anfora ovale con i manici corti e l'immagine sul collo, i piatti piani su piede alto, le brocche con il collo spiccato, le tazze ed i boccali sopra un alto gambo, che mancano in Grecia e che in Italia invece furono spesso decorate con immagini da pittori greci. Bisogna citare a questo proposito anche i pilastri di argilla per quelli che chiamerei i rotoli di vita che si usava collocare accanto ai morti nel culto funebre degli Etruschi. Questi sostegni hanno disegni fatti da pittori greci. Uno dei migliori esempi di prova per il lavoro di pittori greci in Italia prima del 450 è il rhyton di Spina, con il viso del demone italico della morte[12].

Il rhyton è sicuramente pugliese, la Menade sull'orlo del collo è invece sicuramente greca (tav. III). Una conclusione uguale si può trarre con tutti i vasi attici trovati in Italia e che sono decorati con ornamenti che non si usavano ad Atene, come per esempio

11) G.M. RICHTER, *Shapes of Greek vases*, figg. 34, 32, 33, 127, 182, 183. Trozzella: HEYDEMANN, *Die Vasensammlung zu Neapel*, tav. I, 38. Nestoris, tav. II, 73. Amphora tipo speciale *JHS*, 1941, p. 46. Brocca di forma apula con pittura attica: Vendita Basel XIV no. 86, tav. 21. Sostegni per il rotolo della vita presso gli Etruschi: *Revue arch.* 1971-2, p. 83, figg. 1-4.

12) Ferrara, Mus. Arch., da Spina, Valle Pega, tomba 18 Dosso CN. ALFIERI-P. E. ARIAS, *Spina*, p. 177.

il cratere a colonnette a Napoli decorato solamente con grandi foglie a figure rosse di edera, ed un altro cratere che porta un disegno a scaglie, i crateri che portano al collo il ramo di edera molto comune nell'Italia meridionale, lekythoi a figure rosse con kymation dorico sulla spalla invece di palmette, oppure l'immagine di coppa orlata da un kymation ionico invece che da un meandro (Gela, Museo, non pubblicata)[13].

In favore dell'idea di una produzione in Italia sono pure le immagini di vasi di cui le rappresentazioni non si usano ad Atene, dove sarebbero perfino inconcepibili. Il cratere a figure rosse con la venerazione di un priapo vestito di una maglia dalla quale sorge un fallo[14]. Il disegno è puramente attico; la rappresentazione è siciliana. Lo stesso vale per l'immagine del pastore che violenta una capra; per il sileno che abbatte un albero che una dea vuole proteggere[15], per il giovane che lancia un sasso ad un uccello di preda perché ha rapito un coniglio[16]. Specialmente istruttive sono le immagini del pittore dei Sileni pelosi[17], il quale Beazley nel suo *ARVP* considera come un pittore attico. Il cratere da Camarina rappresenta una parodia italico-dionisiaca con delle

13) Ornamenti non usati in Atene: *CVA* Ferrara, III, tav. 1, 4; animali dipinti a figure nere: *CVA* Madrid, III J c, tav. 15, 1.2. Edera al collo dei crateri a colonnette: *CVA* Madrid, tav. 13,7. ML XII, tav. 84, 4. Ornamenti di rami di mirto: vendita Ars Antiqua, II (1960), no. 13, tav. 55. Vendita Basel, XVI (1956), no. 147, tav. 35. AURIGEMMA, *Spina*, I, 2, tav. 109. Coppe a figure nere con una testa nell'interno: Taranto Museo (non pubblicate). Altri ornamenti non usati in Attica: Vendita Basel, XVI (1956), no. 79, 90, 120, tavv. 15, 21, 28. Vendita XXIII (1961), no. 135, 141, tavv. 42, 43. Ornamento «tipo Northampton»: Kalpis, Palermo Museo *CVA*, III, I c, tav. 32, 5.

14) *ML* XIV (1905), tav. 56. *ARVP*^{2}, 1050, 4.

15) Troisdorf, Coll. privata. Erisychthon: Vendita Basel 80, tav. 20; *ARVP*^{2} 1961.

16) Roma, Villa di Papa Giulio, no. 46942; BEAZLEY *ARVP*^{2}, 279, 3.

17) ML, XVII, tav. 44. BEAZLEY *ARVP*^{2}, 613, 1.

silene lascive, il sileno spaventa una Menade. La componente figurativa diventa ancora più chiara sul cratere di Atteone dello stesso pittore[18]. Nonostante la forma puramente attica del vaso, degli ornamenti attici e del modo di dipingere, la striscia del fregio aggiunta con leggerezza sul corpo del vaso facendogli perdere con ciò il suo equilibrio statico, è completamente insolita e non attestata ad Atene. Soprattutto la dettagliata descrizione — come di un'immagine di leggenda — del mito familiare dell'Atteone fino alla sua morte, non è maniera di rappresentazione attica. Il modo di disegnare si serve di mezzi pittoreschi e lascia riconoscere delle caratteristiche stilistiche italiche. Evidentemente un'opera tarda di questo strano pittore istruito ad Atene è il cratere a Palermo con Ercole accoccolato con aria avvilita verso un lato della scena, seduto sul leone da lui ucciso, stanco ed assorto in pensieri, mentre il suo amico Iolao con i capelli lunghi a ciocca lo invita a portare la sua preda al re Euristeo[19] (tav. IV, 2-3). Basta questa iconologia per dimostrare il travestimento siciliano del mito. Non meno attico è il forte raccorciamento di Ercole con le membra incrociate. In favore dell'ipotesi della attività di pittori attici in Italia un altro argomento è già stato indicato da G. M. Richter[20]. Un frammento a figure rosse a Firenze porta un'iscrizione etrusca che è stata dipinta sul vaso prima della cottura, cioè nell'officina del vasaio. Un altro esempio per l'attività di vasai attici in Italia mi sembra la lekythos a Siracusa rappresentante una fanciulla che suona il trigonon[21]. Il collo di questa lekythos è — paragonato

18) *Mon. Piot*, LV (1967), p. 78 ss., tav. 3, 4.
19) Palermo *ARVP*^{2}, 613, 4; *JdI* 49 (1934), p. 42.
20) *Studi etruschi*, NS VIII (1934), p. 378, fig. 32; *ARVP*^{2} 969, 66 scuola del «Pittore di Penthesilea».
21) Siracusa, no. 38.812 (non pubblicata).

a vasi attici contemporanei ad Atene — troppo lungo, l'imboccatura profilata troppo a forma 'S'. Mentre il pittore eseguiva il disegno evidentemente la matita di disegno gli è scivolata. Perciò egli ha avuto la pronta decisione di coprire di nero la testa della fanciulla, in modo che ora la figura non ha più testa per niente. A ragione il pittore si aspettava che l'osservatore non se ne sarebbe accorto. Bisogna domandarsi se è possibile che un vaso con un tale difetto di disegno sia stato esportato da Atene a Leontinoi, oppure se non è più probabile che sia stato fatto in Sicilia. Ulteriori argomenti per il lavoro di pittori greci offrono anche le frequenti incisioni nella Campania sopra elmi e ciste, perché questi disegni non si distinguono quasi per niente da quelli su vasi greci di argilla e soprattutto di argento. E le ciste sono senza dubbio lavori di metallo della Campania[22].

Ci sono però anche già vasi a figure rosse del sesto secolo, i quali secondo le loro rappresentazioni dovrebbero essere stati fatti da pittori attici in Italia, come per esempio i numerosi stamnoi del Beaume Painter[23]. Per ragioni di decenza i palestriti hanno i fianchi coperti, una cosa che sarebbe inconcepibile in Grecia, assai frequente però su vasi e affreschi etruschi. Non attica è pure la rappresentazione di Apollo sul trono accanto a Ercole con la cerva, sopra un'anfora a figure nere a Cerveteri[24]. Lo stesso vale per la lekythos a Valle Giulia (Inv. 42884) che ha una proporzione di forma di lekythos diversa da come si usava ad Atene[25]. Il kymathion dorico sulla spalla è sconosciuto ad Atene a quei

22) *BdA*, 1958, p. 304, tav. 14. D.M. MITTEN, *Masterbronzes of the Classical World*, no. 82, p. 185.

23) BEAZLEY, *ARVP*, pp. 343, 344.

24) Cerveteri, Museo Arch. (non pubblicato).

25) Roma, Museo Valle Giulia, no. 42.884.

tempi, mentre era frequente nell'Italia Meridionale. Bisogna aggiungere le iscrizioni con influssi etruschi. Al gruppo di rappresentazioni che non si trovano ad Atene appartengono anche i vasi dell'Ellbow-out Painter e dell'Affecters[26], diffusi solamente in Italia, come pure le anfore tirreniche. Accanto alle cosiddette anfore tirreniche[27] ci sono numerose anfore a figure nere, le quali portano spesso al collo delle grandi teste e, sul corpo del vaso, fregi di animali e qualche volta anche rappresentazioni mitiche[28].

L'analisi delle pitture di questi vasi dimostra che il loro stile non è affatto uniformemente attico, come viene oggi affermato, ma che è mescolato con molte forme di stile corinzio. La vecchia designazione di questo gruppo come attico-corinzio, del Pottier, mi sembra di fronte allo stato delle cose assai più giustificata[29]. Possiamo però constatare anche elementi di stile ionico e calcidere nel repertorio delle pitture di questi vasai, come per esempio il disegno a stelle clazomenico sopra un'anfora a Madrid[30]. Sopra un'altra anfora i beoni danzanti ricordano quelli dei dinoi ionici. E ancora un'altra anfora rappresenta una sfinge, la cui testa ricorda nello stile alcune teste ioniche[31].

Appartengono a questo gruppo di vasi anche i vasi pseudo-calcidesi, divenuti assai più numerosi dopo la nota opera del

26) H. MOMMSEN - SCHARMER, *Ellbough out und der Affecter* (1975).

27) *AJA*, 48 (1944), pp. 161-170 (VON BOTHMER); *ABVP*, 95. Vendita Basel, XXV, no. 89, tav. 27.

28) Vente Drouot, 11.V.1903, tav. 1, 4, oggi New York, Metrop. Mus.

29) Bologna, Mus. Civ., PELLEGRINI, *Cat.* no. 191. *CVA*, Bologna, III Hc, tav. 2. Molti esemplari nel Museo di Taranto.

30) *CVA*, Madrid, III H c, 2. *Ars Antiquo* vendita V. del 7.X1.1964, no. 116, tav. 26, oggi a Basilea.

31) E. PARIBENI, *Immagini di vasi apuli*, tav. 3.

Rumpf[32]. Il loro miscuglio stilistico lascia pensare anche che siano di origine italica e fatti in quelle città dove lavoravano allo stesso tempo vasai corinzi, attici, calcidesi e ionici. Il loro repertorio di forme è stato poi sfruttato da vasai meno ingegnosi e usato in strane varianti.

La ipotesi che vasai greci abbiano lavorato sulle coste mediterranee occidentali viene appoggiata da vasi trovati in Spagna, pubblicati ora in modo chiaro nel libro di Gloria Trias[33]. L'idea che lekythoi corinzie e attiche primitive sieno state esportate dalla Grecia fino alle colonne di Ercole sembra qui in special modo improbabile. Ci sono però ancora altri esempi di vasi ibero-greci: l'anfora primitiva a figure nere di forma greca orientale, la lekythos a figure nere con una forma che in Grecia non esisteva prima del principio del sesto secolo. La sua maniera stilizzata e la distribuzione degli ornamenti è però assai più recente.

Anche la decorazione dimostra inconfondibili influssi iberici. Un cratere a figure rosse con scena di sacrificio differisce assai dalla tipologia attica. Questo vale ancor più per i crateri a campana della Spagna meridionale sui quali sono rappresentati degli abiti il cui disegno dell'orlo mostra i semicerchi concentrici così diffusi nella Spagna del sud-est invece dei disegni a pettine (ktenotos, chiton) che erano in uso ad Atene a quei tempi[34]. Ogni dubbio sul lavoro di pittori attici in Spagna lo tolgono le centinaia di coppe a figure rosse che sono state decorate con figure 'espressionistiche'

32) A. RUMPF, *Chalkidische Vasen*; E. LANGLOTZ, *Studien zur nordost-griechischen Kunst*, p. 186.

33) GLORIA TRIAS, *Vasos Griegos*, tav. 81, 1, 246, 1, 247. *Cuadernos de Historia Primitiva*, III (1943), pp. 43-50, tav. 14-20 (J.D. BEAZLEY).

34) GARCIA Y BELLIDO, *Hispania Greca*, tav. 74, 2, 135. *ARVP*^{2}, 1429, 1448. Pittore di Toya. Retorded Painters.

da un pittore 'tachistico'. Sono state trovate soprattutto vicino a Murcia e Alicante[35].

Viene la voglia di proporre il nome di «Picasso Painter» per i vasai di certe immagini. Mi sembra più che probabile che queste produzioni, per gusto greco imbarbarite, non sieno state lavorate ad Atene ed esportate a Murcia, ma fatte invece da vasai emigrati nella Spagna orientale. Ma anche qui bisognerebbe avere delle analisi dell'argilla, dato che l'argilla e la vernice non si distinguono da quelli attici. Certo si potrebbe dire che molti dei vasi attici, soprattutto di quelli trovati in Spagna, sono stati lavorati da vasai che avevano delle difficoltà economiche a mantenersi ad Atene e che per questa ragione emigrarono nel 'Far-West'. Si potrà dir questo anche di diversi vasai di qualità migliore, di cui sono stati trovati dei vasi in certe regioni geograficamente limitate. Il libro di J. D. Beazley, *Attic red-figure Vase-painters* sarebbe una miniera fertilissima se la sua opera fosse studiata sotto questo aspetto; penso a questo proposito specialmente a pittori come i Painters di Bologna, di Spina, di Agrigento e a molti altri[36]. Vorrei indicare solo un piccolo gruppo di questi pittori divenuti residenti in Italia. I loro vasi sono stati trovati quasi tutti in certe zone come per esempio a Sabucina e dintorni[37]. Questi

35) *Madrider Mitteilungen des Arch. Inst.*, IX (1968), p. 148, tav. 41. Molte coppe di questo tipo nei Musei di Alicante, Murcia. GLORIA TRIAS, *Vasos Griegos*, tav. 247, 1.2; *ARVP*^{2}, 1525.

36) *ARVP*^{2}, 1014, 1072, 1117, 1171, 1347. Mi pare verosimile, che questi pittori hanno lavorato al minimo temporaneamente nell'Italia Meridionale, in Sicilia e nella zona di Spina, Numana, Bologna. Anche i Pittori di Agrigento, Ancona, Bologna, Camarina, Castelgiorgio, Comacchio, Faenza, Faina, Ferrara, Giudice, Lupoli, Palermo, Ruvo, Selinus, Trieste e molti altri mi sembrano influenzati dallo stile indigeno.

37) Sono soprattutto crateri nella zona di Sabucina e Vassallaggi nel Museo di Agrigento B 79, 86, 159, 354, 385, 403, 406; *Arch. Cl.*, XV (1963), tav. 26.1: *AJA*

vasi attirano l'attenzione già per il fatto che sono assai più piccoli di come si usava, soprattutto i crateri. Naturalmente ci sono anche ad Atene delle forme di vasi insolite, come la «cup cotyle» calcidese. Più importante mi sembra anche il repertorio d'immagini diverso trovato in Sicilia, con degli effetti quasi bucolici, come per esempio il Sileno che giuoca con un capriolo, oppure la rappresentazione ancora non spiegata sul piccolo cratere a volute ad Agrigento. Ciò che distingue questi vasi non è solo il capriccioso Rococò delle immagini, ma anche la relazione delle figure entro lo spazio della scena figurata. In questo gruppo di vasi si è sviluppato un accenno di stile particolare, che mi sembra tipico siciliano. Bisogna domandarsi, come credo, se questi vasai non siano degli Ateniesi rimasti in Sicilia dopo la sconfitta a Siracusa nel 413, i quali avrebbero fondato qui una loro nuova esistenza come vasai.

Forse avevano imparato da Meidias ad Atene prima della guerra. Ma anche i vasi di questi pittori non sono che una sfumatura dell'arte attica, forse in maniera un poco più provinciale. Accanto a questi ci sono, come credo di vedere, anche dei pittori chiamati finora sempre attici, di cui le opere hanno però un carattere di stile particolare, che mi sembra della Magna Grecia e che mi sembra uno dei più magnifici della pittura greca.

Da W. Riezler in poi ci meravigliamo che lo stile classico di Phidias non abbia trovato quasi nessun riflesso nelle immagini di vasi di Atene stessa[38]. I più bei vasi classici attici sono stati trovati

1963, tav. 94. Il cratere nel Museo di Aleria: JEAN et LAWRENCE JEHASSE, *La necropole préromaine d'Aleria* (Suppl. a *Gallia* XXV, 1973), no. 180, tav. 66 appartiene al medesimo gruppo.

38) W. RIEZLER, *Der Parthenon und die Vasenmalerei.*

invece in Sicilia, a Spina e nell'Italia Meridionale[39]. A questo proposito bisogna ricordarsi che a causa della guerra del Peloponneso, che era soprattutto una guerra di commercio tra Atene e Corinto con i suoi alleati, ogni esportazione in Occidente dovette essere limitata. Soprattutto durante l'assedio di Siracusa nel 420, Atene avrà più probabilmente mandato in Sicilia materiale di guerra e soldati invece di vasi.

I passaggi di Otranto, Corfù e Messina erano bloccati da Corinto e dai suoi alleati dorici. A causa della peste e delle privazioni della città di Atene maltrattata dagli Spartani, a qualcuno degli Ateniesi viventi nell'Italia Meridionale e in Sicilia il ritorno non sorrideva di certo, mentre l'Italia del sud proprio in quel periodo aveva uno sviluppo economico considerevole. Forse è questa la ragione per cui sono stati trovati a Spina, Bologna, Siracusa, Gela, Kamarina ed Agrigento i più bei vasi a figure rosse proprio dell'ultimo terzo del quinto secolo, vasi di un'arte di disegno talmente sviluppata come non si trovano quasi ad Atene. Passando in rivista i vasi a figure rosse trovati ad Atene, si ha l'impressione che qui l'arte del primo periodo classico fosse seguita subito dal 'decrescendo' del classico, senza ottenere la perfezione classica, o meglio senza trovarla. Bisogna considerare anche un altro fatto: di molti pittori del quinto secolo sono state trovate ad Atene solo le prime opere, le opere tarde si trovarono invece nella Magna Grecia. Non potrebbe anche questo essere un argomento per sostenere l'emigrazione di qualche pittore attico in Italia? Questa emigrazione sembra essere cominciata già all'inizio del V secolo. Frammenti di solo tre vasi sono stati trovati ad Atene del pittore Nikoxenos,

39) AURIGEMMA, *Spina*, I, II; ALFIERI -ARIAS, *Spina, Guida al Museo archeologico in Ferrara* (1960), tavv. 26, 30, 31, 35, 40, 45, 46, 47, 54, 56, 59, 61, 62, 66.

la più parte però in Etruria[40]. Credo di poter riconoscere degli influssi etruschi in quanto allo stile nelle rappresentazioni a volte non molto nobili di questo pittore, ma questo sia solo accennato.

Ma anche lo stile di diversi pittori più importanti, di cui opere sono state trovate a Spina e nel retroterra, nella pianura del Po e nelle regioni della costa fino a Numana, potrebbe essere considerato così. L'opera tarda del pittore di Pentesilea di Spina è di dimensioni assai grandi per un vaso da bere[41] (tav. IV, 1). Riempito di vino poteva essere alzato solo da un atleta per berne, non proprio per godimento. Anche nel disegno dell'immagine interna ci accorgiamo di un aumento non attico della dinamica del movimento e di un sovraccarico perfino negli ornamenti, nella composizione e nel. disegno di Giove con Ganymede. Questa tendenza all'esuberanza nella rappresentazione di miti si dimostra anche su altri vasi a Spina, per esempio sul cratere di cui l'immagine riproduce probabilmente idee religiose sui padroni dell'inferno diverse da quelle conosciute in Grecia. Si è cercato di superarle con molta erudizione[42].

Uno dei vasi più importanti dal punto di vista artistico di questo genere è l'anfora del Monsignore de Ciccio[43]. Il confronto dell'allegoria della morte attraverso l'immagine di Eos e Kephalos al collo per la beatitudine del girotondo dionisiaco è una composizione di immagini che si può trovare solo nella Magna Grecia. Insolito è anche il Sileno soccorrevole che porta sulla testa la sedia

40) Nikoxenos sembra aver cominciato ad Atene (B . GRÄF, *Akropolisvasen*, II, 727, 17, 56). Ma la maggior parte dei disegni mi pare influenzata dal gusto etrusco. *CVA*, Tarquinia, tav. 12, 2, 3.

41) ALFIERI - ARIAS, *Spina*, p. 162, no. 18 C, tavv. 54, 55. Diametro cm 56,6.

42) ALFIERI - ARIAS, *Spina*, tav. 59. Scena dionysiaca, tavv. 34-35.

43) Napoli, Museo di Capodimonte, Coll. de Ciccio.

per Dioniso. La testa raccorciata di dietro di una delle Menadi è una delle particolarità della stilizzazione della Magna Grecia. Delle teste similmente brachicefale si possono trovare spesso su monete siciliane di Segesta, Catania e Leontinoi. Sulla tarda pelike di forma italica del pittore di Kleophone notiamo figure, come ne vediamo simili, sebbene di maniera differente, sul cratere con la rappresentazione del Kekrope[44].

Non può meravigliare che questa pittura di alto barocco abbia trovato uno sviluppo più magnifico nella regione tarantina. Già Furtwängler ha accennato al pathos teatrale e alla grande ricchezza nella rappresentazione degli abiti sul vaso di Talos[45]. Qualche testa ricorda i decadrammi di Kimon e di Euainetos. Di fronte a tali opere ci ricordiamo della plastica barocca in calcare a Taranto e Siracusa.

Un altro esempio è il cratere con Ercole seduto sotto un baldacchino conversante con Atena (Spina)[46]. Anche qui ci sarebbe da accennare all'abbondanza degli ornamenti nell'immagine come a un tratto italiota della rappresentazione. Una rappresentazione veramente grandiosa di tutti questi tratti la troviamo però sul cratere a volute di Spina, sulla cui spalla viene illustrata in tutta la sua terribilità la fine di Ilion, con cui contrasta la scena sul collo col girotondo dionisiaco eternamente sereno in conformità col senso dell'escatologia italiota[47]. C'è da sperare che Alfieri ed Arias ci offrano ulteriori schiarimenti su questa pittura dell'Adriatico

44) Tarda pelike del Pittore di Kleophon, Palermo, Mus. Naz., 616. *Mem. dell'Acc. dei Lincei*, VI S., 1, tav. 4, 1.

45) FR., 38, 39. *ARVP* [2] 1938, 1. Il cratere più bello in una collezione privata a Taranto sarà pubblicato nel *BdA* da Lo Porto.

46) Ferrara, Museo Arch., cratere da Valle Pega, tomba 28 Dosso, C. Phot. del Museo, Archivio no. 5974.

47) ALFIERI-ARIAS, *Spina*, tavv. 40, 41.

settentrionale che è stata produttiva nei tempi seguenti fino a Bologna e al sud di Numana ed Ancona.

Nella più parte delle suddette scene mi sembra appena riconoscibile l'impronta stilistica della Magna Grecia. Vorrei accennare solo brevemente che esistono delle immagini su vasi di quel periodo, che non fanno vedere tendenze italiote così chiare, né nei soggetti delle scene, né nei motivi ornamentali. Tutti questi vasi passano oggi per puramente attici. A me sembra però che queste raffigurazioni dimostrino un sentimento più profondo, nel portamento e nei gesti delle figure, di ciò che troviamo in Attica. Vorrei spiegare questo fenomeno supponendo che questi pittori abbiano trovato la loro ultima maturazione e il loro perfezionamento solo nell'Italia meridionale. Per rendere più chiaro ciò che vorrei dire, pensiamo all'opera di Dürer che dopo il suo soggiorno a Venezia trovò dei lati completamente nuovi nella sua creatività artistica. Nella maniera più chiara questo si può vedere su due lekythoi. Su una, quella di Gela, Artemis sta con l'arco accanto al morente, non come una minacciosa dea della morte, ma come un'amica che aspetta in silenzio finché la fanciulla si è cinta per l'ultima volta[48].

Sulle migliori opere del pittore della phiale di Boston ciò non è meno chiaro[49]. Anche egli ha illustrato il momento della morte, sulle sue prime lekythoi a fondo bianco ad Atene, soprattutto quelle dove Hermes aspetta che il morente si sia messo sul capo la corona di morto[50]. Le sue opere tarde sono state trovate quasi tutte in Sicilia. Che le prime siano state eseguite a fondo bianco

48) *ML*, XVII, tav. 8; *ARVP*^{2}, 993.
49) *FR* 66, 1; *ARVP*^{2}, 1014.
50) ARIAS - HIRMER, *Vasi Greci*, tav. XLI/II.

non ha bisogno di speciali spiegazioni. L'elemento nuovo in questo disegno è l'animazione del corpo nei suoi movimenti silenziosi e nell'intimità dei tratti del viso. È un disegno particolarmente differenziato dell'occhio con le palpebre che gli fanno ombra e che creano quest'espressione commovente[51].

Se queste osservazioni e queste conclusioni sono giuste, avremmo anche un'arte della Magna Grecia, che avrebbe portato l'arte greca del disegno fino all'estrema perfezione, non solo tramite soggetti e forme un poco degenerate, ma con la profondità, la maturazione e il raffinamento che l'artista aveva potuto apprendere nell'ambiente culturale della Magna Grecia. Bisognerebbe allora considerare la particolare sublimazione spirituale dei tratti del viso come sfumatura specialmente italiota dell'arte attica, che conosciamo solo dalla Sicilia e dall'Italia meridionale ma non dalla Grecia. Da un punto di vista puramente formale, queste immagini sui vasi dimostrerebbero quasi una reminiscenza del barocco magno-greco di Taranto e Siracusa.

Questa conoscenza potrebbe essere feconda anche da un altro punto di vista, se fosse possibile motivarla meglio di ciò che posso in questa breve relazione: molte rappresentazioni di dei ed eroi, di scene mitiche, di immagini della vita giornaliera sarebbero da comprendersi allora solo dall'orizzonte italico e dalle esperienze di vita che hanno fatto questi pittori attici nell'Italia meridionale.

Sebbene io sia convinto della giustezza della mia ipotesi, vorrei tuttavia indicare delle difficoltà che esistono anche per me e per cui vorrei proporre una spiegazione: la più parte dei vasi accennati nella mia relazione mostrano un'argilla ed una vernice

51) *FR* 66, 1.

la cui tecnica non si distingue dai vasi lavorati ad Atene, mentre vasi di cui sappiamo che sono veramente pugliesi, lucani e della Campania del periodo dopo il quarto secolo mostrano già dal colore dell'argilla e dalla vernice la loro origine italica. Ricordiamoci però anche, che ci sono vasi ionioi orientali, che giudicati unicamente considerando l'argilla e la vernice, non si distinguono dalla ceramica attica[52]. Ricordiamoci del tipo di Northampton, dei dinoi, delle cosiddette «coppe dei piccoli maestri» samie e di altre opere. In questi casi la constatazione con l'occhio da sola non basta. Una conclusione al di sopra di ogni dubbio potrebbe portarla solo un esame dei sedimenti chimici, ciò che ho tentato da tanto tempo, senza però arrivare ad un risultato.

Un'altra difficoltà la vedo nel fatto che, a mio giudizio, la più parte delle iscrizioni di vasi dal lato paleografico e linguistico non si distinguono dalle iscrizioni attiche, Qui la continuazione assai necessaria delle ricerche fatte da Kertschmer settant'anni fa potrebbe portare a nuovi risultati.

Si potrebbe spiegare il carattere attico di queste iscrizioni forse così : nelle città litoranee dell'Italia meridionale si parlava greco accanto ai dialetti locali. Il greco era la lingua delle persone colte fino alla tarda antichità, come il francese fino alla fine del XIX secolo[53]. Le nostre pitture e disegni, immagini di personaggi e città moderne del XVIII e XIX secolo portano spesso dei sottotitoli francesi tipo 'Vue de Naples, Vue du château de Heidelberg'. Forse anche in Italia si dava particolare importanza ad iscrizioni greche su vasi per darsi aria di cultura greca.

52) R.M. COOK, *Greek Painted Pottery*, pp. 136, 158. E. LANGLOTZ, *Studien zur nordostgriechischen Kunst*, p. 189.

53) P. KRETSCHMER, *Griechische Vaseninschriften*.

Un'altra difficoltà vedo nel fatto che su dei vasi appaiono iscrizioni con nomi di ragazzi o fanciulli festeggiati ad Atene per la loro bellezza. Erano nomi, che per il compratore italico di vasi, dovevano essere di nessun interesse e non significare niente.

Offro a Loro queste ipotesi e questi argomenti per una discussione. Mi sembra possibile l'ipotesi che una parte dei vasi conservati siano stati fatti da vasai trasferitisi in Italia, i quali potrebbero aver fondato delle succursali da parte loro, con degli scolari[54]. Una tale ipotesi sarebbe sostenuta dal fatto che esistevano, come lo ha provato Beazley, delle opere fatte in officine di pittori significativi, come quello del «manner of the X P, his follower

54) Dopo la mia conferenza ho trovato un articolo dimenticato e nascosto negli *Atti dell'Accademia di Baviera*, XVIII (1887), p. 202, perché gli allievi di Heinrich von Brunn non l'hanno inserito nei volumi di *Kleine Schriften Heinrich con Brunns*, che ha già espresso l'ipotesi che una grande parte dei vasi attici della Certosa di Bologna siano stati fatti in Etruria. H. von Brunn scrive: «Nach meiner Ueberzeugung fehlt hier unserer Forschung die so nothwendige Unbrfanaenheit: die ruhige Betrachtung ist durch eine Reihe von Vorurtheilen getrübt, die sich unmerklich im Laufe der Jahre angesammelt haben. Ich pestehe, daß mich immer ein stilles Unbehagen befällt, wenn ich im zuversichtlichsten Tone von einer 'echt attischen Vase des fünften Jahrhunderts' aus Etrurien reden höre und wenn darauf die weittragendsten Schlüsse etwa auf die Entwickelung eines Sagenstoffes in der Tragödie gebaut werden. Ist denn aber dieser 'echt attische' Ursprung in unbestreitbarer Weise nachgewiesen? und, wenn nicht, muß da nicht in der Wissenschaft die größte Verwirrung entstehen, die, je länger sie anhält, um so schwieriger sich wieder beseitigen läßt? Aus diesem Grunde hielt ich es fiir eine persönliche Pflicht, die Arbeit an den Problemen noch einmal aufzunehmen und dieselben durch eine Reihe von neuen Beobachtungen zu ergänzen. Wohl bin ich mir bewußt, daß ich vieles nur angedeutet und skizzirt, daß ich in einem gewissen Selbstvertrauen auf meine längere Beschafitigung mit der Sache manches mehr behauptet als eingehend nachgewiesen habe: mehr zu bieten, fand ich nicht die Zeit und würde sie später nur noch weniger gefunden haben. Aber zunächst galt es ja nur, die allgemeine Aufmerksamkeit noch einmal auf wichtige Fragen zu enken und gegenüber der Sorglosigkeit in ihrer Behandlung ernstlich und nachdrücklich zur Vorsicht zu mahnen. Daß man mir in allen Punkten beistimme, darf ich nicht erwarten».

or his pupil or else». Per prevenire malintesi vorrei però rilevare espressamente che sono stati naturalmente anche esportati dei vasi greci.

Con ciò vorrei concludere ringraziando affettuosamente i miei colleghi, i quali mi hanno da 50 anni permesso nella maniera più liberale di studiare i loro vasi e di fotografarli; dei colleghi viventi ringrazio soprattutto A. de Franciscis, N. Degrassi, V. Tusa, E. de Miro, L. Bernabò Brea, F. G. Lo Porto, A. Stazio e non per ultima la Signora Stazio Pulinas.

ERNST LANGLOTZ

ASPECTS FINANCIERS ET SOCIAUX DES PROGRAMMES DE CONSTRUCTION DANS LES VILLES GRECQUES DE GRANDE GRÈCE ET DE SICILE

Le thème de ce XIIe Convegno nous a fourni l'occasion d'une réflexion sur un problème qui n'a pas jusqu'à maintenant retenu beaucoup l'attention des historiens. Si l'intèrêt des historiens de l'art et de l'architecture s'est porté sur les grandes réalisations architecturales, en particulier les temples et les fortifications des villes de Grande Grèce et de Sicile — nous les associons dans notre recherche, car les problèmes sont très semblables dans ce domaine —, les études ont essentiellement porté, comme il est naturel, sur les aspects artistiques, esthétiques et techniques des édifices; mais les problèmes de financement, de main d'oeuvre et de leurs répercussions sur la vie économique et sociale des cités n'ont été qu'effleurés. Sans doute l'approche en est-elle plus dif-ficile et les documents peu nombreux; mais le goût n'y portait pas. Car il est notable que même là où les documents sont riches et d'accès facile, à Delphes ou à Délos, depuis les études de E. Bourguet et de M. Homolle, de M. Holleaux et ensuite de G. Glotz séduits par les donnés nouvelles qu'apportaient les textes épigraphiques au moment de leur découverte, les recherches n'ont pas été continuées et on est loin d'avoir tiré parti de toutes les ressources qu'offrent à ce point de vue les oomptes des naopes delphiens et des hièropes déliens. N'a-t-il pas fallu attendre 1969 pour voir paraître l'étude de A. Burford sur les comptes du sanctuaire

d'Epidaure (*The Greek Temple Builders at Epidauros*, Liverpool University Press, 1969), et 1970 pour voir évoquer les aspects politiques des constructions attiques des VIe et Ve siècles par J. Boersmann (*Athenian Building Policy from 561/0 to 405/404 av. J.C.*, Gronigen, 1970)[1]?

Notre seul but, dans ce rapport, est de poser le problème à l'égard des grands ensembles construits par les cités grecques occidentales et de préparer une recherche qui doit associer les données architecturales et les témoignages des textes. Ce premier travail n'a d'ailleurs été possible que par la collaboration de D. Théodorescu qui a préparé la documentation chiffrée et a procédé à une première évaluation du cubage des matériaux employés.

Précisons d'abord la méthode que nous avons suivie et les limites de cette première recherche, en même temps que nous fixerons sa portée et le degré de crédibilité qu'elle présente.

Nous devions d'abord partir des données chiffrées permettant d'évaluer, par un système de comparaison, les prix de revient des principaux temples de Sicile et de Grande Grèce, laissant de côté pour l'instant les autres constructions, en particulier les fortifications. L'évaluation du cubage a été faite à partir des publications connues et a porté sur les parties essentielles de l'édifice, connues et attestées par des restes suffisants: les fondations, la krépis, les dallages, les colonnades extérieures et leur entablement, les murs de cella. Nous n'avons jamais cherché à évaluer les données relatives

1) Quelques études de détail avaient préparé ces ouvrages d'ensemble, R.S. STANIER. *The Cost of the Parthenon*, *JHS*, 73, 1953, p. 68-76; M.A. BURFORD, *The Economics of Greek Temple Building. Proceed. of the Cambridge Philol. Society*, 191, 1965, pp. 21-34; M. FINLEY, *Technical Innovations and Economic Progress in the Ancient World*, *The Economic History Review*, 1965, pp. 24-25, et évocation de ces problèmes dans P. VIDAL-NAQUET, *Economies et Sociétés en Grèce ancienne*, Collection U 2, Colin, 1972, pp. 300-307 et 327-330.

à la couverture où les incertitudes sont trop grandes. Dans les prix indiqués, il n'est jamais tenu compte des toits. Nous avons classé ces données chiffrées suivant les diverses phases de la construction pour lesquelles les prix varient, mais nous sont donnés par des documents écrits: l'extraction, le transport, la mise en place et, en partie seulement, le ravalement[2]. Chacun de ces postes a été évalué et calculé en tenant compte des prix de revient propres à chacun.

Si l'évaluation du cubage assure une base relativement solide, les incertitudes commencent avec les estimations de prix. En effet les documents directs relatifs aux constructions de Grèce occidentale sont rares et nous n'avons sur aucun site des comptes ou des devis comparables à ceux que les fouilles ont rendus pour Athènes, Eleusis, Delphes, Délos ou Epidaure. Nous avons donc procédé par analogie, sans nous dissimuler les incertitudes qui en résultent. Nous avons choisi comme éléments de nos calculs les prix tirés des comptes d'Epidaure et quelquefois de ceux de Delphes, car la nature des matériaux est comparable: tuf, calcaires plus ou moins durs, d'égale densité et présentant les mêmes problèmes de taille et de mise en oeuvre. Les prix tirés des comptes du Parthénon ou de l'Erechtheion ne sont donnés qu'à titre de comparaison, mais ne peuvent être utilisés comme élément d'appréciation, pas plus que ceux du Didymeion, car ils s'appliquent aux marbres et au travail du marbre. Or, on peut constater que pour ce matériau, les prix de revient sont beaucoup plus élevés et sur un poste identique (taille des cannelures, taille des chapiteaux ou des blocs de

2) Pour toutes ces opérations, les problèmes techniques qu'elles soulèvent, et les indications que nous fournissent les monuments et les textes, nous renvoyons à notre ouvrage: *Manuel d'Architecture grecque*, I, *Matériaux et techniques*, pp. 163-219.

frise) ils peuvent être doublés ou triplés par rapport aux prix des calcaires.

Mais que valent ces calculs avec des prix de base du IVe s., attestés dans le Péloponnèse, sur des chantiers limités, pour évaluer des prix de revient concernant des édifices du VIe s., des chantiers très différents dont nous ne pouvons pas estimer les conditions économiques, politiques ou sociales? Nous n'avons pas le moyen d'estimer les marges d'erreur, car les tablettes de Locres[3] qui pourraient fournir des éléments de comparaison, sont elles mêmes plus tardives (IVe/IIIe siècles) et donnent les montants des prêts pour certains travaux, sans que nous soyons assurés du coût exact des travaux auxquels les sommes sont affectées. D'autre part, quelle est la valeur relative de la monnaie entre les deux régions et les deux époques? Nous ne saurions le dire.

Il en résulte que les chiffres auxquels nous aboutissons n'ont qu'une valeur très relative. Il nous fournissent un ordre de grandeur, en nous permettant toutefois de comparer cette échelle avec les chiffres mieux connus des cités de Grèce propre. Ce résultat nous suffisait pour le premier stade de notre recherche.

Nous résumons tous nos calculs dans ces quelques lignes où nous notons le cubage calculé des matériaux fournis, taillés et mis en place, mais non ravalés, ni sculptés, ensuite le prix de revient, en talents (6.000 drachmes) de ces diverses opérations d'après les prix tirés des comptes d'Epidaure et dans la troisième colonne le chiffre global évalué, d'après les proportions dégagées des autres textes d'Epidaure, de Delphes et d'Eleusis pour l'ensemble

3) On se reportera maintenant à la publication de A. DE FRANCISCIS, *Stato e Società in Locri Epizefiri* (l'*Archivio dell'Olympieion Locrese*), Naples, 1972.

de l'édifice (évaluation qui varie entre 2,5 et 3,5 fois les prix de base; nous avons choisi une moyenne de 3).

			en talents
POSEIDONIA			
Temple de Héra I (Basilique)	3 565 M3	28	84
Temple d'Athèna	2 769 m3	20	60
Temple de Héra II	10 962 m3	76	228
Temple du sanctuaire du Selé	2 200 m3	16	48
		soit un total de	420 talents
SELINONTE			
Temple C	7 643 m3	61	183
Temple D	6 700 m3	54 1/2	165
Temple F	5 550 m3	41	123
Temple G	27 à 28 000 m3	190	570
		(sans compter le dallage qui ne fut pas exécuté)	
		soit un total de	I 269 talents
AGRIGENTE			
Temple d'Héraclès	9 000 m3	72	216
Temple de Héra Lacinia	3 200 m3	26	78
		(avec le soubassement)	
Temple de la Concorde	2 500 m3	18	54
			+4 (pour le dallage)
Olympieion	55 900 m3 (3)	504	I 512
	soit au total		I 864 talents

A titre de comparaison, rappelons que les calculs vraisemblables de J. Stranier permettent d'évaluer à 9050 m3 les fournitures de marbre pour le Parthénon, soit un coût de 500 talents;

4) Chiffres légèrement différents de ceux donnés par O. Puchstein qui estime à 65.000 blocs les fournitures, avec cubage unitaire de 1 m^3, 16, mais les dimensions des blocs varient; notre estimation ne comprend pas les soubassements qui par comparaison avec le temple G de Sélinonte pourraient avoir absorbé 6.500 à 7.000 m^3, ce qui nous rapprocherait du chiffre de O. Puchstein. Le total du prix varierait alors entre 1.512 et 1.620 talents.

les Propylées sont estimées à 200 talents. A Epidaure, A. Burford sur les bases que nous avons utilisées estime à 250/290 talents l'ensemble des dépenses faites pour le temple d'Asclépios (23 talents), la tholos (40 à 60) et les constructions du IVe et du début du troisième siècle[5]. Annexes (temple d'Artémis: 8 à 10; Abaton: 10 à 15; Théâtre, env. 100 talents). D'après Hérodote (11, 180), le temple d'Apollon à Delphes, au VIe S., serait revenu à 300 talents.

Quelques observations se dégagent d'abord de la lecture de ces chiffres.

1) Même en tenant compte des marges d'erreur que nous ne dissimulons pas, l'importance des sommes est mise en valeur par les comparaisons qu'elles impliquent. Toutes les constructions du temple d'Asclépios à Epidaure représentent à peine la moitié du temple G de Sélinonte qui termine un programme déjà considérable. Le caractére démesuré de l'Olympieion d'Agrigente est souvent souligné, mais imagine-t-on qu'il représente des dépenses trois fois supérieures à celles du Parthénon? Tous ces programmes à l'échelle de la Grèce, apparaissent, financièrement comme architecturalement, gigantesques, et de beaucoup supérieurs à ceux mêmes des grandes constructions d'Asie Mineure, car la pluralité des chantiers et des édifices s'allie à la démesure des proportions, aussi bien à Sélinonte qu'à Agrigente.

2) Il importe en outre de comparer la durée de réalisation, qui implique des financements continus et accélérés. A Sélinonte, c'est vers 560 que le premier des grands temples, le temple C, est mis en chantier et c'est vers 470/460 que s'élève le temple E et se termine son voisin, le temple G. Les temples A et O de l'acropole

5) A. BURFORD, *o.c.*, p. 193 sq. où sont donnés les détails des prix de revient qu'il est inutile de reprendre ici.

sont plus récents, mais nous n'en n'avons pas tenu compte dans nos calculs. Certes des ralentissements ou des à-coups se produisent, comme on le voit dans l'échelonnement des mises en place des diverses parties de la colonnade au temple G et dans les transformations ou arrêts que G. Gullini a décelés dans les soubassements du temple. E qui se dresse sur la plate-forme d'un édifice sans doute mis en place dans le dernier quart du VIe S. C'est en moins d'un siècle que l'ensemble architectural fut réalisé; et on n'oubliera pas de tenir compte des énormes travaux exigés par l'aménagement du sanctuaire de l'acropole vers 530/520 avec les terrassements (30 à 40.000 m3 de remblais), la construction du mur à gradins (env. 10.000 m3 de blocs taillés, soit environ 50 ou 60 talents) et la construction du rempart vers la fin du VIe s., en liaison avec les aménagements urbains. A Agrigente, les travaux commencent vers 500 avec le temple d'Héraclès et se terminent vers 430/420 av. J. C.; à Poseidonia, la Basilique peut remonter vers 540; au tournant des VIe et Ve siècles se placent les temples d'Athéna et de Héra du Sélè, puis vers 460/450 le temple de Héra II. Les délais sont courts, si nous pensons aux difficultés que rencontrent les chantiers des autres parties du monde grec: la longue quête des responsables des chantiers de Delphes, les manipulations monétaires de Périclès pour l'Acropole, l'échelonnement sur 30 ou 40 ans de la construction de la tholos d'Epidaure dans un aménagement du sanotuaire commencé vers 390/380 avec le temple d'Asclépios et achevé en plein IIIe siècle, avec les temples mineurs. Et il en est de même sur les grands chantiers d'Asie Mineure.

3) Il s'agit donc de chantiers continus et non pas d'efforts ponctuels portés sur des opérations limitées, ce qui implique le maintien d'une main d'oeuvre permanente qu'il faut entretenir, conserver et renouveler, ce qui laisse percevoir des problèmes

délicats à résoudre. Car la main d'oeuvre spécialisée est un problème permanent qu'affrontent les cités grecques[6]. Quelques indices permettent de comprendre qu'il ne fut pas toujours aisément réglé par les puissantes cités coloniales de l'ouest. Mais la stabilité et la continuité des chantiers expliquent, dans une certaine mesure, l'originalité et la permanence des caractères techniques et stylistiques propres à chaque groupe: l'ensemble Sybaris-Métaponte-Poseidonia, les ateliers sélinontins révèlent des traditions locales ou régionales qui sont conservées par l'absence de coupure dans l'exécution des constructions.

Ces constatations amènent à formuler deux séries de questions relatives les unes aux modes de financement, les autres au recrutement et à la nature de la main d'oeuvre.

Quel fut d'abord le mode de financement de ces grands chantiers? Et peut-on prendre quelque idée de l'origine et de la distribution des fonds consacrés à ces programmes de construction?

Pour mieux fixer les aspects particuliers des cités occidentales, rappelons que les grands programmes des cités grecques et des sanctuaires font toujours l'objet de financements exceptionnels qui prennent le relai des ressources normales toujours insuffisantes. Sur les finances régulières de la cité ou du sanctuaire, on assure les constructions de petite importance et les réparations courantes; le pourcentage de ces dépenses reste faible; aux Ve et IVe S., à Athènes, on peut les évaluer à quelques dizaines de talents (20 ou 30) pour un montant de ressources qui varient entre 1.200 et 1.500 talents.

6) A. BURFORD, *o.c.*, p. 191 sq.. Les comptes de Delphes au IVe S. et ceux d'Epidaure, les comptes des hiéropes à Delphes laissent reconnaître les difficultés de recrutement des artisans spécialisés; ils viennent des cités voisines ou lointaines (Corinthe, Argos, Béotie, etc.); des contingents sont souvent envoyés par les cités pour manifester une aide officielle. Les techniciens suivent souvent les matériaux que livre leur cité, qu'il s'agisse de marbriers ou de charpentiers.

A Délos, à Delphes les sommes prélevées sur les caisses sacrées pour les travaux courants sont du même ordre. Mais lorqu'il s'agit de mettre en chantier un édifice important, le financement est cherché vers les ressources extérieures: contributions exceptionnelles, dons, quêtes, interventions de mécènes, impôts exceptionnels. On sait comment Périclès a fait financer les constructions de l'Acropole entre 449 et 432 av. J. C., ces programmes dépassant largement les possibilités du budget normal de la cité, évalué d'après Démosthène et Xénophon à environ 400 talents par an, alors que le tribu rapportait 800 à 900 talents. A Delphes, aussi bien au IVe S. qu'au VIe S., il faut aller quêter à l'extérieur et la construction du temple d'Apollon s'étend sur 30 ans. On connaît les difficultés des chantiers de Didymes au IIIe siècle et un décret de Milet en l'honneur d'Antiochos 1 après la construction du grand portique à revenus locatifs de l'agora Sud révèle les moyens extraordinaires nécessaires à la riche cité milésienne. De nombreux textes mentionnent les contributions exceptionnelles, les *épidoseis*, demandées aux citoyens pour les constructions civiles, en particulier les fortifications. Et il est inutile de rappeler comment cette situation a fourni aux princes et rois hellénistiques, attalides, séleucides et lagides, un moyen essentiel de leur politique auprès des cités et des sanctuaires en contribuant largement aux travaux de construction dont ils assumaient parfois la charge entière, tant en argent qu'en personnel spécialisé.

Pouvons-nous avoir quelque idée des moyens de financement utilisés par les cités de Sicile ou de Grande Grèce? Quelque textes permettent d'entrevoir la solution.

A Syracuse, la construction du temple d'Athéna fut assumée par un particulier, Agathoclès, d'après Diodore, VIII, fgt 11, 1-2: «Agathoclès, chargé de diriger la construction du temple d'Athéna,

en fit la dépense sur ses propres biens; il choisit les plus belles pierres de taille et en fit bâtir pour lui-même une très belle maison. La divinité s'en vengea; Agathoclès fut frappé par la foudre et périt dans les flammes de sa maison. Les Géomores déclarèrent que ses biens appartenaient à l'Etat, malgré les protestations des héritiers qui prouvaient qu'Agathoclès n'avait rien pris sur les fonds réservés au culte». Texte intéressant à un double titre qui témoigne de l'intervention du finanoement privé et d'autre part, le lien éventuel entre les constructions et la caisse sacrée du sanctuaire, puisque l'action des défenseurs s'appuie sur l'absence de toute compromission à l'égard des biens du sanctuaire; mais il n'est pas fait mention de fonds de la cité.

Thucydide, à propos de Syracuse et de.Sélinonte, au moment de l'expédition de Sicile de 414 av. J. C. fait allusion à cette double source de financements, les particuliers et les sanctuaires. (VI, 20): «Elles (Sélinonte et Syracuse) ont chez elles en nombre, de l'infanterie lourde, des archers, des gens de trait, en nombre également des vaisseaux de ligne... et, quant à l'argent, il n'en manque pas chez les Sélinontins, que ce soit chez les particuliers ou dans les caisses sacrées». Syracuse en outre, perçoit d'importantes contributions des peuples barbares (des populations indigènes). Il apparait évident, aux yeux des contemporains, que la richesse de ces cités reposait non seulement sur les ressources propres à l'Etat, mais sur les contributions des particuliers et sur les revenues sacrés qui fournissaient sans doute une part essentielle des dépenses consacrées aux chantiers des temples. Un autre témoignage de Diodore est formel, à propos de la construction d'un temple aux déesses mères dans sa ville natale (IV, 80, 5-6): «Ainsi on leur construisit un temple, remarquable non seulement par ses proportions, mais digne d'étonnement par les dépenses consacrées

à la construction. N'ayant pas de pierre de qualité sur leur propre territoire, ils l'amenaient depuis le territoire de la ville voisine, Agyrium, bien que les cités fussent distantes d'environ 100 stades et que la route nécessairement utilisée pour le transport des pierres fût rude et difficile. Pour cette opération, ils construisirent des charriots à quatre roues et firent le transport des blocs avec cent attelages de boeufs. Grâce à l'abondance des biens sacrés dont ils étaient pourvus, la qualité de leur ressources leur faisait mépriser les dépenses. Peu de temps avant moi, les déesses possédaient un troupeau de 3.000 vaches sacrées et de vastes étendues de terres au point d'en tirer de très grands revenus». Ce passage éclaire aussi les textes des archives du temple de Zeus à Locres qui révèlent l'aide financière fournie par le sanctuaire à la cité pour ses constructions. Les offrandes publiques ou privées constituaient une bonne part du « trésor» des temples. L'inscription du temple G de Sélinonte, de la deuxième moitié du Ve S., mentionne la consécration, à l'occasion d'une victoire (peut-être celle de 413 sur Nicias et les Athéniens) d'un bouclier en or d'un poids de 60 talents.

Il semble donc que les modes de financement des grands travaux ne soient pas tellement différents de ceux que les textes nous font mieux connaître en Grèce proprement dite; ils en diffèrent seulement par le volume des fonds mis en circulation; la richesse privée est sans doute beaucoup plus considérable et peut intervenir plus efficacement; les ressources propres des sanctuaires apparaissent également très fortes, dues, pour une bonne part, aux rapports des terrains sacrés. On rencontre encore une fois ici le problème de la distribution des terres et de la part qui pouvait être attribuée aux dieux au moment de la fondation de la colonie, ou

des transferts éventuels entre la propriété privée et les terres réservées à la cité ou aux sanctuaires.

En outre, on aimerait pouvoir mieux cerner quelques autres problèmes de caractère économique liés à l'emploi de ces ressources. Quels étaient les modes de paiement? Recrutement direct par les maîtres d'oeuvre et les responsables des chantiers ou, comme on le devine à travers les comptes de l'Erechtheion et aussi dans les colonies grecque de Russie méridionale, recrutement et paiement d'une main d'oeuvre par l'intermédiaire de chefs de groupes ou d'ateliers, traitant avec les autorités responsables pour la fourniture d'une main d'oeuvre servile ou étrangère? Dans quelle mesure les fonds ainsi dépensés par les particuliers ou les caisses sacrées étaint-ils répartis dans les divers niveaux de la société? Quels pouvaient être leurs rapports avec le système économique de la cité? Etaient-ils consommés en circuit fermée ou venaient-ils irriguer une circulation monétaire et financière «en spirale» qui remettait ces ressources exceptionnelles dans l'ensemble de l'économie de la cité? Tout autant de questions que des recherches approfondies devraient envisager.

Mais d'autres problèmes surgissent concernant la main d'oeuvre engagée sur ces grands chantiers. En effet si de telles constructions impliquent la disposition de ressources financières considérables, elles impliquent aussi l'existence d'une main-d'oeuvre également très importante. Les problèmes sont de deux ordres; ils concernent d'abord la main d'oeuvre spécialisée, les maîtres d'oeuvre, les architectes, les tailleurs de pierre, les maçons, les charpentiers, les artistes chargés de la décoration (sculpture et peinture). Mais leur action exige l'emploi d'une main d'oeuvre nombreuse et variée, utilisée dans les carrières, pour les transports, sur les chantiers aux travaux multiples qu'impliquent les diverses phases de la

construction, de la préparation et de la mise en oeuvre des matériaux. Pouvons-nous ici encore prendre une idée assez précise et concrète des divers problèmes relatifs à l'origine et à l'emploi de cette main d'oeuvre, à sa place dans les cadres sociaux des cités coloniales?

La main d'oeuvre spécialisée a constitué, semble-t-il, un problème permanent pour les cités grecques. Toutes les sources attestent la rareté de cette main d'oeuvre et laissent percevoir les efforts poursuivis par les cités pour en assurer le recrutement et en tirer certains profits, en cas de transfert. Les textes épigraphiques attestent l'importance de ces transferts. Les chantiers de l'Acropole avaient attiré à Athènes, dans la deuxième moitié du Ve S. un groupe important d'ouvriers spécialisés, dont la variété apparaît encore à la fin du siècle dans les comptes de l'Erechtheion[7]. Devenue disponible cette main d'oeuvre se disperse dans les zones d'influence athénienne, là où s'ouvrent de nouveaux chantiers et c'est ainsi que la tradition architecturale se retrouve à Délos, dans le Péloponnèse jusqu'en Asie Mineure à la fin du Ve S. et au début du IVe S. Elle atteste une relative migration de la main d'oeuvre spécialisée. La cité elle même «exporte» ses spécialistes; Athènes envoie à Argos des charpentiers et des maçons athéniens pour la contruction des fortifications. Un phénomène comparable se produit au IVe S., lorsque les chantiers d'Epidaure et de Corinthe se ralentissent, les équipes se retrouvent à Delphes où commencent les travaux de construction du temple et divers aménagements du sanctuaire. Divers décrèts réglementent la circulation de la main d'œuvre

7) Cf. article de J. Randall, analysant la constitution des «équipes» composées de 4 ou 5 spécialistes (métèques ou esclaves), de même spécialité, travaillant sous la direction et pour le compte d'un patron, en général citoyen, qui est responsable des contrats et des paiements. (J. Randall)

spécialisée qui, parfois, ne peut quitter la cité sans autorisation[8]. Les mêmes problèmes se sont posés aux cités de Sicile et de Grande Grèce. Les textes en témoignent. Denys I, après 399 av. J. C., fait un gros effort pour attirer la main d'oeuvre spécialisée sur les chantiers des fortifications de Syracuse: «Aussitôt, il rassembla des ouvriers qu'il fit venir en partie des villes soumises à son autorité, en partie de l'Italie, de la Grèce et même des états Carthaginois; il les attira par la promesse d'un fort salaire». (Diodore, XIV, 41, l-3). Les mêmes exigences imposent, à Délos comme à Epidaure, des salaires plus élevés pour les spécialistes, architectes ou artisans, qu'on fait venir de l'extérieur; ils reçoivent même des indemnités de déplacement.

On ne connaît pour la Sicile que trois noms d'architectes ou de maîtres d'oeuvres, parmi tous ceux qui ont travaillé sur ces nombreux chantiers: Epiklès, qui a laissé sa signature sur les degrés de la krépis du temple d'Apollon à Syracuse; habile technicien sans doute, dans la tradition des architectes de l'époque archaïque, plus fiers de leurs prouesses techniques, comme l'étaient Théodoros ou Rhoikos, que de leur originalité artistique; Phaiax, à Agrigente, était le grand maître d'oeuvre des travaux exécutés par la cité avec les prisonniers carthaginois (Diod., XI, 25): «L'architecte qui dirigeait ces travaux s'appelait Phaiax»; Damocopos, encore à Syracuse, qui construisit un théâtre de plan trapezoïdal pour Hiéron I. Tous les autres sont restés dans l'anonymat, parce qu'ils furent plus des techniciens que des artistes proprement dits.

Si les sources écrites restent rares, le témoignage des monuments nous renseigne parfois sur l'origine de cette main d'oeuvre attirée par les cités coloniales. L'analyse des caractères techniques

8) *IG*, I², 105, l. 13-15; 112, 212, l. 59-63.

et stylistiques des monuments à laquelle nous sommes en train de procéder laisse reconnaître quelques parentés significatives.

A Syracuse comme à Mégara Hyblaea, les constructions les plus anciennes appartiennent à la stricte tradition corinthienne; elles relèvent du style dorique le plus sévère et le plus strict, avec ses proportions massives, sa lourdeur, ses techniques de force dont nous avons l'exemple dans les deux premiers temples d'Apollon à Corinthe. Lorsque, dans le dernier tiers du VIe S., un courant d'influences ioniennes se produit, on peut situer l'origine des nouveaux artisans quelque part dans la région de l'Eolide (Phocée ou Smyrne); le style des chapiteaux ioniques de Syracuse, le style des décors de Mégara Hyblaea et de Syracuse avec leurs feuilles creusées et leur nervure médiane accentuée, la présence de pièces architecturales à grandes volutes dans les monuments religieux ou funéraires de Mégara évoquent un style éolique plus fleuri et plus chargé, mais dont l'origine n'est pas douteuse.

A Sélinonte, les premières architectures monumentales révèlent d'emblée un style déjà plus évolué et il se forme très vite, en architecture comme en sculpture, une tradition proprement sélinontine où les apports orientaux sont beaucoup plus sensibles et plus subtilement assimilés qu'à Syracuse. L'originalité des plans comme des formes est certaine et on assiste à une longue continuité des techniques, des décors, des structures. C'est évidemment l'indice d'une main d'ouvre permanente, fixée par la continuité des travaux qui ont retenu les spécialistes et ont permis sur place des transmissions de techniques et de procédes d'atelier que seule rendait possibles l'abondance des ressources financières et l'ampleur des moyens mis en oeuvres pendant un siècle environ.

Un autre groupe homogène de spécialistes est attesté dans l'aire des colonies de Grande Grèce, Sybaris, Métaponte et Poseidonia.

Il s'agit d'une main d'oeuvre dont certains éléments proviennent à la fois de Sparte et sans doute aussi du N.O. du Péloponnèse, mais qui, là aussi, constitue ces traditions soigneusement maintenues du milieu du VIe S. au deuxième tiers du Ve S. Les plans, différents de ceux de Sicile, les structures d'entablement, les motifs décoratifs, certains détails de technique, l'aspect des charpentes et des toitures révèlent l'unité et la permanence de ces ateliers de techniciens.

Les diverses cités ont su maintenir, pendant plusieurs générations, des spécialistes que la durée et la continuité des chantiers empêchaient d'émigrer vers d'autres centres. uelle était la place de cette main d'oeuvre dans l'organisation de ces cités, dont l'économie était essentiellement agraire? Nous hésitons pour l'instant à formuler une hypothèse.

Avons-nous plus de chance de saisir quelques aspects de la main d'oeuvre spécialisée? Problème important aussi bien au point de vue économique que du point de vue social, car cette catégorie d'ouvriers est numériquement considérable. En effet, ces chantiers exigent pour l'extraction des matériaux d'abord des équipes nombreuses. Ils emploient essentiellement les calcaires locaux, mais n'hésitent pas à choisir les meilleurs, comme en témoigne le texte de Diodore sur les carrières d'Argyrium. A Sélinonte, les carrières de Rocche di Cusa permettent d'évoquer l'importance de ces exploitations. Elles sont à une dizaine de kilomètres de l'acropole de Sélinonte et ici encore les transports veulent des attelages fournis, en bêtes et en hommes. Les textes d'Eleusis, commentés par G. Glotz, les inscriptions de Didymes publiées par Rehm revèlent l'importance de ce poste en particulier pour les transports par terre; l'entretien des routes, la fabrication des moyens de transport, la conduite des attelages

mettent en action des équipes nombreuses. Et il en va de même pour les manutentions sur le chantier. Les estimations de A. Burford, établies par comparaison avec les comptes de l'Erechtheion[9] paraissent faibles; car à l'Erechtheion, il s'agit d'un chantier en voie d'achèvement; et les travaux sont des finitions réclamant des spécialistes. Quelques dizaines de spécialistes en effet suffisent à mener le chantier et A. Burford estime à environ deux cents le nombre des ouvriers qualifiés qui ont pris part à la construction du temple d'Asclépios pendant les 4 ans et 8 mois qu'ont duré les travaux. Mais le chantier est très petit par rapport à ceux de Sélinonte ou de Poseidonia où les proportions des édifices sont d'une autre ampleur, exigeant par conséquent pour la manipulation des blocs une main d'œuvre non spécialisée très nombreuse; c'est par milliers à Sélinonte que des carrières aux échafaudages des temples il faut compter les ouvriers.

Quelques chiffres fournis par Diodore (XIV, 1, 6) à propos de la construction de l'enceinte des Epipoles, à Syracuse, par Denys l'Ancien vers 401/400 donnent une idée des exigences de ces chantiers : «Voulant mener cette construction rapidement, il (Denys) réunit les paysans du territoire, parmi lesquels il choisit 60.000 hommes habiles; il leur répartit la région à fortifier. Pour chaque stade, il désigne un architecte (maître d'œuvre) et pour chaque plèthre (env. 30 mètres) un maître maçon et sous les ordres de ces maîtres, il attribua pour chaque plèthre 200 ouvriers non spécialisés. En outre, d'autres ouvriers, en foule, procédaient à l'extraction des matériaux non travaillés et 6.000 attelages de bœufs assuraient le transport des matériaux sur place... Et Denys, pour exciter l'ardeur de cette troupe, offrait des dons importants

9) A. BURFORD, *o.c.*, pp. 191-193.

à ceux qui avançaient le plus dans leur travail, pour les architectes comme pour les maçons et les ouvriers».

Et ce texte, outre les indications numériques qu'il fournit, identifie une première source de la main d'œuvre: la réquisition de la population de la chôra, les paysans indigènes du territoire, soumis plus ou moins directement aux Géomores, aux grands propriétaires syracusains. Réquisition directe ou prestation imposée aux propriétaires? Nous l'ignorons. Mais le fait est à retenir.

La main d'œuvre servile était sans doute importante, mais les textes ne nous permettent aucune évaluation de son pourcentage. Elle était sûrement beaucoup moins nombreuse que dans les colonies de la Mer Noire où un système de recrutement était organisé par les roitelets indigènes et à leur profit[10].

Mais les prisonniers de guerre ont constitué un apport fort appréciable et ils ont permis aux Agrigentins tout particulièrement d'exécuter avec rapidité de vastes programmes de construction et d'embellissement après la victoire d'Himère. Rappelons le texte de Diodore (XI, 25, 12): «Les villes mirent à la chaîne les prisonniers de guerre qui leur étaient échus en partage et *les employèrent aux travaux publics*. Les Agrigentins qui avaient reçu la plus forte part de prisonniers s'en servirent pour embellir leur ville et les environs. Le nombre de ces prisonniers était si grand que beaucoup de particuliers en avaient jusqu'à cinq cents... La plupart appartenaient à l'Etat; ils taillaient la pierre qui devait servir à la construction des plus grands temples des dieux ainsi qu'à la construction des égoûts souterrains pour l'écoulement des eaux hors de la ville, ouvrages remarquables, quoique vils par

10) Cf. les observations de D. PIPPIDI, dans *Problèmes de la terre en Grèce*, 1973, pp. 63-82.

leur destination. L'architecte qui dirigeait ces travaux s'appelait Phaiax».

Les esclaves de l'État étaient affectés aux chantiers, mais, comme on le voit à Milet et au Didymeion, il est possible que les particuliers aient aussi loué leurs esclaves à la cité pour renforcer la main d'œuvre nécessaire.

Esclaves, prisonniers de guerre, contingents de population indigène, tels sont les éléments qui paraissent constituer la main d'œuvre non spécialisée des chantiers, mais aucun texte ne nous permet de déceler les formes de l'emploi: recrutement direct, contrats, paiement direct ou par l'intermédiaire de recruteur? Tout autant de questions sans réponse.

Notons seulement deux observations concernant l'emploi de la main d'œuvre indigène. Si, à Syracuse, le système de la mise en valeur des terres est assez bien connu et si on peut se faire une idée des relations des populations indigènes avec les Grecs, en particulier dans les cités satellites formant la «couronne» de la métropole, Camarina, Eloro, Akrae, les faits sont moins nets à Géla, Sélinonte, Agrigente. Les cités n'auraient-elles pas trouvé, avec le travail plus ou moins contraint sur les chantiers de construction une solution aux problèmes sociaux que pouvait poser l'occupation des terres au profit des citoyens grecs?

Cette hypothèse pourrait trouver une confirmation dans la façon, où, au IVe S., se produit la diffusion des techniques de construction helléniques dans les villes indigènes, en particulier en Grande Grèce. Des enceintes en grand appareil, de technique grecque, plus ou moins soignée, des aménagements de sanctuaires, des transformations de l'habitat révèlent une expérience certaine des modes de construction hellénique, mais réalisées avec quelques incertitudes et maladresses. Ouvrages élevés non par des spécialistes

listes grecs qui seraient venus des cités, mais par des ouvriers ayant travaillé sur les grands chantiers et ayant acquis ainsi une expérience suffisante pour devenir maîtres de chantier dans leurs bourgades d'origine. On aurait ainsi, par l'intermédiaire des chantiers de construction, une transmission originale de l'hellénisation des villes de l'intérieur par des ouvriers indigènes formés au contact de la main d'œuvre spécialisée d'origine grecque.

En conclusion, quelques observations assurées peuvent être déjà retenues et des hypothèses de recherche méritent de fixer notre attention.

Il paraît certain que l'essentiel du financement des ensembles religieux des cités grecques de Sicile et de Grande Grèce est assuré par les ressources propres des sanctuaires, avec un apport certainement important des fonds privés. Comme en Grèce ou en Asie Mineure, les grands programmes architecturaux ne relèvent pas des ressources normales des cités, ce qui explique, dans une certaine mesure, leur continuité; ils sont moins dépendants des fluctuation politiques. Dès lors, se trouvent posés d'une façon précise les problèmes relatifs à l'origine des ressources des sanctuaires et ceux des «terres sacrées» qui leur sont attribuées.

Mais les modes de paiement, le détail des modalités de financement restent encore incertains. Y avait-il recrutement direct de la main d'œuvre au service du sanctuaire et paiement des salaires par les maîtres d'œuvre? Procédait-on par contrats et avec qui? Quel contrôle la cité exerçait-elle? Aucun texte comparable aux devis et aux comptes des grands sanctuaires de Grèce ne permet de répondre.

On perçoit très clairement la préoccupation constante des cités coloniales de recruter une main d'œuvre spécialisée par des appels d'offre alléchants et ensuite de la fixer et la retenir

grâce à la continuité des chantiers. Ainsi on constate la formation d'ateliers et de traditions bien définies qui attestent une relative stabilité de la main d'œuvre spécialisée, phénomène assez différent de la mobilité reconnue des artisans et des artistes en Grèce.

La main d'œuvre non spécialisée pose des problèmes importants par sa quantité même. Les prisonniers de guerre ont fourni une bonne partie de ces contingents. Quelle fut la part de l'esclavage? Difficile à fixer, elle paraît moins systématique et moins prépondérante que dans les cités de l'Est, en particulier dans les colonies de la Mer Noire. Mais le problème est sans doute à préciser.

La réquisition de la main d'œuvre indigène est assurée à Syracuse. Mais les indices relevés dans l'évolution des techniques architecturales dans les sites indigènes par diffusion des modes de construction hellénique laissent supposer, avec beaucoup de vraisemblance, une participation importante de la population indigène dans le travail des chantiers. Ces ouvriers ont ensuite construit dans leurs villes comme ils avaient appris à le faire dans les cités grecques. Mais quelle était leur situation dans ces chantiers? Réquisition pure et simple? Compensation pour absorber une population dépossédée? Convention passée avec des groupes, des chefs indigènes? Tout autant de problèmes sur lesquels l'examen attentif des sources et des témoignages archéologiques peut encore apporter bien des éléments.

En cherchant à chiffrer les dépenses consacrées à ces ensembles architecturaux, même avec une valeur très approximative, nous avons voulu attirer l'attention sur les problèmes qu'ils soulèvent, en dehors de leur importance artistique, dans l'histoire financière, économique et sociale des colonies grecques de Sicile et de Grande Grèce.

ROLAND MARTIN

APPUNTI SULLA FUNZIONE DELL'ARTIGIANATO NELL'OCCIDENTE GRECO DALL'VIII AL IV SEC. A.C.

La problematica proposta all'archeologo da questo convegno è senza dubbio difficile, e ciò non per limiti intrinseci alla documentazione archeologica; infatti, se disponessimo di un quadro esauriente della produzione in un determinato ambiente, dovremmo necessariamente essere in grado di cogliere gli elementi di struttura di quella determinata formazione socio-economica. Tuttavia l'episodicità degli scavi, l'assenza o l'inadeguatezza delle pubblicazioni, rendono lontana questa prospettiva ottimale: è possibile oggi soltanto cercare di elaborare quegli strumenti di metodo che possano consentire una interpretazione dei dati.

In queste condizioni, un tentativo di sintesi è impossibile; si può solo procedere ad una campionatura di situazioni privilegiate, accettando in partenza il limite di costruire un discorso colmo di lacune e forse, per ciò stesso, arbitrario.

Nonostante questi limiti, ben chiari a chi scrive, è sembrato utile tentare di verificare un assunto di metodo: se si vuole comprendere la problematica socio-economica del mondo antico, occorre definire accuratamente il ruolo che una funzione determinata — e qui si prescegliera quella dell'artigianato — gioca all'interno di una specifica formazione economica e sociale.

1. *L'ambiente indigeno a contatto con la colonizzazione greca.*

Alla fine del IX sec. a.C. i rapporti tra il mondo egeo e la

costa tirrenica, dopo la pausa succeduta al tramonto della civiltà micenea, sembrano riprendere con rinnovata intensità. Navi provenienti dalle Cicladi e forse anche dall'Attica toccano le coste della Campania settentrionale e dell'Etruria meridionale, scambiando i prodotti dell'artigianato greco con le materie prime di cui l'ambiente indigeno era ricco, e soprattutto con i metalli provenienti dalle coste populoniesi e dall'isola d'Elba.

Il segno tangibile di questa frequentazione pre-coloniale è rappresentato dalla ceramica, costituita essenzialmente dalle coppe medio-geometriche con decorazione a *chevrons*, del tipo documentato nei corredi delle tombe 3 e 29 di Cuma preellenica.

Se ancora nel 1958 G. Vallet, alla luce della documentazione allora disponibile, poteva dubitare che queste coppe fossero anteriori alla fondazione delle più antiche colonie, affermando comunque che esse erano tutt'al più indizio di scambî occasionali ed episodici, in pochi anni la documentazione si è sensibilmente accresciuta; inoltre una migliore conoscenza della cronologia relativa dei contesti indigeni ha consentito di precisare meglio la loro posizione nel tempo.

Varî esemplari di coppe a *chevrons* sono stati rinvenuti nei recenti scavi di Veio, Capua e Pontecagnano; singoli esemplari provengono da Vetralla[1] e da Villasmundo fra Megara Hyblaea e Leontini[2]. Non occorre qui ritornare analiticamente su questa problematica che è stata trattata esaurientemente nel Convegno sui problemi della più antica colonizzazione greca, organizzato nel 1968 dalla rivista *Dialoghi di Archeologia*[3]. Basterà ricordare la più interessante delle conclusioni cui si pervenne allora: la frequentazione

1) *Nuove Letture di Monumenti Etruschi*, Firenze 1971, pp. 17 ss., fig. 2 a p. 22.

2) *Archeologia nella Sicilia Sud-Orientale*, Napoli 1973, p. 57.

3) *Incontro di studi sugli inizi della colonizzazione greca in Occidente* (*Napoli-Ischia 29 febbraio - 2 marzo 1968*), in *Dialoghi di Archeologia* III, 1969, nn. 1 -2.

greca pre-coloniale, se pure rimane un fenomeno limitato e cronologicamente circoscritto a poco più di un quarto di secolo, ebbe tuttavia importanti ripercussioni sull'ambiente indigeno.

È proprio verso la fine del IX sec. a.C. che, nelle necropoli dell'Etruria meridionale, il patrimonio formale della ceramica e dei bronzi subisce sostanziali modificazioni; si avvertono, tra corredo e corredo, notevoli disparità di ricchezza. Come era da attendere, questi fenomeni si osservano proprio in quei centri nei quali il contatto con le correnti greche pre-coloniali è documentato in maniera sensibile dall'importazione di ceramica greca. Nell'Etruria meridionale costiera il precoce contatto con il mondo egeo segna, già alla fine del IX sec. il passaggio dalla I alla II fase della prima età del ferro.

Se l'apporto culturale greco contribuì in maniera determinante a questo mutamento, la reazione dell'ambiente indigeno risultò varia ed articolata, e ciò dipese non soltanto dalla maggiore o minore prossimità ai centri d'irradiazione, ma anche dalle profonde diversità di organizzazione esistenti tra i vari gruppi culturali indigeni.

Per quanto riguarda la Campania, l'ambiente indigeno esposto in maniera più immediata alla frequentazione greca pre-coloniale non può considerarsi omogeneo. I centri «villanoviani» sembrano in possesso di una organizzazione accentrata, che si riflette nell'esistenza di grossi abitati. I terreni destinati agli usi della collettività, come ad esempio quelli destinati alle necropoli, sembrano limitati: le tombe si addossano le une alle altre e spesso si intersecano. È probabile che già nel IX sec. si andasse configurando un regime di proprietà privata della terra, anche se le disparità di ricchezza appaiono ancora contenute. È questo il quadro che sembra emergere — ad esempio — da Pontecagnano.

In alcuni centri della Cultura a Fossa, ad esempio a S. Marzano sul Sarno, le necropoli hanno invece carattere estensivo, quasi che il suolo a disposizione della collettività per i bisogni sociali fosse praticamente illimitato. Le vaste e rade necropoli sono ubicate a breve distanza l'una dall'altra nell'ambito di comprensori omogenei, e ciò sembrerebbe corrispondere piuttosto ad una organizzazione sociale di tipo pagano-vicanico.

Naturalmente, data la scarsità dei centri noti e la ancor maggiore esiguità dei materiali editi, ogni tentativo di generalizzazione sarebbe estremamente pericoloso. Sarà quindi preferibile riferirsi ad un campione concreto, nel tentativo di cogliere i mutamenti indotti nell'ambiente indigeno dal primo contatto con il mondo greco.

A Pontecagnano, nella fase I A della prima metà del ferro, corrispondente all'incirca alla prima metà del IX sec., il repertorio dei bronzi presenta una tipologia ben definita e costante; ciò non sorprende, perché la lavorazione dei metalli richiede un patrimonio di cognizioni tecniche elevato e strumenti di produzione complessi. Essa presuppone la formazione di un gruppo di artigiani altamente specializzati, che traggano dal loro lavoro sufficienti mezzi di sostentamento. La loro produzione è destinata ad un mercato più ampio del villaggio, e tuttavia circoscritto in questo periodo ad un ambito regionale. Sembra dunque trattarsi di un gruppo di artigiani che vive ed opera all'interno del nucleo sociale d'origine.

Nello stesso periodo si avverte invece, nella ceramica, una notevole oscillazione del patrimonio formale. I tipi tendono a dissolversi in un numero di forme corrispondente a quello dei singoli esemplari; la decorazione è varia, e quasi mai si ripete identica, anche su due esemplari di un medesimo tipo. Tutto ciò rivela

una mancanza di specializzazione; si può supporre che non fosse ancora emerso un gruppo di artigiani dedito alla fabbricazione della ceramica a tempo pieno, e che questa attività fosse ancora collaterale rispetto al lavoro agricolo.

Nel corso della seconda metà del IX sec. la situazione muta: i tipi ceramici tendono a standardizzarsi, l'ambito di variabilità della decorazione per ciascun tipo si riduce, ed anzi per alcuni tipi la decorazione diviene costante. Sembra dunque che i vasai tendano ora a dedicarsi al proprio mestiere a tempo pieno. Evidentemente, all'interno della compagine sociale, va ora determinandosi una divisione del lavoro più articolata. Tuttavia le disparità di ricchezza tra corredi tombali sono ancora contenute, e sembrerebbero indicare soltanto il lento emergere di un gruppo politico dominante.

Rispetto all'Etruria meridionale, il salto qualitativo che segna il passaggio dalla I alla II fase della prima età del ferro avviene con un ritardo di un quarto di secolo, e soltanto dopo l'installazione del *comptoir* euboico di Pitecusa (770 ca a.C.); ciò non sorprende, perché l'insediamento «villanoviano» rimase ai margini della frequentazione pre-coloniale, e ciò risulta anche dall'evidenza archeologica: mancano infatti le coppe a *chevrons* d'importazione e, come a Veio, gli esemplari d'imitazione rientrano ormai nella fase II.

Nel secondo quarto dell'VIII sec. il patrimonio ceramico si cristallizza, uniformandosi in linea di massima a quello coevo dell'Etruria meridionale; le forme e la sintassi decorativa sono ora sostanzialmente diverse da quelle della fase precedente. La disparità di ricchezza tra corredo e corredo divengono sensibili, ed emergono corredi molto ricchi, sia maschili che femminili, e

ciò è indizio di una articolazione della compagine sociale in gruppi differenziati a livello di ricchezza.

Se queste osservazioni spiegano l'emergere di gruppi di artigiani autosufficienti, non aiutano invece a chiarire la posizione di questi gruppi all'interno della società. Va comunque sottolineato che, anche quando diventano artigiani «specializzati», i figuli si sostentano a Pontecagnano rispondendo ai bisogni della collettività in cui vivono; i casi di esportazioni anche a breve raggio sono infatti trascurabili. Ciò istituisce una sostanziale differenza tra il vasaio che opera in questo ambiente, ed il figulo che produce la ceramica dipinta di tipo «enotrio-geometrico», o quella del tipo detto «di Bisenzio».

2. - *Pitecusa*, emporion *greco*

L'installazione del *comptoir* euboico a Pitecusa segna dunque una data determinante nella storia delle società indigene insediate sulla costa tirrenica. C'è da chiedersi, tuttavia, se l'insediamento greco nell'isola segni una rottura rispetto al «pattern» pre-coloniale, o non rappresenti piuttosto l'ultimo episodio di quel tipo di frequentazione. Da questo punto di vista, forse non aveva tutti i torti Strabone (V. 4,4 - C. 243) quando affermava che Cuma era la più antica delle colonie fondate dai Greci in Italia e in Sicilia; il *comptoir* euboico sembra rispondere agli stessi moventi che avevano determinato la frequentazione pre-coloniale, e cioè in primo luogo alla necessità di rifornirsi di metalli.

Gli scavi condotti da G. Buchner hanno dato risultati determinanti in questo senso; e del resto già nel 1962, ad Aix-en Provence il Roebuck osservava come la tesi sostenuta dal Cook[4], che

4) C. ROEBUCK, in *Deuxième Conference Internationale d'Histoire Economique*,

riteneva Pitecusa un insediamento di carattere agricolo, fosse insostenibile, e concludeva: «L'ipotesi che una più facile acquisizione del metallo italiano fosse lo scopo dell'insediamento, appare ragionevole».

Il rinvenimento di scorie ferrose nello scarico dell'acropoli di Monte Vico aveva già mostrato che il ferro veniva lavorato nell'isola; inoltre, dall'esame delle scorie, era stato possibile stabilire che il metallo veniva importato dall'Elba[5]. I recenti scavi sulla collina di Mezzavia, in località Mazzola, illustrati dal Buchner nel convegno di Taranto del 1971, hanno rivelato che oltre al ferro veniva lavorato anche il bronzo; essi hanno permesso di situare nel tempo queste attività artigianali, chiarendo che la lavorazione del ferro e del bronzo era già fiorente nell'isola poco dopo l'insediamento del *comptoir* euboico[6]. Le strutture di Mazzola documentano un vero e proprio quartiere di metallurgi; un piccolo peso di bronzo di gr. 8,79, corrispondente allo statere euboico, sembra adatto solo alla pesatura di metalli preziosi, e ciò induce a ritenere che nel quartiere vi fossero anche degli orafi, gettando nuova luce sul noto luogo straboniano (Str. V, C 247)[7].

Tra gli scarti di lavorazione rinvenuti a Mezzavia è una fibula non rifinita di estremo interesse: appartiene infatti ad uno di quei tipi di cui si è molto discussa l'origine, che appaiono solo episodicamente

Aix-en-Provence 1962, I, 1965, p. 101; R.M. COOK, *Reasons for the Foundation of Ischia and Cumae*, in *Historia* XI, 1962, pp. 113 ss.

5) G. BUCHNER, in *Dialoghi di Archeologia* III, 1969, pp. 97 ss.

6) Oltre alla relazione di G. Buchner in *Atti Convegno Taranto 1971*, in corso di stampa, cfr. ora *Arch. Reports* 1970-71, pp. 63 ss.; J. KLEIN, *A Greek Metal-working Quarter - Eighth Century Excavations on Ischia*, in *Expedition* 14.2 (Winter 1972), pp. 34 ss.

7) Su τὰ χρυσία cfr. ora P. MUREDDU, *PdP* 1972, pp. 407 ss. L'interpretazione è condivisa dal Buchner.

in Grecia, ma si diffondono in tutta l'Italia centromeridionale, dall'Etruria alla Sicilia, subito dopo la fondazione delle più antiche colonie greche[8]. Sembra dunque molto probabile l'ipotesi, già sostenuta in precedenza dal Buchner, che almeno alcuni di questi tipi siano stati creati proprio a Pitecusa o, comunque, in ambiente greco-coloniale, innovando e trasformando tipi di fibule caratteristici del costume indigeno.

Del resto, i rapporti tra Pitecusa e l'ambiente villanoviano dell'Etruria meridionale sono dimostrati dall'evidenza archeologica : nello scarico di Monte Vico come nella stessa tomba di Bockhoris, accanto alla ceramica greca d'importazione o d'imitazione, s'incontra ceramica d'impasto caratteristica delle aree laziale ed etrusco-meridionale: le anforette con doppia spirale incisa, le anse intrecciate desinenti al sommo in un occhiello sopraelevato[9], la ceramica d'impasto dipinta.

I nuovi dati emersi dagli scavi del Buchner gettano nuova luce sui complessi problemi relativi al funzionamento del comptoir euboico, sui quali si era soffermata l'attenzione del Ridgway e del Graham[10]. Come è stato chiarito dal Buchner e dal Boardman, Pitecusa è un grande emporio euboico, dove affluiscono da un lato i prodotti di lusso provenienti dallo scalo euboico alle foci dell'Oronte, dall'altro i metalli provenienti dall'isola d'Elba e dal litorale di Populonia. Si ha tuttavia l'impressione che una parte considerevole degli oggetti di lusso provenienti dalla Siria settentrionale si arresti

8) H. HENCKEN, *A.J.A.* 62, 1958, p. 271; G. BUCHNER, *Atti Convegno Taranto 1961*, pp. 256 ss.; id., *Atti VI Congr. Sc. Preist. e Protost.*, Roma 1962, III, Roma 1966, pp. 8 s.; J.M. STUBBINGS, *Perachora* II, p. 439; J. CLOSE BROOKS, in *St. Etr.* XXXV, 1968, p. 327.

9) Per il tipo delle anse, cfr. E.H. DOHAN, *Italic Tomb Groups*, tav. XXX.19.

10) D. RIDGWAY, in *Dialoghi di Archeologia* III, 1969, pp. 28 ss.; A.J. GRAHAM, *Patterns in early Greek Colonisation*, in *J.H.S.* XCI, 1971, pp. 35 ss.

in effetti nell'isola : ciò era stato già osservato dal Ridgway per i sigilli del Lyra-Player's Group[11]. Il Graham si domanda dunque: «che cosa davano i Pitecusani in cambio del metallo etrusco?».

A questo proposito, va innanzitutto osservato che le mercanzie orientali affluiscono in massa in Etruria nel periodo orientalizzante antico, e noi non sappiamo quanta parte di esse vi pervenisse per il tramite di Pitecusa. A parte ciò, è probabile che la funzione dell'insediamento euboico nell'isola fosse più complessa di quella di un semplice *comptoir*. L'attività acquisitiva, quale è appunto l'approvvigionamento del metallo, non ne era probabilmente che un aspetto. Il metallo viene trasformato, dà luogo a un artigianato che, con il proprio lavoro, aggiunge valore alla materia prima; questa, una volta trasformata, ritorna almeno in parte alle stesse aree d'origine, ai centri indigeni ed inoltre alle colonie greche d'Occidente. Così, attraverso una serie di mediazioni che avvengono sempre al di fuori della logica monetale, la funzione del produrre per comprare convive con quella del produrre per scambiare (per vendere?).

Accanto alla metallotecnica, aveva una notevole importanza a Pitecusa la produzione della ceramica. Come è noto, l'isola disponeva di ottimi giacimenti di argilla, che verranno sfruttati anche in età ellenistica, per la produzione della ceramica campana di tipo A a pasta rossa.

La ceramica pitecusana è eclettica, come lo è appunto quella della madrepatria euboica. La corrente ispirata alla produzione dell'Attica e delle Cicladi, databile soprattutto al Geometrico Recente I, è caratterizzata da vasi di grandi dimensioni, soprattutto crateri, con decorazione figurata molto varia. La corrente corinzieggiante si esplica soprattutto nella produzione di vasi per bere, *kotylai*, coppe, con

11) D. RIDGWAY, *op. loc.* cit.

decorazione di tradizione geometrica o al più con file di aironi. La ceramica del primo tipo, molto più attraente dell'altra, ha la fisionomia di una produzione di lusso, e tuttavia non risulta esportata al difuori dell'isola; essa era quindi destinata esclusivamente al fabbisogno locale.

E tuttavia essa doveva essere in qualche modo nota e apprezzata anche in Etruria; infatti, come osserva il Buchner, questo stile ha lasciato una profonda impronta nella produzione etrusca coeva, soprattutto nell'area che comprende Veio, Vulci e il retroterra vulcente (Bisenzio, Vetralla). «Oggi possiamo ammettere che officine furono fondate in Etruria da vasai pitecusani».

L'apparente contraddizione fra questi due dati ha forse una spiegazione semplice: anche per le fabbriche della madrepatria, l'esportazione di vasi di grandi dimensioni è un fatto eccezionale; vi si opponevano motivi pratici, come l'elevato ingombro ed il maggior rischio che l'oggetto si rompesse durante il trasporto; il trasferimento degli artigiani era senza dubbio la soluzione più economica. Nonostante queste osservazioni, tese a ridimensionare la contraddizione apparente, rimane comunque significativo che per il consumo locale si sia sviluppata una vivace produzione di ceramica di lusso, ampiamente documentata nell'ambito dell'VIII secolo.

Al contrario, la ceramica di tradizione corinzia, di gran lunga meno varia e attraente, sembra essere stata esportata in certa misura, non soltanto verso i centri costieri, ma anche verso i centri indigeni dell'entroterra, caratterizzati dalla Cultura a Fossa. È significativa, a questo riguardo, la documentazione recentemente rinvenuta a S. Marzano sul Sarno: nei corredi databili intorno alla metà dell'VIII sec. appare più di una volta un tipo di coppa di tradizione corinzia, vicino per la forma al tipo di Thapsos,

per la decorazione al tipo detto di Aetos 666; esemplari analoghi si trovano a Pitecusa, tra la ceramica di produzione locale. È un fenomeno di breve durata; infatti, dopo questo limitato afflusso di ceramica di tradizione corinzia tardo-geometrica e sub-geometrica, le importazioni coloniali e greche sembrano esaurirsi. È un problema che meriterebbe di essere approfondito: sorge infatti il sospetto che i centri di tradizione «villanoviana», politicamente meglio organizzati, siano riusciti ad imporsi come mediatori tra la *chora* indigena e le colonie greche, emarginando l'elemento locale.

Il quadro che si va ricomponendo con il progredire degli scavi di G. Buchner, mostra in maniera sempre più evidente come l'artigianato avesse un'importanza notevole nella complessa dinamica dell'insediamento euboico.

Quale fosse la posizione dell'artigiano all'interno della compagine sociale, è problema che soltanto una conoscenza estensiva dell'abitato potrà forse chiarire. Ad ogni modo, le officine per la lavorazione dei metalli rinvenute sulla collina di Mezzavia parlano di piccole unità produttive. Un altro prezioso indizio è offerto dal frammento di vaso tardo-geometrico che Buchner presentò al Convegno di Taranto nel 1971[12]. È un frammento di cratere, recante nel pannello una sfinge di prospetto. Nella fascia al sommo della spalla, inserita come elemento decorativo nella sintassi del vaso, è la firma del vasaio. È questo un elemento di estremo interesse: le firme sono del tutto assenti nella ceramica del periodo alto-arcaico, sia nella madre-patria che in ambiente coloniale. La presenza della firma sul frammento pitecusano fa legittimamente sospettare che il ruolo del vasaio, nell'emporio euboico,

12) Cfr. ora J. KLEIN, *Expedition* 14.2 (Winter 1972), p. 39, fig. 5.

non fosse dei più umili; ad esempio non sembra probabile che esso fosse uno schiavo.

Strutture economiche complesse, come quella che sembra di poter attribuire a Pitecusa, rimangono comunque eccezionali nel mondo coloniale arcaico e classico, ed hanno un carattere episodico e precario. Invano aspetteremmo che la dinamica economica rilevata nell'insediamento euboico condizionasse la storia successiva dell'Occidente ellenico. Al contrario, il fenomeno pitecusano sembra piuttosto solidale con la logica delle frequentazioni pre-coloniali, quando l'Occidente appariva ancora ai greci della madre-patria ubicato «molto lontano, in un recesso delle isole sacre» (Hes., *Theog.*, v. 1016). Soltanto allora poteva apparire remunerativo l'impianto di un insediamento al confine con la sede dei Tirreni, che sfruttasse le possibilità economiche offerte dal metallo etrusco.

Non sarà forse un caso se le officine per la lavorazione dei metalli sulla collina di Mezzavia esauriscono la propria attività nel primo quarto del VII sec. Forse la loro fine dipese da cause naturali, una frana o un terremoto, come suggerisce Buchner, né d'altra parte il metallo veniva lavorato solo in questo punto dell'isola: altre officine dovevano esistere sull'Acropoli, come risulta dai materiali rinvenuti nello scarico di Monte Vico. Comunque, dopo la distruzione avvenuta nel primo quarto del VII sec. nessuno avvertì l'esigenza di ricostruire le officine di Mezzavia; quando l'area venne di nuovo occupata per un breve periodo, tra la fine del VII e la prima metà del VI sec., essa non conservò la sua originaria destinazione artigianale.

3. - *L'artigianato e la* polis.

Come si è visto, a Pitecusa, anche per la ceramica, il momento più felice sembra essere stato nel periodo intorno alla metà dell'VIII sec., quando fiorisce la produzione dei grandi vasi figurati del Geometrico Recente. Anche altrove, in ambiente coloniale, la produzione di ceramica locale sembra svilupparsi con particolare intensità nel momento immediatamente successivo all'impianto della colonia, per sopperire alle prime necessità degli *apoikoi* e alle difficoltà nelle comunicazioni con la Grecia: è questo il caso di Megara Hyblaea, dove le imitazioni sono particolarmente abbondanti subito dopo l'impianto della *polis*, mentre si rarefanno a vantaggio delle importazioni nel secondo quarto del VII sec. a.C.

Nel periodo alto-arcaico, durante il quale la ceramica protocorinzia predomina sulle coste del Tirreno, la produzione di ceramica locale di tradizione greca è piuttosto vivace e abbondante, soprattutto in alcuni distretti. Tuttavia il suo mercato ha carattere locale o, al massimo, regionale. È questo il caso, ad esempio, delle imitazioni di tipi del protocorinzio antico e medio prodotte negli insediamenti euboici del Golfo di Napoli: esse giungono in misura modesta nel Lazio meridionale e in Etruria, ma il fenomeno sembra esaurirsi molto presto nel corso del VII sec., e ciò è da mettere in rapporto probabilmente anche con la coeva recessione di Pitecusa.

Eppure esistevano forti legami tra la Campania, il Lazio e l'Etruria costiera: per convincersene, basta pensare alle sostanziali analogie che accomunano i corredi di alcune tombe principesche, dalla tomba del Duce di Vetulonia, alla Regolini Galassi di Cerveteri, alle sepolture principesche di Palestrina, alla tomba

104 ad incinerazione di Cuma, alle tombe 926 e 928 di Pontecagnano. Le analogie non sono circoscritte ai corredi, ma investono anche il gusto e, in qualche caso, l'ideologia dei gruppi dominanti nei vari centri ricordati: i «principi» di Pontecagnano, un centro di tradizione «villanoviana», non si sentivano diversi da quelli di una *polis* greca, Cuma, o di un centro laziale come Praeneste.

Se le fabbriche di ceramica italo-geometrica della Campania e dell'Etruria meridionale non riescono ad estendere in maniera rilevante il proprio mercato oltre i confini locali o regionali, ciò non è da imputarsi soltanto, o prevalentemente, al particolarismo politico; piuttosto ciò dipese dal fatto che non vi era un reale interesse a potenziare questi settori della produzione, che venivano sentiti come del tutto accessori nel quadro dell'economia dei singoli centri. Sostanzialmente l'artigianato ha per la *polis* coloniale l'unica funzione di soddisfare i bisogni del mercato locale, produce beni d'uso, non beni di scambio. Del resto, anche in Grecia, nei periodi arcaico e classico, raramente una *polis* si dà una politica che tenga conto, in qualche modo, dell'artigianato.

Con il crollo dell'egemonia corinzia, che può situarsi verso la metà del VI sec., sembra che Reggio abbia, in questo settore, programmi più ambiziosi. Se si accettano le conclusioni del magistrale studio del Vallet[13], sembra che la città, sprovvista di risorse primarie, intendesse sfruttare la propria produzione artigianale in funzione dello scambio.

Questa ipotesi si fonda su due presupposti probabili, ma non certi : che la produzione della ceramica calcidese avvenisse a

13) G. VALLET, *Rhègion et Zancle*, Paris 1958.

Reggio, ed inoltre che la città si fosse specializzata nella produzione di grandi vasi di bronzo, di alto livello artistico, come il cratere rinvenuto a Vix.

Mentre il primo di questi due presupposti rimane altamente probabile, il secondo — al contrario — è molto controverso: basta pensare, per convincersene, alla disparità di opinioni attualmente esistente circa l'origine del solo cratere di Vix, attribuito di volta in volta a Reggio, Locri, Taranto, Sparta, Corinto, Spina, Vulci. L'attribuzione a Corinto, già avanzata da Ch. Picard nel 1954, è stata negli ultimi tempi ripresa con energia dal Lo Porto. Dato lo stato della questione, sembra opportuno accantonare questo tipo di evidenza in un giudizio sull'economia di Reggio.

Quanto alla ceramica calcidese, essa è senza dubbio l'unica produzione dell'Occidente greco che in qualche modo, per raggio di diffusione, possa competere con il bucchero etrusco. Presente nelle colonie della Magna Grecia e della Sicilia, nei centri anellenici della Campania e dell'Etruria, essa giunge, come è noto, fino in Gallia (Massalia, forse Vix) ed in Ispagna (Emporion). Tuttavia il volume di queste esportazioni rimane pur sempre esiguo. Una certa rilevanza e continuità di apporti può riconoscersi al massimo in Etruria meridionale (Vulci, Caere).

Il tentativo di Reggio non ebbe comunque un esito felice, e rientrò ben presto di fronte al massiccio apporto delle importazioni attiche: la produzione della ceramica calcidese si esaurisce alla fine del VI sec., prima ancora che la città abbia dato vita all'infelice tentativo di espansione di Anaxilas (494-476 a. C.) e di Mikythos.

4. - *L'artigianato a Locri Epizefiri*

Dire che nell'Occidente greco l'artigianato produce beni di

consumo, salvo rare e circoscritte eccezioni, non implica che esso abbia, all'interno della città, una funzione trascurabile. Al contrario, esso assolveva probabilmente un'importante funzione equilibratrice all'interno della compagine sociale, e ciò specialmente nelle *poleis* con preminente carattere agricolo. È questo probabilmente il caso di Locri Epizefiri, un centro di cui si conosce parecchio, sia dalle fonti antiche che dalla documentazione archeologica.

Dal punto di vista istituzionale, Locri è una città immobile, che si vanta delle sue antichissime leggi di Zaleuco, ed ostenta di non aver modificato una sola legge nello spazio di duecento anni (Demosth., *adv. Timocr.*, 140-141). È retta da un regime di aristocrazia moderata, che trae il suo prestigio sociale e la sua ricchezza dallo sfruttamento della terra, come hanno ribadito di recente D. Asheri e E. Lepore[14]. G. Vallet arditamente contrappone questo regime all'oligarchia moderata, fondata sul commercio e sull'argento, quale si avrebbe appunto a Reggio[15].

I *palaioi kleroi* sono inalienabili ancora nel IV sec. (Arist., *Pol.* 1266 B 18), e quindi il numero delle famiglie che ha diritto al possesso della terra rimane teoricamente invariato.

Tuttavia mi sembra difficile sostenere che le 100 *oikiai*, che detenevano il controllo della *politeia* e della terra, potessero comprendere quasi tutto l'elemento greco, così come è stato sostenuto dal Sartori nel recente convegno di Gargnano: se tutto l'elemento greco locrese avesse dovuto vivere dei *palaioi kleroi* assegnati in origine alle 100 *oikiai*, quei terreni sarebbero divenuti

14) D. ASHERI, in *Historia* XII, 1963, pp. 1 ss.; E. LEPORE, in *Kokalos* XIV-XV, 1968-69, pp. 73 ss.

15) G. VALLET, *Rhègion et Zancle*, Paris 1958, p. 317.

senza dubbio e ben presto del tutto insufficienti al sostentamento delle *oikiai*.

Non era lecito avere schiavi comprati (cfr. Arist., *ap. Athen.* VI, 272 A); ciò forse implica la disponibilità di altra manodopera a basso costo: quella fornita dall'elemento indigeno e dai teti. Infine era vietato vendere i prodotti dell'agricoltura ad un intermediario (cfr. Herakl. Lemb., 29).

In questo quadro, non sorprende che la città conî moneta solo nel IV sec., e cioè con un secolo e mezzo di ritardo, rispetto alle circostanti colonie greche.

Come Sparta, questa città, chiusa in una statica economia di carattere agricolo, avverte precocemente il bisogno di espandere la propria *chora*; anche se Metauros è forse da ritenersi fondazione calcidese (Solin. II, 11 a), tuttavia almeno dall'inizio del VI sec. essa doveva essere in mani locresi: ciò giustifica l'opinione di Stefano di Bisanzio, che ne faceva una colonia di Locri[16]. Con l'annessione di Metauros e la fondazione di Medma ed Hipponion (Ps. Scymn, vv. 307-8; Thuc. V, 5.3) la città si assicura il controllo di un ampio tratto della costa tirrenica, dal Golfo di S. Eufemia a tutto l'altipiano montelionese, fino al golfo di Gioia Tauro.

La politica espansionistica di Locri ebbe probabilmente motivazioni complesse. Uno dei moventi poté essere, come a Sparta, il desiderio di aumentare la *chora* assicurandosi inoltre una vasta riserva di lavoro servile. Tuttavia la zona montagnosa che separa lo Ionio dal Tirreno non è molto appetibile in vista di uno sfruttamento agricolo. Forse a questi moventi si univano esigenze di carattere strategico, e nei confronti di Reggio e delle vicine colonie achee, e nei confronti dell'ambiente indigeno: proprio verso

16) Cfr. A. DE FRANCISCIS, in *Atti Mem. M. Gr. N.S.* III, 1960, pp. 21 ss.

la fine del VII sec. infatti, come ha sottolineato J. De La Genière nel Convegno di Taranto del 1971, si assiste ad una ripresa di alcuni centri indigeni, come ad esempio Torre Galli.

Tra le conseguenze di questa politica va ricordata la creazione di un più ampio sbocco per l'artigianato locrese, nato unicamente in funzione dei consumi della *polis*.

Un'immagine efficace dell'importanza dell'artigianato a Locri si ricava visitando gli scavi del quartiere sud-orientale della città, il più vicino al mare. A Centocamere, tra le case, databili a partire dal VI sec. a.C., munite di grandi dolî per la conservazione delle derrate agricole, sono frequenti le unità abitativo-artigianali, contraddistinte dalla fornace per la cottura dei manufatti fittili. Osserva E. Lissi: «nella parte più occidentale di questo quartiere di case si trova un vero e proprio quartiere di figuline: vi sono infatti cinque fornaci, di cui quattro a forma circolare ed una a forma di P rovesciato»[17].

Finché lo scavo non verrà edito, è difficile approfondire il discorso: basti dire che da questo quartiere provengono in gran numero figurine fittili, pinakes, matrici, tra le quali fa spicco la matrice di una grande figura femminile panneggiata, databile intorno alla meta del V sec. a.C. Probabilmente queste offficine erano in qualche rapporto con il santuario arcaico situato alla estremità nord-occidentale dello scavo: comunque all'interno di questo era un'altra fornace.

La stessa convivenza di abitazioni, di impianti rustici e di officine artigiane si ritrova nell'unico altro nucleo urbano finora esplorato, quello in contrada Piani Caruso, sulla collina che divide

17) E . LISSI, in *Atti VII Congr. Internaz. Arch. Cl.*, Roma 1961, II, pp. 109 ss.

la Mannella da Casa Marafioti[18]. In un ambiente che conteneva due piccole fornaci si trovarono nuclei di vasetti bruciati, impilati, e frammenti di terrecotte bruciate.

L'importanza dell'artigianato locrese è dimostrata dalla quantità e dalla varietà della produzione. Lasciando da parte il problema dell'esistenza di una scuola di scultura locrese, che condurrebbe alla *vexata quaestio* dei troni Ludovisi e di Boston, l'aspetto che più colpisce chi scorra le relazioni di P. Orsi sullo scavo della necropoli Lucifero, o chi visiti i musei di Locri e di Reggio, è la ricchezza dei bronzi[19]. Forse nessun'altra necropoli della Magna Grecia o della Grecia ha rivelato un analogo uso generalizzato di oggetti di un artigianato di lusso, certamente costosi e spesso raffinati.

Si consideri solo la quantità e la varietà degli specchi: accanto agli esemplari arcaici e di stile severo, con manici a tutto tondo raffiguranti kouroi, offerenti, figure femminili panneggiate, ed alla coeva classe di specchi con manico desinente in un capitello ionico, vi è tutta una varietà di esemplari con manico desinente in una palmetta traforata più o meno complessa, ed è questa una classe che giunge fino a tutto il IV sec. a.C.

Mentre queste classi sono di indiscussa produzione locale, è invece incerto il luogo di fabbricazione degli specchi con manico desinente in una placchetta a giorno, su cui spesso sono raffigurate scene complesse: Elettra e l'urna contenente le ceneri di Agamennone, un Sileno e un giovinetto, etc. Gli esemplari di questo tipo, databili tra il 400 ed il 300 a.C., sono ritenuti tarentini da alcuni

18) P.E. ARIAS, in *NSc*. 1947, pp. 165 ss.

19) Sui bronzi di fabbrica locrese cfr. U. JANTZEN, *Bronzewerkstätten in Grossgriechenland und Sizilien*, Berlin 1937, pp. 3 ss.; documenti sulla bronzistica a Locri: A. DE FRANCISCIS, *Stato e Società in Locri Epizefirî*, Napoli 1972, pp. 123 s.

studiosi, tra cui il Wuilleumier. Tuttavia, come osserva lo Jantzen, questa opinione è ben lungi dall'essere dimostrata, e non sembra improbabile che anche questa classe possa essere di produzione locrese[20].

Alla produzione degli specchi, va aggiunta quella delle patere con manico figurato: è probabile infatti che il gruppo I D del Giodesen detto anche «di Reggio», che lo studioso svedese attribuisce dubitativamente a Taranto, sia invece di bottega locrese: il Giodesen stesso ne sottolinea infatti le affinità con i bronzi di Locri.

Alle maniglie figurate, ai fini esemplari di *instrumentum domesticum*, quali quelli che formano ad esempio il corredo della tomba 1430 Lucifero, vanno aggiunti i candelabri monumentali in ferro e in bronzo, tra i quali il più significativo è quello subarcaico recante alla sommità una mediocre *peplophoros* ed alla base un *kouros*, riproposto anche di recente all'attenzione degli studiosi[22].

La produzione di terrecotte figurate, documentata già dalla fine del VII sec. a.C., è considerevole sia per la sua varietà che per il numero degli esemplari: basta pensare alla classe dei *pinakes*, riferibile in massima parte alla prima metà del V sec., alle arule, alle terrecotte architettoniche.

Esisteva anche una produzione di ceramica, sia pur limitata; essa comprende alcuni esemplari d'imitazione corinzia, rinvenuti al santuario della Mannella, e qualche vaso plastico un po' più recente[23].

20) Cfr. U. JANTZEN, *Bronzewerkstätten*, pp. 25 s.

21) M. GIØDESEN, in *Acta Archaeol.* XV, 1944, pp. 101 ss.

22) C. TURANO, in *Klearchos* 1961, pp. 108 ss.

23) R.A. HIGGINS, *Cat. Tc. B.M.*, II 1959, p . 48, n. 1682, tav. 33.

Quest'arida enumerazione non pretende certo di esaurire il quadro dell'artigianato locrese, e lascia volutamente da parte la problematica relativa alle matrici stilistiche, al significato ideologico e sociale di questa produzione. Interessa qui soltanto chiarire quale potesse essere la funzione di un artigianato così ricco e vario all'interno di una società agricola ad economia chiusa. Per affrontare il problema, occorrerebbe definire preliminarmente la circolazione dei prodotti dell'artigianato locrese al difuori della città. Ciò sarebbe possibile se la pubblicazione dei materiali archeologici rinvenuti negli ultimi cento anni in Magna Grecia fosse meno incompleta, o se almeno ciò che è edito lo fosse in modo compiuto e scientificamente esauriente.

Allo stato delle ricerche, si può solo formulare una ipotesi, fondata quasi esclusivamente sui dati forniti dallo Jantzen e dallo Higgins: i bronzi e le terrecotte locresi sembrano destinati in assoluta prevalenza o al mercato interno, o a quello delle colonie locresi : si pensi al numero delle terrecotte locresi esportate a Medma. Come osserva giustamente la Quarles von Ufford[24] le statuette di donna seduta, note come «figurine di Medma», sono in realtà di produzione locrese; anche lo Higgins attribuisce ad officina locrese numerose terrecotte di Medma e qualche esemplare da Hipponion : nuovi dati al riguardo potranno ricavarsi dai recenti rinvenimenti in quest'ultimo centro.

Se si controlla la distribuzione di due importanti classi, come i *pinakes* e le figurine fittili oltre a Locri e alle sue colonie non risulta che qualche sporadica esportazione verso la Sicilia (Selinunte, Siracusa) e la Sardegna (Tharros)[25]: I prodotti dell'artigianato

24) L. QUARLES VON UFFORD, *Les Terrescuites Siciliennes*, Assen, 1941, pp. 57 ss.

25) R.A. HIGGINS, *Cat. Tc. B.M.* I, p. 324; H. PRÜCKNER, *Die Lokrischen Tonreliefs*, Mainz a.Rh., 1968, p. 130 n. 7.

locrese tendono pertanto a travalicare i confini della città, hanno un loro mercato: si tratta però di un mercato predeterminato, di tipo «coloniale». Giustamente il Vallet ha sottolineato la differenza tra questo tipo di circolazione e la produzione di beni di lusso che non dispone di sbocchi predeterminati e rientra nella categoria del produrre per vendere[26].

Queste osservazioni non consentono tuttavia. di determinare quale fosse la posizione dell'artigianato nella società locrese, né se l'elemento indigeno partecipasse in qualche misura a questo tipo di attività.

Certo, da uno studio anche sommario dei prodotti, non possono non rilevarsi, all'interno di classi di oggetti databili ad uno stesso periodo, notevoli scompensi qualitativi: si pensi ad esempio ai busti fittili dal santuario della Mannella. I volti ripetono in maniera esasperata la formula stilistica dell'arcaismo greco, ma il disinteresse verso la resa dei corpi, verso la struttura, si accompagna all'insistita evidenza degli elementi che individuano l'immagine; e ancora si osservi il manico di specchio raffigurante un *kouros* con le braccia levate, dal volto sommario con gli occhi bulbari e le poderose braccia massicce (Museo di Locri, n. 916).

Come giudicare questi squilibri? In altri casi la partecipazione dell'elemento indigeno alla produzione artigianale, come si vedrà, sembra confermata da riscontri oggettivi; in questo caso tuttavia, in mancanza di dati positivi, non è il caso di istituire troppo facili correlazioni tra grecità e qualità stilistica.

Anche a Locri, come a Pitecusa, la stessa fisionomia delle botteghe artigiane sembra indicare l'esistenza di piccole unità produttive. Finché l'edizione dello scavo non avrà permesso di

26) G. VALLET, *Rhégion et Zancle*, Paris 1958, pp. 208 ss.

stabilire la cronologia delle singole strutture, non sarà possibile verificare se quest'immagine riflette una situazione statica, o un momento determinato nella storia dell'artigianato locrese.

In conclusione, i dati fin qui esaminati sia pure in maniera sommaria, sembrano autorizzare un'ipotesi: in una società che tende a mantenere invariato il numero dei *palaioi kleroi* e delle *oikiai*, e per ciò stesso è refrattaria allo sviluppo di una economia di tipo mercantile, è inevitabile che cresca di continuo il numero dei teti; il normale incremento demografico impedisce che questi possano essere riassorbiti nei lavori agricoli; questa possibilità di impiego era ulteriormente limitata dalla concorrenza delle manodopera indigena a basso costo. Sembra tuttavia che la classe dominante locrese abbia saputo contenere le inevitabili tensioni sociali con l'espansione territoriale. Tra le conseguenze indirette di questo fenomeno va annoverata anche la creazione di un più ampio sbocco per l'artigianato, che vide aumentare le possibilità di collocazione della propria produzione: in questo modo la dinamica di partenza poté rimanere praticamente invariata per lungo tempo.

5. - *Il Ceramico di Eraclea*

Sul complesso problema della partecipazione del mondo indigeno alla vita della *polis* coloniale, e sulla posizione stessa dell'artigianato all'interno della *polis*, può essere illuminante la documentazione emersa dai recenti scavi di Adamesteanu ad Eraclea di Lucania.

La parte più antica della città è la collina stretta e allungata dominata, all'estremità orientale, dal Castello del Barone. Essa è attraversata da una lunga *plateia* incrociata da brevi *stenopoi*.

Forse l'asse longitudinale esisteva già in epoca arcaica, quando sembra che l'abitato fosse limitato all'estremità orientale della collina; l'impianto ortogonale è invece datato dall'Adamesteanu alla fondazione di Eraclea (433 a.C.).

Nella parte centrale della collina, in corrispondenza della seconda porta dell'acropoli a partire da Oriente, Adamesteanu riconosce l'agorà. «Immediatamente ad Occidente del muro divisorio tra l'*agorà* ed il primo isolato — riporto le sue parole — sono stati rimessi in luce diversi edificî, ognuno con un retrobottega in cui, oltre alle tracce di piccole fornaci, sono state trovate matrici e positivi» nonché scarti di fabbrica. Si tratta di «decine di fornaci per la cottura di vasi e di qualcuna per la fusione dei metalli»[27]. L'*akme* di questo complesso è da porre al IV sec. a.C., anche se l'attività continua fino al periodo repubblicano e imperiale.

Colpisce innanzitutto l'ubicazione di questo Ceramico, che occupa una posizione centrale all'interno dell'acropoli, così diversa. dalla collocazione «marginale» cui siamo abituati in genere nelle *poleis* greche, e bastino gli esempi, ben noti, di Atene e di Corinto.

L'organizzazione dell'unità abitativo-artigianale è assai semplice: ciascuna officina, col suo modesto retrobottega, sembra adatta all'attività di un piccolo artigiano, che produca con l'aiuto di qualche garzone. Siamo dunque ben lontani dai grandi *ergasteria*, quali cominciano ad apparire in Attica nel V sec. avanzato[28]. Come si accennava, la composizione di questa compagine artigianale appare eterogenea: tra le iscrizioni conservate sulle

27) D. ADAMESTEANU, *Siris-Heraclea*, s.l.d., p. 33; id., in *Realtà del Mezzogiorno*, XI nn. 8-9, 1971, p. 851.

28) Cfr. H. HEICHELHEIM, *An Ancient Economic History*, Leyden 1968, II, pp. 97 ss.

matrici e sulle figurine fittili, interpretate come firme, sembrano frequenti nomi anellenici. Se questa prima lettura dei materiali dovesse venir confermata dal loro studio approfondito, si potrebbe supporre che la città avesse operato come polo di attrazione per i contadini indigeni della *chora*. Questi, inurbandosi, avrebbero finito per inserirsi gradatamente nel processo di produzione artigianale alla stessa stregua dei teti della *polis*.

La composizione eterogenea della compagine artigianale sembrerebbe riflettersi anche nella coesistenza di divergenti orientamenti stilistici. Senza volersi addentrare in un esame della produzione fittile, del resto in gran parte inedita, basterà porre a confronto una testa di Demeter con *polos* con un busto femminile dallo stesso santuario di Demeter[29]. La prima parla il linguaggio greco dell'arte tarentina; la seconda, pur ellenizzante, sembra riprendere antiche convenzioni proprie dell'espressività italica; intorno alla maschera facciale, ricavata da una matrice colta, si assiepano i riccioli a chiocciola; le braccia sono segnate sul corpo alla maniera delle stele arcaiche della Daunia.

La fisionomia delle botteghe artigiane sembra indicare l'esistenza di piccole unità produttive a carattere familiare. Sembra inoltre che ad Eraclea l'artigiano avesse una certa dignità sociale: ciò traspare dalla posizione stessa del Ceramico, e dalla presenza delle firme sulle matrici e sulle terrecotte, una peculiarità che accomuna Eraclea a Taranto, una delle due città che concorsero a fondarla; il Wuilleumier ricorda circa cinquanta firme su matrici tarentine, distribuite tra il VI ed il III sec. a.C.

Sembra inoltre che la categoria avesse diritto ad una propria

29) G.F. LO PORTO, in *Herakleiastudien*, tav. 49; B. NEUTSCH, *Siris ed Heraclea*, Urbino 1968, tav. XX.

espressione a livello religioso: dal Ceramico proviene infatti un significativo busto di Efesto[30], che farebbe pensare all'esistenza di un piccolo edificio dedicato al culto di questa divinità e situato all'interno del quartiere. Anche a prescindere dal disinteresse per la struttura corporea, e dalle ciocche sommarie che indicano la frangia di capelli sulla fronte e la barba, l'inconfondibile cadenza italica traspare dal concentrarsi dell'espressione: nel volto intenso, come proiettato verso l'esterno; al limite, la stessa atonia delle superfici corporee concorre a evidenziare il prepotente emergere dell'espressione, e si fa quindi elemento di stile. La compagine di minuti artigiani, composita, in cui il teta della *polis* e l'indigeno tendono a confondersi, sembra trovare in questa scultura una compiuta espressione.

Siamo giunti ormai al termine di questo sommario giro di orizzonte, né la occasionalità dei dati consente di trarre conclusioni di carattere generale; del resto queste sarebbero comunque pericolose, date le profonde differenze che esistono tra le varie città della Magna Grecia. Basti soltanto richiamare alcuni degli elementi fin qui emersi.

La presenza, in una *polis*, di un folto gruppo di artigiani, l'abbondanza e la varietà della sua produzione, non sono elementi utili ad affermare che nella polis esistesse la produzione di «merci» artigianali, di beni di scambio. In molti casi, nelle città dell'occidente greco, l'artigianato sembra produrre in funzione esclusiva di un mercato chiuso, limitato alla *polis* ed alla sua *chora*; in questo quadro non sembra trovar posto la figura del mercante come funzione economica a sé. Se si eccettuano fenomeni complessi,

30) D. ADAMESTEANU, in *Realtà del Mezzogiorno* XI, nn.8-9, 1971, tav. di fronte a p. 848.

ma circoscritti, come quelli di Pitecusa e forse di Reggio, l'economia dell'Occidente greco sembra sotto questo profilo più statica di quella della madrepatria, ed in particolare di centri come Atene e Corinto.

Il movimento di prodotti artigianali sembra divenire più vivace dall'ultimo quarto del V sec., quando inizia la produzione delle fabbriche di ceramica proto-italiota, ed il fenomeno si accentua sensibilmente nel corso del IV sec.

Purtroppo la localizzazione delle fabbriche di ceramica proto-italiota[31] ed italiota è ancora molto incerta, ma per le *poleis* del golfo ionico l'esportazione dei vasi a figure rosse atticizzanti fu senza dubbio un fatto economico importante. Tuttavia i maggiori acquirenti della ceramica tarentina (proto-apula ed apula) sono in prevalenza indigeni, quegli stessi che in precedenza acquistavano la ceramica attica. Nuovi elementi condizionano la dinamica economica dell'Italia Meridionale: la crisi del commercio attico, il risveglio politico dei popoli indigeni. Ma questo nuovo mondo emerge dalla crisi delle *poleis* greche d'Occidente e richiede un discorso diverso.

BRUNO D'AGOSTINO

31) Attualmente sono stati scoperti a Metaponto scarichi dei Pittori di Pisticci, Amykos, Dolone e Creusa (cfr. D. ADAMESTEANU in *Atti Convegno di Taranto* 1973).

BIBLIOGRAFIA

1) Sui problemi della più antica colonizzazione greca di età storica cfr. *Dialoghi di Archeologia* III, 1969, nn. 1-2, dove si accenna anche alle modificazioni di struttura che questo fenomeno determinò nelle società indigene. Per la I età del ferro di Pontecagnano cfr. *Mostra della Preistoria e della Protostoria nel Salernitano - Catalogo*, Salerno 1962, pp. 105 ss.; B. D'AGOSTINO, in *StEtr* XXXIII, 1965, pp. 671 ss.; per S. Marzano sul Sarno cfr. B. D'AGOSTINO, in *MEFR* LXXXII, 1970,

pp. 571 ss. Sulla problematica socio-economica dell'Italia al passaggio dal Bronzo Finale alla I età del ferro cfr. R. PERONI, in *La Parola del Passato*, 1969, pp. 134 ss.

2) Per Pitecusa, si menzionano solo gli articoli e i rapporti preliminari di scavo più strettamente attinenti agli argomenti di cui si parla nel testo: G. BUCHNER, *Expedition* 8: 4, summer 1966, pp. 5 ss.; G. BUCHNER - J. BOARDMANN, *JdI*, LXXXI, 1966, pp. 1 ss.; G. BUCHNER, in *Dialoghi di Archeologia* III, 1969, pp. 85 ss.; D. RIDGWAY, *ibidem*, pp. 23 ss.; G. BUCHNER, *Arch. Reports* 1970-71, pp. 63 ss.; A.J. GRAHM, *JHS* XCI, 1971, pp. 35 ss.; J. KLEIN, *Expedition* 14: 2, winter 1972, pp. 34 ss.; P. MUREDDU, in *La Parola del Passato*, 1972, pp. 407 ss.; una importante relazione è stata inoltre tenuta da G. Buchner al Centro J. Bérard di Napoli nei giorni 8-9 dicembre 1973.

3) Su Reggio cfr. G. VALLET, *Rhègion et Zancle*, Paris 1958; sulla ceramica calcidese cfr. A. RUMPF, *Chalkidische Vasen*, Berlin-Leipzig, 1927, e la bibliografia più recente raccolta in *EAA* II, cc. 260 ss. Cratère di Vix, attribuito a Corinto: CH. PICARD, RA, 1954, pp. 77 ss.; G.F. Lo PORTO, *BdA*, 1969, p. 111; ID., *Atti e Mem. M.G.* XL-XLI, 1970-71, p. 110. A Locri: M. GUARDUCCI, *Rend. Lincei* XVIII, 1963, pp. 3 ss. A Reggio: F. VILLARD - G. VALLET, *BCH* LXXIX, 1955, pp. 50 ss.; G. VALLET, *Rhègion et Zancle*, Paris 1958, pp. 228 ss.; F. VILLARD, *La céramique grecque de Marseille*, Paris 1960, pp. 127, 141 s. A Sparta: R. JOFFROY, *Le trésor de Vix*, in *MonPiot* XLVIII, 1954, pp. 191 ss.; A. RUMPF, *BV AE* XXIX, 1954, p. 11; ID., *Charites*, 1957, pp. 127 ss.; J. BOARDMANN, *The Greeks Overseas*, Harmondsworth 1964, p. 228. A Spina: J. DELEPIERRE, *Le sujet de la frise du cratère de Vix*, Paris 1954, pp. 28 ss. A Taranto: NEUGEBAUER, pp. 341 ss.; C. ROLLEY, *BCH* LXXXVII, 1963, p. 483. A Vulci: R. BLOCH - R. JOFFROY, *RPh* XXVII, 1953, p. 17.

4) Sulla storia di Locri si ricordano solo alcuni contributi recenti: D. ASHERI, *JJP* XV, 1965, pp. 313 ss.; R. VAN COMPERNOLLE, in *Hommage M. Renard* 2, Coll. Latomus 102, 1969, pp. 733 ss.; S. PEMBROKE, *Les Annales ESC* XXV, 1970, pp. 1269 ss.; A. DE FRANCIESCIS, *Stato e Società in Locri Epizefirî*, Napoli 1972. Per il resto si rimanda alle opere di carattere generale: F. SARTORI, *Problemi di storia costituzionale italiota*, Roma 1953, pp. 128 ss.; J. BÉRARD, *La colonisation grecque*, Paris 1957, pp. 199 ss., 342 ss.; T.J. DUNBABIN, *The Western Greeks*, Oxford 1948, *passim*; J. SEIBERT, *Metropolis und Apoikie*, Würzburg 1963, pp. 72 ss. Scavi nei quartieri di abitazioni: P.E. ARIAS, *NSc.* 1947, pp. 165 ss.; G. JACOPI, *FA* 5, 1950, n. 1701; ID., *Brutium* XXIX, 1950, nn. 11-12, p. 4; B. NEUTSCH, *AA* 1956, cc. 312 ss.; E. LISSI, *Atti Congr. Intern. Arch. Cl.*, Roma 1961, pp. 102 s. Necropoli Lucifero: P. ORSI, *NSc* 1917, p. 101 ss. Specchi: U. JANTZEN, *Bronzewerkstätten in Grossgriechenland und Sizilien*, Berlin 1937, pp. 3 ss., e specialmente pp. 21 ss.; E. LANGLOTZ, *Festschrift H. Lützeler*, 1965, p. 355 ss.; G. JACOPI, *BdA*, 1950, pp. 193 ss. Numerosi specchi sono riprodotti

in E. LANGLOTZ - M. HIRMER, *L'arte della Magna Grecia*, Roma 1968, nn. 64, 89, 91, 92 bis, 126, 127. Patere: GIØDESEN, *Bronze paterae with antropomorphous handles*, *Acta Arch.* XV. 1944, pp. 101 ss. Candelabri: C. TURANO, *Klearchos*, 1961, pp. 108 ss. Altri bronzi: P.E. ARIAS, *Arti Figurative* III, 1947, pp. 34 ss. Terrecotte: P.E. ARIAS, *Cr. d'Arte* VI, 1941, pp. 48 ss. ID., *Arti Accad. Italia* VII.3, pp. 229; L. QUARLES v. UFFORD, *Les Terres Cuites Siciliennes*, Assen 1941, pp. 57 ss.; R.A. HIGGINS, *Tc. in the British Museum*, London 1954, pp. 324 ss.; C. SABBIONE, in *Klearchos* 47-48, 1970, pp. 109 ss. Pinakes: Q. QUAGLIATI, *Ausonia* 3, 1908, pp. 136 ss.; P. ORSI, *BdA* 3, 1909, pp. 406 ss., 463 ss.; OLDFATHER, in *Philologus* 69, 1910, pp. 114 ss.; 71, 1912, pp. 321 ss.; P. ZANCANI MONTUORO, *ASCL* 5, 1935, pp. 195 ss.; EAD., *RIA* 7, 1938, pp. 205 ss.; EAD., *Rend Napoli* 29, 1954, pp. 79 ss.; EAD., *Atti Mem. M. Gr., N.S.* 1, 1954, pp. 71 ss.; EAD., *ASCL* 24, 1955, pp. 284 ss.; EAD., *Rend. Lincei*, 8ª Serie, 14, 1959, pp. 225 ss.; EAD., *ArCl* 12, 1960, pp. 37 ss.; EAD., *Marsyas*; Suppl. I, *Essays Lehman*, 1964, pp. 388 ss.; EAD., *Stockholm Studies in Class.Archaeology* V, 1968, *Opuscula C. Kerenyi dicata*, pp. 15 ss.; H. PRÜCKNER, *Die Lokrischen Ton. reliefs*, Mainz am Rhein 1968.

Medma: P. ORSI, *Atti Mem. M. Gr.* 1926-27, pp. 60 ss.; S. FERRI, *Le Arti* II, 1939-40, pp. 162 ss., ripubblicato in *Archaeologia*, Firenze 1962, pp. 294 ss.; P.E. ARIAS, *ASCL* XV, 1945, pp. 1 ss.; G. JACOPI, *BdA* 1950, pp. 193 ss.; L. BYVANCK - QUARLES VON UFFORD, *Bull. Ant. Beschav.* 31, 1956, pp. 49 ss.; TH. HADZISTELIOU-PRICE, *AntK* 1969, pp. 51 ss. Sui rinvenimenti, cfr. P. ORSI, *NSc.* 1913 Suppl., pp. 55 ss.; ID., *NSc.* 1917, pp. 37 ss. Hipponion: P.E. ARIAS, *Cr. d'Arte* V. 1940, pp. 1 ss.. Sui rinvenimenti cfr. P. ORSI, *NSc.* 1921, pp. 473 ss.

Metauros: A. DE FRANCISCIS, *Atti Mem. M. Gr.*, 1960, pp. 21 ss.

5) Herakleia: G.F. Lo PORTO, *BdA* 46, 1961, pp. 133 ss.; L. QUILICI, *Siris ed Heraclea*, Roma 1967; D. ADAMESTEANU, *Siris-Heraclea*, s.l.d.; B. NEUTSCH ed., *Herakleia-Studien*, 11 Ergänzungsh. R.M. 1967; B. NEUTSCH, *Siris ed Heraclea*, Urbino 1968; ID., *AntK* 1968, pp. 114 ss. Una pianta dello scavo è in *Atti Taranto*, 1969, tav. XLIV.

POSTILLA:

Nel tempo occorso per la stampa degli Atti, sono intervenute novità interessanti che riguardano gli argomenti di questa relazione. Ne ricorderò alcune seguendo il medesimo ordine tenuto nella Bibliografia:

1) Nuova luce sulla frequentazione greca pre-coloniale scaturisce dalla segnalazione di coppe a semicerchi penduli da Veio: D. RIDGWAY - O.T.P.K. DICKINSON, in *BSA*

68 (1973), pp. 191 s.; *NSc.* 1972, p. 256, fig. 36; e da Villasmundo in Sicilia: relazione di G. Voza al convegno tenutosi nel marzo 1975 presso l'Istituto Francese di Cultura di Milano, sotto gli auspici del Centro J. Bérard. Il quadro culturale delle necropoli della Valle del Sarno si è ampliato considerevolmente in seguito ai recenti scavi a S. Marzano sul Sarno e a S. Valentino Torio: sull'argomento, cfr. la relazione da me tenuta alla XVII Riunione Scientifica dell'Istituto Italiano di Preistoria e Protostoria, dal titolo *La Campania nell'Età del Bronzo e del Ferro*, in corso di stampa nei relativi *Atti*.

2) Su Pitecusa, cfr. i nuovi contributi di D. RIDGWAY, *The First Western Greek: Campanian Coasts and Southern Etruria*, in *Greeks, Celts and Romans*, London 1973, pp. 5 ss.; ID., *Rapporti dell'Etruria meridionale con la Campania: Prolegomena Pithecusana*, in *Atti Orvieto* in corso di stampa. Almeno un vaso pitecusano di grandi dimensioni della corrente d'ispirazione cicladica risulta oggi esportato fuori di Pitecusa: è il cratere dalla tomba 168 di S. Valentino Torio, databile al Geometrico Recente II.

3) Sul ruolo dell'artigiano nella Grecia Classica, è importante l'orientamento espresso nelle recenti ricerche di P. Vidal Naquet; v., p. es., la conferenza da lui tenuta presso l'Istituto Universitario Orientale di Napoli il 9 maggio 1975, dal titolo: *Etude d'une ambiguité: Le Statut des Artisans dans la cité platonicienne*.

Su Medma, la bibliografia più recente. anche locale, è raccolta in A. MAGGIANI-S. SETTIS, *Nuove note Medmee*, in *Klearchos* 53-56 (1972), pp. 29 ss. Infine, per i concetti espressi nell'introduzione, cfr. ora A. CARANDINI, *Archeologia e Cultura Materiale*, Bari 1975, il cui estremismo è innegabile, ma appare non ingiustificato, se lo si pone in rapporto con la tradizione archeologica italiana.

IL DIBATTITO

W. JOHANNOWSKY
M. TORELLI
F. COARELLI
C. FRANCIOSI
E. MANNI
P. LÉVÊQUE
C. MOSSÉ
C. TRONCHETTI
G. VALLET
A. GIULIANO
E. WILL
N.F. PARISE

Werner Johannowsky:

A proposito della relazione di Giuliano vorrei far presente che deve esserci stato un fraintendimento di quanto ho detto tre anni fa e ho anche scritto sul cratere di Dherveni. Io ho sostenuto, contrariamente ad Adriani, che il cratere non può essere greco-occidentale e l'ho attribuito ipoteticamente ad una officina attica. Il problema però è ancora *sub iudice*.

Per quel che riguarda la relazione del prof. Langlotz devo ammettere di essere perplesso sull'estensione del fenomeno della presenza di artigiani greci in Occidente sia in Magna Grecia che in Etruria, sia in ambiente non greco in genere. Sono sempre stato uno dei sostenitori dello spostamento di artigiani greci, attirati da possibilità maggiori di mercato, da un centro all'altro, spostamento dovuto alla forte concorrenza nei centri in cui originariamente operavano. Mi pare che sia però azzardato trarre dei giudizi stilistici dal fatto che magari ad Atene si sono trovati frammenti minuscoli, che non danno molti elementi per la personalità del pittore che ha dipinto un determinato gruppo di vasi, e dal fatto che magari in Occidente si son trovati dei vasi interi. Non mi pare che questo possa essere in alcun modo sufficiente, neanche come ipotesi di lavoro, per dedurre che questi pittori ad un dato momento si sono trasferiti in Occidente, ciò prescindendo ovviamente da tutti gli elementi di carattere tecnico.

Quanto alla presenza di vasai attici in Occidente, mi pare che essa in alcuni casi sia senz'altro sicura, più che altro, per i motivi tecnici, per una certa categoria di ceramica che è stata giustamente attribuita in Campania per il fatto che lì se ne sono trovati anche esemplari non figurati, cioè per il gruppo del Pilastro della civetta, datato dal 460 a.C. in giù.

Questi vasi si distinguono per tecnica, assai vicina a quella attica, rispetto ai vasi prodotti nello stesso periodo in Campania.

Per quel che riguarda il trasferimento massiccio dei vasai attici in Occidente avrò domani occasione di mostrare elementi di notevole interesse; comunque sia, questo trasferimento avviene in un momento di crisi dell'artigianato attico, cioè *grosso modo* nel terzo quarto del IV sec. a.C. Prima abbiamo solo casi isolati, almeno per la Campania.

Quanto poi alla presenza di una iscrizione etrusca su un vaso attico, c'è il problema della provenienza, ma mi pare anzitutto che bisogna tener conto della composizione eterogenea della manodopera che ha lavorato nelle officine attiche, costituita certamente in parte da schiavi, in parte certo da meteci.

Quanto poi al fatto che certi vasi presentano dei soggetti magari non di moda attica o i vasi siano di forma non greca, sappiamo molto poco delle officine figuline ateniesi. In realtà il Ceramico è assai poco esplorato, d'altra parte non conosciamo per il VI e V sec. in Attica qualcosa di equivalente alle tombe di Vari e ad alcune tombe orientalizzanti del Ceramico, che possono essere senz'altro attribuite all'aristocrazia ateniese, anche perché in quel periodo i prodotti di lusso sono fabbricati in Attica esclusivamente, direi, per l'uso interno. D'altra parte ciò può esser dovuto almeno in parte anche a un fenomeno di costume, in quanto c'è in genere nelle tombe di ambiente greco del V sec. a.C. una relativa scarsezza di corredo.

Non so invece fino a che punto ciò possa essere in rapporto con una presunta legislazione in rapporto alla limitazione del lusso nei monumenti funebri e nei funerali stessi in Attica nella prima metà del V sec., ma è molto probabile che nel V sec., in Attica come in altre zone evolute, non si usasse più abbondare nei corredi, mentre a più riprese si è data importanza all'aspetto esteriore, con stele e statue.

Mario Torelli:

Il prof. Langlotz ci ha parlato di probabili migrazioni di vasai. Io non conosco molto bene la situazione della Magna Grecia, conosco però un

po' meglio quella dell'Etruria, dove la documentazione archeologica, in certi casi, è più abbondante e soprattutto è meglio nota e studiata la documentazione epigrafica.

Cercherò di vedere se il comportamento del mondo etrusco può darci qualche indizio per una comprensione del fenomeno nel periodo fra l'età arcaica e il IV sec. anche in Magna Grecia.

Il caso di Aristophonos è noto a tutti. Comunque prima ancora di questi, ci sono delle attestazioni ben precise a Vulci e nell'area vulcente-visentina, con ceramica italo-geometrica (derivata dal tardo-geometrico greco), a cui fa seguito, subito dopo, il sub-geometrico tarquinese, e nel corso del VII sec. un gruppo di pittori cicladici o cicladico-ionici, localizzabili probabilmente tra Caere e Veio con una serie abbastanza nutrita di vasi dipinti con grandi animali, ed infine il ciclo etrusco-corinzio, che è ormai ben conosciuto dopo gli studi dello Szilágyi, del Colonna e di altri.

A quest'epoca sembra individuabile in Etruria un caratteristico fenomeno: si formano cioè delle scuole locali nelle grandi città che subiscono la trasformazione urbana, come ci ha mostrato D'Agostino per Pithecussai, dove, appena si costituisce una concentrazione di tipo urbano, immediatamente appare la figura del vasaio e dell'artigiano.

Questa fase possiamo ritenerla chiusa con il ciclo etrusco-corinzio. È abbastanza singolare notare che proprio a quest'epoca (fine del VII sec., primissimi decenni del VI) si chiude una prima fase della storia urbana dell'Etruria meridionale, in cui si forma una serie di strutture solide ed emerge l'elemento aristocratico come classe dominante. La fase precedente era stata caratterizzata da fenomeni, per così dire, «democratici»: fenomeno abbastanza cospicuo per quello che ci interessa, migrazione cioè di esuli (Demarato di Corinto) con un seguito di artigiani, che fanno parte di una «corte», ed è attestato anche epigraficamente, come ci ha mostrato Colonna (e De Simone con lui), da una serie di epigrafi in cui appaiono formazioni gentilizie miste, cioè greco-etrusche. È il tipo *rutile hipucrates*, cioè un Rutile che è in origine un *Hippokrates* greco; e così c'è un *larth telicles* (= greco *Telekles*).

Dopo quest'epoca, il fenomeno non si verifica più: la struttura urbana appare chiusa all'ingresso, nell'ambito della compagine sociale, di persone esterne. E abbastanza significativamente nello stesso periodo viene costituita

una struttura (forse per il prelievo dei *tele*) si crea intorno ad un santuario, come quello che io ho la fortuna di scavare a Gravisca, un centro di scambio, in cui ci sono degli stranieri che vengono, ma che evidentemente hanno la possibilità di agire solo nell'ambito di questo ristretto ambiente, che è il santuario fiera-mercato. Questo giova dirlo per una serie di argomenti trattati nei giorni scorsi e lo ricordo adesso: su una trentina circa di iscrizioni, tutte meno tre sono ioniche, ioniche non rodiote, e testimoniano molto bene anche il mutamento che negli ultimi decenni del VI sec. interviene nell'ambito del commercio, per cui le figure dei mercanti greco-orientali sono sostituite da quelli eginetici, mentre almeno in un caso abbiamo una iscrizione attica, che sembrerebbe attestarci anche la presenza di mercanti attici nella stessa zona.

Questo è abbastanza convincentemente documentato dallo studio di A. Johnston delle sigle dei mercanti di vasi, e conferma l'importanza del mercante egineta Sostrato che avrebbe importato ben 35 vasi con la sua «firma» nel periodo fra il 530 e il 500.

Questo tipo di documentazione ci dà abbastanza chiaramente l'idea di un «terminal » di una carovana, che comincia in vari punti dell'oriente (Naukratis è un esempio perfetto). La documentazione graviscana sembra indicarci che c'è anche un altro e forse più importante tipo di scambio, almeno a giudicare dal materiale contenuto nei *bothroi*, dove sono state ritrovate intatte anfore olearie e vinarie, cui corrispondono materiali ferrosi lavorati, aratri; si tratta quasi certamente di decime lasciate al santuario che ci permettono di giudicare quale doveva essere il tipo di commercio che avveniva nell'interno del santuario.

In questa fase di grandi fluttuazioni dal punto di vista commerciale, vediamo che ci sono pochissime fabbriche in Etruria, attestate su poche figure di pittori, i quali a volte si sostentano non soltanto con la committenza del vaso, ma anche con la committenza più impegnativa, come è attestato per i frammenti di grandi lastre di pittura monumentale, attribuibili allo stesso pittore ionico «delle *hydriae* ceretane».

In pari tempo il mercato attico si specializza in una serie di produzioni per il consumo etrusco: anfore tirreniche prima, anfore nicosteniche poi. Anche in questo lo scavo del santuario di Gravisca ci aiuta. Vi troviamo infatti una presenza di artigiani perché nello scavo sono stati in

abbondanza scoperti resti di materie coloranti; sono, a mio avviso, presenza di una migrazione temporanea di artigiani che vanno ritenuti responsabili perlomeno di una parte delle grandi tombe dipinte tarquinesi della seconda metà del VI sec. La pittura monumentale, com'é chiaro, non assicura una committenza continua se non è affiancata dalla sussistenza giornaliera dell'attività di vasaio. Potrei citare la Tomba dei Tori, che Giuliano ha illustrato ed ha messo giustamente in rapporto con la pittura «pontica», e così la Tomba della Caccia e della Pesca, che è opera di un pittore ispirato dalla cerchia dei Piccoli maestri ionici o la Tomba del Barone che è di un personaggio chiaramente vicino alla pittura clazomenica.

Se possedessimo delle curve di importazione del materiale greco in Etruria troveremmo nel corso del V sec. certamente una contrazione a cui corrisponde un attestarsi di gruppi di vasai, molto più consistenti che in passato, e la contemporanea affermazione di decoratori locali, di una scuola di pittura monumentale per le grandi tombe tarquinesi.

Il parallelo tra queste situazioni è abbastanza interessante. A livello della ceramica abbiamo un esempio importante: il gruppo di Praxias, un gruppo di ceramiche sovradipinte, che imita quelle attiche a figure rosse. Sull'ansa di un vaso, il vaso principe di Praxias c'è una firma in cui il personaggio che scrive in una lingua mixoetrusca o mixogreca si firma *arnth praxias*. È probabilmente un calcidese a giudicare dall'alfabeto, ma con diritto di cittadinanza in Etruria (Vulci?).

Si fanno delle ceramiche o si copiano vasi attici a figure rosse, linea per linea, come è il caso della famosa coppa di *Aule Vpinas* che ha pubblicato J. Heurgon.

Questo gruppo corrisponde abbastanza chiaramente — a livello della grande pittura — alla nascita di scuole locali, il cui capostipite va visto proprio in quel pittore della Tomba dei Giocolieri, che si firma con un nome di schiavo *arnth heracanasa*.

Il fenomeno è la manifestazione chiara della tendenza del mondo etrusco ad organizzarsi su forze proprie, ad un certo tipo di autarchia, che corrisponde molto bene alla concezione «agraria» della aristocrazia: in certa misura, potrei dire, anticittadina.

Alla fine del V questo mondo entra in crisi, e noi vediamo parallelamente la tendenza a far entrare elementi greci sotto varie forme, per lo

più personalità che non creano scuole, personalità non ben configurabili che noi riusciamo a descrivere con precisione solo per Faleri; la prima ceramografia falisca è certamente atticizzante, sia essa da connettere con Thurium o piuttosto con fughe di artigiani per crisi interna al mondo attico, conseguente alla guerra del Peloponneso. Accanto alla produzione grandiosa troviamo anche la produzione più modesta: sono tutte quelle imitazioni degli «*owl-skyphoi*», le imitazioni delle coppe di S. Valentin, che a quest'epoca si diffondono in maniera enorme e soppiantano la importazione, che pur si era andata contraendo nel corso del V sec. Questa ripresa corrisponde alla fase di integrazione dello stato «patrizio-plebeo»: ma alla metà del IV sec. troviamo nuovamente riconcluso il ciclo, quando si stabiliscono delle scuole fisse, le scuole del «Gruppo fluido», del «Gruppo ad imbuto», e così via. A quest'epoca si sono evidentemente di nuovo serrate le strutture sociali.

Mi pareva utile segnalare questa possibile corrispondenza tra un certo tipo di struttura sociale e la capacità di accettare l'elemento straniero, in particolare connesso con l'artigianato. Altrimenti rischiamo, sulla sola base di elementi marginali, di ricreare quella situazione che ha richiesto la forte personalità di un Gerhardt con il suo «rapporto volcente», in cui finalmente distingueva con criterio scientifico e oggettivo vasi greci da vasi etruschi.

Filippo Coarelli:

Molte cose che volevo dire sono state già dette da Torelli e Johannowsky, perciò cito solo un caso che riguarda il commercio nell'antichità, anche se estraneo alla Magna Grecia. Al periodo romano, meglio documentato dalle fonti, appartiene il «Periplo del Mare Eritreo», che descrive il commercio dall'Egitto verso l'estremo Oriente. In esso si parla chiaramente di merci (in particolare, stoffe) prodotte in Egitto apposta per l'esportazione, con caratteristiche adatte ai popoli a cui tali prodotti si volevano vendere.

Tutto ciò si può illustrare archeologicamente, almeno in un caso. Si tratta di due bronzi che rappresentano eroti su leoni, di produzione probabilmente egiziana, di datazione difficile — credo tardo-ellenistica o dello

inizio dell'Impero — trovati in Arabia meridionale, certamente non prodotti localmente. Questi presentano nel piedistallo, fuse con esso, iscrizioni sudarabiche (cfr. *EAA*, VI, p. 1016, figg. 1115-1116 a p. 1013; bibliogr. a pag. 1023). Si tratta evidentemente di merci eseguite appasitamente per l'acquirente.

Un altro punto riguarda quanto diceva il prof. Martin, e si riallaccia all'intervento di Torelli a proposito delle mura di Pitecussa. Diodoro afferma che c'era un certo numero di operai — il numero di 60mila è eccessivo, e forse anche di 200 ogni 30 m —; però 30 m è un numero preciso, corrispondente a 100 piedi. Probabilmente è una cifra basata su una buona fonte e corrisponde più o meno ad un cantiere.

Vorrei ricordare una vecchia teoria — quella del Säflund — a proposito delle mura serviane: cioè che le mura serviane siano dovute ad architetti siracusani. Le cave di tufo di Grotta Oscura sono state sfruttate intensivamente per la prima volta proprio per le mura; i blocchi di questa qualità di tufo sono gli unici ad avere marchi di cava, e probabilmente si tratta di lettere greche. Nessun'altra qualità di tufo ha marchi di cava. Questo fatto presuppone una organizzazione molto complessa, che può essere dovuta all'intervento di architetti greci.

Un altro caso interessante è quello della ceramica prodotta a Roma nella prima metà del III secolo a.C.: l'«atelier des petites estampilles» e i «pocola». Su questi ultimi non sono della stessa opinione della prof.ssa Forti, che insiste sulla provenienza vulcente: i nomi di divinità iscritti sui «pocola» si riferiscono in gran parte a edifici di culto fondati a Roma tra il IV e l'inizio del III secolo. Interessante invece è l'ipotesi della Forti, secondo la quale la produzione dei «pocola» è dovuta ad artisti tarentini, o apuli, trasferitisi a Roma.

È stato poi citato dal Giuliano il sarcofago di Scipione Barbato, il cui modello è tratto da un tipo di ara di cui ci sono esempi in Sicilia ed in Magna Grecia. Il sarcofago è certamente databile agli inizi del III sec. Anche in questo caso possiamo riconoscere l'attività in Roma di artisti greci o magnogreci, oppure direttamente influenzati da quelli della Magna Grecia.

Degli strigili trovati a Palestrina la maggioranza ha marchi greci: è ovvio che essi provengono da città della Magna Grecia. Va citato a questo

proposito uno specchio, certamente di produzione laziale, scoperto a Locri e conservato nel Museo di Reggio Calabria.

Un rapporto assai stretto tra Roma e la Magna Grecia si riscontra anche nella pittura. Il frammento di pittura dell'Esquilino con Q. Fabio, variamente datato dalla fine del IV fino al I sec., a.C., e che per motivi epigrafici evidenti non può scendere oltre il III sec. a.C., è stilisticamente molto vicino ai «pocola». Su tutti questi problemi, si veda ora *Roma medio repubblicana, Catalogo della Mostra*, Roma 1973.

Cominciamo dunque a conoscere un ambiente romano di IV-III sec. che contribuisce a chiarire anche molti problemi del mondo indigeno. Torno allora un momento agli indigeni dell'Italia Meridionale.

Io avrei una certa difficoltà a considerare il mondo indigeno delle zone adiacenti alla Magna Grecia nel IV sec. a.C. come un mondo antagonista, in senso statico, alla Magna Grecia stessa. Mi sembra che già nel corso del V sec. i rapporti si modificassero profondamente e il mondo indigeno assumesse una certa prevalenza, almeno militare, su quello greco. Le conquiste di Cuma, di Paestum non si spiegano senza un certo livello tecnico raggiunto dal mondo indigeno. Il IV sec. mi sembra un momento molto diverso, in cui diventa difficile distinguere, a livello politico, un mondo indigeno opposto staticamente a quello greco — si pensi, ad esempio, alle alleanze fra Siracusa e i Galli. D'altra parte la cultura indigena del V sec. non presenta un aspetto molto diverso da quello delle colonie greche (pitture di Paestum, ceramica apula, indistinguibile da quella di produzione tarentina, ecc.). Del resto, Roma nel IV sec. è citata dai Greci come «polis hellenìs».

Con questo il mio discorso si conclude ritornando al punto di partenza: il problema dei rapporti tra mondo greco e mondo indigeno va storicizzato, considerato in rapporto con fasi storiche così diverse, come il VI, il V e il IV sec. a.C.

La documentazione archeologica, più abbondante in Magna Grecia, andrebbe messa in rapporto con la documentazione letteraria, più abbondante a Roma: sarà forse possibile, in tal modo, comprendere tanti fenomeni del mondo indigeno nei suoi rapporti col mondo greco, che altrimenti ci sfuggirebbero.

Stamattina pareva di essere tornati in pieno ’700: sembrava di sentir parlare ancora di anfore ‘nolane’, di vasi ‘etruschi’, e solo per poco non si è nuovamente giunti a discutere dello ‘stile di Saticula’. Pareva dominare il concetto che se un vaso è stato rinvenuto in un certo sito, esso doveva essere stato fabbricato in quello stesso posto. Si sono viste cose ‘strane’, si sono visti — un po’ confusamente — frammenti, in parte opera dei pittori di crateri del secondo ventennio del IV secolo, in parte attribuibili al Pittore del Ragazzo Grasso ed ai suoi contemporanei — cioè, ceramica delle stesse officine, spesso anche delle stesse mani, alle quali appartengono altri vasi, rinvenuti in Spagna come a Montesarchio (nel Beneventano), a Spina come sul Mar Nero, in Cirenaica come a Cipro — venire assegnati a fabbrica spagnola, non si sa bene perché: e ciò è tanto meno comprensibile, in quanto frammenti (opera di questi stessi ceramografi), rinvenuti sulla Pnice, sono stati studiati con datazioni e commenti ispirati dal Beazley, il quale — ben pratico — riusciva a distinguere la ceramica attica, dalle imitazioni ‘locali’, sì da poter far eliminare l'ipotesi — del tutto teorica — che tali frammenti potessero essere stati importati (e non prodotti) in Atene!

Molto strano, tutto ciò, e preoccupante: soprattutto perché il concetto che una classe ceramica fosse prodotta proprio nel centro in cui era attestata in misura quantitativamente maggiore è un concetto vecchio, che ha durato fatica ad essere distrutto. Fino a dieci o quindici anni fa si parlava ancora di ‘vasi di Saticula’: ma questi vasi sono, appunto, quegli stessi vasi attici del IV secolo, prodotti talora se non dagli stessi artigiani, certamente anche in alcune delle officine che producevano, fra l’altro, i vasi detti ‘di Kerč’; solo che quelli ‘di Kerč’ sono più belli, eseguiti più accuratamente, meno banali nei soggetti figurativi: tipici prodotti ‘di lusso’. Quindi — si concludeva allora — i vasi detti ‘di Kerč’, più belli, erano prodotti nelle colonie greche sul Mar Nero; quelli ‘di Saticula’, più brutti, più rozzi, più volgari (più ‘pacchiani’, per dirla in napoletano), nella provincia di Benevento.

Il problema è grave: è grave perché affiora anche in altre sedi, ad esempio nelle ipotesi elaborate dal Trendall nel primo Supplemento ai suoi

Red-figured Vases of Lucania, Campania and Sicily, in cui egli sposta, nuovamente, il luogo di fabbricazione dei vasi prodotti agli inizi del IV secolo sul versante tirrenico, i così detti 'protocampani'. Il Trendall li dice fabbricati in Sicilia, perché in quell'isola se ne sono rinvenuti in maggiore quantità. E, poiché si sono trovati vasi di quest'officina anche a Montesarchio, di mano del 'fondatore' di questa 'scuola', il Pittore della Scacchiera, aggiunge: questo Pittore ha lavorato dapprima in Sicilia, successivamente si è spostato in Campania («The discovery of two more vases by this painter in Campania reinforces the suggestion that at a fairly late stage in his career he may already have moved to that area», p. 33): i vasi di Montesarchio, poiché sono all'interno, sarebbero dunque da considerare fra i più tardi. Il concetto stilistico è paradossalmente ribaltato, in questo caso: non è più recente, nell'opera di un ceramografo, quel vaso che presenti maggiormente evolute la forma o la decorazione, e così via, bensì quello che sia stato rinvenuto nel posto 'più lontano'. Alla base c'è sempre lo stesso concetto per cui il Pittore di Laghetto va spostandosi continuamente fra Paestum ed i dintorni di Neapolis (anzi, per meglio dire, la zona di Capua), avanti e indietro, a seconda che in un certo momento si siano trovati più o meno vasi 'nuovi' a Paestum o altrove.

Tutti questi casi sono un po' sconcertanti, ed impongono — per tornare alla ceramica attica del IV secolo — due cose: innanzitutto, non considerare più questi gruppi, queste classi in base al luogo di rinvenimento, ma - come ormai è stato fatto in maniera estremamente chiara dal Beazley, sia nei lavori sulla ceramica attica, che in quelli su altre classi di ceramiche figurate — in base al luogo in cui sembra verosimile porre la loro fabbricazione. È chiaro che mi riferisco a prodotti finiti, non a scarti di fabbricazione: peraltro, in nessuno dei casi ai quali mi rifacevo, poco fa, ci troviamo di fronte a scarti di fabbricazione.

Seconda esigenza è quella di incominciare una buona volta a studiare la ceramica attica (ed anche italiota) del IV secolo, senza limitarsi ad elenchi più o meno interminabili di vasi, provvisti solo di rapide descrizioni, talora non molto comprensibili (anzi, spesso del tutto insufficienti). Per quel che riguarda la ceramica attica del IV secolo, la situazione è assai grave, considerando che, purtroppo, è, questa, la parte più debole della splendida opera del Beazley: è necessario cominciare a studiarla

sistematicamente, tale ceramica attica 'tarda'; è necessario cominciare a tener per fermo che essa copre quasi tutto il secolo, e non solo i primi venti anni — come troppi ancora ritengono — ; è necessario cominciare a studiare i vari ceramografi, le varie officine, come personalità artistiche (magari d'infimo valore), come gruppi di artigiani in stretta collaborazione; verificare anche per queste opere i rapporti con le altre arti figurative, sistematicamente — cosa, questa, assai ben fatta dal Langlotz per un altro periodo, ben più antico; e non pensare che, una volta che un vaso è stato collocato nel tal punto d'un elenco, il compito dello studioso sia finito. Analogo discorso occorre fare, in molti casi, anche per i ceramografi campani, pestani, sicelioti; e si deve tener presente come, ancora oggi, le cronologie che si possono proporre per i ceramografi — attici ed italioti — del IV secolo si basano. su alcuni capisaldi cronologici non sempre ben verificati, distribuendo fra di essi il restante materiale, che viene così datato 'per interpolazione'.

Ci sono, inoltre, dei problemi d'ordine generale, sul modo in cui si debba utilizzare la ceramica. Su questo hanno scritto cose molto interessanti e molto chiare Vallet, Villard, Will; ma pare che esse trovino ancora difficoltà ad essere recepite, pare che non si porti innanzi la ricerca sulle linee aperte da questi studiosi — come invece si potrebbe (e dovrebbe) fare, riesaminando anche alcuni dei punti fondamentali di tali orientamenti, che dovrebbero essere meglio puntualizzati.

Innanzitutto il concetto, ormai vecchio, che il vaso figurato è un oggetto 'di lusso'. Perché si va lontano a comprare un vaso 'di lusso', cioè un oggetto, che non 'serve' a niente? Perché, allora, tante persone, pochi decenni fa, acquistavano, ad esempio, vasi cinesi? I vasi cinesi avevano, per costoro, l'unico pregio di essere 'diversi', di essere belli per chi amava cose — più che 'diverse' — 'strane', di essere fragili e delicati (e, quindi, di comportare difficoltà di trasporto e di conservazione). Avere un vaso cinese, per i nostri nonni, non significava, di norma, apprezzare l'arte cinese; tantomeno, 'capire' la civiltà cinese, nella sua 'diversità': significava soltanto avere un oggetto di un certo valore, il quale — ad un livello più o meno connesso con il trattarsi d'una cosa 'strana' — facesse far loro bella figura davanti agli altri. In una parola, soltanto in quanto apportatore di prestigio.

Si tratta di esaminare il rapporto struttura-sovrastruttura, e riconoscere (anche se questo settore di ricerca è assai limitato) quali siano i reciproci influssi d'una struttura economica e d'una sovrastruttura di tipo ideologico (reciprocità che può essere riconosciuta soltanto impiegando una dialettica che superi gli schemi hegeliani, o di stretta osservanza hegeliana); si tratta, cioè, di riconoscere l'importanza dei fatti di prestigio nel condizionare determinate scelte economiche, o — viceversa — come delle basi economiche possano portare alla creazione di nuovi fatti di prestigio.

Si può essere spinti a procurarsi un certo vaso, anche se di 'costo' assai elevato, perché quello stesso oggetto non se lo 'possono permettere' tutti, non possono averlo i vicini di casa, i conoscenti a più basso livello economico. Non sembri una modernizzazione: i capi celti dell'Europa centro-occidentale, in età tardo-repubblicana, fanno cose 'strane' analoghe; ad esempio, cominciano a bere vino, non tanto perché piacesse loro più della birra — o, almeno, non soltanto per questo motivo —, quanto perché era di moda fra loro, capi celti, per imitare quello che veniva fatto sulle coste mediterranee dagli italici e dai greci. Perché avviene questo cambiamento di gusto? Un'anfora di vino—- ci dice Diodoro (5, 26, 3)—- 'costava' quanto uno schiavo, con il quale veniva scambiata alla pari. Quindi, chi beveva il vino? Soltanto chi 'aveva molti soldi' — o, per essere più corretti, chi poteva accumulare un notevole plusvalore, a spese della tribù, con il quale poteva procedere agli scambi commerciali. Però il vino come si beve, se si vuole essere veramente alla moda? Non certo con i corni potorî, fatti con le corna di animali; bensì con i vasi di bronzo e d'argento, importati dall'Italia centro-meridionale o dalla Grecia: e con i vasi, viene tutto il servizio da mensa, il 'servizio per bere'. Cosi diventa di moda non soltanto il comprare il vino, per offrirlo nei banchetti (dati alla comunità, o a larga parte di essa), ma viene di moda anche l'adibire per tale uso tutto un apparato di crateri, *oinochoai*, mestoli e così via: cose che non 'servono' in maniera specifica (un attingitoio d'argilla avrebbe avuto la stessa funzione), ma 'servono' solo a mostrare che soltanto alcune persone possono permetterselo, perché possono effettuare quegli scambi economici con i *mercatores*, i quali offriranno, inoltre, analoghi oggetti 'di lusso' ai capi 'indigeni', per ingraziarseli,

ed ottenere il permesso di transito, o per poterli disporre meglio in una trattativa commerciale. Del resto, è quasi eguale il discorso che si sarebbe potuto fare, una quarantina di anni fa, con le bottiglie di whisky scozzese. Era il contenitore, o almeno un certo apparato esterno, che serviva, per motivi di prestigio, piuttosto che il contenuto, che non rientrava molto nel gusto abituale della gente.

Nella ceramica attica si verifica, ad un certo momento, il passaggio dalla tecnica a figure nere a quella a figure rosse. Io credo che decorare un vaso a figure nere sia un po' più rapido — e dunque economico — che eseguirlo a figure rosse; disegnare tutti i contorni, i particolari interni, e così via, con quella specie di siringa che gli antichi adoperavano per tale scopo, è una cosa più complessa che eseguire una macchia di colore, poi asportarne il superfluo — o meglio, fare dei segnetti graffiti, od in colore aggiunto, all'interno della macchia stessa. Questo passaggio può essere dovuto a più motivi: da una parte, ci sono dei miglioramenti tecnici che possono far costare meno un determinato prodotto — e quindi renderlo accessibile a più persone —; dall'altra parte si introducono delle complicazioni tecniche (quali, per esempio, l'esecuzione di particolari in 'bruno intenzionale' e — in epoca più recente — mediante dorature, etc.), che servono per accrescere il pregio di un oggetto, perché una cosa che implica maggior lavoro, maggiore cura, che è più delicata, costa maggiormente. Ma, nel periodo in cui si afferma la tecnica a figure rosse, la produzione di massa (*lekythoi*, ad es.), è a figure nere, sommariamente eseguita. Si deve vedere come queste due spinte — alla semplificazione, rivolta ad una produzione massiccia, ed alla maggiore elaborazione, che ha per fine il dare maggior valore ad un oggetto — si compongano, come possano anche esistere (in aggiunta ai fatti di gusto, che in parte le condizionano, in parte sono da esse condizionate, come si è detto); questi discorsi devono essere poi svolti zona per zona, ambiente 'culturale' per ambiente 'culturale', livello cronologico per livello cronologico. Si potranno forse accusare queste ultime affermazioni di eccessivo modernismo: ma non so, in effetti, fino a qual punto; l'invadere dapprima un mercato, per introdurre successivamente degli oggetti 'di lusso', di maggior valore economico, riservati a pochi, così come il contrario — diffondere imitazioni

più economiche di oggetti costosi — sono fenomeni commerciali non soltanto capitalistici.

Complessivamente, certi fatti sovrastrutturali, certi fatti socio-estetici, per usare il termine proposto dal Will, possono avere una loro importanza nel condizionare alcune scelte, nell'indirizzare verso alcune produzioni.

Continuando in queste osservazioni, si deve sottolineare che determinati mercati possono richiedere determinati prodotti. Per esempio, nella necropoli di Montesarchio — preferisco trarre gli esempi dalle zone che conosco più da vicino — si trovano quasi esclusivamente crateri, sia pure di forme diverse; ciò non avviene in altre necropoli: a Paestum non si trovano tanto crateri, quanto vasi di altre forme; ad Avella è presente una notevole percentuale di *hydriai*. Cioè è il rito — esigenza d'ordine sovrastrutturale — che fa compiere certe scelte, negli acquisti. È anche chiaro che il mercante che comprava ad Atene, ad esempio, una partita di vasi da smerciare—- direttamente, o per mezzo d'intermediarî — in Campania, effettuava gli acquisti in base alle possibilità di mercato d'una certa zona, oppure comprava in maniera più massiccia, e poi — giunto in Campania — rivendeva (o faceva rivendere) questo materiale nelle diverse zone, a seconda della forma, e fors'anche del soggetto (e del contenuto) delle scene figurate.

Assai opportunamente, Werner Johannowsky ha citato, poco fa, il Gruppo del Pilastro con Civetta. È un gruppo di materiale assai interessante: quando si parla di figurazioni 'strane' sui vasi attici, si vede che non si hanno presenti i vasi di questo Gruppo, fabbricati in Campania — forse nel Nolano —, attorno alla metà del V secolo; sono cose incredibili, molto più 'diverse', da ciò che normalmente compare nella ceramica attica, di quello che possa essere il fatto che un Sileno paia indossare una sorta di calzamaglia, come è stato invece ricordato stamattina: 'stranezze' come queste ultime — a parte spiegazioni puntuali da ricercare caso per caso — possono essere intese assai bene, del resto, se solo non consideriamo Atene come la sede del classicismo perenne: cosa che, purtroppo, si tende (ancora!) a fare.

Anche se continuamente ricordato da alcuni studiosi, si è portati troppo facilmente a dimenticare il fatto che la ceramica era un sovrappiù, e non il 'grosso', l'essenziale, nell'esportazione di prodotti da Atene, anzi

— in generale — nel commercio antico. Era un sovrappiù, tuttavia, fornito di profonda forza di penetrazione. È vero che è difficile valutare quale fosse, relativamente, la sua importanza; ma qualcosa si riesce pure a fare. È innanzitutto necessario puntualizzare il problema delle analisi quantitative. Stamattina abbiamo sentito parlare di calcoli complessi, fatti con i mezzi più progrediti. Personalmente, a parte la possibilità di eseguire più 'comodamente' indici dettagliati dei materiali, sono un po' scettico sulla possibilità d'impiego di questi strumenti, per un motivo assai semplice: e cioè perché quel che ci interessa non è tanto la quantità assoluta di vasi arrivati in una determinata zona, quanto le proporzioni in cui tali vasi di importazione sono presenti, all'interno della documentazione complessiva, perché solo quest'ultimo tipo di dati può permetterci d'instaurare confronti fra più località. Il problema, però, è costituito dal fatto che la documentazione di ogni sito presenta, purtroppo, condizioni assai particolari, si che si rendono necessari discorsi particolari, talora lunghi e complessi: condizioni non soltanto intrinseche al sito stesso: ma derivanti dalle modalità di esecuzione degli scavi.

Se si leggono le relazioni settecentesche e quelle degli inizi dell'800, relative alle vaste ricerche eseguite in quell'epoca, e se si scorrono le provenienze dei materiali dei maggiori musei, si trova — ad esempio — che Nola è assai documentata, Avella meno; eppure Avella pare essere stata saccheggiata anche più profondamente di Nola, se possibile.

Il motivo andrà ricercato non tanto nel fatto che, ad esempio, 'anfora nolana' indicava semplicemente una determinata forma vascolare, quanto, in generale, nel fatto che l'etichetta 'commerciale' «Nola» veniva apposta a materiali provenienti da una zona, più o meno ampia, del retroterra di Napoli. In questo materiale «da Nola», dunque, potrebbe essere stato confuso materiale da Avella, da Suessula, fors'anche dalle zone di Sarno e di Nocera (e magari di Montesarchio, se questo non sarà stato, piuttosto, confuso con quello di S. Agata de' Goti), e così via, per gli altri casi: cioè, materiale rinvenuto in alcuni centri, nei quali furono eseguiti scavi — con il dichiarato scopo di ricercare materiale per il commercio antiquario —, fu venduto con una provenienza 'commerciale' più attraente, quella appunto di Nola o di S. Agata de' Goti.

Analogo è il discorso che può essere fatto, sull'instaurazione d'un confronto fra le necropoli di Spina — estesamente scavate — e quelle di Nola, ad esempio: può essere istruttivo rileggere le relazioni di scavo, e guardare le tavole del Tischbein, che illustrano i vasi della collezione Hamilton. I vasi conservati non erano solo quelli interi, ma anche quelli in frammenti; talora anche quelli lacunosi, purché presentassero un certo interesse: le cose 'strane' — purché non troppo numerose — venivano conservate, quelle 'normali' (o quelle 'strane' divenute 'normali' perché ampiamente attestate) lo erano solo in una certa misura. Di un vaso trovato in dieci esemplari consimili, se ne conservavano uno o due, gli altri si potevano rompere (per 'tenere alto' il valore, e quindi il prezzo!), od anche rivendere per rifarsi delle spese dello scavo — come anche oggi proporrebbero di fare taluni —: ma, anche in quest'ultimo caso, non è detto che le provenienze si conservassero a lungo: inoltre, il materiale non figurato aveva un mercato pressocché nullo, così che non si possono ricavare rapporti (neanche indicativi) fra le differenti classi di materiali: perfino nelle relazioni di scavo, si può sospettare che molto materiale, specialmente se malridotto, non fosse neanche indicato.

Il problema, dunque, è quello della quantità complessiva dei vasi, con provenienze sicure, e della difficoltà di effettuare calcoli statistici.

Questi non sono, tuttavia, da escludere aprioristicamente: possono essere eseguiti, attualmente — ma sempre con estrema cautela — in centri che presentino necropoli, che abbraccino un certo spazio di tempo, e di cui sia nota una buona quantità di documentazione: ma anche questo discorso può presentare qualche pericolo. Sapere, ad esempio, che, nelle successive pazienti ricerche del Trendall, siano state classificate tante centinaia di vasi pestani, significa soltanto sapere che tanti sono i vasi che il Trendall ha incluso nelle sue classificazioni: ma basta visitare i depositi del Museo di Paestum (e degli altri musei del Salernitano), per rendersi conto di quanti altri vasi, o non attribuiti, o non ancora pubblicati, siano già stati rinvenuti, e debbano entrare in un discorso globale sulla produzione e sul commercio di tale classe di materiali. Ancor peggiore, in generale, rispetto alla situazione delle ceramiche italiote, quella della ceramica attica del IV secolo, attribuita a determinati gruppi e ceramografi

solo in una percentuale che difficilmente supera il terzo o la metà dei materiali posseduti dalle varie collezioni.

Un altro punto assai grave, per questo tipo di studi, è dato dal problema delle necropoli non studiate, o malstudiate. Ad esempio, la necropoli di Castelcapuano, a Napoli, è stata pubblicata nel modo ben noto (per tutta una serie di difficoltà, non tutte imputabili all'editore): un nuovo, accurato studio potrebbe dare qualche altro risultato. Un'altra necropoli presso Napoli, quella di Ponticelli, è stata pubblicata dal Giglioli, ma soltanto con elenchi degli oggetti che ne costituivano i corredi. Si tratta di un centinaio, o poco meno, di corredi sepolcrali, in cui compaiono armi, monete, fibule, ceramica campana a figure rosse, ceramica a vernice nera di fabbricazione campana e forse anche attica, e così via. Questa necropoli non è stata mai studiata seriamente; di necropoli in queste condizioni ce ne sono ancora altre: ma questa è una delle poche meglio note, soltanto perché — sia pure insufficientemente — è stata pubblicata.

Egualmente grave il discorso per Taranto: a parte il materiale più antico, studiato da Lo Porto, solo un piccolo gruppo di tombe è stato edito, nelle *Notizie degli Scavi*, in maniera assai diseguale, da Bartoccini, da Drago, da Bernabò Brea.

Altrettanto grave la situazione di Locri: Paolo Orsi lavorò in condizioni disagiate, con grande velocità, e poté pubblicare soltanto le cose davvero eccezionali. Ma che da questi vecchi scavi, inediti o mal pubblicati, si possa trarre ancora molto, l'ha dimostrato recentemente — per un'epoca un po' più tarda e per una zona all'estremo nord della penisola — Paola Piana, con un'assai accurata pubblicazione della necropoli di Ornavasso.

Tornando, per finire, ai problemi relativi alla ceramiche fabbricate in Campania, si deve ricordare — tralasciando il problema di chi siano stati i fabbricanti — quel gruppo di vasi a figure nere, che sono stati recentemente studiati da Franca Badoni, e che finora non sono stati ricordati, in questa sede.

C'è poi il grosso problema dei rapporti fra i vasi 'protocampani' e campani, pestani e sicelioti. Io non credo allo spostamento di artigiani ateniesi dalla Sicilia (dove sarebbero stati attivi poco dopo la disfatta del 413ª) a Neapolis, perché credo che gli Ateniesi rinchiusi nelle latomie facessero ben altra cosa che decorare vasi, e credo che il problema vada

visto differentemente. Non è disconoscibile, comunque, l''educazione' attica di ceramografi, quali il Pittore della Scacchiera (la cui cronologia sarebbe da ricontrollare, e forse da abbassare leggermente).

Il problema notevole, al quale ha accennato Werner Johannowsky, è quello dell'enorme 'diaspora', che nel IV secolo — anzi dalla fine del V — vede come protagonisti ceramisti attici che si distribuiscono in tutto il bacino del Mediterraneo. Alla fine del IV secolo abbiamo una testimonianza, ad Efeso, offertaci da un'iscrizione in onore di due ceramisti ateniesi, che producono 'ceramica nera' (*JOAI* XVI, 1913, p. 232, I *e*, ll. 1 s.: …τόγ κέραμ[ον]/ τομ μέλανα...): termine che non è da interpretare come 'tegole' — come pensano taluni —, ma come 'vasi a vernice nera. Questi ceramisti — vasai, ed insieme ad essi alcuni ceramografi — si diffondono in tutto il bacino del Mediterraneo, e si distinguono per un elemento, perché sono apportatori di alcune caratteristiche tecniche — di depurazione, di cottura —, di più ancora che di alcune forme vascolari; caratteristiche tecniche che provocano una vera e propria rivoluzione nella produzione ceramica dell'intero bacino del Mediterraneo, e che in alcune regioni creano così i presupposti di quella che sarà la ceramica ellenistica a vernice nera.

Eugenio Manni:

Mi riallaccio in un certo modo al Convegno dello scorso anno quando si è ripreso un tema più volte trattato e che anche quest'anno è venuto fuori, e cioè il problema dei rapporti tra Greci e «indigeni».

Il problema non può essere generalizzato, anche se troppe volte siamo indotti a creare due categorie distinte ed opposte nello stesso tempo, ponendo da un lato i Greci e dall'altro gli «indigeni»: la stessa colonizzazione greca porta in Italia degli elementi tutti greci, ma di diversa origine e di diversa cultura, con diverse ideologie, con diversi metodi di colonizzazione.

Non so se sia esatto — ma gli archeologi lo dicono — che la colonizzazione calcidese in Sicilia è avvenuta su di un piano pacifico, mentre il contrario dovrebbe dirsi di quella corinzia di Siracusa. Ma, se questo

avviene in Sicilia, perché non potrebbe avvenire anche nell'Italia meridionale? Ossia: perché dobbiamo presupporre che tutta la colonizzazione greca dell'Italia meridionale sia dovuta soltanto ad una specie di imperialismo militare, sostenuto quindi da un esercito capace di imporre con la violenza quel predominio dei Greci che potrebbe anche essere in molti casi solo un predominio culturale?

Ecco perché quando il collega Momigliano ha parlato di condizioni di resistenza degli indigeni è sorto in me il dubbio al quale in qualche modo ha cercato di rispondere Adamesteanu, dicendo che abbiamo le prime fortificazioni di tipologia greca verso il 340-330 a.C. Ma prima di allora che cosa è avvenuto? Gli «indigeni» non si dovevano difendere? O, eventualmente, gli archeologi non hanno ancora scoperto il modo della difesa?

Non posso rispondere a simili quesiti per mancanza di competenza. Vorrei però far presente la possibilità che la prima fase della colonizzazione greca sia avvenuta con metodi diversi di caso in caso, ricordando che essa è avvenuta in territorio abitato da popolazioni diverse da quelle che vediamo fortificare le proprie città verso la fine del IV sec. Ecco perché io direi che la generalizzazione non ci serve. Noi abbiamo invece bisogno che la ricerca archeologica si approfondisca in questa direzione, sia cioè in grado di dire se sono state veramente necessarie delle guerre perché i Greci penetrassero nella parte centrale dell'Italia meridionale, o se per caso non è avvenuto quello che ci suggeriva il prof. Lejeune ricordandoci il caso di Amendolara, o quello che anche stamattina ha detto il prof. Martin, e cioè che in fin dei conti deve essere presa in considerazione anche la possibilità di scambi del tutto pacifici, col trasferimento di Greci in zona «indigena» e di «indigeni» in zona greca.

Pierre Lévêque:

Mon intervention porte non sur les faits indiscutables livrés par R. Martin, mais sur l'apport méthodologique de ses travaux.

Ce qu'il nous a donné: une démonstration méthodique et rigoureuse des possibilités de mettre en oeuvre, sans le solliciter, un donné archéologique — traditionnellement perçu sous ses seuls aspects esthétiques ou

religieux — et quelques textes littéraires, rarement interrogés à ce niveau, et d'intégrer l'ensemble dans une authentique réflexion historique.

C'est une très grande innovation, et cela doublement:

1. Ce qui est neuf, c'est d'abord un essai d'histoire quantifiée (avec toutes les réserves faites par R. Martin lui-même) appliquée à l'un des secteurs d'activité les mieux connus.

2. Mais ce sont aussi les perspectives qui s'ouvrent pour l'approche du problème si essentiel et si mal connu du monde du travail. L'analyse des conditions et des rythmes de travail permet d'aborder à la fois la question des forces productives (dans leur composition, sinon dans leur organisation) et celui du niveau technique de production. L'étude des modes de financement, fermement intégrée à celle de l'organisation et de l'évolution politiques (évolution interne de la cité et rapports avec les indigènes) permettra peut-être de déboucher sur une nouvelle approche des rapports sociaux.

Ces réflexions m'amènent à évoquer deux questions:

1. C'est un problème délicat que celui du lien entre le travail et la forme politique dans laquelle il s'insère. A Athènes, la caisse des alliés est une caisse publique à l'instar de celle de la cité: leur distinction n'est qu'un artifice transparent destiné à voiler l'impérialisme athénien. Dans le monde colonial, les programmes de construction offrent sans doute un moyen de bloquer les revendications des indigènes, comme le suggère R. Martin. Mais il faut aussi penser qu'ils permettent de bloquer les revendications du populaire, comme toujours les grands travaux dans les cités grecques: on retrouve ici un thème voisin de celui qu'a développé M. d'Agostino dans son beau rapport sur l'artisanat. De toute manière, on se trouve au coeur même du problème des antagonismes que doivent résoudre les cités coloniales pour survivre.

2. Je voudrais demander à R. Martin s'il pense que l'on peut aller plus loin dans l'analyse de la quantité de travail nécessaire pour réaliser un programme, en tenant compte du cubage, de l'éloignement des carrières, du niveau technique de la construction (sans doute relativement stable) et de toutes autres variables. Il serait capital de savoir la somme de travail qui a été offerte — ou exigée, selon les cas — à tel moment dans

tel secteur: étude qui devrait être menée en rapport avec des recherches démographiques sur ce secteur.

Une suggestion pour terminer. Nous nous trouvons en possession, grâce aux travaux de R. Martin et de son équipe, d'un excellent schéma directeur pour toute une série de recherches. Ce modèle pourrait être étendu spatialement et chronologiquement. Il serait passionnant de pouvoir évaluer, selon la même méthode, le coût

— des grandes constructions impériales à Rome de César aux Antonins,

— des grandes constructions impériales dans l'ensemble de l'Empire sous tel règne significatif (Auguste ou Trajan par exemple),

— de l'évergétisme municipal dans des cités qui montrent un grand essor de la construction, comme celles de Bétique ou de Narbonnaise.

Claude Mossé:

Je voudrais seulement présenter deux brèves remarques à propos de la très importante intervention de R. Martin.

La première concerne le coût des grands travaux entrepris par les cités de Grande Grèce et de Sicile. Les chiffres que nous a donnés R. Martin nous forcent à réfléchir sur ce que j'appellerai «l'Athénocentrisme» de l'historiographie tant ancienne que moderne. Que l'on songe aux textes des Thucydide ou de Plutarque sur les travaux de l'Acropole d'Athènes qui ont coûté deux à trois fois moins cher que ceux d'Agrigente ou de Sélinonte. Or Athènes a dû alors puiser dans le trésor des alliés...

La seconde remarque concerne le problème du recrutement de la main d'oeuvre. Nous n'avons malheureusement pas la chance de disposer d'une documentation comparable à celle que nous offre Athènes. Néammoins, puisque R. Martin s'est arrêté à l'exemple des travaux de Denys à Syracuse, je reprendrai cet exemple pour dégager quelques questions.

D'abord le rôle des tyrans dans cette politique de grands travaux: certes il faudrait reprendre le problème pour chaque cité, mais les déplacements de population, les bouleversements sociaux qui sont le corollaire de la tyrannie ont pu offrir aux cités la possibilité de puiser dans une main d'œuvre flottante. Pour revenir aux fortifications de Syracuse,

on sait que Denys utilise le *dèmos* Syracusain, mais aussi les esclaves qu'il avait *provisoirement* libérés pour les besoins de la guerre contre Carthage.

Ensuite le fait colonial: malgré les réserves présentées par R. Martin, il est vraisemblable que la présence d'une population indigène asservie a pu, en certains endroits, faciliter le recrutement de la main d'œuvre.

Enfin il importe de distinguer, à propos de cette main d'œuvre, entre les manœuvres et les artisans spécialisés. Pour le recrutement de ces dernièrs, il y a deux possibilités.

Celle qu'a indiquée R. Martin: le recours à des équipes itinérantes, venant d'autres parties du monde grec (ce qui implique des relations politiques — de métropole à colonie? commerciales?).

Mais aussi la présence de «résidents», tels les métèques qui apparaissent si nombreux dans les comptes athéniens. Mais on voit alors que cela suppose la présence sur place d'un artisanat spécialisé, c'est-à-dire un certain état de développement économique.

Je ne sais si l'on peut résoudre ces problèmes. Du moins était-il important de les poser comme l'a fait R. Martin.

Carlo Tronchetti:

Io vorrei riallacciarmi agli interventi di Mario Torelli e del collega Franciosi. Parlando delle importazioni attiche in Etruria, il prof. Torelli auspicava che venissero fatte delle curve di importaziome, cioè dei grafici. Esigenza che era già stata prospettata da Vallet e Villard nei loro articoli sulla importanza della ceramica greca per la storia economica. Il collega Franciosi, invece, si dichiarava piuttosto scettico sulla utilità di tali statistiche, poiché molte località sono ancora da scavare e molti materiali non sono pubblicati. Io, al contrario, sono d'accordo col Torelli sul valore di questi lavori, perché, pur riconoscendone tutti i limiti notati dal Franciosi, questi dati sono quelli che abbiamo e sui cui dobbiamo lavorare senza stare ad aspettare il dato perfetto ed immutabile che ci consenta di ricostruire situazioni senza possibilità di errore.

Su questa linea, sto mettendo a punto un lavoro sul commercio dei

vasi attici a figure nere in Etruria, in cui si fa abbondante uso di statistiche e grafici. Da questi possiamo vedere alcuni fatti piuttosto interessanti. Ad esempio notiamo che le importazioni di ceramica a figure nere aumentano moltissimo nella seconda metà del VI secolo. Passiamo dai 35 vasi del venticinquennio 600-575 e gli 85 del 575-550, ai 692 del 550-525 ed addirittura ai 1126 dell'ultimo quarto del VI secolo. Ora una linea commerciale ha due capi. La situazione storico-economica del punto di arrivo, l'Etruria, è stata descritta esaurientemente dal prof. Torelli nel suo intervento. Per il punto di partenza, Atene, è, direi, ovvio collegare questa esplosione di produzione ceramica con Pisistrato ed i Pisistratidi. Un fattore che conferma ulteriormente ciò, è il diffondersi improvviso delle raffigurazioni dionisiache sui vasi a partire dalla seconda metà del secolo, cronologicamente coevo con l'introduzione del culto ufficiale di Dioniso ad Atene e l'istituzione delle Grandi Dionisie ed Antesterie.

Un altro fatto interessante si può notare paragonando la, situazione delle città ioniche della Magna Grecia e quella dell'Etruria[1]. Vediamo che in Etruria la curva delle importazioni cresce continuamente fino al periodo 525-500, mentre a Taranto, prendendo ad esempio la città più importante dello Ionio, il grafico presenta una linea spezzata con alti e bassi non riscontrabili in Etruria. La differenza si nota anche nel tipo di ceramica importata. A Taranto sono in prevalenza i vasi per bere (coppe, skyphoi) che costituiscono il 73,12% del totale, mentre i grandi vasi (anfore, crateri) sono solo il 9,28% e le lekythoi sono il 16,96%.

In Etruria la situazione è opposta. I grandi vasi sono il 57,95% del totale, i vasi per bere, sono il 27,44% e le lekythoi il 3,17%.

Possiamo quindi dire che Taranto e l'Etruria sono toccate da due correnti commerciali diverse tra loro per le punte di frequenza ed il tipo di materiali, e notare ancora l'utilità di grafici e statistiche per ottenere questi risultati.

Georges Vallet:

Le rapport important de D'Agostino que nous venons d'entendre est le dernier de ce XIIe Congrès. Vu l'heure tardive, il ne sera pratiquement

1) V. ora C. TRONCHETTI in *DdA*, VII, 1973, p. 5 ss.

pas possible de le discuter comme il le mérite. J'exprimerai donc rapidement un double regret: certaines interventions, si intéressantes soient-elles, s'écartent parfois du sujet du Congrès et dans l'avenir, il faudra, je crois, procéder avec plus de rigueur; je pense que, suivant la méthode de plus en plus adoptée aujourd'hui, il conviendrait que les rapports fussent envoyés à l'avance, communiqués aux participants, puis présentés rapidement, et non pas lus par leurs auteurs. C'est ainsi seulement que nous réussirons à avoir de vraies discussions, qui seraient en fin de compte la partie la plus intéressante de nos rencontres.

Mon second regret concerne l'absence d'un rapport de synthèse. C'est un vieux problème. De même que chaque rapport doit être suivi d'une véritable discussion, l'ensemble des rapports et des discussions devrait faire l'objet, comme ce fut le cas pour certains de nos congrès, d'un bilan de synthèse; faute de quoi, nous juxtaposons des faits ou des idées, sans les intégrer dans un propos historique d'ensemble.

Au sujet du rapport D'Agostino, que j'ai trouvé excellent, je me limiterai à quelques remarques dispersées. Précisément, en commençant par la fin, je voudrais souligner combien il aurait été utile pour nous qu'un historien mit en parallèle telle ou telle de ses conclusions avec celles qui avaient pu être précédemment exprimées. Je prends un exemple précis: faisant un bilan de la production des ateliers occidentaux, D'Agostino a dit que «à part quelques exceptions, l'économie de l'Occident grec semblait, à ce point de vue (sotto questo profilo) plus statique que celle de la mère-patrie». Par ailleurs, il ressortait des analyses de R. Martin que, pour qui considérait les coûts de production des «programmes» réalisés dans les domaines de l'architecture et de l'urbanisme, c'étaient le dynamisme et la prospérité qui caractérisaient l'économie des villes coloniales d'Occident. Ces réflexions ne sont évidemment pas contradictoires, bien au contraire, car elles soulignent sans doute la réalité et l'importance des éléments caractéristiques, plus ou moins constants, d'une économie «coloniale» qui, comme le disait E. Will, échange «des produits primaires contre des produits secondaires». Comme l'a si bien rappelé quelque part D'Agostino lui-même, la fonction de l'artisanat dans une «économie coloniale» est seulement de subvenir à certains besoins de la colonie ou de son territoire, puisque ce sont les produits des ateliers des métropoles,

ou de certaines d'entre elles, qui sont répandus sur les marchés coloniaux (je simplifie au niveau de l'expression, mais c'est bien de cela qu'il s'agit). C'est pourquoi, j'aurais exprimé autrement que D'Agostino cette évidence en soulignant que la production était moins importante et ne jouait pas le même rôle pour les cités dans une économie coloniale que dans l'économie des cites de Grèce propre.

Si la production des ateliers ne joue pas un rôle prépondérant dans l'économie coloniale, que peut-on dire de la place des artisans dans la «société coloniale» de Grande Grèce? D'Agostino, s'appuyant sur la signature du potier qui figure sur un cratère d'Ischia, esquisse, avec prudence il est vrai, la conclusion que le rôle du potier à Pithecoussai n'était sans doute pas des plus humbles. Ailleurs, il rapproche de cette signature, singulière pour l'époque archaïque, celles que l'on trouve à partir du Ve siècle sur les moules tarentins; enfin il rappelle que les fouilles d'Héraclée ont révélé l'existence d'un Kerameikos à proximité immédiate de l'agora; et le fait pourrait apporter une indication sur la situation de cet artisanat dans la polis.

Il est inutile de rappeler ici combien le problème est complexe; pour mon compte, je me limiterai aux trois remarques suivantes:

1 - On sait que les «signatures» des potiers, ou, d'une manière plus générale, des artisans produisant des objets en terre cuite donnent des renseignements qui ne sont ni homogènes ni toujours faciles à interpréter: il y a des «étrangers» de toute sorte et, pour prendre un exemple occidental que cite D'Agostino lui-même, les signatures conservées sur les moules et les statuettes de terre cuite d'Héraclée révèlent souvent des noms qui ne sont pas grecs; ce qui serait utile, ce serait de faire une étude de toutes ces signatures, qu'il s'agisse d'ailleurs de potiers ou d'autres artisans ; je ne sais pas par exemple — j'avoue mon ignorance et le point doit être vérifié — si les signatures des «graveurs» qui apparaissent sur les monnaies de Tarente ou d'Héraclée ont fait, depuis les articles d'Evans et de Vlasto, l'objet d'une étude systématique orientée dans cette perspective.

2. - Y-a-t-il des données archéologiques susceptibles de jeter un éclairage, même indirect, sui le problème important de la fonction des

artisans dans la polis? Je n'en sais rien. On connaît les indications qu'on a pu tirer dans ce domaine d'une analyse du vocabulaire. P. Chantraine, par exemple, dans un article de *Mélanges Diès* (1956, p. 41-47) étudiant «trois noms grecs de l'artisan» (δημιουργός, βάναυσος, χειρῶναξ), et rappelant le texte d'Hérodote (II, 167) selon qui, «ce sont les Corinthiens qui réprouvent le moins les artisans», suggérait que «toutes les cites grecques n'ont peut-être pas tenu les artisans dans un égal mépris... On comprend en effet que la grande cité industrielle et commerçante de Corinthe ait accordé une place honorable aux artisans qui contribuaient à sa richesse». Selon P. Chantraine, le vieux terme homérique δημιουργός a été remplacé en Attique par βάναυσος, qui s'applique étymologiquement aux ouvriers qui utilisent le feu, potiers et métallurgistes; ce mot présente une structure de type familier et il est visiblement péjoratif. Inversement, l'artisan est désigné dans le monde ionien par un composé χειρῶναξ, qui ne peut être comparé qu'à des noms propres de structure archaïque et en principe aristocratiques. Ce composé, à l'origine du moins, exprimait la maîtrise de l'artisan. Cette opposition ne peut être due au hasard.

Il est inutile de rappeler ici les réflexions sur la position de l'artisan auxquelles a conduit une autre approche, celle qui est fondée sur les textes, notamment ceux de Platon, d'Aristote ou de Xénophon (on trouvera les références dans le livre de Cl. Mossé sur le *Travail en Grèce et à Rome* et dans certains articles de J.-P. Vernant regroupés dans *Mythe et pensée chez les Grecs*, 1966). Selon Vernant, «les activités professionnelles ne font que prolonger les qualités naturelles des artisans. Si on les distingue, c'est pour les rattacher à des besoins, naturels eux aussi... Dans l'organisation des activités au sein de la cité, le plan n'apparaît pas où l'effort humain serait envisagé dans sa fonction créatrice de valeur sociale, comme production. Soumettant la capacité de l'artisan au besoin de l'usager, le métier est service, il n'est pas travail» (Vernant, *op. cit.*, p. 213). Ce qui rejoint, en un sens, les conclusions que l'on pouvait tirer du vocabulaire: le δημιουργός ne qualifie pas à l'origine l'artisan en tant que tel, comme producteur: il définit «les activités qui s'exercent en dehors du cadre de l'oikos, en faveur d'un public» (Vernant, p. 198).

En écoutant D'Agostino, je me suis posé la question suivante: quelle sorte de renseignements apporte et peut apporter l'archéologie dans ce

domaine? Ou, pour préciser davantage, quel type de données archéologiques peut aider à définir ce qu'était la position de l'artisan dans une cité grecque, coloniale ou non? Je pose ici la question, sans prétendre y répondre.

3. - Pour la répartition topographique des «fonctions» dans un urbanisme occidental, il faudrait — et D'Agostino l'a rappelé justement — une connaissance de l'habitat que nous n'avons pas. Cependant, je pense qu'on pourrait déjà dresser un premier inventaire — combien provisoire — des fours de potiers qui ont été reconnus ou mis à jour dans les colonies (en Sicile par exemple, à Camarine, Mégara, Naxos, etc...). A Mégara, ils ne sont pas systématiquement groupés, mais ils se trouvent à l'intérieur de la ville. Seules des indications d'ensemble pourraient permettre d'orienter les réflexions sur ce point.

Un mot en passant sur les céramiques des ateliers d'occident, dont D'Agostino a parlé avec autant de compétence que d'intelligence. Sur ce point aussi, il aurait été utile qu'un débat pût avoir lieu. Tout en me rendant parfaitement compte que je schématise un peu les problèmes, je me permettrai de souligner trois aspects qu'il me semblerait important de pouvoir approfondir:

1. - Ces «céramiques locales» devraient être comparées entre elles. Il y a une vingtaine d'années, Villard et moi-même avions insisté sur la distinction entre les séries grecque, sicéliote et sicule. Ce qu'il faudrait déterminer aujourd'hui, ce sont les caractères comparés des ateliers de la série «sicéliote» ou «italiote», c'est-à-dire des productions des ateliers coloniaux. Il serait très important en effet, avant toute hypothèse, d'avoir pour ces ateliers un bilan des traits communs et des variantes pour définir, par exemple, la part des influences exercées par des importations de Grèce, et la part des caractéristiques occidentales (comme dans le domaine de l'architecture et de la plastique). Là encore, il conviendrait d'avoir un inventaire provisoire des principales séries et de leurs caractères essentiels.

2. - Du point de vue quantitatif, il faudrait avoir des éléments précis

de statistiques pour comparer l'importance relative des importations (corinthiennes notamment) et des productions locales. Toute fouille ou tout sondage dans un habitat doit donner des éléments d'information qui, isolément, sont sans grande valeur mais qui, confrontés à d'autres, prennent toute leur signification.

3. - Est-il possible de déterminer dans quelle mesure ces artisans et, de façon plus précise, ces potiers ont été, ou non, suivant les époques, des artisans «à plein temps» ou, pour reprendre une autre formule de D'Agostino, dans quelle mesure ils formaient «un groupe spécialisé et se suffisant à lui-même?». Je ne suis pas sûr que l'on puisse tirer de la diversité des techniques décoratives que l'on notera éventuellement sur un groupe de vases de la même époque la preuve que les artisans qui produisaient ces vases n'étaient pas vraiment spécialisés et qu'ils avaient, en plus de leur travail de potier, d'autres activités destinées à assurer une partie de leurs ressources. Deux points selon moi devraient être mis en relief:

— les différents aspects techniques du travail de potier (qualité de l'argile, du «vernis», du dégraissant, les formes, la grammaire décorative) présentent des constantes significatives dans les ateliers qui tiennent à ce que leurs produits soient identifiés comme tels, à coup sûr. C'est le cas évidemment des ateliers de Corinthe et d'Athènes. En revanche, pour les céramiques «locales», destinées au marché intérieur de la polis et de son territoire, ce critère n'a aucun sens (ou, dans certains cas, il peut jouer en sens inverse). Les techniques varient alors suivant toute une série de facteurs; par exemple, je rappelle que les ateliers de Mégara Hyblaea ont utilisé à la même époque des qualités d'argile très différentes. C'est dans cet ensemble d'incertitudes qu'il faudrait replacer, je crois, les variations ou les diversités des techniques décoratives, avant même de chercher à les interpréter;

— par ailleurs, pour un artisanat dont les produits ne sont pas assurés de trouver un débouché, il n'est pas contradictoire de supposer l'existence d'ouvriers spécialisés ne travaillant pas à «plein temps». C'est évidemment le cas aujourd'hui de nombreux ateliers (poterie ou métaux) en Afrique: par exemple, des potiers procéderont à la cuisson de quelques

centaines (ou milliers) de vases et c'est seulement quand une partie du stock sera vendue qu'on remettra les fours en marche. Des comparaisons de cet ordre pourraient, je crois, éclairer nos problèmes. On trouverait par exemple souvent cette association de petits ateliers, de pièces d'habitation et de locaux agricoles dont D'Agostino soulignait justement l'existence à Locres.

Les problèmes «sociaux» des cités coloniales n'ont pas fait l'objet d'un rapport particulier, et cela est regrettable; il faut savoir gré à A. Momigliano et à Mlle Humphreys d'avoir rappelé comment, dans ce domaine, la cité coloniale posait, vu ses contacts avec le monde indigène, des problèmes d'un type particulier. Naturellement, il ne convient pas pour autant de perdre de vue l'autre aspect spécifique de cette société, à savoir que les populations grecques des colonies étaient presque toutes mêlées, soit que la fondation ait groupé dès le départ des colons d'origine différente (on songera aux verbes comme ξυνοικίζειν, ξυγκτίζειν, ξυνκατοικίζειν), soit que les nouveaux colons soient venus s'ajouter aux éléments plus anciens. Le cas d'Himère où, selon Thucydide (VI, 5, 2), la plupart des colons étaient des Chalcidiens, auxquels s'étaient adjoints des bannis de Syracuse et où la langue était un mélange de chalcidien et de dorien, mais où les institutions étaient chalcidiennes, est sans doute un cas extrême, mais qui est significatif de la complexité et du caractère mêlé de ces populations coloniales. C'est, avec le problème des rapports avec les indigènes (esclaves, guerre, etc...), la donnée fondamentale dont doit tenir compte toute étude sur la société des colonies de Grande Grèce et de Sicile[1].

Voilà quelques remarques, trop brèves et trop longues, dont le seul but était de souligner l'intérêt qu'aurait pu avoir un vraie discussion de tous les rapports et, surtout, la reprise de tous ces éléments nécessairement dispersés dans un vrai rapport de synthèse.

1) Sur les classes sociales et politiques dans le monde colonial d'Occident, on lira l'importante contribution de E. Lepore au Colloque de Caen de 1969: *Classi e ordini in Magna Grecia*, in *Recherches sur les structures sociales dans l'antiquité classique*, C.N.R.S., 1970, pp. 43-62.

Antonio Giuliano:

Desideravo scusarmi con il prof. Johannowski per un equivoco, trincerandomi dietro il comodo erudito di una citazione: A. Adriani, *La Magna Grecia nel quadro dell'arte ellenistica*, in *La Magna Grecia nel mondo ellenistico*, Atti del IX Convegno di Studi sulla Magna Grecia, Taranto, 5-10 ottobre 1969, Napoli 1970, p. 71 ss., e dire che egli in realtà, come ha giustamente notato, non ha attribuito il cratere di Dherveni a fabbrica italiota bensì a fabbrica non italiota.

Ciò in contrasto con Adriani che invece attribuiva a fabbrica tarentina una parte del corredo di una tomba di Dherveni; che io personalmente riterrei essere di arte di corte macedone.

Edouard Will:

Parmi les quelques propos qui ont été consacrés à mon rapport, il en est qui, explicitement ou implicitement, ont regretté la négligence où j'ai tenus les «modes de production» et les structures sociales en tant que facteurs des échanges. Il me faut ici faire une brève mise au point. L'organisation du congrès avait prévu une division du travail: sur la production, l'on a eu un rapport il y a un instant; quant aux structures sociales, un rapport, avait été prévu, et j'avais même échangé quelques lettres avec celui qui devait le faire, étant entendu que nous travaillerions de concert. Si, pour des raisons parfaitement légitimes; ce collègue a été obligé de se dédire, je ne puis que le regretter, mais il était bien évident que je ne pouvais ajouter sa tâche à la mienne. Au demeurant, étant donné l'ignorance où nous sommes généralement de l'organisation des sociétés aussi bien grecques qu'indigènes, en Italie méridionale (certains propos de Mrs Humphreys m'apparaissent comme un aveu à cet égard), j'estime que de leur consacrer un développement, en tant que facteur des échanges, c'eût fait rester sur un plan strictement théorique, voire doctrinal. Cela ne nous eût en tous cas pas avancé à grand chose sur le plan des connaissances concrètes…

Autre mise au point. Notre collègue Lévêque a regretté que je n'aie

pas adopté un traitement plus «sectoriel» de la matière, qui m'était échue, que je n'aie pas consacré un développement aux problèmes particuliers des échanges entre la Grande Grèce et l'Etrurie, à ceux qui touchent à l'Adriatique, à Marseille, etc. Je ne méconnais nullement l'intérêt d'une telle démarche, ni que chacun de ces problèmes demanderait effectivement à être traité de façon approfondie. Je ferai simplement remarquer que, si cette démarche était possible, c'est néanmoins celle que je n'ai pas choisi d'adopter, pour des raisons qu'il me semblait avoir clairement indiquées. Je le répète donc: j'ai volontairement renoncé à aborder une procédure descriptive — à quoi eût abouti la procédure souhaitée par Lévêque — parce qu'il m'est apparu, au cours de mon travail, qu'une procédure de critique méthodologique était plus urgente. Sur quoi l'on peut être en désaccord, mais c'est une autre affaire.

Parmi les autres remarques qui ont été faites je ne puis qu'enregistrer avec tout l'intérêt qu'elles méritent celle d'A. Momigliano et de D. Adamesteanu sur les facteurs militaires de la pénétration grecques puis, au contraire, du renversement de la situation au IVe s. J'ai aussi noté avec satisfaction les propos d'Adamesteanu (mais j'avoue ne pas me rappeler si c'étaient des propos publics ou privés — peu importe d'ailleurs) sur la nécessité où l'on est d'étendre la prospection archéologique des routes terrestres à toute leur longueur et non pas seulement à des sites espacés de plusieurs dizaines de kilomètres: c'est une nécessité que j'avais notée dans non rapport.

Je n'aurai d'observations à faire que sur deux points. L'un concerne ce qu'a dit Momigliano de la place de la *tryphè* dans l'historiographie. Je ne méconnais pas (je l'ai dit) la réalité de la *tryphè* archaïque, et je ne doute pas que les historiens de l'époque hellénistique n'eussent des connaissances à ce sujet. Ce que j'entendais simplement dénoncer, c'était l'usage pour le moins léger fait par Timée de la notion de *tryphè* en tant qu'explication des relations entre Sybaris et Milet d'une part, entre Sybaris et l'Etrurie de l'autre — et la légèreté des modernes qui lui ont emboîté le pas. Il se trouve que la notion de *tryphè*, devenue un des éléments de la classification philosophique des genres de vie, a été appliquée à bien d'autres cités encore qu'a Sybaris, et, en Italie même, à Tarente. Je répète qu'a mon avis si Timée a retenu particulièrement cette notion, c'est parce

qu'elle lui fournissait une amplification de la phrase d'Hérodote qui est à la base de tout.

Deux mots sur la recherche des modèles de peuplement à laquelle a procédé Mrs Humphreys. Je ne veux pas parler ici de la méthode elle-même, mais du modèle qu'elle a pensé pouvoir retenir pour l'Italie méridionale et qui serait le «modèle spartiate»: la *polis* d'une part, des communautés périèques de l'autre, celles-ci assumant la fonction de porteurs des échanges. Je ne pense pas que ce modèle — purement hypothétique — convienne. Le système spartiate (hilotes compris), s'est développé dans un milieu ethnique homogène, et si les périèques de Sparte ne sont pas des Spartiates, ils n'en sont pas moins des Lacédémoniens. Ici, nous sommes dans un milieu absolument différent: des cités grecques et des communautes «barbares». S'il fallait chercher un modèle, j'irais plutôt le chercher dans certaines cités d'Anatolie du Nord-Ouest sur lesquelles nous avons quelques lueurs (cf. Héraclée Pontique) et dont les sociétés rurales indigènes ont été l'objet d'analyses récentes. Mais, ajouterai-je, faut-il vraiment chercher des modèles?

J'ai d'autre part, été très heureux d'entendre R. Martin apporter une illustration concrète aux propos que j'avais tenus sur les transmissions d'influences par des ateliers architecturaux itinérants. Je disais que, dans la mesure où l'origine de ces ateliers pourrait être identifiée, elle permettrait de saisir des routes qui étaient probablement aussi des routes commerciales. C'est donc chose faite: nous percevons des ateliers ioniens-éoliens et corcyréens, et c'est un acquis pour l'histoire de la circulation.

Un dernier mot. Certaines interventions ont tendu, avec plus ou moins de bonne humeur, à faire de moi un ennemi juré de toute hypothèse. Entendons-nous bien: je sais évidemment aussi bien que tout historien que l'hypothèse est notre pain quotidien. Et si R. Martin craignait plaisamment, que je ne le foudroie au nom de mon intransigeance, j'aurais dû me foudroyer triplement moi-même, car j'ai émis hier au moins trois hypothèses... Soyons sérieux: ce à quoi j'en ai, c'est aux hypothèses insensiblement travesties en certitudes, à ces fausses certitudes dont était pavé le terrain que j'ai parcouru hier. Je ne pensais certes pas transformer ce congrès en «congresso dell'ignoranza», selon l'expression employée *cum grano salis* par Momigliano, mais j'ai cette faiblesse «pure et cohérente»

de préférer une saine ignorance à une fausse certitude. Car les ignorances ont toujours une chance de se voir dissiper un jour, mais les fausses certitudes ont généralement la vie dure.

Nicola Franco Parise:

Il professore Stazio ha certamente ragione di richiamare l'attenzione di chi tenta un'analisi della circolazione monetaria di Magna Grecia su quei rinvenimenti sporadici di monete incuse avvenuti fuori dell'Italia meridionale; ma io non so, finora, di dati, anzi di nessun dato relativo all'epoca arcaica, che mi consenta di apportare seri aggiustamenti alle conclusioni di Kraay.

Sono stato, ancora, invitato a meditare sui rapporti tra le monetazioni di Magna Grecia e quelle di Grecia propria, che le hanno precedute. D'accordo, ma *cum grano salis*, ché non si possono accogliere più cronologie (mi riferisco a quelle citate dal dottor Di Bello) già da tempo corrette ed in aperto contrasto con i nuovi, recenti dati a disposizione. Non mi pare il caso d'insistere, poi, sul significato delle emissioni arcaiche di Posidonia e di Velia, e di sottolineare che la valutazione proposta da Di Bello era (beninteso, *mutatis mutandis*) già contenuta nel mio rapporto.

Su di un altro argomento mi sembra, invece, opportuno insistere. Ho detto, citando Vilar, che l'analisi storica non può e non deve tramutarsi mai in una sorta di econometria retrospettiva, al solo servizio dell'analisi economica. Ma ho aggiunto, una volta confermate, a livello per così dire empirico, le conclusioni di Kraay sulla natura delle emissioni più antiche di Magna Grecia e sui limiti del movimento delle valute in epoca arcaica, che è necessario, per avviare a soluzione il problema della loro funzione, fare appello (secondo il suggerimento di Austin e di Vidal-Naquet) a tutto il complesso delle strutture economiche e sociali della comunità (considerate nella loro «verità effettuale», e non più secondo categorie proprie dell'economia di mercato), e non alle sole strutture militari o amministrative, come ha finito in fondo per fare Kraay e come è sembrato ancora che si continuasse a fare nel corso del dibattito.

LE RASSEGNE ARCHEOLOGICHE

LA CAMPANIA
LA BASILICATA
LA CALABRIA
LA PUGLIA

LA CAMPANIA

A. DE FRANCISCIS
M. NAPOLI
G. D'HENRY
B. NEUTSCH
M. NAPOLI

OFFICINA DI SCULTORE A POZZUOLI

Tralascerò di riferire su quelli che possiamo chiamare i grandi cicli di scavi archeologici che si eseguono nella nostra zona, per esempio a Pompei, Ercolano, Baia, così non parlerò neppure di Miseno, ma mi limiterò a trattare un argomento il quale, come si vedrà, appare essere molto vicino al tema del Convegno, voglio dire la scoperta dell'officina di uno scultore avvenuta nel mare di Pozzuoli. Infatti si tratta di un *atelier* databile in età romana, ma esso può collegarsi ad una precedente tradizione di attività artistica che risale alla Pozzuoli di età greca. La ricerca subacquea è stata realizzata da un gruppo di giovani napoletani appassionati di archeologia sottomarina, già benemeriti per altre imprese del genere; mi è gradito segnalare soprattutto i nomi dell'ing. Carola, dell'arch. Di Stefano, del dott. Rosiello.

Ci troviamo sul litorale di Pozzuoli, nell'area denominata «la Starza», dove ora sorgono stabilimenti industriali, e questo è il tratto che corrisponde all'antica *ripa puteolana*. Qui l'indagine subacquea aveva dato anche in precedenza notevoli risultati, e nell'esplorazione della quale parliamo qui i sommozzatori hanno identificato in questo punto le tracce di un colonnato, e sul davanti, cioè più verso il mare, una serie di ambienti. Pure non potendo trarre ora conclusioni di carattere topografico decisive e

convincenti, noteremo che la zona della *ripa* doveva essere variamente articolata, adorna non solo, come si ritiene, di un porticato lungo la, riva, ma anche di porticati siti più all'interno.

Entro l'area in tale circostanza esplorata in un ambiente con strutture in opera reticolata si è notato un doppio pavimento, indice di un innalzamento del livello interno. Nel riempimento intermedio si è trovata una gran massa di marmi, alcuni già rifiniti e altri appena sbozzati.

Ora, il fatto che questo materiale sia stato utilizzato come riempimento in quel preciso punto, non ci autorizza a stretto rigore a dedurne che proprio quell'ambiente abbia costituito l'*atelier* dello scultore, però esso doveva certo esserne in qualche relazione e strettamente collegato. Si noti poi che altre sculture non finite sono state, nel corso della stessa esplorazione, trovate un po' più verso nord.

La presenza poi del doppio pavimento fa supporre che ad un certo momento sia intervenuta la necessità di alzare il livello dell'ambiente per uno di quei movimenti di bradisismo in fase discendente, che si sono avuti nel corso dei secoli e si hanno tuttora nell'area puteolana.

Diamo ora uno sguardo a qualcuno dei reperti che meritano la nostra attenzione. V'è innanzitutto un pezzetto di marmo, appartenente ad una lastra dall'orlo sagomato: su questo pezzetto sono incisi profondi solchi paralleli dovuti all'azione di una sega: un documento, dunque, tipico delle officine di scultore di tutti i tempi. V'è poi una lastrina di marmo quadrangolare (tav. V, 1) sulla quale è graffita una figura con elmo e lancia. Possiamo pensare ad una Minerva o ad un guerriero qualsiasi, e l'ingenuità del disegno esclude che si tratti del lavoro preparatorio per un rilievo. Probabilmente è una esercitazione, per cui possiamo aggiungere

questa lastrina a quella precedente e considerarla «materiale di bottega».

Un primo esempio di scultura non finita è rappresentato da una statua a grandezza naturale. Si può pensare che il risultato finale dovesse essere una scultura femminile atteggiata nello schema della *Pudicitia* o qualche altro tipo corrente nella scultura funeraria romana: è molto interessante per la tecnica di lavorazione. Eguale interesse presentano una testina con berretto frigio, che possiamo accostare al tipo dell'Attis, ed una piccola Afrodite, ambedue appena sbozzati.

Un altro pezzo è invece di più difficile interpretazione (tav. V,2). Vi vedrei una figura stante di prospetto, a gambe incrociate: la figura è molto staccata dal fondo, ed il margine del marmo alla sua sinistra sporge anch'esso nettamente pronunziato. Possiamo pensare ad un Dioniso oppure ad un satiro, mentre il listello marginale può intendersi come abbozzo di un tirso o di una incorniciatura, nel caso che il risultato finale dovesse essere un rilievo e non un tutto tondo.

Un altro pezzetto rende nella sua volumetria complessiva il noto tipo scultoreo dello Hermes che si allaccia il sandalo.

Sono tutte sculture che risalgono ad originali famosi o a tipi molto conosciuti, tradotti in piccole dimensioni, e quindi siamo proprio nell'ambiente di quella scultura a carattere decorativo, che siamo abituati a vedere a Pompei.

Altri pezzi erano finiti. Per esempio una testa femminile che mostra particolari interessanti nella tecnica della lavorazione. C'è da pensare che questa testa doveva essere completata con parti di riporto, usanza peraltro assai diffusa. Un'altra testa invece si presenta più rovinata dagli agenti marini, sicché è difficile determinare lo stadio della sua lavorazione. Queste teste hanno il

segno, e qualche altra anche il perno di ferro per l'attacco sul corpo.

Abbiamo inoltre un grazioso torsetto di satiro mancante della testa, ed una figurina seduta sulla roccia, si direbbe uno Hermes perché sulla roccia è graffito il caduceo. Trovato in un altro sito è poi un grosso blocco squadrato che potrebbe essere un elemento di fontana. Qui sembra di vedere l'accenno ad un mascherone con lo sbocco dello zampillo della fontana.

Si è trovata anche una base con dedica a M. Aurelio; su di essa era impiantata una statua della quale restano soltanto le tracce dell'attacco alla base stessa.

La scoperta che qui descriviamo sommariamente si riallaccia a tutta una serie di elementi che ci hanno permesso di individuare quella che era un'attività artistico-artigianale particolare di Pozzuoli, anzi di tutto l'ambiente flegreo. Già nel 1888 nelle stesse acque, a brevissima distanza, fu trovata qualche cosa che allora fece pensare ad una officina di marmorari. Si trattava di tracce di muratura in tufelli e mattoni, e si trovarono ammucchiati 40 capitelli, 33 basi attiche e altri oggetti minori, tra cui un'anfora piena di pece, materiale senza dubbio collegato con l'attività di un *atelier*.

Probabilmente queste botteghe di marmorari erano disposte lungo la *ripa puteolana*. Ma non si ferma qui la documentazione dei marmorari a Pozzuoli

Una testimonianza interessante è quella rilevata già nel 1933 dalla Zancani Montuoro che, pubblicando una scultura scoperta nella vicina Baia, commentò acutamente la firma dell'artista Καρος πουτ… ανος ed avanzò l'ipotesi che dovesse trattarsi di un artista puteolano. D'altra parte è noto che per l'appunto a Baia in un ambiente del *Palatium* è stata rinvenuta una enorme

quantità di modelli in gesso, che sembrano provare l'esistenza di un *atelier* di scultura nell'ambito ed a servizio del complesso palaziale baiano.

Anche la documentazione epigrafica offre dunque preziose indicazioni per l'attività di marmorari a *Puteoli*: il titolo C.I.L. X, 1896 reca sopra una base di statua «*ex officina Sextili Clementis*», il titolo C.I.L. X, 1873 menziona un *A. Arrius Chrysantus marmorarius*; il titolo C.I.L. X, 1648 menziona un *Fl. Pytheas marmorarius* del quale già mi sono occupato a proposito di un ritratto di Commodo. Infine, l'aspetto economico e commerciale di questa attività viene lumeggiata dal titolo C.I.L. X, 1549, datato al 62 dopo Cristo, ove si legge di un *C. Avillius December redemptor marmorarius*.

Del resto, l'esistenza di una officina di scultori a Puteoli era stata già ipotizzata a proposito delle statue bronzee ercolanesi (Kluge-Lehmann II, 1) esistenza che però il Mustilli pone in dubbio.

Né mancano testimonianze di altre attività artistiche, e finanche in Gallia a Lillebonne (antica Juliobona) si è trovato un musaico firmato da un *T. Sex Felix, puteolanus* (II secolo dopo Cristo).

La zona era attiva anche nel campo delle arti minori. È noto che Pozzuoli era un centro di produzione di ceramica puteolana, come a Pozzuoli evidentemente dovevano essere prodotti quei vasetti di vetro, che ci danno l'immagine del litorale di Pozzuoli e Baia, e che sono un prezioso documento per la conoscenza di tutto quest'arco di costa.

Sul piano della storia economica e sociale della zona flegrea dobbiamo ritenere che queste officine impiegassero una discreta quantità di manodopera, quindi doveva esistere proprio una categoria

di persone che si occupavano su larga scala di questa produzione, come anche dobbiamo immagine che era necessario far giungere a Pozzuoli la materia prima, per l'esecuzione di queste opere.

Come si spiega tutto questo? Dobbiamo dire che se non conoscessimo questi documenti dovremmo immaginarli, perché è noto che tutta l'area flegrea in età imperiale romana era la zona delle grandi dimore dei cittadini romani più in vista, ed è evidente che la presenza delle ville portava con sé la necessità di questo artigianato che doveva servire, direi, quasi quotidianamente alle ville stesse, della cui ricchezza noi possiamo avere oggi solo una piccolissima idea.

Nei riflessi delle arti figurative questa presenza massiccia di marmorari a Pozzuoli ripropone quelle considerazioni che ebbi modo di fare in altre sedi, cioè analizzando bene queste sculture trovate nell'area di Pozzuoli, Baia e Cuma sembra di notare che in gran parte esse abbiano una tendenza fortemente classica, segno di un certo riecheggiamento dell'ambiente artistico che si era formato nella Pozzuoli greca. E quella che non è tale mostra invece una impronta tipica della scultura romana di carattere aulico. Notiamo cioè la presenza di due filoni ben definiti nell'ambito della scultura della zona flegrea mentre manca la presenza di quel filone che possiamo chiamare italico, che invece è molto vivo a Capua.

A questa scoperta di Pozzuoli si può accostare un altro recupero sottomarino avvenuto ad Ischia, dove si è trovato nello specchio d'acqua prospiciente il Castello aragonese presso gli scogli di S. Anna gran quantità di materiale che fa pensare anche qui all'esistenza di una officina. Vi sono tra l'altro lingotti di

piombo, pezzi di galene ed altri frammenti metallici, pronti per essere fusi e riutilizzati.

Interessante in modo particolare è la presenza di ghiande missili, che possono darci una indicazione cronologica. Esse vanno infatti considerate come armi di offesa ormai in disuso e non più utili, non tanto forse per essersi mutato il tipo di armamento necessario alle operazioni belliche, quanto per l'essere venuta meno l'eventualità di tali operazioni, in seguito alla «pax» apportata da Augusto al territorio dominato da Roma ed in particolare all'Italia. Farei pertanto risalire il complesso all'ultima età repubblicana oppure agli inizi dell'Impero.

Ricorderò, come confronto più vicino, una fonderia rinvenuta ad Ercolano, lungo il *decumanus maximus*.

L'officina di Ischia, dall'esame delle condizioni di ritrovamento, è probabile sia sprofondata sott'acqua, in seguito ad un cataclisma, ad un terremoto, piuttosto che per un movimento bradisismico.

ALFONSO DE FRANCISCIS

L'ATTIVITÀ ARCHEOLOGICA NELLE PROVINCIE DI AVELLINO, BENEVENTO E SALERNO

La relazione di scavo della Soprintendenza di Salerno, Avellino e Benevento è, quest'anno, suddivisa in due parti: una prima, che avrà per oggetto il territorio a Nord del Sele, e una seconda parte, che avrà per oggetto la zona a Sud del Sele. Vi sarà infine una breve relazione del prof. Neutsch su lavori condotti, insieme alla Soprintendenza, nell'area di Velia.

Diamo la precedenza, un po' per cavalleria, ma anche per rispetto della cronologia, alla dott.ssa Gabriella D'Henry, che riferirà sui rinvenimenti a Nord del fiume Sele. Seguirà una mia relazione sugli scavi a Sud del Sele. Chiuderà la rassegna il rapporto del prof. B. Neutsch.

MARIO NAPOLI

IL TERRITORIO A NORD DEL SELE

Devo fare una breve relazione sugli scavi fatti dalla Soprintendenza di Salerno nelle province di Benevento, Avellino e Salerno, a Nord del Sele[1].

A Montesarchio lo scavo della necropoli ha presentato il panorama solito, però ci sono stati anche dei fatti nuovi. Durante l'esplorazione di una zona di necropoli si è potuto constatare che le tombe, databili al III secolo a. C., cavate a partire da un banco di lapillo compatto, affondavano in uno strato di terra bruna, che restituiva frammenti di ceramica assai più antica. In alcuni settori il banco di lapillo è apparso intatto, per l'assenza di deposizioni, e così si è potuto operare su di uno strato puro e ben sigillato dall'eruzione. Lo strato, che nella zona non interessata dalle tombe ha una potenza di circa 50 cm., ha restituito materiale ceramico e litico riferibile al Neolitico Medio.

La ceramica può essere divisa in tre classi sia per quanto riguarda la materia con cui sono plasmati i vasi, sia per la decorazione.

La prima classe, di impasto fine e di colore tendente al nero, con superficie levigata e ben lucidata, è rappresentata da numerosi

1) Hanno collaborato con la Soprintendenza i seguenti Signori: il dott. Ignazio Contri per gli scavi di Montesarchio; la dott. Patrizia Gastaldi per gli scavi di Mirabella Eclano; i dottori Gianni Bailo Modesti e Ignazio Contri per gli scavi di Cairano; i dottori Stefania Colazzo, Angelo Bottini e Ivan Rainini per gli scavi del Santuario della Mefite; la dott. Gabriella Pescatori Colucci per gli scavi di Avella.

frammenti di scodelle molto aperte, troncoconiche, a pareti tese, forma cui doveva appartenere una larga ansa ad anello nastriforme impostata verticalmente, e di tazze carenate poco profonde. Dagli esemplari appartenenti a questa classe è assente qualsiasi tipo di decorazione (tav. VI, nn. 1-6).

La seconda classe è rappresentata da un gran numero di frammenti di impasto più grossolano, di colore variante dal marrone al bruno, con superficie lucidata sommariamente e talora persino non levigata. Le forme riconoscibili sono situloni, bicchieri verosimilmente biansati, ollette sferoidali con breve orlo verticale e poco estroflesso. Le anse sono sempre a stretto anello nastriforme. La decorazione, presente in numerosi esemplari ma sempre limitata ad una piccola zona sotto l'orlo, è costituita da impressioni più o meno profonde praticate con l'unghia sulla pasta molle (tav. VI, nn. 7-19; fig. 2, n. 20). A questa classe appartiene anche un curioso vasetto a forma di brocchetta, del tutto pervio (tav. VI, n. 21).

Una terza classe è costituita da un discreto numero di frammenti di argilla assai depurata, di colore variante dal rosato al giallastro al biancastro. Purtroppo due soli frammenti permettono di riconoscere la forma del vaso cui appartenevano: si tratta di un'olletta sferoidale con breve orlo estroflesso e di una larga coppa troncoconica con pareti assai inclinate; sul frammento pertinente a quest'ultima forma, vi sono tracce di decorazione a bande rosse non marginate (tav. VII, nn. 22-23). Tra i reperti fittili si devono ancora notare un peso di forma lenticolare (tav. VII, n. 24) e numerosi frammenti di intonaco di capanna: si tratta infatti di argilla parzialmente ed irregolarmente cotta, recanti evidenti impronte di rami intrecciati e di incannucciata.

L'industria su selce presenta un unico tipo, quello di coltellini

monofacciali, pochi esemplari presentano ritocchi. La qualità della selce è piuttosto scadente: due piccole lame sono ricavate da selce rossa, le altre da una varietà biancastra con notevoli venature di calcare (tav. VII, nn. 28-32).

È presente l'industria su ossidiana, con alcune piccole lame e tre nuclei, uno dei quali riutilizzato come pendaglio (tav. VII, nn. 33-38). La pietra levigata è rappresentata da un grosso frammento di accetta (tav. VII, n. 25). Da notare, inoltre, un ciottolo di arenaria a grana molto fine, che presenta su una faccia una depressione e sull'altra solchi piuttosto profondi, ciò che fa pensare che venisse usato come pietra da affilare (tav. VII, n. 26). Come lisciatoio doveva essere usata un'altra pietra di arenaria, a grana più evidente, che presenta una faccia ben levigata dall'uso (tav. VII, n. 27).

A Mirabella Eclano si è ripresa l'esplorazione della necropoli eneolitica di Madonna delle Grazie, nell'agosto-settembre '72.

I saggi hanno interessato la vasta area a Sud-Est del complesso già esplorato dall'Onorato. Si è potuto constatare che, nella immediata adiacenza delle tombe già conosciute, la roccia scoscende da Nord verso Sud formando prima un alto gradino, e poi precipitando alla profondità di 3 metri circa. Sul gradino, composto di tufo scarsamente consolidato e poco adatto ad essere lavorato, si è rinvenuta un'unica tomba.

È una tomba a due celle, con vestibolo poco incavato e celle molto anguste, dell'altezza massima di m. 0,60. Esse apparivano sigillate da chiusini in tufo ancora in posto. La prima cella appariva intatta; vi si rinvennero tre scheletri di giovinetto fuori connessione naturale. Uno dei crani presentava un foro regolare al sommo della volta cranica. L'unico corredo era costituito da

due cuspidi di freccia peduncolate, di selce, del solito tipo bifacciale, con esteso ritocco.

La seconda cella, con volta parzialmente crollata, conteneva due crani, uno di infante, l'altro di adolescente. Era priva di ogni oggetto di corredo.

Un altro saggio condotto più a Est, lungo il margine della cava di tufo, sulla cui parete si potevano scorgere due aperture ovali, ha riportato alla luce un'altra tomba con vestibolo e due celle, che poi si è individuata come la tomba n. 8 degli scavi dell'Onorato, i cui corredi sono nel Museo Provinciale di Avellino.

Il saggio, oltre a questi dati di controllo, ha aggiunto anche nuovi elementi sulla stratigrafia della zona. Mentre, infatti, nelle altre zone non si era rinvenuto uno strato archeologico intatto e contemporaneo alle tombe, in questa, alla profondità di 1,48 metri, sotto un sottile strato di lapillo rimaneggiato, probabilmente dell'eruzione del 79 d. C., si è rinvenuto uno strato di terra nera, argillosa, contenente numerosi frammenti di ceramica di impasto.

A Cairano, nell'alta valle dell'Ofanto, a poca distanza dalla Sella di Conza, sono state condotte, a partire dal '70, tre campagne di scavo che fanno seguito a quella del 1967, i cui risultati sono stati pubblicati in *Notizie degli Scavi* 1971. Lo scavo condotto nel 1967 aveva posto in luce in contrada Vignale una necropoli con deposizioni dal IX al VI secolo a.C.; ciò aveva permesso di individuare a Cairano gli aspetti più antichi della cultura a fossa in Campania.

Il materiale trovato si colloca nell'ambito della cultura di Cairano - Oliveto Citra, nel cui orizzonte rientrano anche i centri di Calitri, Bisaccia e Montecorvino Rovella. Le nuove campagne di scavo condotte nella collina detta «Calvario» hanno portato alla scoperta di un nucleo abitato, la cui facies più antica, che

risale al VI secolo a.C., è caratterizzata da ambienti adibiti verosimilmente a deposito, per la presenza di grossi pithoi, alcuni dei quali ancora in situ (tav. VIII, 1).

Per quanto il nucleo abitato non sia stato ancora del tutto messo in luce, molti elementi fanno pensare che la sua estensione fosse limitata, e che quindi si tratti di una fattoria o di qualcosa di analogo. A questa prima fase si sovrappongono strutture murarie più tarde, alcune ricollegabili all'epoca ellenistica, altre, in maggior numero, da far risalire addirittura all'alto medioevo. A pochi metri di distanza dall'abitato è stata rinvenuta una necropoli che ha restituito finora 15 corredi tombali, da inquadrarsi tra gli inizi del VI e gli inizî del V secolo a.C., in corrispondenza alla prima fase del nucleo abitato.

Il materiale si è rivelato di notevole interesse per l'abbondanza della ceramica indigena, caratterizzata da una estrema varietà di forme e di motivi decorativi. Altri pezzi sono riferibili invece alla produzione c.d. enotria e geometrico-lucana. Compare inoltre, in buona quantità, materiale di importazione: soprattutto bucchero pesante, coppe di tipo ionico, kylikes a vernice nera del tipo Kleineschale C, per quanto riguarda la ceramica; fra i bronzi, situle, lebeti, due elmi, e, nella tomba più ricca, una oinochoe di tipo rodio. Il materiale dell'abitato corrisponde a quello della necropoli: sono presenti però anche alcuni frammenti di ceramica daunia e numerosi resti di brocche ad ansa cornuta di un tipo fortemente caratterizzato e di cui non si conoscono confronti puntuali. Sono naturalmente numerosissimi i frammenti di grossi e piccoli vasi di uso domestico, di impasto.

Sempre nell'Irpinia, sulla via Appia, poco distante dal centro di Aeclanum, sono stati compiuti fin dal '71 saggi di scavo volti ad identificare l'area del santuario, di origine osca, della dea Mefite

in Valle d'Ansanto. Sulla collina che fronteggia il lago e i soffioni solforosi, a mezza costa, è stata riportata alla luce una struttura porticata riferibile, con ogni probabilità, al periodo romano del santuario. A partire dalla estremità orientale del porticato è stato scavato un camminamento che, con un orientamento leggermente angolato, corre lungo la collina per quasi 25 metri, delimitato da muri di terrazzamento spesso rafforzati, al cui interno si riconoscono due distinte fasi di pavimentazione a grosse tegole. Sia per il tipo di tegole, che per i frammenti di ceramica rinvenuti, la sua fase più antica pare riferibile al III-II secolo a.C. Al suo termine, sono state rinvenute tracce di murature che si dirigono ad angolo retto verso l'interno della collina. Ciò fa supporre che gli edifici più importanti del complesso sorgessero nell'area in tal modo delimitata. È particolarmente notevole, tra i resti più tardi sovrapposti alla fase originaria del camminamento, una muratura semicircolare che faceva forse parte di una torre angolare abbattuta, al pari degli altri edifici, dallo smottamento della collina che ha sepolto l'intero complesso.

Accostata al più interno dei muri di terrazzamento, si è anche messa in luce una *eschara*, formata da pietre deposte in modo regolare in una fossa ricavata nel banco di arenaria. Essa si presentava completamente ricoperta di ceneri frammiste ad ossa e cocci bruciati, che non paiono risalire al di sopra del IV secolo a.C.

A pochi metri di distanza, in uno scarico di tegole di tipo analogo a quelle usate come pavimentazione, sono state rinvenute alcune statuette in terracotta del IV-III secolo a.C., di fattura locale, insieme a frammenti di ceramica precampana e campana. In tutta l'area esplorata si sono recuperate inoltre molte monete di bronzo, per lo più di età imperiale, unitamente a frammenti

ceramici di età ellenistica e romana (tra cui numerose lucerne e balsamarî) e pesi da telaio.

Si ritiene in tal modo di aver localizzato l'area sacra, anche se le strutture finora emerse sono da considerarsi periferiche rispetto al centro del santuario.

Ad Avella si sta lavorando dal 1970. Una prima esplorazione venne fatta in località S. Paolino nella necropoli presso il *Clanis* (Regi Lagni), che dette materiale dell'età del Ferro, dalla fine dell'VIII alla metà del VII secolo a. C. Il materiale di impasto trova confronto con quello delle necropoli della Valle del Sarno e di Caudium. Si rinvennero pure molti vasi di bucchero pesante. Una seconda necropoli dell'età del Ferro si individuò negli anni 1971-1972 in località Casale: l'orizzonte è simile a quello della necropoli di S. Paolino. In questa però compare anche ceramica corinzia (un *aryballos* mesocorinzio e una *kotyle* tardo-corinzia) e una gran quantità di ceramica italo-geometrica. Tra gli oggetti di ornamento personale, si rinvennero scarabei di fayence ricoperti di smalto verde, fibule di bronzo ad antenne, a navicella, fibule di bronzo e ferro ad arco rivestito di ambra; bracciali in verga di bronzo ad ovuli ed astragali, e pendagli, di cui uno trova i più stretti confronti con quelli della zona di Alfedena. In una tomba (T. 144) si rinvennero due cerchioni di ferro con chiodi, per rivestire ruote di legno (tav. IX, 1).

Nella stessa necropoli, a maggiore profondità, sono state pure messe in luce tombe di IV secolo a.C., in lastroni di tufo; esse presentano vasi a figure rosse di scuola campana, cinturoni, specchi, *kylikes* di bronzo; singolare è un *alabastron* di vetro dipinto.

Gli scavi degli ultimi anni hanno rivelato anche resti di età romana: in località S. Paolino si rinvennero tombe a tegole con

copertura piana, mausolei rivestiti di laterizio, un edificio absidato paleocristiano. L'orizzonte cronologico non è ulteriormente precisabile, in quanto la zona era stata manomessa ed il materiale rinvenuto non è in strato. Comunque, questi resti sono interessanti per definire meglio la topografia extraurbana di Avella romana; come anche i saggi fatti recentemente presso un monumento funerario, importante soprattutto per il rapporto che se ne potrà ricavare rispetto al centro urbano e ad una eventuale strada di collegamento con il Nolano.

A Pontecagnano prosegue l'esplorazione della necropoli della prima età del Ferro, in località S. Antonio. Da qualche anno lo scavo interessa una vasta area adiacente al torrente Frestola, dove sono ben rappresentate tutte le fasi della prima età del Ferro, compresa la seconda fase (secondo quarto dell'VIII secolo), che finora a Pontecagnano era documentata da un numero esiguo di corredi. Fra le novità salienti, va segnalata la tomba 2500, del tipo a ricettacolo, che conteneva un'urna a capanna ed una brocchetta d'impasto con ansa alla spalla. Entro l'urna, purtroppo, non si sono rinvenute che le ossa e un frammento di lamina di bronzo (tav. IX, 2).

Si può considerare caratteristica di questa necropoli la presenza di coperchi ad elmo sormontati da figurette plastiche. Già nel precedente convegno avemmo modo di mostrare un coperchio sormontato da due figurette di animale: un altro esempio è quello della tomba 2607 recentemente rinvenuta e riferibile alla fase I B. Si osserva, nella stessa tomba, una singolare tazza pervia, con l'interno scompartito in quattro settori (tav. X). La tomba era stata intersecata da una tomba a fossa femminile (tomba 2605), con il fuso di bronzo, numerosi rocchetti e fusaiole. Dalla vicina tomba 2606, sempre della fase I B, proviene tra l'altro un vaso a barchetta di tipo laziale, di cui si conoscono già alcuni esemplari.

Nelle tombe della tarda età del Ferro (VII-VI secolo a.C.) rinvenute recentemente ad Eboli vi sono degli elementi che contribuiscono a chiarire i complessi rapporti fra l'ambiente «villanoviano» costiero e quello della cultura a fossa, attestato sulle prime colline che delimitano la piana costiera. Ad Eboli le tombe sono del tipo a fossa semplice, prive di copertura e di rivestimento. Il repertorio dell'impasto e dei bronzi presenta notevoli affinità con quello della cultura a fossa del tipo Oliveto Citra - Cairano che, dalla costa dauna, risale la valle dell'Ofanto e, sormontata la Sella di Conza, si diffonde nell'alta valle del Sele.

Il corredo della tomba 11 è particolarmente importante per definire i rapporti con questo gruppo culturale: essa comprende tra l'altro bracciali ad arco inflesso, orecchini della tipica forma in filo di bronzo raddoppiato con le estremità ritorte, la ciotola di impasto ad ansa molto sormontante (tav. VIII, 2).

Accanto agli elementi di questa cultura non mancano tuttavia quelli derivati dall'area costiera. Eboli presenta dunque in questo periodo un linguaggio misto, tipico di una zona di incontro, quale poteva essere un grosso mercato interno. Non mancano i prodotti di importazione ma, per quel che è dato comprendere dai corredi ancora in attesa di restauro, essi sembrano consistere quasi esclusivamente di coppe di tipo ionico: le importazioni corinzie sono finora esigue e consistono di un *aryballos* frammentario corinzio del tipo «a melone», sporadico, e di qualche vaso forse riferibile al corinzio recente II. Sono frequenti le tombe di infante del tipo «ad enchytrismos»: nel grosso vaso a bombarda (dolio), oltre ai resti dello scheletro, si rinvengono fibule e vasetti di corredo, che permettono una sicura datazione delle sepolture al periodo alto-arcaico. La tomba 6, databile al VI secolo, è ad incinerazione, di tipo greco. Coeva è la tomba 31 (databile alla prima metà del VI

secolo): il suo corredo comprendeva alcuni vasi di bucchero, una lekythos del tipo Deianira, due *kylikes* e il collo di un'anfora forse attici, e una statuetta di dea con *polos*, sormontata da un vasetto mobile.

A giudicare dagli scarsi dati fin qui disponibili, si avrebbe anche ad Eboli, come in molti altri centri dell'Italia meridionale, una lacuna nella documentazione che interessa tutto il V secolo e la prima metà del IV secolo a.C. Il IV secolo è invece largamente rappresentato nelle vaste necropoli che si estendono al di sotto dell'abitato moderno. Le tombe hanno corredi ricchi, che comprendono numerosi vasi a figure rosse di fabbrica italiota, candelabri, spiedi, cinturoni di bronzo.

Sempre ad Eboli, in località Paterno, è stato scavato e conservato un vasto complesso di epoca romana, fortemente danneggiato dai lavori edilizi. Sembra trattarsi di una *domus* patrizia, costruita nel I secolo e largamente rimaneggiata in due successive fasi. L'edificio è stato in vita almeno fino all'epoca costantiniana e doveva essere in origine riccamente ornato: ne fanno fede pochi avanzi di intonaco dipinto riferibile alla fase più antica, ed un'erma in marmo raffigurante una divinità barbuta, probabilmente del I secolo d.C.

GABRIELLA D'HENRY

IL TERRITORIO A SUD DEL SELE

La mia più che una relazione sarà una cronaca di archeologia salernitana, che avrà come punti centrali Paestum e Velia.

Prima però rapidamente diremo delle ulteriori ricerche condotte a Moio della Civitella, in quel φρούριον del quale abbiamo già parlato gli anni scorsi. Si è completato lo scavo dell'intero perimetro delle mura (tav. XI, 1), le quali per la tecnica costruttiva sia delle mura stesse che della Porta dei Castagni strettamente si ricollegano alle strutture difensive di Velia, riconfermando quella interdipendenza dei due centri, interdipendenza da noi sempre sottolineata in considerazione della natura dei luoghi. Così pure si può riconfermare che il primo impianto delle mura deve risalire alla fine del quinto secolo, mentre un'opera di rinforzamento può assegnarsi alla metà del quarto. Questa opera è presente in maniera considerevole nel lato orientale, che è anche il più elevato (il colle declina più dolcemente verso occidente), quel lato orientale che guarda verso le vie interne che conducono a Paestum, al vallo di Diano, e al fiume Mingardo.

I primi saggi di scavo condotti nell'interno della cinta di questa fortificazione ci hanno rilevato, pur tra molte difficoltà, (l'area è occupata da un fitto castagneto) una consistente presenza archeologica (tav. XI,2), senza, però, che ci sia consentito di puntualizzare

se questa presenza sia indice di un abitato, nel senso più lato della parola, oppure, come al momento sospettiamo, debba essere intesa in funzione esclusivamente degli apprestamenti difensivi.

A Paestum, ove si escludano alcune ricerche che l'Università di Salerno con i suoi studenti guidati dal dott. Greco conduce lungo il lato meridionale del foro, e con le quali si cominciano a riconoscere i diversi momenti di vita di questo punto nodale dell'urbanistica di Paestum, si è continuato il programma di esplorazione sistematica delle necropoli.

Ricordiamo un momento le tappe ed i risultati più notevoli di questa esplorazione. Nel '67, in contrada Licinella, a sud-ovest della città, fu scavata un'ampia necropoli di quarto secolo, consentendoci di individuare un nuovo grande ceramografo pestano, non inferiore ad Assteas o a Python, quel Maestro di Afrodite così spiccatamente apulizzante; nel '68, a sud della città, in una necropoli di inizio quinto (con inframmettenze di tombe di quarto) venne alla luce la Tomba del Tuffatore; nel '69 e '70, a nord-est di Paestum, la ricchissima necropoli delle tombe dipinte della seconda metà del quarto, alla quale si è affiancata un'altra necropoli simile, posta più ad occidente, della quale vi parlai l'anno scorso. Gli ulteriori scavi, sul finire del '71, condotti in questa necropoli hanno confermato e chiarito alcuni aspetti strani: la necropoli chiaramente era stata già raggiunta e depredata, ma depredata non dei vasi (al più distrutti), ma delle lastre delle tombe e dei blocchi delle tombe a camera. Si sono rinvenute tombe i corredi delle quali sono stati accuratamente lasciati in sito, ma le lastre ed i blocchi sono stati asportati. Alcune tombe superficiali, riferibili ad età immediatamente post-antica, nelle quali erano reimpiegate,

dopo di essere state rotte, lastre dipinte, datano il fenomeno ed in un certo qual senso ce lo giustificano.

Ma il nostro interesse, quest'anno, si è concentrato nella zona a sud delle mura, e subito fuori di queste, in un'area ove vecchie e nuove esperienze ci lasciavano sperare di porre le mani su di una chiara necropoli di quinto. Diremo subito che questa zona, a sud-ovest della città, offre notevoli difficoltà di scavo perché il fiume Capodifiume (o Salso) che scorre a breve distanza da quelle mura di Paestum che in antico lambivano, proprio qui è numerose volte straripato e dilagato, determinando ogni volta un deposito stratificato di roccia calcarea, spesso ingannevole, che va faticosamente asportato prima di raggiungere quello strato archeologico che potrebbe, infine, anche rivelarsi sterile.

D'altra parte avevamo interesse a raggiungere una necropoli di quinto, perché questa età è la meno documentata a Paestum, e perché avevamo bisogno di una conferma ad una nostra ipotesi. È comune leggere, in antiche e meno antiche cronache, di scavo di tombe, formanti a volte piccole necropoli, rinvenute vuote perché già in precedenza depredate. Ma l'aver rinvenuto sia in casi isolati che presso la Tomba del Tuffatore tombe, certamente di quinto, ben sigillate e certamente mai violate, ma totalmente prive di corredo ci aveva convinti che molte di quelle tombe senza corredo erroneamente erano state dichiarate già violate da ricercatori clandestini, ma dovevano essere semplicemente datate al quinto secolo. Conferma ci è venuta dallo scavo eseguito in località S. Venera, circa cento metri fuori le mura, dove si sono scoperte dieci tombe perfettamente allineate, cinque delle quali prive di corredo e cinque con un solo pezzo, rispettivamente, in due vasi dipinti

databili al terzo quarto del quinto secolo, e nelle altre tre al più una lucerna o una olpetta.

Lo scavo nella necropoli di quinto è stato però interrotto, perché veniva segnalato che poco più a sud, in località Spinazzo a 350 m. dalle mura, durante lavori agricoli era stata individuata la presenza di una tomba. Si è iniziato così uno scavo regolare, affidato da me alla collaboratrice esterna dott. Angela Greco Pontrandolfo, dal quale scavo sono venute alla luce, tra l'altro, delle tombe a camera, affrescate da pitture che aprono un capitolo nuovo della pittura pestana. Ne avete già qualche conoscenza, perché la notizia si è rapidamente diffusa attraverso i normali organi di informazione. È mio principio, del resto, per un doveroso rispetto sia verso il mondo della cultura che verso l'opinione pubblica, che si debba dare sempre pronta informazione dei nostri rinvenimenti, se si vuole che la società che ci circonda, e della quale facciamo inscindibilmente parte, sia consapevole e partecipe dei nostri problemi in particolare di tutela. Comunque, se fossimo stati più riservati non avremmo avuto, come abbiamo avuto, la possibilità di predisporre l'ampliamento dei depositi del Museo di Paestum e di programmare il nuovo «Museo della Pittura di Paestum».

La necropoli Spinazzo è un'area già destinata a necropoli in età del ferro, che riprende questa funzione tra fine sesto e pieno quinto, e che negli inizi del terzo secolo viene occupata da una nuova necropoli, la quale, ponendo molto profonde le sue tombe ed in particolare con le grandi tombe a camera con lungo dromos, oblitera le necropoli precedenti, pochi lembi delle quali sono identificabili nei ristretti spazi risparmiati. Qui abbiamo inoltre la possibilità di identificare una ricca serie di stratificazioni determinate dal calcare depositato dalle inondazioni del Capodifiume; inondazioni

che sembrano potersi ora anche, sia pure in ampi limiti, datare dal materiale reperito nel terreno sigillato tra strato e strato.

Ma veniamo alle tombe a camera dipinte. Si sono rinvenute cinque tombe a camera, delle qua
li una, molto piccola, non presenta pitture, una seconda, grande, era dipinta, ma è risultata completamente distrutta in data imprecisabile, e conserva solo la zoccolatura dipinta in rosso del lato lungo settentrionale. Le altre tre sono dipinte. La prima l'abbiamo chiamata «la tomba del Magistrato» (tav. XII, 1). L'ingresso è ad ovest: sulle pareti lunghe a nord ed a sud si sviluppano due brevi cortei che incedono verso la scena rappresentata sulla parete di fondo, ove a sinistra una donna rivolta verso destra tende la mano verso un uomo anziano avvolto in un abito bianco riccamente ornato. È uno schema compositivo che ritroveremo anche nelle altre due tombe dipinte: sui lati lunghi cortei molto simili tra di loro, e sulla parete di fondo personaggi che devono porsi strettamente in relazione con il defunto. Nei cortei appaiono giovani che conducono per le briglie un cavallo (tav. XIII), donne recanti sul capo panni o cesti e tutti incedenti lentamente. Sulla parete nord della «tomba del Magistrato» sul cavallo condotto per le briglie notiamo sul dorso come una soma, al di sopra della quale è seduto, in posa fiera, un animale che a prima vista, ed in particolare per come è seduto, sembra un cane, ma che in realtà si rivela nella testa e nei lunghi denti un cinghiale (tav. XII,2).

Sulla parete di fondo una donna stante (tav. XIV), dal lungo abito, si rivolge verso un personaggio anziano, laureato, fortemente caratterizzato nei tratti per gli occhi un po' sporgenti, il naso grande e camuso, le guance un po' avvizzite, il collo solcato da pieghe (tav. XV). L'abito bianco è ricchissimo con una decorazione finemente resa; il braccio sinistro è piegato in maniera da

mettere in evidenza la mano o, meglio, l'anello con pietra nera incisa come un sigillo ostentatamente posto al dito. È chiaro che in questo personaggio così fortemente caratterizzato debba vedersi il defunto, che, per la corona e l'anello con sigillo, potrebbe essere un magistrato.

Anche nella seconda tomba, questa detta «degli atleti», troviamo lo stesso schema di fondo nel rappresentare i cortei sulle due pareti lunghe ed una scena caratterizzante sulla parete di fondo. Qui appaiono affrontati due personaggi (tav. XVI, 1), il primo, più alto, più anziano, dal volto coperto da una piccola barba, tende le mani verso un giovane che gli si contrappone di fronte. In alto, tra i due, sono rappresentati, sospesi ad un chiodo, degli strigili ed un vasetto per l'olio. Il tutto sembra posto un poco staccato dalla parete, sulla quale è dipinta l'ombra riportata di questi oggetti, chiodo compreso. Per la prima volta appare l'ombra riportata nella pittura di Paestum. Che questa scena debba essere posta in stretta correlazione con le deposizioni è reso evidente dal fatto che in questa tomba troviamo due lettini in muratura, lungo le pareti nord e sud e con la testa poggiata sulla parete di fondo. Su ciascuno di questi lettini vi era uno strigile ed una moneta. Una terza deposizione, evidentemente più tarda, era a terra, tra i due lettini.

Non dissimile nella struttura generale la decorazione dipinta della terza tomba, dove nella parete di fondo troviamo due personaggi femminili e nei cortei sui lati lunghi non più cavalli e giovani guerrieri, ma carri agricoli sui quali sono sedute due donne: una tipologia già nota nella pittura di quarto secolo, così detta lucana. Inoltre in quest'ultima, che abbiamo chiamata «la tomba delle fanciulle», notiamo una maggiore vivacità cromatica, una forte presenza del colore azzurro, e, nella decorazione della parete di fondo, la presenza dell'ombra riportata.

Queste tre tombe a camera hanno un corredo molto povero per quantità e qualità, e sono, dal corredo come dalle due monete sui lettini della «tomba degli atleti», databili intorno alla fine del primo quarto del terzo secolo.

Un rapido accenno alla qualità di queste pitture. I personaggi rappresentati sono a tutta parete, e grandi quasi al naturale, e tutta la scena nell'interno della tomba è composta unitariamente. Già questo ci dice che queste pitture non hanno nessun confronto con quelle che pochi anni prima ornavano le tombe a cassa ed a camera della pittura lucana della seconda metà del quarto. E ciò è ancor più evidente se si considera la raffinata qualità di questa pittura di terzo secolo: la parete di fondo della «tomba del magistrato» nell'eleganza grafica della donna e nella caratterizzante vigoria del personaggio maschile si eleva su tutte le altre per qualità, senza dubbio, ma in tutte si sente un sottofondo culturale diverso, molto più ricco di sostanza e di tradizioni. Questa che noi abbiamo ora è pittura ellenistica di diretta estrazione culturale greca. È un caso che nel 273 a.C., diventata Paestum città di diritto latino, mutato il quadro politico e sociale della città, con la protezione di Roma il fondo etnico greco deve aver ripreso il sopravvento su quello lucano?

A Velia, anche quest'anno, si è lavorato principalmente sull'acropoli e sulla via di Porta Rosa.

Circa il secondo punto diremo che il nostro programma è di completare lo scavo della via che, partendo da porta Marina sud, conduce a Porta Rosa sul crinale dei colli. Restava da scavare il tratto più difficile, tra la fronte delle terme romane nel quartiere meridionale e l'agorà, più difficile, dicevamo, perché questa zona, già investita in più riprese in antico da fatti alluvionali, si è poi

trasformata, in età post-classica, in alveo per le acque torrentizie che scendevano giù dai colli. Al momento attuale abbiamo scavato il primo tratto, per una lunghezza di circa cinquanta metri. La strada è, nell'insieme, ben conservata; in questo primo tratto abbiamo liberato sulla sinistra l'esterno delle terme, mentre sulla destra appare in sezione sul taglio del terreno la storia delle vicende della città dal primo secolo dell'impero all'età bizantina.

Ma il lavoro che ci impegna di più è quello che da anni andiamo svolgendo sull'acropoli. Centro della nostra attenzione è il così detto villaggio in poligonale che negli anni scorsi abbiamo esplorato lungo i pendii meridionali, riconoscendo una regolare struttura urbana, organizzata in rapporto all'asse viario segnato dalla strada maggiore che sale sull'acropoli: di qui si aprono una serie di piccole stradine ortogonali all'asse maggiore che raggiungono strade più strette parallele all'asse maggiore. Tutto ciò è già chiaramente identificabile, per cui abbiamo preferito salire con lo scavo verso la sommità dell'acropoli, per cercare di comprendere come quanto già posto in luce si collegasse con i resti di strutture in poligonale già da tempo poste in luce ad ovest e nell'angolo sud-ovest del tempio maggiore (che tali strutture ha obliterate) e nell'angolo sud-est del terrazzo antistante il tempio.

Abbiamo preso l'avvio da quella stradina in salita (estremo lembo occidentale del villaggio in poligonale) già posta in luce a suo tempo dal Sestieri, sperando che ci accompagnasse sin sulla sommità dell'acropoli. Invece lo strato più arcaico è risultato completamente obliterato da una costruzione monumentale. Infatti abbiamo posto in luce uno splendido muro conservato per un'altezza massima di cinque filari, lungo oltre 15 metri (tav. XVI, 2), che sul lato occidentale ripiega ad angolo retto: con saggi tenuti in superficie

questo lato che risvolta va ad appoggiarsi sul costone roccioso ad una distanza di circa otto metri. Il muro di ottima fattura conserva tratti di intonaco che probabilmente vanno ascritti ad un reimpiego, in età medioevale, come accesso al Castello, delle strutture.

Non abbiamo elementi per la datazione di questo bel muro, ma ci appare di una tecnica che a Velia non sembra documentata per una età posteriore alla metà del IV a.C.

Un grosso muro di terrazzamento, di certo, per cui abbiamo spostato i nostri saggi alle spalle della costruzione, imbattendoci qui in quanto non era nelle nostre previsioni. Con un saggio orizzontale ed un secondo verticale normale al primo sono apparsi i resti di un teatro: una serie di gradini della parte alta della cavea e una gradinata di discesa che delimita il primo cuneo del teatro. Non c'è dubbio sul monumento che comincia ad apparire: un edificio di tipo teatrale. Che si tratti poi di un teatro nel vero senso della parola, di bouleuterion o di telesterion, non è ancora possibile dirlo.

Circa la cronologia abbiamo per ora due soli elementi di giudizio. Il primo è dato dalla tecnica costruttiva: i blocchi squadrati formanti l'alzato dei gradini sono incastrati nel terreno senza nessun altro accorgimento, per cui ora appaiono quasi tutti, salvo i gradini inferiori, inclinati verso il basso. Il secondo lo si ricava dalla topografia generale dell'acropoli: infatti alle spalle del teatro gira la strada di accesso al terrazzo ed al tempio maggiore, con un andamento sforzato, così che si deve desumere che la strada è stata realizzata quando il teatro già esisteva: la strada è databile alla metà del IV sec. a.C.

MARIO NAPOLI

L'ATTIVITÀ DELL'UNIVERSITÀ DI INNSBRUCK A VELIA

Il mio breve intervento vuol essere solo una nota aggiuntiva al panorama dell'attività svolta da Mario Napoli. Ho avuto la fortuna, come sapete, di organizzare i lavori di scavo nella zona in poligonale a Velia, insieme al mio assistente dott. Krinzinger, ad un gruppo di studenti dell'Università di Innsbruck ed a colleghi e studenti italiani.

Facendo riferimento alla pianta schematica, già presentata, esaminiamo insieme una serie di diapositive che illustrano la situazione attuale dello scavo del villaggio in poligonale presso l'acropoli di Velia.

Alle spalle di un grande edificio in poligonale (n.° 3) si distingue una vera e propria *plateia*, la cui funzione nell'insediamento arcaico è la stessa della strada che conduce a Porta Rosa in età posteriore. Piccoli *stenopoi* dall'impianto molto regolare, in sistemazione proto-ippodamea, intersecano la *plateia*. Affiancati sono altri edifici in poligonale (n.° 1 e n.° 2).

Lo scopo del lavoro di quest'anno era di liberare il tratto di *plateia* ancora nascosto sotto il terreno e di chiarire la funzione dell'edificio n.° 4, accanto al grande edificio in poligonale.

La pendenza del terreno rende più difficile il lavoro di scavo, ma ci porta anche a capire le difficoltà incontrate dagli antichi costruttori.

Il grande vano in poligonale attiguo al vano n.° 4, per le sue notevoli dimensioni (larghezza m 7, apertura della porta m 1,40, come le altre porte dei vani al di sopra della strada) deve aver avuto una funzione pubblica.

Sovrastano le costruzioni in poligonale muri in mattoni crudi, la cui presenza ci è testimoniata in diversi punti. Il muro posteriore al grande vano ebbe una doppia funzione, da una parte fu muro posteriore del vano stesso, dall'altra venne usato come muro di sostegno per la zona a terrazzamento del villaggio in poligonale. La grande *plateia* conduce al di sopra di questo muro, ad un livello superiore.

Poiché nel lato verso monte si vedono chiaramente tracce di mattoni crudi, possiamo affermare che la costruzione era a due piani, uno al livello del muro in poligonale e l'altro con ingresso dalla *plateia* (l'altezza dell'intero vano è di circa m 2,30). Là dove l'edificio era sottoposto a maggior pressione, cioè verso monte, il muro è in opera poligonale per una altezza superiore a quella del lato verso valle, che poteva essere eseguito in mattoni crudi. Il problema che ci si è posto era se il grande vano in poligonale e l'edificio n.° 4 erano posti sullo stesso livello. Poiché verso l'esterno del muro meridionale del vano n.° 4 l'opera in poligonale era di perfetta fattura, mentre verso l'interno era abbastanza grezza e rudimentale, si può pensare che quest'ultima non sia l'interno dell'edificio, ma che si tratti di una vera e propria costruzione a terrazzamento, per cui i vani 3 e 4 erano a livelli diversi. Anche il profilo dello scavo rivela che il terreno del vano interrato non era di riempimento, ma prevalentemente terreno vergine. Al di sotto di questa zona, in direzione valle, abbiamo potuto constatare il proseguimento di costruzioni in opera poligonale. Inoltre abbiamo messo in luce il proseguimento della grande *plateia*, che, dalla

vallata, conduce alla porta arcaica. Per un tratto si presenta ben lastricata, forse per l'importanza dell'edificio annesso, poi prosegue con un semplice battuto.

A monte della *plateia* sono stati messi in luce due vani, abbastanza sontuosi, le cui pareti divisorie, parallele fra loro, hanno una lunghezza relativamente ridotta (circa m 2).

Nelle vicinanze di questi vani scoprimmo già l'anno scorso un pozzo: siamo scesi ad una profondità di m 7, ma con risultati un po' deludenti, perché il poco materiale è esclusivamente di età arcaica. Lo stesso tipo di pozzo è noto negli scavi americani dell'agorà, datato però all'inizio del IV secolo.

Il pozzo è formato all'interno da blocchi e all'imboccatura presenta il noto anello in terracotta che, nel nostro caso, risulta sterrato alla stessa altezza della base dei muretti vicini, cioè sembra che fosse nascosto nel terreno. Un altro sondaggio fu eseguito a monte del grande e lungo muro di sostegno di età posteriore al villaggio in poligonale parallelo ad un precedente saggio di P. Morel (*PdP*, XXV, 131-145) e ci permise di constatare che il sistema urbanistico arcaico visibile attualmente prosegue anche a monte del muro di sostegno in questione. Uno degli *stenopoi* prosegue al di sotto del grande muro di sostegno. Nel compiere saggi di scavo per individuare altri *stenopoi* paralleli a quelli noti, abbiamo invece trovato costruzioni in poligonale orientate secondo lo schema proto-ippodameo, ma leggermente spostate. Inoltre abbiamo riscontrato una sovrapposizione di muri arcaici e medioevali, senza soluzione di continuità. Lo scavo dovrà proseguire per avere elementi di datazione sicuri per il grande muro di sostegno.

Il materiale trovato è numeroso ma frammentario, databile tra il 540 e il 480 a.C., il che rende sempre più verosimile l'ipotesi che si tratti della zona focea e non di quella pre-focea. Il materiale

a figure rosse ritrovato in uno strato con evidenti tracce di incendio ci dà la data approssimativa della distruzione di questo insediamento in poligonale, cioè verso il 480 a.C.

BERNHARDT NEUTSCH

LA BASILICATA

D. ADAMESTEANU
G. TOCCO
M. LEJEUNE

L'ATTIVITÀ ARCHEOLOGICA IN BASILICATA

Il lavoro per gli interventi urgenti non poteva essere condotto solo da me e dalla dott.ssa Tocco ed è per questo che desidero ringraziare qui quanti ci hanno offerto la loro collaborazione. Debbo ringraziare l'Istituto di Preistoria di Roma e l'amico S. Puglisi che ha mandato nella zona di Melfi la dott.ssa Cipolloni per salvare *in extremis* un villaggio neolitico sull'Ofanto, augurandomi inoltre che presto qualcun altro si affianchi alla dott.ssa Cipolloni. Devo ringraziare anche l'amico G. Cremonesi dell'Università di Lecce e quei giovani che ora sono a Latronico per salvare quello che ancora si può salvare. C'è poi il gruppo della Missione Archeologica Canadese, diretto dall'amico prof. Small, gruppo che ha lavorato e lavora in terribili condizioni logistiche a Monte Irsi. A causa dei ritardi postali, non dispongo però di alcun rapporto dettagliato sul lavoro condotto in questa zona archeologica. La Missione Canadese, per quanto so finora, ha potuto stabilire tutte le fasi di vita di questo immenso abitato che comincia nell'età del Ferro. Su una punta della collina, la missione ha rinvenuto anche tracce dell'età del Bronzo. Alle diverse fasi successive si aggiunge anche un immenso impianto rustico del II secolo a.C. La vita continua qui fino all'installazione sulla collina di un abitato alto-medioevale e medioevale e finisce verso l'età di Federico II.

Per i lavori urgenti e meno urgenti a Metaponto, debbo

ringraziare l'amico ing. dr. D. Mertens, che ha trovato altri documenti per la datazione dei templi facenti parte del santuario di Apollo.

Ma molti altri lavori non hanno potuto avere inizio nemmeno ora o sono rimasti incompleti a causa del mal tempo.

Per quanto concerne la mia relazione, vorrei cominciare dall'interno della Basilicata e scendere verso il mare, indicando, in linee molto generali, quello che siamo riusciti a fare da Melfi fino a Metaponto e da Monte Irsi fino a Torretta di Pietragalla e Cancellara. La dott.ssa Tocco presenterà, in seguito, i risultati ottenuti nella zona melfese, dove ha lavorato anche quest'anno con ottimi risultati. Io mi sono riservato di presentare i risultati ottenuti nell'area potentina ed in quella della valle dell'Agri, fermandomi, di sfuggita, a Metaponto per passare poi al Metapontino, al territorio della colonia.

I tre quarti di ciò che presenterò è piuttosto frutto di interventi urgenti, dovuti alla costruzione di strade, di dighe, come quella di Senise, di impianti idraulici per la Puglia e così via.

Partirò pertanto da Serra di Vaglio. Il problema principale era quello di stabilire quando è nata la *plateia* nel centro dell'abitato. In seguito a discussioni avvenute al Centro Jean Bérard di Napoli abbiamo deciso di intensificare gli sforzi per poter meglio capire quando è nato quest'asse con i suoi tre *stenopoi*, riconoscibili da una parte e dall'altra di esso. Dalle indagini fatte dalla dott.ssa G. Greco è risultato che l'asse esisteva tra la metà e la fine del VI secolo a.C. Questo dato è della massima importanza per il problema dell'urbanistica indigena. Un tipo di asse di questo tipo non può essere indigeno, ma proviene sicuramente dal mondo greco. Dal mondo greco proviene anche l'idea di usare, per i monumenti sacri, le antefisse e le terrecotte architettoniche,

problema, questo, esposto l'anno scorso dal collega Orlandini. In questa fase arcaica e tardo-arcaica si riscontrano a Serra di Vaglio delle terrecotte architettoniche che implicano immediatamente la domanda: chi le faceva? e dove?

È oramai ben noto che in precedenza avevamo trovato terrecotte architettoniche arcaiche e tardo-arcaiche con lettere in alfabeto acheo indicanti il posto che dovevano occupare nello sviluppo della decorazione; quest'anno, invece, la dott.ssa Greco ha avuto la fortuna di rintracciare, in un piccolo ambiente, allineato sull'asse principale, i resti ben riconoscibili di una fornace. Sul lato destro della fornace è stata messa in luce una catasta di tegole di copertura di tipo tardo-arcaico, fine VI - inizio V secolo, e poi diverse sime e, specialmente, cassette per la cui decorazione il maestro locale si era premunito di segnare, con profondi cerchi, i centri per lo sviluppo della treccia (tav. XVII, 1-2). A che epoca possono appartenere questi documenti architettonici e le tegole? Tenendo conto della ceramica trovata negli stessi strati, si dovrebbe pensare alla seconda metà del VI secolo o, al più tardi, alla prima metà del V secolo a.C. Nello stesso ambiente, ma in superficie, è stata trovata una moneta d'argento di Napoli, moneta che la dott.ssa Pozzi data nel V, non escludendo però che si possa scendere anche nel IV secolo a.C.

Ma lasciando da parte, almeno per ora, la datazione di questo strato superiore, sarebbe meglio ritornare al problema, che mi sembra debba essere ulteriormente chiarito, dei mestieri dei Greci, perché greche sono le terrecotte architettoniche, che se ne partivano dalle colonie della costa e se ne andavano nell'interno per formare piccoli *phrouria* o mettersi a disposizione degli abitanti indigeni, nel nostro caso a disposizione degli Enotri ellenizzati. Quest'ultima spiegazione, se si escludesse l'esistenza di

un vero *phrourion*, sarebbe l'unica possibilità per spiegare la presenza di queste terrecotte architettoniche in questo ambiente. A Serra di Vaglio abbiamo quindi monumenti sacri perché le terrecotte architettoniche si debbono collegare piuttosto ad un monumento sacro che ad una casa privata. E se questo è vero, allora il problema della penetrazione e quello della trasformazione dell'elemento indigeno a contatto con il mondo greco deve essere ribadito con un documento in più per ogni anno, almeno nell'ambito della Enotria.

Che qui, a Serra di Vaglio, ci sia un deposito o, per meglio dire, un ambiente abbastanza vasto in cui ci sia una fornace e un deposito di terrecotte non dipinte e, ancora, di tetrecotte architettoniche dipinte, a mio avviso, è della massima importanza perché non ci troviamo a Metaponto o a Montescaglioso, nelle vicinanze quindi della colonia greca, bensì a Serra di Vaglio. A nessuno può sfuggire ora l'importanza che riveste, sotto questo aspetto, la presenza greca nell'interno e, quindi, una nuova interpretazione del rilievo con i cavalieri, di cui tanto si è discusso negli anni precedenti.

Passando ora a Rossano di Vaglio, posso dire che, per quest'anno, il lavoro non è stato così ampio come negli anni precedenti. Abbiamo completato lo scavo sul lato sud-orientale, in quella parte cioè in cui, inizialmente, apparivano tracce di miseri muri irrobustiti da speroni. Solo ultimamente abbiamo potuto constatare che, accanto a questi due ambienti, che si affacciano sul grande spiazzo con il lungo altare in mezzo, dovevano esserci altri piccoli monumenti disposti un po' più ad oriente e che debbono essere collegati tra di loro. Ci siamo trovati di fronte a strutture che possono essere datate dalla seconda metà del IV secolo, fin verso la metà del I secolo d. C. All'inizio dello scavo ci pareva

che i muri di fondazione fossero molto deboli anche a causa della frana che aveva spostato, com'è oramai accertato, tutto verso NE; con i saggi in profondità abbiamo constatato, invece, che gli stessi muri scendono per m. 1-1,80 in profondità. Dato che la prima fondazione ed una parte del suo alzato hanno servito ad una fase posteriore di costruzione, ci siamo trovati alla fine con tre rifacimenti, tutti sovrapposti a ciò che rimaneva della fondazione precedente. Si è potuto constatare inoltre che per due volte (verso la metà del III secolo e tra la fine del II e l'inizio del I secolo a.C.) il santuario è stato bruciato. Un'altra distruzione dev'essere avvenuta infine intorno al 50 d.C., distruzione che può essere considerata anche l'ultima.

La ricostruzione ideale del santuario si potrebbe ora meglio effettuare nella sua parte orientale e meridionale, perché un altro ambiente appare proprio su questo lato. Nel 1969, quando iniziò lo scavo, pensavo che fosse già venuto in luce circa il 90% del santuario. Oggi posso dire, invece, che il santuario si allarga sempre più in ogni parte, ad eccezione di quella orientale.

La vastità di questo santuario, la cui vita, ripetiamo, comincia verso il 340-330 a.C. (come dimostrano specialmente le monete, ancora più abbondanti che negli anni precedenti), pone immediatamente il problema dell'appartenenza a qualche centro indigeno. Nel tentativo di dare una risposta abbiamo intensificato le ricerche intorno. Dalla fotografia aerea, com'è stato affermato l'anno scorso e nel 1962, si vede che tutte le strade antiche si addensano nella zona di Rossano; nell'area o vicino al santuario manca, tuttavia, un abitato.

Il più vicino resta quello di Serra di Vaglio (7-8 km, in via d'aria, a piedi 10 km.). Nei dintorni del santuario non abbiamo trovato, almeno finora, alcuna traccia di abitato che possa risalire

al 340-330 a.C. Di fronte a queste considerazioni, resterei sempre dell'idea che, data la vastità del santuario e la mancanza di altri insediamenti nelle vicinanze, si tratti di un santuario confederale. I problemi collegati con i *quaestores* o con la *senatus sententia* dovranno essere risolti da altri.

Tra i frammenti trovati intorno al santuario, in un cumulo di pietrame é stato rinvenuto anche un frammento di scultura: la parte centrale di un telamone. Finora non abbiamo trovato traccia di strutture che possano essere collegate ad un telamone, ma io sono sicuro che andando verso quella zona in cui vedevo lo svilupparsi della *stoà*, dovremmo rintracciare non solo gli altri frammenti del telamone, ma anche quelle strutture laterali, cioè colonne o pareti, o stipiti, che facilmente potrebbero adattarsi ad una simile decorazione.

Fino all'anno scorso avevamo 34 iscrizioni. In seguito allo scavo, quest'anno siamo arrivati a 40, quasi tutte in caratteri greci ma in lingua osca. Qualcuna va riportata, per i suoi caratteri, alla seconda metà del IV secolo a.C. Come dirà l'amico Lejeune, il pantheon lucano di Rossano aumenta anno per anno.

Entrando ora nel campo della plastica locale, possiamo dire che molte statuette, pur nate da una matrice che non è poi di Rossano di Vaglio, sono fabbricate, invece, con argilla locale e poi trattate a stecca. Non sono tipi nuovi nel mondo sannitico o lucano; ma quello che colpisce di più è la loro rozzezza. Si tratta di una plastica che possiamo chiamare, in molti casi, una produzione popolare.

Ed ora a Ruoti, sull'antica via Potenza-Avellino.

Il materiale proveniente dal santuario di Ruoti, a Fontana Bona, a cui aveva accennato M. Napoli già nel 1961 ed io nel 1964, presentava molti dubbi e molte incongruenze. Quest'anno,

grazie all'aiuto dell'Istituto Archeologico di Roma, siamo riusciti a stabilire una cronologia abbastanza ben documentata dalla fine del IV secolo, fino al II secolo d.C. Comunque, la soluzione dei molti problemi inerenti a questo santuario si potrà avere nei prossimi anni, quando ci sarà dato di poter verificare le fondazioni della vasca in cui arrivava l'acqua, di studiare meglio la stipe votiva stessa, ed avere inoltre altri documenti.

Come dicevo già nel 1964, nella zona di Fontana Bona, si nota un addensarsi di antiche vie, come nel caso di Rossano. Si tratta di un santuario simile a quello recentemente scoperto dalla dott.ssa Tocco a Civita di Tricarico, molto simile ancora, come materiale, a quello di Timmari ed a quello, ricchissimo, di S. Maria d'Anglona, recentemente scavato e parzialmente pubblicato da Schläger e Rüdiger.

Ciò che colpisce di più in questo santuario di Ruoti è il numero e la varietà dei *thymiateria*, diversi da quelli di Rossano o di Timmari. I vasi e le statuette sono invece simili.

Passando ora ad un'altra zona, possiamo dire che i corredi venuti alla luce in Val d'Agri si collegano a quelli del Vallo di Diano, databili verso la metà del VI secolo a.C. In questa area della media Valle dell'Agri sono state oramai identificate le zone archeologiche di Armento, di Aliano ed Alianello, trattandosi quindi di una vasta zona, ricchissima di piccoli insediamenti indigeni. Anche qui, fra tanta produzione locale, direi dozzinale, c'è sempre qualche prodotto che si allaccia immediatamente ad una produzione migliore di alto valore artistico. Anche in quest'area, come negli anni precedenti, con i molti esemplari di Roccanova, databili al primo quarto del VI secolo, appaiono prodotti locali talmente vicini al mondo greco, come tipologia e decorazione, da suscitare perplessità per la loro attribuzione.

Per quanto riguarda la zona archeologica di S. Maria d'Anglona, si sono avuti nuovi ottimi risultati, direi totalmente diversi da quelli già conosciuti dall'epoca degli scavi condotti da Schläger e Rüdiger. L'assistente Angelucci e l'operaio specializzato Arcangelo Burgio sono riusciti ad osservare, in un taglio di una nuova strada, la traccia di una tomba. Partendo da quella tomba, n'è venuta fuori una ventina, una parte quindi di una grande necropoli i cui limiti non sono conosciuti ancora. Tra tanta ricchezza di corredi, ho scelto qualcuno indigeno, della metà dell'VIII secolo (tav. XVII, 3), ed ancora un altro, completamente greco, che si può datare nella seconda metà del VII secolo a.C.

Dicevo giorni fa che, già dalla metà del VI secolo, tanto la collina di S. Maria d'Anglona, che quella di Cozzo Presepe non dovrebbero più essere considerate centri indigeni qualsiasi, bensì due perni della penetrazione greca nell'interno. A tale proposito, e per chiarire l'importanza di questi centri, vorrei fare una parentesi in cui ricorderei che mentre ammettiamo che, ad esempio, Monte Bubbonia, nella Sicilia meridionale, o S. Mauro di Caltagirone, possono essere considerati avamposti della civiltà geloa nell'interno, vi sono tante perplessità nell'accordare anche ai nostri centri lo stesso ruolo di avamposti della penetrazione e permanenza della civiltà greca nell'interno.

Dalla stessa necropoli di S. Maria d'Anglona proviene anche un vaso con la solita decorazione a tenda alla quale si aggiungono, però, anche figure umane; è un motivo che ricompare non tanto spesso in Basilicata.

Mi fermo infine nella zona tra l'Agri ed il Bosco del Pantano, nella zona di Pane e Vino, ricchissima contrada tra Tursi e Policoro. Da questa zona è venuta alla luce una grande tomba a lastroni, contenente quattro vasi fittili ad impasto, un'asta in pietra

molto ben levigata, un pugnale in rame o in bronzo, punte di frecce in pietra durissima nonché una collana di elementi di pasta vitrea, la cui origine è da ricercare nel mondo miceneo. Dopo questa scoperta, l'amico Cremonesi ha condotto la ricerca in tutta la zona con risultati negativi ma con questa scoperta si ha la prima tomba dell'età del Bronzo nella zona della Siritide.

Ma anche ai piedi della collina di Policoro si è trovato un altro insediamento dell'età del Bronzo, nell'area vicina al Museo Nazionale e non dubito che anche sulla punta occidentale se ne trovi un altro.

Dalla necropoli di Madonnelle, sita ai piedi della punta occidentale della collina, è venuta una tomba che rimette in discussione il problema se Siris fosse sparita nel 550 a.C. Se ciò fosse vero, questo corredo, come tanti altri trovati in precedenza, non avrebbe dovuto esistere. Questo corredo, con vasi di stile severo, ci indica infatti, ancora una volta, la sopravvivenza di Siris dopo il 550-530 a.C., almeno fino al 470-450 a.C., periodo per il quale abbiamo molti documenti, anteriori quindi alla fondazione di Heraclea. A mio avviso, la città di Siris è stata indebolita, come afferma M. Guarducci, ma non distrutta da Metaponto, Sibari e Crotone; in caso contrario, nel periodo dello stile severo, la colonia colofonia non avrebbe dovuto esistere.

A Metaponto i lavori hanno seguito due direzioni: il primo lavoro era quello dedicato alla conoscenza delle fortificazioni, mentre il secondo doveva chiarire le diverse fasi di costruzione dei templi che formano il santuario di Apollo. Quest'ultimo lavoro è stato diretto dall'ing. D. Mertens, cui spetta anche il merito di aver stabilito le diverse fasi della decorazione fittile e marmorea dei templi stessi.

In un saggio condotto verso l'angolo SE della fortificazione,

in proprietà Grieco e Lazazzera, è stato possibile individuare la linea di difesa fissata su una duna di sabbia, che si alza di circa 1 m. sul piano di campagna (tav. XVIII. 1). Della struttura di questo tratto si conserva ben poco e soltanto qualche blocco è rimasto *in situ*, il resto essendo scivolato sul pendio meridionale della duna. Già dai primi blocchi messi in luce si poteva dedurre che questi erano tutti riadoperati, provenienti da diversi edifici sacri e pubblici della città. Non si poteva, quindi, parlare, in questo punto, di una fortificazione arcaica, bensì di un rifacimento, databile, con ogni probabilità, durante la seconda metà del IV se non anche nel III secolo a.C. Numerosi sono infatti i documenti fittili che conducono a questa conclusione, ma, nella stessa area, non mancano anche frammenti di coppe ioniche, certamente provenienti da qualche fornace esistente nelle vicinanze.

In un altro saggio, condotto verso l'angolo SO della città, è stato possibile rintracciare un tronco di circa m. 30 di fortificazione, consistente nel paramento esterno e rinforzato da catene formate dallo stesso tipo di blocchi del paramento esterno (tav. XVIII, 2). Nessuna traccia invece del paramento interno; dall'andamento del terreno appare chiaro che anche qui la fortificazione è stata fissata su un pendio, il che ha indotto i costruttori a fissare il paramento interno ad un livello più alto e quindi più facilmente reperibile dai ricercatori di pietra. Moltissimi invece i mattoni crudi che formavano l'alzato. Su qualche blocco, facente parte di questo tratto di fortificazione, si conservano ancora tracce di lettere dell'alfabeto acheo arcaico. Si potrebbe quindi parlare, almeno per questo tratto, di una datazione arcaica, diversa, quindi, da quella proposta per il tratto rinvenuto verso l'angolo SE. Alla stessa datazione alta ci condurrebbe anche la presenza di una stipe votiva, immediatamente all'esterno di questo tronco; la stipe votiva contiene

ex-voto che risalgono fino alla prima metà del VI e scendono fino alla fine del IV secolo a.C. Essa si appoggia quasi alla fortificazione e, per quanto è stato possibile osservare in questo tratto, la stipe non è stata tagliata dalla linea di difesa.

Sempre su questo lato occidentale è stato condotto un altro saggio che ha permesso l'individuazione di un altro tratto ed anche qui è stato osservato lo strato di mattoni crudi che formavano l'alzato. Di questo tratto si è conservato solo l'emplecton formato da scaglie di pietra proveniente dalle vicine colline. Nell'interno di questa riempitura sono stati trovati frammenti di coppe ioniche del tipo B 2 e qualche frammento di vasi a figure nere; mai però ceramica posteriore. Pur molto disturbato, anche questo tratto può essere. considerato facente parte della fortificazione arcaica.

I tentativi di chiarire l'esistenza e la datazione della fortificazione anche sul lato settentrionale della città erano cominciati già nell'estate precedente. Anche i nuovi risultati ci conducono alla stessa conclusione e precisamente ad una datazione che oscilla dalla fine del V fino alla seconda metà del IV secolo a. C. Questo è il tratto più danneggiato, ma anche così è facile osservare tutta una serie di aggiunte, di rinforzi nell'alzato; in qualche tratto, la fondazione poggia, con blocchi non riutilizzati ma appositamente tagliati, su un terreno in cui è presente la ceramica del V secolo a.C. Non sappiamo finora se la ceramica di tipo megarese, riscontrata negli strati superiori e quindi disturbati, possa essere collegata con qualche rifacimento o con qualche tentativo di distruzione all'epoca in cui, nell'ambito della colonia greca; era entrato anche il castro romano.

Ciò che, finora, si può dire è che almeno una prima fase della fortificazione dev'essere datata in periodo arcaico, mentre

i rifacimenti si susseguono fino alla fine del IV, inizio del III secolo a.C.

Il tentativo di verificare le stratigrafie del santuario di Apollo, in una zona quindi devastata già dal 1826 fino ad oggi, è stato realizzato facendo un trincerone che andava dal tempio B attraverso il tempio A e sfociando al limite dell'area del tempio C. In qualche punto, sul lato Sud, in ricerca della grande *plateia*, che scende da Ovest ad Est, siamo riusciti a rintracciarla e si è constatato che anche qui essa separa la città abitata dal santuario. Abbiamo attraversato il tempio B da una parte all'altra ed abbiamo potuto constatare le prime fasi databili intorno al 570-560 a.C. nonché le diverse trasformazioni avvenute nel tempo. Abbiamo attraversato poi anche il tempio A e siamo riusciti a documentare ancora una volta la trincea del tempio A1, che può essere datata anch'essa intorno al 570-560, o anche prima, mentre per il tempio A2 sono stati raccolti documenti per una datazione nella seconda metà del VI secolo a.C. Nel tempio B è stata individuata un'iscrizione su un blocco di fondazione e sono stati trovati altri elementi delle placche arcaiche decorate a rilievo (tav. XIX, 1). Mano a mano che ci si avvicina al tempio C, il materiale cambia e tutto si riferisce al periodo dedalico, con magnifici esemplari di statuette fittili.

Oltre a queste ricerche riguardanti la città stessa, v'era anche il retroterra e proprio per questo ci siamo fermati sulla parte orientale compresa tra il Basento ed il Cavone, riuscendo a precisare, finora, ben 300 fattorie, mentre la ricerca non è ancora terminata dovendo essa essere spinta ancora più ad Ovest.

Nel quadro di queste ricerche per una migliore conoscenza del retroterra metapontino, oltre agli scavi dedicati alla necropoli situata sulla parte occidentale della grande terrazza dell'Incoronata ci siamo decisi a ritornare sulla piccola collina dell'Incoronata,

dove, l'anno scorso, è stato individuato un insediamento ricco di ceramica greca arcaica.

La collina appare effettivamente isolata da ogni lato, con pochissime possibilità di poter arrivare in cima senza incontrare difficoltà; essa è dotata di una difesa naturale. Il punto del nuovo scavo è stato scelto in base allo studio del terreno ed anche delle fotografie aeree precedenti agli ultimi lavori agricoli. Ho scelto il punto in cui meglio si notava un accentramento di vegetazione più rigogliosa.

Lo strato archeologico era ricoperto, almeno in questo punto, da appena qualche centimetro di *humus*, ed era ricchissimo in frammenti di ceramica greca arcaica mischiata a qualche altro appartenente alla indigena. Proprio a questa mancanza di uno spesso strato di protezione dobbiamo anche il frammentarsi di tanti vasi esposti in superficie.

Lo scavo ci ha rivelato l'esistenza di un immenso vero deposito di anforoni e di vasi minori, in maggioranza greci e pochi indigeni. Il deposito aveva una forma rettangolare ed anche se non si conservavano più *in situ* tutte le pietre della fondazione, l'estensione di un grosso strato di cenere e di frammenti di argilla impastata con paglia e piccoli rami permetteva non solo di conoscere l'orientamento del deposito, ma anche la disposizione dei vasi, grandi e piccoli, greci ed indigeni. Dalla pianta si può osservare una sistemazione dei più grandi vasi (*pithoi*) sui lati lunghi. Si tratta di recipienti con il piede ed il corpo molto espansi, mentre il collo e l'imboccatura sono molto ristretti. Ma la maggioranza è formata dal gruppo di anforoni in pasta grigia, con diversi segni incisi sulle anse, che vengono, comunemente, considerati protocorinzi. Accanto a questi due gruppi, v'è l'altra serie, anch'essa numerosa, formata da anforoni attici del gruppo

SOS o decorati, talvolta, sul collo da un triangolo dipinto in color seppia (tav. XIX, 2). Il resto degli anforoni è formato da un altro gruppo, questa volta decorato a grandi fasce ondulate in giallo o rosso sul collo e sul corpo. Il deposito conteneva 32 anforoni, in mezzo ai quali è stata messa in luce un'immensa quantità di vasi medi e piccoli (tav. XX, 1-2), nonché una serie di pesi da telaio e rocchetti fittili. I grandi vasi risultavano infilati, per una parte del corpo, nella terra.

Se nel gruppo degli anforoni è ancora difficile stabilire quanto ci sia veramente di locale e quanto d'importazione, in queste ultime serie è facile fare una netta distinzione. Ben riconoscibili quali vasi d'importazione sono i bordi di una coppa. una serie di *skyphoi* protocorinzi, una *oinochoe* ad alto collo (tav. XXI, 1), nonché altri vasi di tipo protocorinzio. Un frammento della massima importanza è quello di un *dinos* proveniente, molto probabilmente, da Samos (tav. XXI, 3).

Ma accanto a questa importazione, v'è la svariatissima produzione locale, specialmente quella geometrica e qualche volta anche con vere scene tolte dal mondo protocorinzio (tav. XXI, 2). La ricchezza dei motivi decorativi geometrici richiama alla mente la produzione di Megara Hyblaea o di Leontini ed, in qualche caso, si avvicina ai famosi crateri del Fusco. In questa immensa massa di vasi di produzione locale, un frammento di un cratere ci ha conservato parte di una nave vicina ad una spiaggia mentre alla stessa produzione locale figurata dev'essere ora associato anche il famoso frammento, conservato nel Museo Provinciale di Potenza, in cui sono raffigurati due cavalli che si abbeverano ad un vaso sostenuto da un tripode.

Per quanto concerne la datazione, credo che l'inizio del deposito possa essere fissato negli ultimi anni dell'VIII mentre la

fine scende fin quasi al terzo quarto del VII secolo a.C. Ma, almeno finora, anche negli strati più profondi di Metaponto non si è mai incontrata una produzione fittile così alta o così riccamente rappresentata nella produzione locale. Questo tipo di produzione resta sconosciuto a tutti coloro che si sono occupati di Metaponto.

C'è ancora un'osservazione che dev'essere fatta a proposito di questo gruppo di vasi del deposito: una parte di essi è strettamente collegata al mondo cicladico ed anche micrasiatico, quasi fosse una penetrazione di Siris in questa zona così vicina a Metaponto.

La scoperta dell'insediamento sulla collina dell'Incoronata poneva già dall'anno scorso una serie di problemi di non facile soluzione; oggi, di fronte a questa nuova scoperta, gli stessi problemi si complicano per due ragioni ben distinte: 1) La ceramica, per quanto conosciamo finora, si collega piuttosto al mondo della Siritide; 2) Se questa produzione è anteriore a quella di Metaponto, ciò potrebbe significare che i primi Achei, che dovevano arginare la pressione tarantina, si erano stabiliti sull'Incoronata, e non nella pianura, e che già da questo momento erano legati al mondo insulare e micrasiatico.

C'è infine un'ultima osservazione: tra tanta produzione greca sono stati messi in luce, nello stesso strato, diversi frammenti di ceramica a tenda e ceramica iapigia che potrebbero essere anche contemporanei. In questo caso sorge un altro problema di difficile soluzione: il deposito era di un mercante indigeno, che importava merce greca, o di un greco che stava in mezzo agli indigeni? Tra le due ipotesi, sceglierei la seconda. In realtà, però, toccherà agli storici approfondire questi dati archeologici, tenendo conto delle informazioni date da Antioco di Siracusa (Strab. 41, 264-265) riguardanti la fondazione storica di Metaponto.

DINU ADAMESTEANU

LA SECONDA CAMPAGNA DI SCAVO NELLA NECROPOLI DEL PISCIOLO (MELFI)

Nella primavera del 1972, nel territorio del Vulture (Basilicata settentrionale) si è ripreso lo scavo della necropoli del Pisciolo (Melfi), già iniziato nel 1971[1].

Come nell'anno precedente, circostanze esterne hanno imposto la scelta della zona da esplorare. Ciò ha permesso di individuare il limite più interno della necropoli, che, delimitata a Nord dal torrente delle Frasche e a Ovest dall'Ofanto, si estende a Est per più di 1 Km., mentre non se ne conosce ancora il limite a Sud.

Le tombe rinvenute durante la seconda campagna appartengono principalmente alla prima e alla seconda metà del V secolo a.C. Meno frequenti, quindi, nell'area orientale della necropoli, sono le tombe più arcaiche, della seconda metà del VI secolo a.C., che erano evidentemente concentrate verso l'Ofanto.

Le sepolture si sono rinvenute sempre piuttosto distanziate l'una dall'altra ; solo quelle di bambini sono in genere poste in prossimità della sepoltura di un adulto. I diversi tipi di tomba, a cassa o a semplice fossa con copertura in lastroni di pietra, non sembrano legati a un particolare ambito cronologico, ma appaiono comuni in tutto il V secolo a.C. Si è rinvenuto un solo

1) G. TOCCO, in *Atti dell'undicesimo convegno di Studi sulla Magna Grecia*, Napoli, 1972, p. 461 ss.

esempio di sepoltura a cassa preceduta da una fossa, simile ai tre eccezionali esemplari rinvenuti nel 1971. Tuttavia nel nuovo caso la fossa, anziché contenere parte del corredo del defunto deposto nella cassa, conteneva un'altra deposizione priva di corredo.

Infine tra le tombe, ma purtroppo in prossimità di un ampio sbancamento, si sono rinvenute le tracce di due capanne. Di una di esse, meglio conservata, si è potuta ricostruire la pianta di forma circolare, delimitata a Est da un muretto a secco e preceduta forse da un piccolo portico quadrangolare (tav. XXII). Tale capanna, in base ai frammenti rinvenuti in strato, appare coeva alle tombe della seconda fase, vale a dire della prima metà del V secolo a.C.

Va, infine, confermata la cronologia, già proposta nella relazione del 1971, per l'intera necropoli, dalla seconda metà del VI secolo alla seconda metà del V secolo a.C[2], anche se i limiti di tale ambito cronologico possono essere estesi alla fine del VII secolo a.C. e alla prima metà del IV secolo a.C.[3].

Mentre si effettuava la seconda campagna di scavo, si è proceduto al restauro dei primi cento corredi rinvenuti nel 1971. Ciò ha permesso di intraprendere lo studio delle varie classi di oggetti e di pervenire ad alcuni risultati preliminari, principalmente per quanto riguarda la ceramica.

Si è potuto infatti iniziare l'esame della ceramica a decorazione geometrica e subgeometrica che è associata, nei corredi della prima e seconda fase, alla ceramica daunia e, nei corredi della

2) G. TOCCO, *op. cit.*, p. 462.

3) G. TOCCO, in *Atti del Colloquio Internazionale di Preistoria e Protostoria della Daunia*, Firenze, 1975, p. 336 ss. Cfr., specialmente per quanto riguarda la fase arcaica, la cronologia proposta dall'A.

terza fase, alla ceramica a vernice nera, già presentate nella relazione del 1971[4].

In alcuni corredi della seconda metà del VI secolo a.C. si nota la presenza di esemplari di ceramica c.d. enotria a decorazione geometrica bicroma, che, per la loro sporadicità, devono considerarsi di importazione (tav. XXIII, 1). Infatti allo stato attuale delle ricerche l'area del Vulture sembra estranea alla produzione della ceramica c.d. enotria che, seppure in forme e decorazioni diverse, si sviluppa nel resto della Basilicata durante l'ultimo quarto del VII secolo e nel VI secolo a.C.

Di produzione locale forse si può ritenere, per contro, la ceramica di argilla chiara decorata con motivi subgeometrici di colore bruno a semplici fasce tra cui talvolta si interpongono serie di puntini o di tratti verticali o linee ondulate[5]. Tale ceramica, presente nei corredi di tutte le fasi della necropoli, è diffusa non solo nella zona del Vulture ma anche nella Puglia settentrionale e centrale.

Alcune forme, e precisamente la ciotola monoansata, la brocchetta con collo troncoconico o cilindrico, la brocca con corpo ovoidale (tav. XXV, 1), perdurano dal VI alla fine del V secolo a.C. Altre forme invece con particolari motivi decorativi sembrano essere peculiari di una o dell'altra delle tre fasi.

Nei corredi della seconda metà del VI secolo a.C. si trovano l'oinochoe triloba con decorazione a fasce (tav. XXIII, 1), il piatto biansato o monoansato a bacino profondo con profilo convesso ornato da fasce orizzontali in bruno brillante di cui una, sotto l'orlo,

4) G. TOCCO, *op. cit.*, pp. 462-463 e tavv. CXXVIII-CXXIX.

5) Nella presente relazione si intende esemplificare a grandi linee le caratteristiche di questa ceramica subgeometrica. Si prenderanno in esame solo i vasi più comuni e più significativi dei diversi periodi, mentre per l'analisi dei singoli esemplari e per tutti i necessari confronti si rimanda alla pubblicazione della necropoli.

ondulata (tav. XXIII, 2), l'olla con ampia spalla obliqua, molto espansa a metà corpo, ornata da sottili fasce bicrome (tav. XXIII, 3).

Nei corredi della prima metà del V secolo a.C., continuano le forme precedenti, ma il piatto biansato ha il bacino a profilo teso, le anse non più a bastoncello ma a nastro, e la decorazione in bruno opaco, l'olla ha il corpo globulare e la brocca ha molte varianti (tav. XXIV, 1).

Le forme nuove sono l'askos (tav. XXIV, 2), l'olla stamnoide (tav. XXIV, 1) e il cratere a colonnette (tav. XXV, 1).

La sintassi decorativa si arricchisce di nuovi elementi: alle semplici fasce orizzontali si alternano altre linee ondulate, serie di puntini o tratti verticali riuniti in gruppi di tre, anch'essi a volte alternativamente dritti e ondulati (tav. XXIV, 1). Sulla spalla dei crateri, degli stammoi o delle brocche compare talora un motivo vegetale: palmetta, foglia d'edera e tralci (tav. XXV, 1).

Quest'ultimo tipo di decorazione si evolve e si arricchisce nella ceramica della seconda metà del V secolo a.C. unendosi ai motivi geometrici. La vernice è in genere brillante e l'argilla di colore giallino. Le forme nuove sono costituite principalmente dallo stamnos con coperchio, il cratere a campana, il piatto che presenta la maggiore varietà di motivi decorativi (tav. XXV, 2), il kantharos in più varianti, delle quali il tipo con bocca stretta e corpo globulare presenta una semplice decorazione a fasce (tav. XXV, 2), mentre il tipo a calice è decorato con motivi vegetali: palmette o tralci (tav. XXVI, 1). Tale ceramica, che nella necropoli del Pisciolo sembra sostitutiva di quella daunia, che nella seconda metà del V secolo a.C. scompare, è di ampia diffusione in Puglia e, per forme e decorazioni, si sviluppa ad imitazione della ceramica greca d'importazione[6].

6) M. MAYER, *Apulien*, Leipzig-Berlin, 1914, p. 267 ss., la definisce infatti di

Numerosi pendagli di ambra intagliata antropomorfi e zoomorfi si sono aggiunti a quelli già presentati nella relazione del '71.

La ricorrente presenza di tali pendagli in contesti databili alla seconda metà del V secolo a.C. (tav. XXVI, 2 e XXVII, 1) conferma la datazione proposta precedentemente, mentre la cronologia tradizionale, l'ultimo quarto del VI secolo a. C., va abbandonata definitivamente anche in considerazione del fatto che nei corredi di questo periodo, ben attestati nella necropoli, si sono rinvenuti numerosi vaghi d'ambra, ma in nessun caso pendagli intagliati.

Il numero ormai considerevole di questi manufatti conferma inoltre il ruolo che può avere svolto la Basilicata nella produzione o perlomeno nella diffusione di essi.

Le armi, costantemente presenti nelle tombe maschili della necropoli, sono la punta di lancia a foglia di alloro, talvolta con il corrispondente sauroter, e il pugnale con la lama ricurva da un lato e breve manico rivestito di osso o di legno. Quest'ultimo da solo si è rinvenuto anche in tombe di adolescenti. In alcune tombe del primo periodo, accanto alle punte di lancia e al pugnale, si è rinvenuta la spada con piccola impugnatura a lati ricurvi e brevi apofisi alla base (tav. XXVII, 2)[7].

Unica è la spada della tomba n. 40 (tav. XXVIII, 1), notevole per la poderosa impugnatura rivestita di osso e di sostanza organica per la quale esiste un solo interessante confronto preciso in una stele daunia da Salapia[8].

«stile misto». Cfr. anche E. DE JULIIS, in *Atti del Colloquio internazionale di Preistoria e Protostoria della Daunia*, Firenze, 1975, p. 290.

7 Cfr. V. DUMITRESCU, *L'età del ferro nel Piceno*, Bucarest, 1929, fig. 2 , 12-13.

8) F.S. TINÉ, in *Archivio Storico Pugliese*, XXVI (1973), p. 155, fig. 16.

Tralasciando le numerose altre classi di oggetti che pure meriterebbero di essere esaminate, un ultimo accenno va fatto agli obeloi, poiché è possibile in questa sede riproporre il problema della interpretazione di questi oggetti come mezzo di scambio[9].

Nella necropoli del Pisciolo gli obeloi si sono rinvenuti indistintamente in tombe femminili e maschili. In quelle del primo periodo sono in verga sottile e in numero di due o tre, mentre nei corredi dell'ultimo periodo sono in verga più spessa e in due casi, nelle tombe n. 43 e 48. sono riuniti in un fascio di sei[10].

Se è vero che essi sono talvolta associati con altri oggetti in ferro di uso domestico, come attizzatoi e alari, e con bacini o addirittura lebeti in bronzo, e ciò non farebbe escludere la possibilità che si siano eseguiti sacrifici prima del seppellimento, è anche vero che gli obeloi sono sempre in corredi ricchi. In particolare i due fasci da sei sono stati rinvenuti in tombe eccezionali per ricchezza. Mancano invece gli obeloi nei corredi del periodo intermedio della necropoli, la prima metà del V secolo a.C., che è anche il periodo delle tombe più povere.

La effettiva funzione degli spiedi nei corredi funerari, come quelle di altri oggetti ad essi associati, come i pesi in ferro o i dischi di avorio (tav. XXVIII, 2) di difficile interpretazione, va esaminata al di là dell'ambito contestuale della necropoli del Pisciolo, in un discorso più ampio relativo ai mezzi di scambio in uso in Daunia in un momento in cui nel mondo coloniale vicino è già in atto la regolare emissione e circolazione di monete.

GIULIANA TOCCO

9) R.M. COOK, in *Historia*, VII, 3 (1958), p. 257 ss.

10) *Popoli anellenici in Basilicata* (Catalogo della Mostra), Napoli 1971, pp. 122 e 126. Cfr. il fascio di cinque spiedi da Campovalano, V. CIANFARANI, *Antiche civiltà d'Abruzzo*, Roma, 1969, p. 64, tav. XLVIII.

OBSERVATIONS SUR LES INSCRIPTIONS DE ROSSANO

Pour le sanctuaire de Rossano, l'interprétation a la chance de pouvoir prendre appui à la fois sur les données archéologiques et sur les inscriptions (qui, fragments compris, sont présentement au nombre de 40). Les textes connus jusqu'en 1970 inclusivement ont été publiés dans les *Memorie dei Lincei* en 1972. Sur les textes de 1972 (qui seront publiés en 1973 dans les *Rendiconti*), je voudrais présenter trois observations (en suivant l'ordre inverse de l'ordre chronologique, c'est-à-dire en commençant par les documents les plus récents).

1°) Au Ie s. avant J.C., ou au début du Ie s. après, appartiennent quatre inscriptions latines (fragmentaires, mais se recoupant les unes les autres): dédicaces officielles (de bases ou petits monuments) faites, *Mefiti Vtianae*, par des magistrats municipaux, *quattuorviri iuris dicundi* (ou *quinquennales*). Il ne fait pas de doute que ce soient des magistrats de Potentia. D'autant qu'à Potentia même, des inscriptions du début de l'Empire mentionnent des *quattuorviri*, et portent des dédicaces *Mefiti Vtianae*. Par conséquent, à partir de la Guerre Sociale, et pendant plus d'un siècle, c'est la Potentia romaine qui patronne le sanctuaire de Rossano (lequel, pendant cette période, non seulement survit, mais prospère, et s'enrichit de nouveaux édifices); dans le courant du I^e^ s. de nôtre ère, quand le sanctuaire de Rossano cessera d'exister, le

culte de Méfitis sera transféré à Potentia. Cela, nous le voyons maintenant très clairement; l'administration municipale romaine des Potentini a donc, après la Guerre Sociale, pris le relais de l'administration municipale lucanienne des Utiani, comme pouvoir tutélaire à Rossano. Le seul problème qui subsiste est la localisation des Utiani pendant les deux siècle et demi de la vie osque du sanctuaire.

2°) La seconde remarque, de caractère anecdotique, concerne un ex-voto lapidaire du IIIe s., qui, à part quelque chiffres, ne contient que le nom du dédicant, Λευκιος. La finale — ιος — n'est pas osque (on aurait — ις). La diphtongue — ευ — n'est pas osque (on aurait — ωϝ —). Au IIIe s., l'usage du seul nom individuel n'est pas osque (on aurait prénom +gentilice). La dédicace est grecque; Λευκιος est un Grec. Ce menu fait est à classer au dossier de la présence (même occasionnelle) de Grecs en milieu indigène. Le fait est, malgré tout, significatif, si l'on se rappelle qu'à notre connaissance le sanctuaire de Rossano ne comporte aucun culte grec (aucun Apollon, aucun Héraklès, etc.), mais seulement les cultes de divinités purement osques.

3°) La dernière observation porte sur deux inscriptions de la seconde moitié du IVe s. (c'est-à-dire de la plus ancienne phase du sanctuaire).

a) La première (sans nom de dédicant) est une dédicace osque Μαμερτει Μεfιτανοι «au Mars qui est situé chez Méfitis» (avec le nom osque de Mars, et avec, dans l'adjectif, un suffixe — ανο — que je crois noter une localisation, non une dépendance). Dans ce grand sanctuaire de Méfitis, on connaissait déjà la présence, accessoire, de Jupiter (dédicaces Διωϝηι, Ζωϝηι); on connaît désormais aussi la présence, accessoire, de Mars; on voit se dessiner la triade Jupiter + Mars +divinité chtonienne (ailleurs

Cérès, ici Méfitis) dans un sanctuaire chtonien. Je rappellerai à ce propos que la seule dédicace osque à Mars jusqu'ici connue vient de Mirabella Eclano, où elle voisinait avec une dédicace à Méfitis; et je suggère que, si la curiosité des archéologues venait à se porter sur le sanctuaire indigène d'Aeclanum, peut-être y trouverait-on une richesse d'informations analogue à celle que déjà nous procure Rossano.

b) Le second texte du IVe s., (lui aussi sans nom de dédicant) est une dédicace osque Νυμυλοι Μεφιτανοι, Νυμυλοι Μαμερτιοι, Οιναι Ν[υμυλιαι] (?). Il s'agit d'un dieu mineur, pourvu d'une parèdre Οιναι l'un et l'autre jusque ici inconnus, Le dieu mineur est Μεφιτανς (c'est-à-dire: situé chez Méfitis), mais il est, quant à sa place dans le panthéon osque, défini comme Μαμερτις (c'est-à-dire: dans la dépendance de Mars, du cercle de Mars). Et, bien sûr, devant cette dédicace Νυμυλοι Μαμερτιοι, on ne peut s'empêcher de penser à la dédicace de Rome *Numisio Martio*, qui date du IIIe s. Ce Numisius de Rome a bien des chances d'être cousin du nouveau dieu de Rossano. Il ne peut s'agir d'un emprunt (les suffixes, au reste, différent), mais d'une lointaine, et suggestive, parenté. Dans ce cas, l'épigraphie de Rossano ouvre des horizons, non seulement sur le panthéon osque, mais, au moins indirectement, sur le panthéon romain.

MICHEL LEJEUNE

LA CALABRIA

C. FOTI
M. BARRA

LA DOCUMENTAZIONE ARCHEOLOGICA IN CALABRIA

La rassegna dei rinvenimenti e delle scoperte nel territorio calabrese in questo 1972 toglierebbe ai partecipanti a questo XII Convegno, se dovesse essere completa ed esauriente, la possibilità di ascoltare la seconda relazione prevista per questa mattina e li priverebbe della necessaria discussione. È per questo motivo che ci si soffermerà sulle scoperte più importanti e si presenteranno le altre in rapida panoramica.

Si daranno notizie su rinvenimenti che riguardano la preistoria e la protostoria; si illustrerà l'attività archeologica nei centri di colonizzazione greca e in quelli bruzî e romani; si fermerà l'attenzione infine al Museo Nazionale di Reggio Calabria e alle sue nuove acquisizioni nel campo dell'archeologia subacquea.

Nuovi dati per la conoscenza della Preistoria calabrese sono venuti da due località diverse e lontane tra di loro: in una, Capo Alfiere, a sud di Capo Colonna di Crotone, uno stanziamento del Neolitico Medio è stato segnalato e studiato dal dott. Sandro Salvatori dell'Università di Padova, che ha consegnato tutto il materiale rinvenuto e che lo ha accuratamente schedato; nell'altra, Prestarona in comune di Cànolo, una nuova scoperta, o meglio una conferma di dati noti ad eruditi locali, è stata effettuata per l'interesse dei giovani dell'Associazione Amici del Museo i quali hanno raccolto, durante un'accurata esplorazione del terreno, lame, nuclei di ossidiana,

frammenti di ceramica d'impasto con impressioni a crudo, consentendo la localizzazione di un insediamento nel Neolitico Inferiore, attribuibile alla cultura di tipo stentinelliano.

Ricerche sistematiche, anche se di breve durata, sono state condotte anche in campo protostorico, rivolte alla conoscenza della vasta rete di popolazioni indigene esistenti in Calabria al momento del sopraggiungere dei coloni greci. Si è così proseguito lo scavo della necropoli scoperta lo scorso anno a Gerace in contrada Stefanelli e si sono rimesse in luce altre tombe a camera e a grotticella che hanno restituito bronzi e ceramiche di impasto, della stessa facies delle necropoli protostoriche locresi scoperte da Paolo Orsi, associati ad oggetti di produzione greca, soprattutto a ceramiche di imitazione corinzia.

Eguale intervento di ricerca si è fatto a Serra Castello, in comune di Corigliano Calabro, ove era stato segnalato un centro indigeno protostorico. Qui però è stata anche rinvenuta una cinta muraria, simile a quella già nota di Castiglione di Paludi, posta sul colle che domina l'ingresso del Crati sulla Piana di Sibari. Il centro protostorico dunque, nel IV sec. a.C., è ritornato a vivere della sua economia agricola, sospesa forse quando Sibari, e poi Thurio, dominando sulla vasta piana, avevano attratto gli indigeni di Serra Castello a lavorare sulla pianura.

Con Sibari, eccoci nel centro di colonizzazione greca in Calabria dove più massiccio si presenta l'intervento della Soprintendenza, grazie anche al regolare finanziamento dei lavori da parte della Cassa per il Mezzogiorno.

Siamo ormai alla quarta campagna di scavo, durata oltre cinque mesi nel corso di quest'anno, diretta da Pier Giovanni Guzzo e seguita da un buon numero di collaboratori archeologi, cui va il

nostro ringraziamento anche per la cura riservata alle relazioni di scavo già pubblicate o in corso di pubblicazione.

Ora, come ogni anno d'altronde, vogliamo sinteticamente illustrare i risultati di questa grossa impresa di ricerca e di studio.

Nel cantiere degli Stombi, dove erano stati rinvenuti — come è già noto — i resti della Sibari arcaica senza la sovrapposizione di altri insediamenti, non si sono compiuti nuovi allargamenti. Si è provveduto invece a scavare sistematicamente l'edificio denominato «f», nel quale era stata rinvenuta l'arula fittile a rilievo, e altri lavori sono stati rivolti a chiarire la natura dei lunghi e stretti canali di sabbia apparsi frequentemente nelle precedenti campagne di scavo. Tali canali abbiamo interpretato come testimonianze di muri divelti e, così, abbiamo potuto tracciare la pianta di altri edifici. Si è pure completato lo scavo dell'area sbancata nel 1969 scoprendo due altri edifici, in parte conservati e in parte indicati dai canali di sabbia. Da questa zona proviene un grosso frammento di un probabile capitello di anta in calcare biancastro, analogo a quello ritrovato nella campagna del 1969 e forse da attribuirsi ad un edificio di carattere sacro; qui infine è stato ritrovato un gruppo di fornaci: dimostrano un'attività di ceramisti che serviva a far vivere di vita propria questa parte di Sibari, considerata da taluno come una zona periferica della città, anche se compresa nel grande insediamento urbano.

Oltre che agli Stombi, sono stati continuati quest'anno i lavori negli altri due cantieri del Parco del Cavallo e di Casa Bianca; per evidenziare meglio l'aspetto urbanistico dei tre centri sovrapposti, di Sibari, di Thurii e di Copia, se ne è aperto un terzo, quello che abbiamo denominato di «Prolungamento strada» perché segue l'andamento Est-Ovest della strada che dal Parco del Cavallo conduce a Casa Bianca. Qui è apparsa la rete stradale

strozzata a Nord da edifici tardo-romani, ed è fitta la presenza di strutture di epoca romana costituite da edifici dei quali alcuni presentano pavimenti a mosaico. Dalla strada Est-Ovest si dipartono ortogonalmente due strade, una verso Sud e l'altra verso Nord; al quadrivio è posta una colonna d'acqua, mentre tubature in piombo e vasche di fontane sono ben conservate in situ nei settori circostanti. Lo scavo non è stato condotto ancora sotto il livello di frequentazione più tarda, però nel terreno di copertura si sono fatti ritrovamenti ceramici sia di epoca ellenistica che arcaica, come al Parco del Cavallo. Si testimonia così l'estensione e l'importanza della città di Copia e non si può escludere che a livelli più bassi siano conservati i resti delle due città che hanno preceduto Copia; l'esistenza di Thurii anzi sarebbe dimostrata anche dallo stesso reticolo delle strade.

Al cantiere del Parco del Cavallo è stato iniziato lo scavo estensivo della grande strada Nord-Sud, forse una delle *plateiai* di Thurii in direzione Nord, sempre allo scopo di conoscerne tutto il percorso. La nuova zona scoperta si estende per circa 50 metri ed è occupata parzialmente da crolli, provenienti probabilmente dalle costruzioni che fiancheggiavano la strada. Essa ha subito rimaneggiamenti in epoca romana, come è documentato dai battuti che ricoprono il basolato originale. Anche l'incrocio che essa forma con la strada Est-Ovest è stato chiarito: sotto un'accurata pavimentazione costruita intorno alla metà del I sec. d.C., pertinente ad un edificio parzialmente scavato, è conservato il basolato della strada ellenistica.

Particolare attenzione è stata inoltre portata all'edificio rettangolare che sorge all'angolo Sud-Ovest dell'emiciclo e che occupa parte della strada Nord-Sud. È risultato che il perimetro quadrangolare ingloba una costruzione absidata e che il rialzamento

dell'edificio sembra databile nel corso della prima metà del I sec. d.C., contemporaneamente cioè alla chiusura a Sud della strada Nord-Sud e alla utilizzazione come teatro dell'emiciclo, costruito quasi un secolo prima.

Il verificarsi di questi importanti cambiamenti nell'assetto urbanistico della città di Copia, ereditato dalla precedente Thurii, deve essere stato conseguenza di un preciso disegno che però in questo momento non è possibile collegare ad alcun fatto storico.

Infine, al Parco del Cavallo ancora, si sono eseguiti lavori di esplorazione nella zona a Nord dell'emiciclo dove sono state scoperte strutture di epoca romana, e sono in via di completamento due saggi in profondità a Sud, dove la stratigrafia, già nota dal 1969, testimonia della continuità di vita sul posto dalla fine dell'VIII sec. a.C. fino a tutta l'epoca romana.

Un'altra attività in questo cantiere si riferisce all'inizio dei lavori di distacco dei grandi blocchi di calcare decorati con sculture a rilievo, riadoperati nella costruzione dell'emiciclo, ma certo appartenenti ad un edificio templare arcaico di Sibari.

Nel cantiere di Casa Bianca si è operato un allargamento verso Est al fine di raccogliere ulteriori dati sulla effettiva estensione della frequentazione antica verso il mare. Da quanto è stato scoperto si può dire che la zona Est della enigmatica area basolata è stata occupata da necropoli nel I sec. d.C., e che gli strati inferiori, fino alla sabbia vergine, danno solo ritrovamenti di epoca classica ed ellenistica.

Siamo ai limiti estremi della città di Thurii e forse della stessa Sibari, sull'antica linea di costa; non a torto si è pensato che le strutture si riferiscano al porto di Thurii, se non a quello della stessa Sibari.

Sul Tirreno, nell'area identificata forse come il sito di Laos

è stata effettuata un'altra scoperta interessante, che ci ha obbligato a programmare una ricerca per l'anno prossimo: è stato ritrovato un tratto di mura in blocchi, in comune di S. Maria del Cedro, che facilmente si collega con quelle trovate da Galli verso il fiume Lao. Queste, rimesse in luce verso il torrente Abatemarco, sembrano, come le altre, databili alla occupazione lucana o bruzia della zona.

Una campagna di saggi di scavo ha avuto luogo in Crotone nell'area sacra di Capo Colonna. All'interno del témenos del Santuario di Hera Lacinia si sono effettuati sondaggi stratigrafici allo scopo di chiarire le fasi relative alla vita del tempio esplorato da P. Orsi e di tracciare, partendo da un'area possibilmente intatta, una precisa stratigrafia e quindi una cronologia, guida per i lavori futuri.

Sono stati praticati quattro saggi, i primi tre indirizzati allo studio della stratigrafia, il quarto dovuto ad un caso fortuito.

Il 1° saggio ha rivelato strati omogenei di età romana databili alla metà o alla fine del III sec. d.C., dimostrati dal rinvenimento di frammenti di terra sigillata chiaraD e da una moneta di argento dell'età di Gallieno. Poi, alla profondità di solo mezzo metro si è giunti alla roccia.

Un 2° saggio è stato portato in uno strato sottile di età romana, caratterizzato da un livellamento di tegole e di qualche frammento di terra sigillata B, sotto il quale era un crollo di ciottoli e di pezzi di calcare giacente sulla roccia.

Nel 3° saggio il riempimento di terra molto scarso (solo trenta centimetri) copriva un muro costruito con piccoli blocchi di pietra calcarea datato anch'esso in età romana.

La scoperta più interessante è stata fatta con il saggio 4°, al quale siamo stati obbligati mentre si procedeva all'impianto di un cavo elettrico per l'illuminazione della colonna. La presenza della

dott.ssa Spadea ci ha concesso di intervenire immediatamente esplorando il terrazzamento prospiciente il mare al di sotto della colonna. L'area ha mostrato i segni di una frequentazione recente. Il terreno infatti era smottato e ricco di frammenti di calcare, alcuni dei quali, lavorati, erano dello stesso tipo di quelli adoperati per la costruzione del tempio: erano forse detriti della sua spoliazione operata in età moderna per costruire edifici dell'attuale Crotone. Si è partiti dal fortuito ritrovamento di una testa femminile (tav. XXIX), rinvenuta sotto un grosso lastrone di calcare lavorato, probabilmente pertinente all'elevato del tempio. La testa, in marmo pario, ha una superficie piuttosto corrosa ed è mutila del naso. Presenta una capigliatura a treccia legata alla nuca da un semplice nodo, e il capo è leggermente rivolto a sinistra. Il taglio degli occhi è a mandorla e presenta le cavità orbitali tagliate nello stesso marmo. Il pezzo, di evidente stile severo, è forse un frammento pertinente ad una composizione crollata dal frontone del tempio, di cui restano anche altri pezzi appartenenti alla figura di un cavallo.

I dati più importanti però sono venuti, dopo il rinvenimento della testa, dalla esplorazione stratigrafica effettuata nel terreno adiacente. Lo strato A, corrispondente a quello della testa femminile, è apparso ricco di frammenti di marmo lavorati; uno strato B, alto circa un metro e caratterizzato da terra massiccia fitta di incrostazioni calcaree marine, ha dato pochi frammenti di coppe ioniche di tipo B2; lo strato C era un battuto arcaico; lo strato D, caratterizzato da un crollo di lastroni in calcare coevo alla prima fase del tempio, e databile alla metà del VI sec. a.C., ha restituito abbondante materiale ceramico: dalla ceramica corinzia e dalle imitazioni locali, fino ai vasi miniaturistici e alle ceramiche a figure nere.

Dati quindi che sposterebbero la fondazione del tempio dal principio del V secolo alla metà del VI.

Un altro degli insediamenti coloniali, quello della locrese Hipponion, sul Tirreno, è stato oggetto di ricerche nel 1972. La scoperta della necropoli, effettuata negli scorsi anni, ha obbligato il proseguimento della sua rimessa in luce in un terreno intaccato dalle moderne costruzioni edilizie: sono fino ad oggi apparse oltre 370 tombe, databili tra la metà del VII e la prima metà del IV sec. a.C., il cui quadro tipologico e cronologico non è variato rispetto al passato. Alcuni corredi si distinguono però per la presenza di gioielli, alcuni tipi dei quali ritornano con notevole frequenza, specie gli argenti dell'inizio del VI sec. a.C.

Ma le scoperte a Vibo Valentia non si sono fermate qui. Alla fine dello scorso anno, infatti, alcuni scassi, operati per la posa in opera di una fognatura in contrada S. Aloe di Vibo, rivelarono la presenza di strutture murarie e di resti di mosaici pavimentali. Così, nel mese di marzo prima e a settembre poi, si è proceduto a due campagne di scavo nella zona, giungendo a risultati notevoli per la conoscenza di Valentia romana: è venuto in luce un complesso termale di grande interesse. Esso si svolge intorno ad uno spazio porticato lungo il quale sono degli ambienti con splendidi mosaici. Il primo vano ha al centro un tondo con pesci distribuiti su un fondo di tessere vitree azzurre, circondato da una ghirlanda policroma al di fuori della quale sono i busti delle quattro stagioni alternati ad uccelli (tav. XXX). Un altro vano presenta un mosaico geometrico con motivo a doppia rotazione. Attraverso una sala centrale si accede, nel lato Ovest, al *frigidarium* con una grande piscina rettangolare. Lo scavo proseguirà, nel prossimo anno, per mettere in luce i vani riscaldati e per meglio conoscere le caratteristiche distributive delle Terme,

che, per adesso, possono datarsi dal II al V sec. d.C. Ma, altri elementi sono apparsi nell'area riferibili alla tarda età repubblicana. Tra questi un'epigrafe che ricorda la costruzione di mura e di una porta. Siamo insomma nell'area occupata da Valentia romana, di cui lo scorso anno si è ritrovato il teatro, costruita su terreni non occupati dal centro greco.

Della quarta campagna di scavo a Locri, iniziato, o meglio ripreso nel quartiere di «Centocamere» nel 1969 in collaborazione tra la Soprintendenza e l'Istituto di Archeologia dell'Università di Torino, vi parlerà la Signora Barra che, nella qualità di assistente del prof. Gullini, ha seguito il lavoro.

Una rapida sintesi di altre ricerche condotte a Tiriolo, a Scolacium, a Botricello, farò adesso, prima di farvi una più dettagliata relazione di alcune nuove acquisizioni del Museo di Reggio, che hanno seguito una eccezionale scoperta.

A Tiriolo, dopo un breve intervento del novembre dello scorso anno, si è dovuto intervenire nuovamente quest'anno nell'area dell'attuale cittadina, dove un'incontrollata espansione edilizia sta operando danni enormi al patrimonio archeologico. I lavori hanno concesso di raccogliere, soprattutto in contrada «Donnu Petru» non pochi elementi della vita dell'insediamento osco-bruzio noto per il *senatus consultum de Bacchanalibus*. Si è scoperto un agglomerato urbano con resti di edifici, che ha restituito molta ceramica campana, frammenti di anfore e lucerne ellenistiche, monete brettie e bolli rodî della metà del III sec. a.C. Nello stesso tempo una vasta esplorazione della zona ha consentito di rilevare molti elementi sulla probabile strada di attraversamento dell'istmo nell'antichità, da Skylletion a Terina (?), e di sottolineare per Tiriolo l'importanza dell'influsso campano, di quello greco e di

quello locale, palesi nella ceramica, nei bronzi e negli altri oggetti ritrovati.

A Scolacium, identificata nel territorio del comune di Borgia, sono proseguiti gli scavi tanto nell'area della necropoli che in quella delle Terme. La maggiore attenzione però è andata, come sempre, al Teatro. Qui, lungo il perimetro superiore della cavea, ormai quasi del tutto scoperta, si è scavato al di là di un passaggio, tamponato da murature tarde, visibile in asse con l'esedra centrale della scena: si è trovata una camera rettangolare, aperta verso la cavea, che ha fatto pensare ad un tempio in *summa cavea*.

A Botricello, infine, si è ancora accentrato l'interesse alla chiesetta paleocristiana, della quale è stato messo in luce l'ingresso. Sono state inoltre esplorate alcune tombe con corredi di vasi fittili acromi e di ampolle di vetro. Una tomba di bambino ha restituito un vaso in terra sigillata chiara D.

Ed eccoci al Museo di Reggio, dove poche settimane fa hanno fatto il loro ingresso due eccezionali capolavori di arte greca che vi mostro in diapositive e sulla cui fortuita scoperta desidero farvi una relazione, forse profittando della vostra pazienza, ma sicuro di interessarvi.

Un ritrovamento fortuito, dunque, ha impegnato la Soprintendenza ad un eccezionale recupero nella seconda metà dello scorso agosto. La sera del 16 di quel mese infatti, il dott. Stefano Mariottini comunicava per telefono che nella stessa giornata, durante una sua immersione per la pesca subacquea nelle acque del Mare Jonio, avanti a Riace Marina, aveva notato la presenza di due statue di bronzo giacenti su un fondale di circa otto metri, a trecento metri dalla riva, semisommerse dalla sabbia che lasciava vedere solamente alcune parti di esse. Immediatamente convocato

a Reggio confermava la scoperta e veniva incaricato con un altro sommozzatore del recupero. Questo avveniva, diretto dal dott. Guzzo della Soprintendenza e con l'ausilio dei Carabinieri del Nucleo Subacquei di Messina, nei giorni 20 e 21 successivi, alla presenza di un numero enorme di persone del luogo, richiamate sulla riva dall'eccezionale evento.

Si liberavano così dalla sabbia e si facevano riemergere dal mare due grandi statue di bronzo (tav. XXXI), alte m. 2,06 e m. 1,98, in buono stato di conservazione, anche se su una di esse si era quasi cementata la sabbia e la ghiaia, e se l'altra appariva un poco degradata dalla flora e dalla fauna marine. Trasferite a Reggio, venivano accolte nel Museo e immediatamente sottoposte alle prime cure dei restauratori.

Si riconoscevano a prima vista come originali di arte greca, tra i pochi giunti fino a noi dall'antichità.

Si tratta di due figure nude, stanti, maschili, delle quali una con il capo coperto da elmo attico (tav. XXXII, 1). Imbracciano uno scudo, ora perduto ed evidenziato dalla sola maniglia di presa, e dovevano avere, nella destra abbassata, un'arma offensiva (una asta o una spada). Ai piedi i grandi tasselli di piombo denunciano che le due opere sono state strappate dalle basi originarie, forse in pietra o in marmo. Devono essere state trasportate lungo le coste della penisola in età romana, forse verso Roma, e una tempesta deve averle fermate facendole cadere in mare dalla tolda di una nave o facendole affondare con la nave stessa. È quello che cercheremo di sapere conducendo prossimamente una ricerca, nel mare che ce le ha restituite, chiedendo l'aiuto dell'Istituto di Studi Liguri e della sua attrezzatura alle esplorazioni subacquee.

Sono certamente due originali della grande arte dei bronzisti greci del V sec. a.C. Lo mostrano lo spessore del bronzo, i

particolari struttivi dei corpi tanto vicini alle opere della metà del secolo, ma soprattutto la tecnica usata dall'artista nella resa dei particolari del volto, della barba, della chioma, delle ciglia, come già ci appaiono nei primi tentativi di restauro eseguiti su una delle statue (tav. XXXII, 2).

Forse l'affermazione è un po' azzardata. Speriamo che una conferma venga dallo studio che seguirà al completamento del restauro. Ad ogni modo si tratta di due opere che da sole fanno un Museo! Vi invitiamo a venire a Reggio per vederle. Certo, come noi, resterete impressionati dalla loro bellezza.

GIUSEPPE FOTI

LO SCAVO DI LOCRI (1972)

Nei mesi di giugno e luglio del corrente anno l'Istituto di Archeologia di Torino ha continuato, per conto della Soprintendenza alle Antichità della Calabria, lo scavo a Locri in località Centocamere (cfr. figg. 1 e 2).

Il lavoro di quest'anno è stato particolarmente proficuo in quanto da un lato ci ha permesso di concludere l'esame delle strutture a Sud del grande muro e dall'altro, grazie a numerosi saggi alle estremità Est ed Ovest del muro stesso, ci. ha fornito elementi sicuri per la sistemazione cronologica ed urbanistica di tutte le costruzioni a Sud dell'abitato[1].

Iniziamo dall'area a Sud del grande muro dove si sono svolte le precedenti campagne, già da me illustrate in questa sede negli anni passati, e dove avevamo identificato una serie di stoai, più o meno conservate, succedentesi su tre livelli, da noi chiamati rispettivamente IV, III e II strato e che abbiamo potuto datare, grazie al materiale rinvenuto, tra la fine del VII e la fine del IV sec. a.C. In modo particolare nella parte più occidentale di quest'area le strutture più conservate sono quelle di II strato, che appartengono ad una stoà costituita da una serie di oikoi accostati[2].

1) Per comodità di descrizione vengono usati punti cardinali convenzionali: si chiama Nord la parte alta della pianta, astronomicamente NW.

2) Cfr. anche *Atti Taranto 1970*, 1971.

Lo scavo di quest'anno (fig. 2) ha permesso di identificare l'estremità Ovest della stoà, indicata chiaramente da un muretto Nord-Sud che risvolta per un breve tratto verso Est. Che questo muro costituisca effettivamente l'estremità della stoà è provato non solo dal suo andamento planimetrico, ma anche dalla tecnica di costruzione con fondazioni di maggiore profondità e soprattutto con uno spigolo Ovest costruito con un sistema più accurato a grossi blocchi, come si addice ad un muro perimetrale.

La fronte Nord di questo tratto terminale della stoà è costituita, in due diversi periodi, da differenti allineamenti provati da due muri paralleli di cui quello più a Sud appartiene all'originario impianto di II strato di questa parte della stoà, mentre quello più a Nord costituisce un rifacimento costruito sempre durante la fase del II strato. La nuova fronte viene a realizzare un unico allineamento con la parte più orientale della stoà, con uno sviluppo complessivo di circa 70 metri di lunghezza che dimostra l'importanza di questo edificio.

Purtroppo possiamo individuare soltanto l'andamento delle murature perimetrali di questo tratto di stoà mentre sono andati completamente distrutti i divisori interni o ogni traccia di appoggio degli elementi portanti la copertura. Non possiamo quindi sapere se anche in questo tratto si mantenesse il ritmo di oikoi che abbiamo individuato più ad oriente e se l'aspetto architettonico di questa fronte di circa 70 metri avesse una qualche unità o cadenza espressiva.

Come avevamo controllato nelle campagne precedenti, anche nella zona esplorata quest'anno i resti di III strato, si presentano con molte soluzioni di continuità cosicché riesce difficile collegarli in un'unità planimetrica coerente. La fornace, già portata in parte alla luce l'anno scorso, ha inoltre completamente distrutto molte

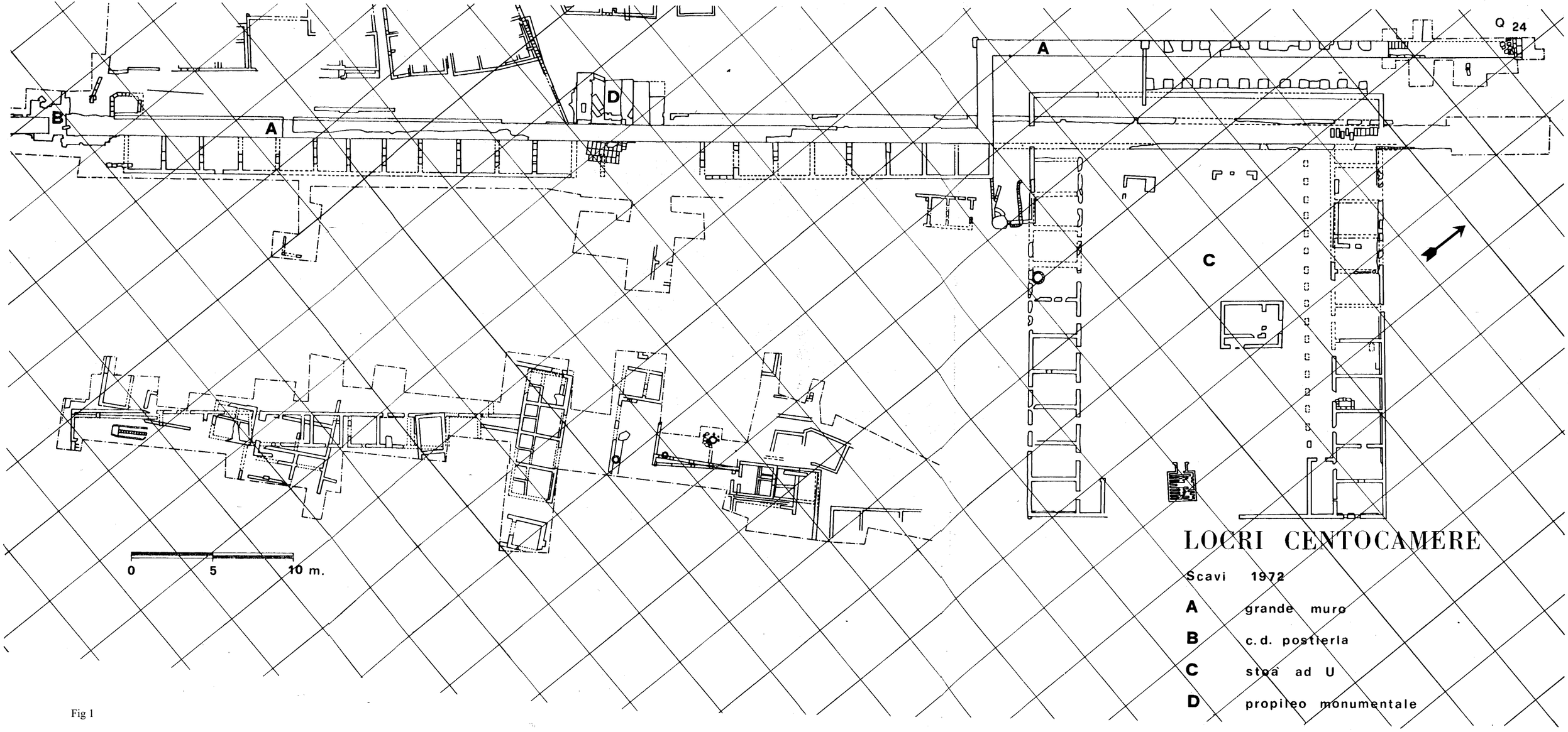
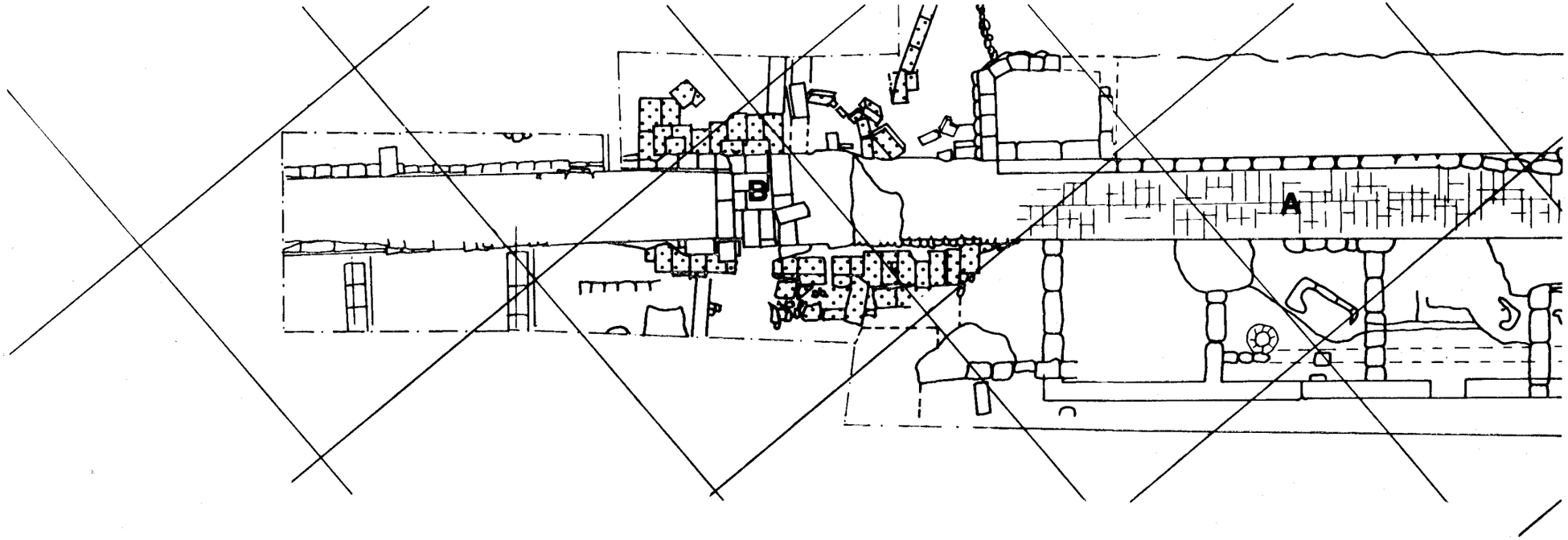

Q 24
A
B
A
D
C
0
5
10 m.
LOCRI CENTOCAMERE
Scavi 1972
A grande muro
B c.d. postierla
C stoa ad U
D propileo monumentale

Fig 1


A
B

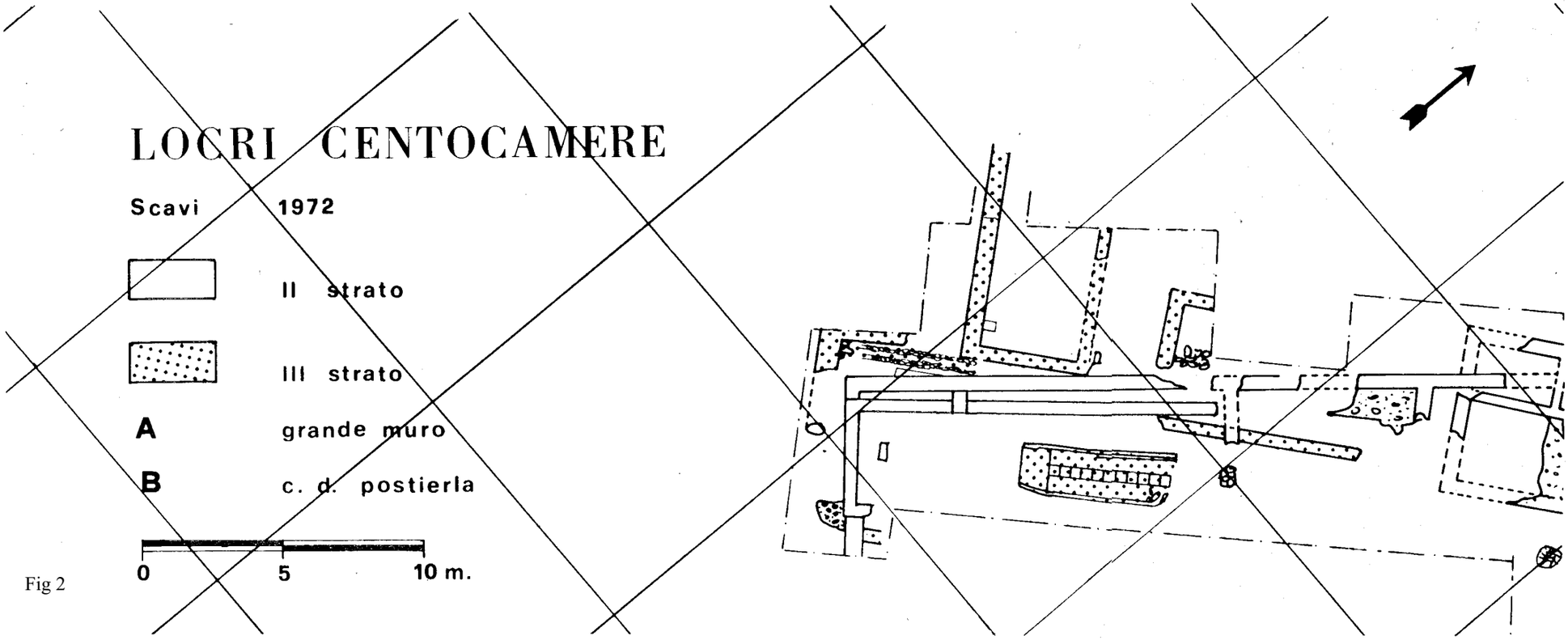

LOCRI CENTOCAMERE
Scavi 1972
II strato
III strato
A grande muro
B c. d. postierla
0
5
10 m.

Fig 2

delle strutture di III strato essendo stata costruita alla fine della fase del III strato stesso (ricordo che all'interno abbiamo trovato un particolare tipo di vaso per spandere l'olio che viene datato, per confronto con un altro simile dell'Agorà di Atene, dopo il 425 a.C.)[3].

Due allineamenti paralleli di ciottoli, sempre al livello del III strato, formano una canaletta di scolo delle acque probabilmente legata a quanto abbiamo rinvenuto all'estremità Ovest dello scavo. Infatti ad Ovest del muretto terminale della stoà si è trovato uno spesso riempimento costituito da grossi ciottoli, tegoloni e moltissimi frammenti di ceramica acroma e a vernice.

Questo riempimento ha una consistenza assai superiore a quella di simili accumuli di materiale destinati a rinforzare i pavimenti in altri punti dello scavo: perciò si può ragionevolmente supporre che esso fosse in relazione con il tracciato di una strada che, a giudicare anche da quanto messo in luce nell'esplorazione di quest'anno all'estremità occidentale del grande muro, doveva passare proprio in questo punto. La stratigrafia ci ha permesso di accertare che la strada, costruita nel periodo del III strato, cioè in cronologia assoluta nel V sec. a.C., è stata rialzata almeno due volte nella fase di II strato, in corrispondenza con i due periodi costruttivi che abbiamo individuato all'estremità Ovest della stoà di II strato.

Al tempo del III strato il ciglio orientale della strada era rappresentato da uno spesso muro di ciottoli di cui si sono trovate solo alcune tracce che ne assicurano l'andamento. Lo stato di conservazione di questo muro, che ricorda quello dei muri che fiancheggiano la strada, che esce dal propileo monumentale, scavata

3) *Agorà* XII, p. 162, tav. 39, fig. 1201.

nel 1950, si potrebbe spiegare con l'erosione delle acque di scolo che correvano lungo i cigli della strada.

Ma i risultati più interessanti della campagna 1972 sono forniti dagli scavi eseguiti rispettivamente alle estremità Est ed Ovest del grande muro che separa l'abitato dall'area a mare (figg. 1 e 2). Tale muro, portato in luce dagli scavi Oliverio, ha un andamento rettilineo per un certo tratto (circa 140 m.) e poi forma un angolo verso Nord, per continuare poi, per circa 70 metri, nella stessa direzione, angolo che sembra logico spiegare con il desiderio di rispettare una costruzione preesistente, nel caso specifico la stoà a U. Poiché di questa stoà (fig. 1) si devono distinguere due fasi di costruzione, databili rispettivamente alla fine del VII e alla metà del VI sec. a.C., come ci hanno ancora una volta confermato alcuni saggi realizzati durante la campagna di scavo di quest'anno, sembra logico datare l'esecuzione del muro almeno dopo la prima fase della stoà e cioè intorno alla metà del VI sec. a.C.

Con i lavori di quest'anno all'estremità Ovest si è scoperto un altro tratto di muro di circa 30 metri che presenta particolarità interessanti. L'aspetto più significativo è costituito da un passaggio attraverso il muro, una specie di postierla, formato da una soglia di blocchi di calcare e stipiti pure in calcare, materiale piuttosto insolito a Locri e soprattutto differente da quello usato per il resto del muro che è in «mollis», la caratteristica pietra locale piuttosto tenera. Questa struttura in calcare poggia su un sottostante basamento pure in calcare ma con le superfici assai corrose per passaggio d'acqua (fig. 2).

Le sezioni stratigrafiche a monte e a valle di tale postierla mostrano un andamento fortemente ad U con materiale chiaramente fluitato o di tipo alluvionale. La scoperta di questa specie

di postierla ha portato a riesaminare, anche con opportuni saggi stratigrafici, le vicende costruttive del muro.

Il muro in blocchi di mollis che affiora poco sotto il piano di campagna (circa 20 cm.) è in realtà la fondazione dell'ultima fase del grande muro, quando esso aveva anche funzioni di difesa, con il piano di spiccato in corrispondenza del nostro I strato, cioè agli inizi dell'età ellenistica. Tale fondazione poggia, non sempre direttamente, più spesso per mezzo di un riempimento più o meno regolare, su blocchi di periodo precedente che nella parte a ponente del propileo monumentale si devono ricondurre al nostro III strato, cioè al V sec. a.C.

Si è constatato che questo muro del V sec. comprendeva, oltre al basamento in calcare corroso sotto la c. d. postierla conservata, anche un più ampio varco, se non una vera porta, attraverso cui passava una strada; l'andamento di quest'ultima si collega con quel tratto da noi portato alla luce ad Ovest della stoà e di cui abbiamo già parlato.

Il muro di III strato è stato restaurato al tempo del II strato con riparazioni in corrispondenza del varco della strada e della postierla, con la sistemazione con soglia e stipiti di calcare di cui abbiamo considerevoli resti.

Infine il varco della strada è stato completamente sbarrato, al livello del I strato, dalle fondazioni del muro più alto, che hanno lasciato libero un piccolo passaggio per lo scarico delle acque dall'interno all'esterno della città.

Si deve ancora ricordare che gli oikoi di II strato a ridosso del muro si interrompono proprio in corrispondenza del varco della strada che rappresenta evidentemente il limite occidentale dell'area circondata da stoai.

All'estremità orientale del muro, dopo l'angolo a monte della

stoà ad U, i saggi compiuti hanno portato a interessanti conclusioni sull'andamento planimetrico della struttura e sul periodo della costruzione. Si è infatti constatato anzitutto che al di là del quadrato Q 24 il muro non prosegue verso Est ma risvolta, non sappiamo per ora per quale lunghezza, verso Nord e sembra essere stato costruito per contenere un terreno all'interno più alto della quota esterna; in modo particolare le sezioni ad Est del muro mostrano un riempimento tutto molto tardo in cui sembra di riconoscere piuttosto un canale di scarico delle acque, che un vero e proprio piano di occupazione.

A Sud del muro si sono ritrovati almeno due battuti che dove vano scavalcare i resti del muro e che appartengono ad un'età più recente anche del nostro I strato.

Particolarmente notevole è stata in questo punto l'esplorazione del cavo di fondazione del muro e del terreno al disotto del muro stesso. Il cavo di fondazione ci ha dato materiali abbastanza omogenei che permettono di fissare la costruzione di questo muro alla metà circa del VI sec. a.C. mentre il sottostante livello di occupazione deve essere ricondotto alla fine del VII sec. a.C. inizi VI, in un età corrispondente quindi alla costruzione della prima parte della stoà ad U, cui abbiamo già accennato.

Tali risultati hanno permesso di ridiscutere con nuovi dati tutte le fasi costruttive e del muro che separa l'area a Sud dall'abitato e della stessa area a Sud. Vicende che vogliamo rapidamente riassumere: una prima fase è rappresentata dalla parte più a Nord della stoà ad U, costituita da soli oikoi e risalente alla fine del VII - inizi VI sec. a. C. In un secondo momento si è allungata verso Sud la stoà ad U e si è aggiunto un portico davanti agli oikoi, contemporaneamente è stato costruito il tratto delle mura a monte con funzione prevalentemente di contenimento e di protezione dell'area

a Sud con il caratteristico andamento che rispetta la preesistente stoà ad U. Tale muro giungeva fino al propileo monumentale, i cui capitelli rimastici concordano con una datazione appunto intorno alla metà del VI sec. a.C.; il propileo si trovava a cavallo di una strada che in quel momento deve aver rappresentato il limite occidentale dell'area a mare.

Quindi con il periodo del nostro III strato, V sec. a.C., abbiamo una terza fase in cui viene realizzato il prolungamento del muro verso Ovest con il varco per la nuova strada e la postierla che però doveva essenzialmente avere funzione di raccolta e scarico delle acque. In una quarta fase, al tempo del nostro II strato e cioè nel IV sec. a.C., questo muro ha ricevuto dei restauri e contro di esso si è allineata la serie degli oikoi già esplorati negli scavi Oliverio, terminanti in corrispondenza della nuova strada che esce dalle mura e che costituisce, dal V sec. alla fine del IV, il nuovo limite occidentale dell'area a mare.

Infine, al tempo del nostro I strato, cioè agli inizi del III sec. a.C., abbiamo la quinta fase che è rappresentata dalla costruzione di un vero e proprio muro di cinta che sovrasta le strutture precedenti e prosegue verso Est con andamento rettilineo, tagliando la parte più a Nord della stoà, evidentemente non più in uso. In questo tratto i blocchi sono stati quasi completamente asportati, forse in epoca romana se non in età più recente, lasciando solo un cavo al posto del muro. Una situazione analoga sembra si debba riscontrare anche nel tratto ad Ovest dove all'estremità della parte finora scavata la posizione del muro di cinta è leggibile quasi solo nella sezione stratigrafica perché anche qui i blocchi sono stati per buona parte asportati.

Concludo presentando alcuni esemplari del materiale rinvenuto nei vari strati: un frammento in terracotta con testa di Gorgone

che, secondo quanto sembra testimoniarci il foro conservato in basso, doveva essere applicata su qualche elemento ligneo: non è però un'antefissa in quanto nella parte posteriore manca ogni traccia del coppo. Il pezzo è stato trovato nel cavo di fondazione della parte più recente della stoà ad U, è quindi verosimile supporre che facesse parte della decorazione della stoà più antica.

Un fondo di piatto rodio in tre frammenti proveniente dal livello di frequentazione precedente alla costruzione del grande muro.

Un frammento di ceramica attica di stile severo.

Un tipo di statuetta in terracotta, caratteristico di Locri dove se ne sono rinvenuti molti esemplari, rappresenta una figura femminile con le braccia alzate che reca sopra il capo un simulacro di Artemide.

Una testa in terracotta appartenente probabilmente a un «recumbente» un altro tipo molto comune a Locri.

Un rilievo in terracotta con la rappresentazione di Zeus fulminante realizzato secondo uno schema che sembra essere tipico dell'ambiente locrese.

Infine termino con una piccola terracotta raffigurante probabilmente una divinità fluviale sul genere delle famose rappresentazioni del Nilo.

MARCELLA BARRA BAGNASCO

LA PUGLIA

F.G. LO PORTO
A. PALMA DI CESNOLA
E. DE JULIIS
E. LATTANZI
P.E. ARIAS

L'ATTIVITÀ ARCHEOLOGICA IN PUGLIA

Questa dodicesima edizione dei Convegni di Taranto coglie la Soprintendenza alle Antichità della Puglia nel fervore pieno di un'attività intensa, di cui solo in parte in questa sede e sul momento è possibile fare un bilancio.

Prima d'iniziare la rassegna necessariamente rapida e sommaria delle scoperte dell'anno, stimo doveroso riferire su alcuni lavori impegnativi intrapresi dalla Soprintendenza nel campo della attività museografica e di restauro dei monumenti: e ciò per non disattendere l'interesse con cui ci seguono molti amici pugliesi qui presenti. Ricorderò pertanto alcune delle più importanti opere promosse con i fondi della Cassa per il Mezzogiorno, come la creazione di nuovi ampi locali nel Museo Nazionale di Taranto da destinare a magazzini per la sistemazione razionale del copiosissimo materiale archeologico; il completamento dei lavori di rifinitura del Museo Archeologico di Altamura; la costruzione armai in fase avanzata del grande Antiquarium di Egnazia e del nuovo Museo Provinciale di Lecce; il riadattamento, con la collaborazione della consorella Soprintendenza ai Monumenti, di alcuni ambienti del Castello di Gioia del Colle per l'allestimento di una mostra permanente dei reperti di Monte Sannace, e del Castello di Manfredonia per l'istituzione di un importante Museo Nazionale del Gargano, dove avrà finalmente degna sistemazione quell'impareggiabile

raccolta di stele daunie, frutto cospicuo della ricerca appassionata che Silvio Ferri da anni conduce nella zona. Ricorderò inoltre l'approntamento del progetto per la costruzione a Ruvo di un Museo Nazionale che accoglierà la nota Collezione Jatta in corso di acquisto da parte dello Stato, e infine l'inizio prossimo dei lavori di demolizione delle costruzioni che inglobano a Taranto il tempio arcaico detto di Poseidon.

A tutto questo permettetemi di aggiungere l'opera diuturna e non sempre agevole di tutela del patrimonio archeologico della regione con l'imposizione del vincolo su vaste zone e su numerose collezioni private e con la repressione dello scavo di frodo per gli interventi della Guardia di Finanza e dell'Arma dei Carabinieri.

RICERCHE DI PREISTORIA E PROTOSTORIA PUGLIESE

Come negli scorsi anni, particolare ampiezza e svolgimento ha avuto in Puglia nel 1972 la ricerca nel campo strettamente paletnologico, alla luce della quale si avverte sempre più il delinearsi di una continuità evolutiva di civiltà, che ragioni d'ordine metodologico ci impongono di definire convenzionalmente «preistoriche» anche se fanno storia fin dal loro primo apparire. Come è noto, la Puglia è una delle poche regioni d'Europa che ha restituito i documenti più antichi dell'incivilimento umano.

Gli scavi sistematici condotti in questi ultimi anni sul promontorio del Gargano hanno messo in luce manufatti pertinenti certamente al Paleolitico inferiore e a quello medio e superiore. E il merito di queste importantissime acquisizioni per la scienza va all'Istituto Italiano di Preistoria e Protostoria diretto da Paolo Graziosi.

Accennai lo scorso anno alla ripresa, dopo la morte di Zorzi,

della esplorazione della Grotta Paglicci presso Rignano Garganico, affidata alla competenza di Arturo Palma di Cesnola e che ha chiarito la presenza di industria litica acheuleana nei livelli inferiori di quell'importante giacimento noto finora, oltre che per un ricchissimo strumentario siliceo di tipo «epigravettiano», per alcune pitture parietali con figure di cavalli ed altre naturalistiche d'arte mobiliare, quali le raffigurazioni di animali incisi sulle due facce di un osso di cavallo[1]. Sono opere queste universalmente note che stimo utile qui ricordare onde offrire un quadro, seppure sommario, della *facies* culturale tipica del Paleolitico superiore in cui si inseriscono le nuove scoperte.

Negli ultimi due anni ed anche quest'anno con fondi di bilancio della Soprintendenza alle Antichità della Puglia il collega Palma di Cesnola dell'Istituto di Antropologia e Paleontologia dell'università di Siena con la collaborazione di Franco Mezzena ha approfondito le ricerche del deposito paleolitico della citata Grotta Paglicci, mettendo in luce al disotto degli strati epigravettiani tutta una serie di livelli culturali ricchi di focolari e fauna di Cavallo, Bove, Cervo, Stambecco, ecc. e caratterizzati da industria litica «gravettiana». Eccezionale importanza ha la scoperta, alla base di questi livelli, di una sepoltura umana coperta da uno strato di ematite e con corredo di strumenti in selce ed osso e di un gruppo di denti forati di cervo all'altezza del cranio formanti una sorta di cuffia. Come in alcune coeve grotte liguri (Balzi Rossi), l'inumato era in posizione distesa e si ritiene un soggetto giovanile (circa 12 anni), di sesso maschile e di statura elevata (tipo cromagnoide).

La scoperta, come è stata rilevata dagli autori, viene a colmare

1) F. ZORZI, *Pitture parietali e oggetti d'arte mobiliare del Paleolitico scoperti nella Grotta Paglicci presso Rignano Garganico*, in *Riv. Sc. Preist.*, XVII, 1962, pp. 132 ss., figg. 4, 5.

una grave lacuna delle nostre conoscenze circa il primo popolamento della penisola italiana da parte dell'*homo sapiens*[2].

Gli scavi nella Grotta Paglicci continueranno nell'immediato futuro con l'augurio di conseguire sempre più brillanti risultati scientifici. Nell'ambito delle ricerche riguardanti la civiltà neolitica, oltre che gli scavi del Tinè nel Foggiano e quelli nostri nel Materano, che in questa età appartiene alla stessa sfera culturale della Puglia, sono da segnalare quest'anno alcune interessanti esplorazioni che saranno oggetto di studio approfondito nei prossimi anni.

Un posto preminente in queste ricerche, tendenti a chiarire i molti problemi connessi con le più antiche culture agricole del Mediterraneo, occupa, dopo quella di Badisco[3], la Grotta Cosma presso S. Cesarea. Accennai lo scorso anno[4] alla scoperta per merito di due appassionati speleologi di Maglie, i sigg. Bruno di Giovanni e Salvatore Prosperi, i quali recentemente, anche con la collaborazione del nostro custode Tecci, hanno condotto un'accurata e non facile esplorazione della grotta, ricavandone un preciso rilievo che chiarisce l'importanza del monumento.

La Grotta Cosma, che si apre nelle formazioni calcaree locali, consta di un inghiottitoio e di un ingresso che immette in una serie di sale unite da corridoi non sempre di agevole accesso. E appare interessante notare come gli antichi abitatori della grotta abbiano adattato alle loro esigenze di esistenza questo complicato prodotto della natura. Notevole è la presenza in numerose sale di circoli di

2) F. MEZZENA - A. PALMA DI CESNOLA, *Scoperta di una sepoltura gravettiana nella Grotta Paglicci (Rignano Garganico)*, in *Riv. Sc. Preist.*, XXVII, 1972, pp. 27 ss.

3) F.G. LO PORTO, *L'attività archeologica in Puglia*, in *Atti X Conv. Stud. Magna Grecia*, 1970, pp. 525 ss. (ivi bibl.).

4) *Ibid.*, XI, 1971, p. 487.

pietre destinati forse alla raccolta di derrate alimentari, a giudicare dai risultati delle analisi di campioni rilevanti la presenza di graminacee. Ai crocicchi dei cunicoli si notano inoltre pietre incavate che credo servissero a contenere grasso animale che bruciando illuminava la grotta. Le pitture delle pareti, ormai note, mostrano spesso motivi schematici meandro-spiralici che richiamano la sintassi decorativa della ceramica di Serra d'Alto, sparsa un po' dovunque nella grotta e databile fra la fine del IV e gl'inizi del III millennio a.C. È singolare il fatto che alcune di tali pitture astratte sembrano indicare il cunicolo di passaggio ad una sala più interna destinata ai seppellimenti umani.

Altre scoperte sono da segnalare sempre nel campo del Neolitico pugliese. Una di queste riguarda un insediamento trincerato ubicato in contrada Franceschiello, presso San Severo, caratterizzato similmente. che nella vicina località del Casone[5] e nel noto villaggio di Passo di Corvo[6] dai ben noti fossati a C e dalla ceramica impressa e dipinta pertinente al Neolitico medio[7]. Un'altra scoperta è quella recentemente fatta dall'amico Caprara nella grotta del Ciclope presso Massafra sita in località Madonna della Scala, che ha rivelato la presenza di bellissima ceramica dipinta a fasce rosse associata ad asce e coltelli in selce di squisita fattura e pertinenti pure al Neolitico medio (tav. XXXIII, 1). Al tardo Neolitico invece va ascritto il ritrovamento di una tomba in una conca della Grotta della Zinzulosa semidistrutta dall'acqua marina.

Passando all'Età del Bronzo, va segnalata la ripresa quest'anno

5) E.M. DE JULIIS, *Scavo di una capanna preistorica in località Casone (San Severo, Foggia*), in *Riv. Sc. Preist.*, XXVII, 197,. pp. 117 ss.

6) S. TINÉ, *Gli scavi del villaggio neolitico di Passo di Corvo*, in *Atti XIV Riun. Scient. dell'Ist. Ital. Preist. e Protost.*, 1972, pp. 313 ss.

7) V. RUSSI, *Insediamento neolitico trincerato presso San Severo (Foggia)*, in *Riv. Sc. Preist.*, XXVII, 1972, pp. 411 ss.

dello scavo estremamente interessante di Punta le Terrare presso Brindisi, dove è stata ulteriormente messa in luce tutta una serie di capanne sovrapposte del genere con pavimenti a battuti argillosi su sottofondo a cocciame, analoghi ai *potsherd-pavements* mesoelladici e di Troja I-II, insieme a qualche piccolo forno per la cottura di vasi d'impasto e ceramica Mic. I-II, II A e III B, importata dal continente greco e dall'isola di Rodi[8].

Notevole la scoperta da parte di alcuni membri del Gruppo Speleologico di Maglie a Giuggianello, in provincia di Lecce, di una grotta recante resti cospicui di un insediamento della fase iniziale dell'Età del Bronzo (Protoappenninico A) caratterizzato da ceramica del tipo Laterza - Cellino S. Marco.

Altri insediamenti dell'Età dei Metalli sono stati individuati in contrada Bagnara, presso Lizzano, con capanne e ceramica ancora del Bronzo iniziale (Protoappenninico B) (tav. XXXIII, 2), e nella Masseria Minerva, presso Castellaneta, con ceramica della piena Età del Bronzo (Mesoappenninico e Tardoappenninico) e prodotti vascolari più tardi pertinenti al Protogeometrico japigio dell'inizio della prima Età del Ferro.

A Scalo di Furno, presso Porto Cesareo, abbiamo anche quest'anno continuato le nostre fruttuose ricerche che ci hanno consentito di rinvenire altre capanne ed abbondante ceramica micenea delle fasi III C 1 e III C 2, e di chiarire la datazione del muro ad aggere, appartenente all'inizio dell'Età del Ferro. Notevole la scoperta di una strada selciata e di una porta di accesso al villaggio del X-IX secolo a.C.[9].

8) F.G. Lo PORTO, *L'attività archeologica in Puglia*, in *Atti IX Conv. Stud. Magn. Grecia*, 1969, pp 247 ss.

9) *Ibid.*, pp. 251 ss.; XI, 1971, p. 489.

Un posto di primo piano occupa, sempre nel campo delle nostre ricerche archeologiche, l'area messapica della Puglia per la ricchezza dei ritrovamenti e la frequenza con cui essi continuano a rivelarsi.

Oria ed Alezio, due fra i più importanti centri della regione, ci offrono quasi giornalmente messe cospicua di ceramica geometrica locale e di vasi apuli a figure rosse che i nostri ispettori onorari Vitto e Bolognese si adoperano di recuperare nei vasti sepolcreti del VI, V e IV secolo, dove peraltro non è raro rinvenire qualche importante iscrizione messapica. A Valesio la dott. Sciarra ha recentemente recuperato le seguenti due iscrizioni funerarie messapiche: πO+AIHI; KANTORRIHI, evidentemente due nomi maschili al genitivo e databili rispettivamente al IV e al III secolo a.C[10].

A Manduria nelle contrade Conche e Matera son venute in luce alcune tombe di età ellenistica e romana. Notevole la scoperta di un cippo in calcare locale con incastro di una lastra marmorea funeraria inscritta della prima metà del I secolo d.C. recante i nomi di *Flegusa* e di *Euhelpistus* di chiara origine greca, entrambi servi di un membro della nota gens *Annia*[11]. Altre iscrizioni romane sono state rinvenute nell'anno a Lecce, Cannole e Casarano, nel Salento, che ho affidato allo studio del dott. Pagliara[12].

A Mesagne, nella zona di Muro Tenente, corrispondente all'antica

10) B. SCIARRA, *Due nuove iscrizioni messapiche*, in *Magna Graecia*, VII, n. 9-10, 1972, p. 16.

11) C. PAGLIARA, *Note di epigrafia salentina*, III, in *Ann. Univ. Lecce, Fac. Lett. e Filos.*, VI, 1971-73, pp. 69 ss. tav. XIX.

12) *Ibid.*, pp. 72 ss.

Scamnum della *Tabula Peutingeriana*, ulteriori nostri scavi hanno contribuito a chiarire alcuni problemi connessi con la topografia della città messapica. Notevole la scoperta di una serie di ambienti del IV secolo a.C. sorgenti intorno ad una vasta area lastricata, forse l'*agorà* in senso lato. Numerose tombe del VI secolo scoperte al disotto dell'area abitata rivelano che l'impianto urbano del IV secolo insiste su di un sepolcreto precedente; mentre le tombe coeve all'insediamento del IV secolo si estendono, dentro le mura, in una zona contigua alle abitazioni di questa età[13].

A Rocavecchia la dott. Delli Ponti, nel corso di alcuni saggi di scavo, ha messo in luce una serie di pozzi e canali intagliati nella roccia, forse di destinazione agricola.

Nella zona dell'antica *Veretum* l'amico Pagliara sta procedendo allo studio di alcune iscrizioni romane di significato cultuale, forse da collegare alle soste di naviganti transmarini nell'area portuale di Leuca[14].

Due tombe di notevole importanza scientifica sono state scoperte a Cavallino nel marzo scorso durante i lavori di scavo per la costruzione di un'abitazione privata in via Regina Margherita. La tomba 1, di oltre m. 2 di lunghezza, m. 0,90 di larghezza e m. 0,73 di altezza, era composta di grossi lastroni di pietra leccese recanti tracce di un fregio dipinto a rami di lauro o ulivo al disotto di una fila di chiodi in ferro, ora spezzati, destinati alla sospensione di parte della suppellettile funeraria. Questa comprendeva ceramica e bronzi di due età diverse e pertanto riferibili a due deposizioni successive : una del secondo venticinquennio del

13) F.G. LO PORTO, *L'attività archeologica in Puglia*, in *Atti IX Conv. Stud. Magn. Grecia*, 1969, pp. 261 ss.; XI, 1971, p. 495.

14) C. PAGLIARA, *La grotta Porcinara al Capo di S. Maria di Leuca*, in *Ann. Univ. Lecce, Fac. Lett. e Filos.*, VI, 1971-73, pp. 5 ss.

IV secolo a.C. e l'altra precedente degli inizi del V secolo a.C. Appartengono alla deposizione più tarda alcuni vasi protoapuli a figure rosse di produzione tarantina, altri di fattura locale, una scodella in bronzo, un cinturone e due strigili anch'essi di bronzo; mentre vanno ascritti alla prima deposizione un lebete tripode, un'oinochoe ed una magnifica cista a cordoni in bronzo, nonché un gruppo cospicuo di vasi attici a figure nere e rosse che in frammenti e insieme ad altra suppellettile bronzea, fra cui un colino ed un mestolo con manico desinente a protome di cigno, giacevano ammucchiati in un ripostiglio, scoperto accanto alla sepoltura, ed adagiati sui resti scheletrici del primo inumato. Notevole fra i vasi attici restaurati del corredo della prima deposizione una bella kelebe con scena di palestra e certamente da attribuire a Myson, un ceramografo attico operante intorno al 500 a.C. e noto da un cratere a colonnette dell'Acropoli di Atene (n. 806) su cui si firma anche come ceramista[15].

Di struttura e dimensioni pressoché uguali si presentava la tomba 2 prossima alla prima e anch'essa con tracce di pittura a larga fascia rossa sulle pareti interne. Accanto allo scheletro di persona adulta e discretamente conservato, la suppellettile comprendeva vasi protoitalioti degli ultimi decenni del V secolo, fra cui un magnifico cratere a campana del Pittore di Amykos con figure giovanili, un grande cinturone e vari strigili in bronzo insieme ad altri bronzi di età più antica, come un lebete tripode, un mestolo ed un colino simili a quelli della tomba 1, che unitamente ai vasi attici in frammenti raccolti fuori tomba fra ossa umane scomposte costituivano anche qui il corredo di una prima deposizione databile al 500 circa a.C. per la presenza di un altro cratere a colonnette, ora restaurato, di Msyon (tav. XXXIV, l-2).

15) J.D. BEAZLEY, *Attic Red-figure Vase-painters*, I, 1963, p. 240, n. 42.

La scoperta di queste due ricche tombe si allinea con altre analoghe avvenute ancora a Cavallino[16], e recentemente in Ugento[17], le quali tutte rivelano alla fine del VI e nel corso del V secolo a.C. il delinearsi di una persistente penetrazione greca nel mondo indigeno messapico direttamente dall'Attica e dal Peloponneso prima che alla fine del V secolo, dopo la fondazione della sub-colonia di Kallipolis, si affermi nell'area salentina una graduale penetrazione culturale promanante da Taranto, che culminerà nel IV secolo in quella *koiné* apula di più vaste proporzioni[18].

A Brindisi, in quella tormentata zona di S. Pietro degli Schiavoni è stata recentemente recuperata la parte inferiore di un gruppo marmoreo raffigurante forse un cacciatore gradiente accanto al cane: opera della fine dell'ellenismo in bellissimo marmo pario.

Nella spiaggia di Santa Sabina, presso il porticciolo, è stata raccolta recentemente, nel corso di immersioni di un appassionato sub del luogo, il sig. Luigi Zongoli, una messe cospicua di materiale archeologico costituito di vasi attici risalenti alla seconda metà del VI secolo, anfore vinarie di età arcaica e classica, ceramica ellenistica, fra cui copiosissimi frammenti di coppe megaresi, oggetti metallici vari, nonché anfore frammentarie di età romana. Si tratta evidentemente degli avanzi dispersi di carichi di navi qui attraccanti in epoche antiche diverse e con tutta probabilità riferibili ad attività commerciali marittime della vicina *Carbina*, ora Carovigno, la nota città japigia distrutta dai Tarantini, nel 500 circa e poi ricostruita[19].

16) P.E. ARIAS, *Vecchi rinvenimenti archeologici a Cavallino (Lecce)*, in *Röm. Mitt.,* LXXVI, 1969, pp. 1 ss.

17) F.G. LO PORTO, *Tomba messapica di Ugento*, in *Atti e Mem. Soc. Magn. Grecia*, XI-XII, 1970-71, pp. 99 ss.

18) *Ibid.*, p. 150.

19) E. CIACERI, *Storia della Magna Grecia*, II, p. 278.

Fra le altre scoperte subacquee, frequenti in questi ultimi tempi lungo il litorale ionico della Puglia, va segnalata quella di un relitto di età romana presso Porto Badisco ad opera di due volenterosi, il cap. Gaetano Ciccarese ed il prof. Enrico Bugli di Napoli. Ricerche condotte con la collaborazione del Centro Sperimentale di Archeologia Sottomarina di Albenga, diretto dal collega Lamboglia, e affidate ai sommozzatori Renzo Ferrandi e Arturo Gandolfi hanno chiarito trattarsi del carico di una nave oneraria ivi affondata e di cui rimangono resti cospicui delle strutture lignee al disotto di un'enorme quantità di anfore romane.

Un'analoga scoperta si è recentemente fatta presso Torre Castelluccia, dove in seguito ad una forte mareggiata sono emerse dal fondo sabbioso le sagome di due navi, poco distanti l'una dall'altra, ed in discreto stato di conservazione sì che da un sommario esame delle parti strutturali si son potute acquisire interessanti cognizioni d'ordine tecnico. Dal ritrovamento di alcuni frammenti di ceramica si può arguire che le navi debbano essere datate al III secolo d. C.

Passando alla Peucezia, accennerò solo brevemente al recente ritrovamento di alcune tombe del IV secolo a.C. in Altamura e Rutigliano, l'antica *Azetium*. A Gravina sono continuate con successo le esplorazioni nella zona di Botromagno da parte della Scuola Britannica di Roma e per conto della Soprintendenza alle Antichità con la collaborazione della dott. Lattanzi. A Ceglie del Campo ricerche tendenti a chiarire il tracciato delle mura dell'antica Caelia sono state condotte dall'Istituto di Topografia Antica dell'Università di Bari sotto la direzione della prof. Marin.

Nella Daunia sono da segnalare soprattutto le ultime scoperte di tombe a Canosa nel corso dei lavori per la costruzione di un complesso scolastico in contrada Costantinopoli. Fra le numerose

sepolture rinvenute, databili fra il V e il III secolo a.C., ricorderò alcune delle più importanti per ricchezza dei materiali di corredo. Notevole la tomba 2, a fossa tronco-piramidale scavata nella roccia con copiosa suppellettile di vasi dauni tardi, piccoli lebeti in bronzo, lance, spade e coltelli in ferro e databile per la presenza di una coppa attica a vernice nera alla seconda metà inoltrata del V secolo a.C. (tav. XXXV, 1). Un'altra tomba, la n. 6, è del genere tipicamente canosino con cella preceduta da dromos e anch'essa con ricco corredo di vasi di produzione locale, ultime manifestazioni della ceramica geometrica daunia, accanto a tazze e brocchette a vernice nera, tra cui qualcuna dello stile di Gnathia e databile agli ultimi decenni del IV secolo. La tomba 5 a due celle con unico dromos di accesso è ormai del pieno ellenismo a giudicare dai numerosi unguentari fusiformi raccolti accanto a saliere e askoi del tipo spiccatamente canosino, i quali ormai soppiantano la ceramica geometrica daunia in auge nei secoli precedenti. In molte altre tombe, sempre a cella con dromos e con ricchi corredi, questa transizione verso forme e concezioni decorative nuove si coglie in modo inequivocabile. Su alcuni grandi askoi dipinti alcuni motivi ornamentali richiamano la ceramica di Hadra: segno che i ceramisti di Canosa. si sono ispirati a prodotti d'importazione alessandrina o che hanno comunque attinto allo stesso filone artistico (tav. XXXV, 2). Un vasetto raccolto in una tomba del terzo quarto del IV secolo conteneva una moneta bronzea di Laos, un diobolo con testa di Dioniso su D/ e corvo con iscrizioni riferibili ai magistrati monetari Statius e Opsidius sul R/. La moneta, che si data intorno alla metà del IV secolo e costituisce un valido *terminus post quem* per la cronologia di questa ed altre coeve sepolture canosine in argomento, fu coniata a Laos per conto dei Lucani invasori.

Pertanto non può stupire la sua presenza a Canusium, avamposto apulo ai confini col mondo lucano[20].

Torniamo a Taranto e al suo entroterra ellenizzato, oggetto questo di intense ricerche durante la scorsa estate. A Torricella infatti è continuato lo scavo della villa rustica d'età romana, dove lo scorso anno venne in luce, incastrata nelle strutture di quelle costruzioni, una lastra inscritta del VI secolo a.C. recante un elenco di doni offerti ad una divinità agreste[21]. I nuovi scavi, oltre a fornire nuovi frammenti combacianti nelle lacune rilevate dopo il primo restauro dell'epigrafe, hanno inequivocabilmente chiarito il nome della divinità, che reciso per cause fortuite nel lastrone compare inciso su di un altro, pure inserito nelle strutture della villa. Si tratta infatti di *Artamis Agratera* evidentemente ricordata nella nuova iscrizione nel dialetto dorico di Taranto.

Nella piana di Saturo, sede dell'antica Satyrion, sono stati ripresi gli scavi affidati sotto la mia direzione agli assistenti Campi e Barone. Notevole su quella terrazza rocciosa la scoperta di innumerevoli tagli, che se alcuni possono appartenere ad abitazioni in strutture lignee, altri appaiono certamente ricavati dalla roccia carparina del luogo per il drenaggio delle acque meteoriche ed il convogliamento dentro profonde cisterne. Il materiale raccolto in relazione a queste opere di intaglio della roccia è del VII-VI secolo a. C. e corrisponde alla datazione di due strade parallele, certamente usate rispettivamente nei due sensi, degradanti verso l'area del porticciolo di Saturo. La zona delle abitazioni d'età arcaica è nel IV secolo invasa da grandi tombe a fossa e a camera di tipo spiccatamente tarantino; mentre più tardi, in età romana repubblicana,

20) B.V. HEAD, *Historia Nummorum*, 1911, p. 74.

21) F.G. LO PORTO, *L'attività archeologica in Puglia*, in *Atti XI Conv. Stud. Magn. Grecia*, 1971, p. 500.

vi sorge una grande fattoria con vasti ambienti, in uno dei quali sotto il pavimento abbiamo scoperto un vasetto con oltre trenta denarii appunto di età repubblicana.

Per finire ricorderò i nuovi scavi a Taranto nell'area delle fortificazioni del V secolo e la scoperta di un ampio deposito di terrecotte, ceramica spesso inscritta coi nomi abbreviati di divinità ed altro materiale del IV-III secolo a.C. nel corso dei lavori per la costruzione della Chiesa del Sacro Cuore in via Melloni (tav. XXXVI). Dalla necropoli provengono due interessanti *lekythoi* apule con le scene a rilievo del ratto delle Leucippidi da parte di Castore e Polluce (tav. XXXVII) e con il mito di Theofane, madre del montone che portò sul mare Frisso ed Helle, soggetto che ritroviamo su di un cratere a campana di un seguace del Pittore di Amykos, già appartenente alla collezione Arnò di Manduria ed ora nel Museo Nazionale di Taranto[22].

FELICE GINO LO PORTO

22) A.D. TRENDALL, *The Red-figured Vases of Lucania, Campania and Sicily*, I, 1967, p. 689, n. 297*a*.

RECENTI SCOPERTE NELLA GROTTA PAGLICCI

Mi è gradito illustrare, seppure in forma molto succinta, i risultati degli scavi che l'Istituto Italiano di Preistoria e Protostoria ha compiuto in questi ultimi anni, in stretta collaborazione con la Soprintendenza alle Antichità della Puglia, nella Grotta Paglicci nel Gargano.

Questa cavità, che si apre nei calcari mesozoici del territorio di Rignano Garganico, lungo la riva sinistra del vallone di Settepende, fu, com'è noto, oggetto di ricerche tra il 1961 e il 1963 da parte del compianto prof. Francesco Zorzi, direttore del Museo Civico di Storia Naturale di Verona. Egli vi compì alcune scoperte di eccezionale interesse, sia nel campo dell'arte preistorica (basti ricordare le pitture parietali della saletta interna, le uniche, di età paleolitica, che siano state finora rinvenute in Italia, e i graffiti su osso e su pietra dei livelli epigravettiani della prima sala), sia nel campo paleoantropologico (sepolture parziali con resti scheletrici di tipo cromagnonoide), sia in quello inerente la successione delle facies industriali. A tal riguardo lo Zorzi, infatti, con lo scavo da lui effettuato nel deposito della prima sala, mise in luce quella che può essere considerata la più bella e la più completa serie stratigrafica del Paleolitico superiore post-gravettiano della nostra penisola (fig. 1).

Dall'alto in basso a Paglicci si succedono, attraverso sei metri circa di terreno quanto mai ricco di materiali paleontologici

e di resti faunistici, livelli dell'Epigravettiano finale (strati 1-7), con elementi geometrici e con dorsi e troncature, assegnabili a un periodo grosso modo compreso tra il 10.000 e il 14.000 da oggi (non possediamo ancora datazioni assolute col metodo del C 14, ma è possibile fare qualche correlazione con industrie italiane similari già datate); livelli dell'Epigravettiano evoluto o medio (strati 8-9), la cui età dovrebbe situarsi attorno al 15.000 da oggi ; livelli dell'Epigravettiano antico (str. 10-17), caratterizzati da elementi a «cran» e, inferiormente, da punte a faccia piana di tecnica solutreanoide, probabilmente risalenti al 16-19.000 da oggi.

Lo scavo, in seguito alla morte dello Zorzi, si arrestò allo strato 18, che, intaccato solo per pochi centimetri (18a), restituì un'industria attribuibile a un Gravettiano finale sul tipo di quello rinvenuto nello strato C del Riparo Mochi, in Liguria.

Dopo un periodo assai lungo di abbandono, in cui la grotta restò preda di cercatori di tesori e di frugatori clandestini, le ricerche a Paglicci ripresero nel 1970 sotto la mia direzione e sotto l'egida dell'Istituto Italiano di Preistoria e Protostoria.

Gli scavi si orientarono su due direttrici principali:

a) l'esplorazione del potente deposito della piazzola esterna, dove potemmo mettere in luce una importante successione stratigrafica con industrie del Paleolitico inferiore di tipo acheuleano, in basso (str. 4-3) e del Paleolitico medio (Musteriano di tipo laquinoide e Musteriano di tipo evoluto), in alto (rispettivamente str. 2 e 1).

b) L'approfondimento della trincea «Zorzi» nella prima sala della grotta, al di sotto del livello 18a, a cui si erano arrestati gli scavi dello Zorzi stesso.

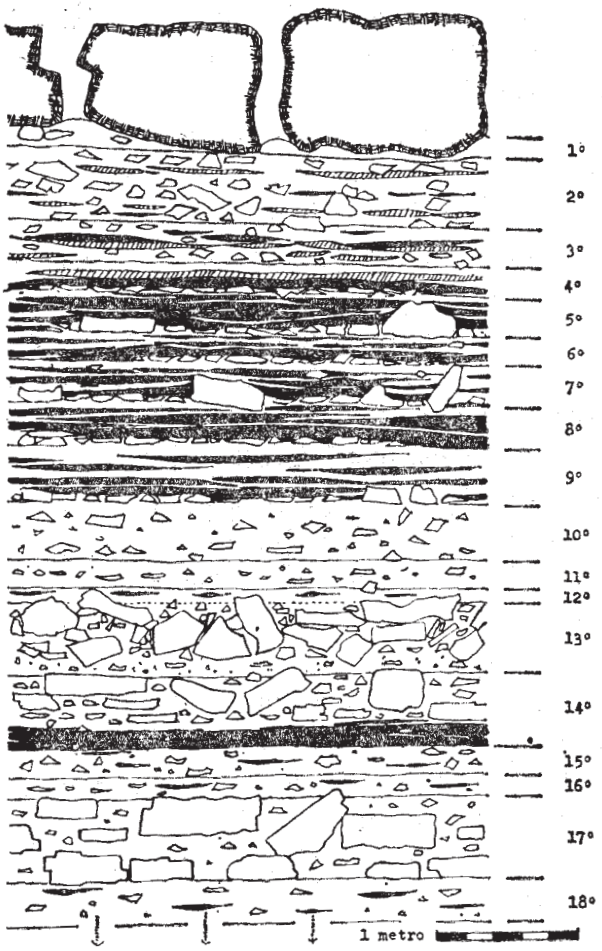


Fig. 1 - Sezione stratigrafica del deposito epigravettiano della Grotta Paglicci (scavi F. Zorzi 1961-63). - Str. 1-7: Epigravettiano finale; str. 8-9: Epigravettiano evoluto; str. 10-17: Epigravettiano antico; str. 18: Gravettiano finale.

È appunto sui risultati delle nostre indagini sul Paleolitico superiore della prima sala che vorrei un poco soffermarmi (fig. 2).

In una prima campagna, che fu condotta nel settembre del 1970, dopo avere sgombrato la trincea da tutti i detriti accumulatisi negli anni precedenti, si iniziò l'esplorazione dell'orizzonte gravettiano, con lo scavo del livello 18 b1. Successivamente, nel settembre del 1971, ci si approfondì per oltre due metri (fino allo strato 22a), attraversando una ricca serie di strati gravettiani di facies completamente nuova per l'Italia.

Nella nostra Penisola conoscevamo finora un unico aspetto del Gravettiano, quello caratterizzato dalla presenza dei bulini di Noailles, e che è confrontabile col così detto Perigordiano V3 dell'Europa occidentale. Esso, a quanto pare, riguarda esclusivamente il versante tirrenico, dalla Liguria al Cilento, in Campania.

Il Gravettiano scoperto nei livelli 18b - 22a di Paglicci appare del tutto diverso: nel 18b è presente una facies particolare a piccole punte a dorso angolare; nello strato 20, e specialmente nei tagli alti (20 a-c), un Gravettiano a forte sviluppo di dorsi e troncature, che potremmo avvicinare al così detto Perigordiano V2 ; infine, negli strati più bassi finora raggiunti (lo scavo in profondità è tutt'altro che terminato), si ha una facies gravettiana, in cui la presenza di una tipica punta de La Font Robert permetterebbe un qualche, seppur generico, riferimento col Perigordiano VI.

Da quasi tutti i livelli, attraversati da focolari talvolta di notevole consistenza, sono stati raccolti campioni di carbone vegetale e di ossa combuste, per le datazioni assolute. attendono a giorni i primi risultati delle determinazioni, che vengono effettuate nel Laboratorio per il C14 dell'Università di Firenze. In base alle analogie che presentano le nostre industrie con quelle

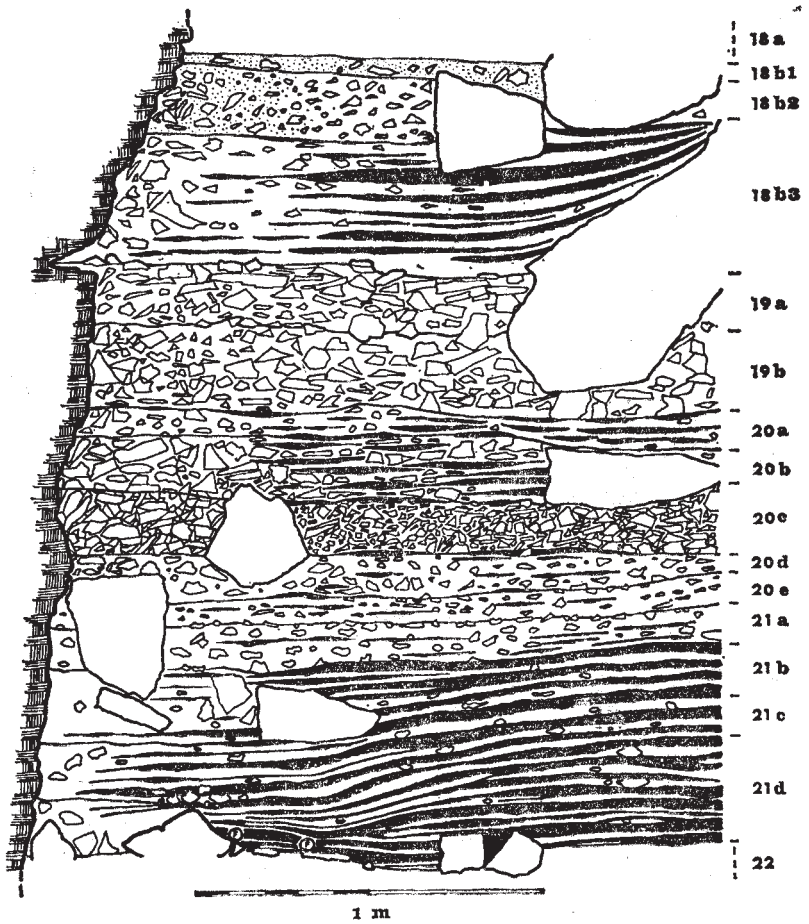


Fig. 2 - Sezione stratigrafica del deposito epigravettiano della Grotta Paglicci (Scavi A. Palma di Cesnola 1970-71). - Str. 18 b1-3: Gravettiano a punte a dorso angolare; str. 19: orizzonte di passaggio; str.20: Gravettiano a dorsi e troncature; str. 21: Gravettiano con punte de La Font Robert; str. 22: Gravettiano ancora da definire. F-F: posizione dei due femori della sepoltura paleolitica.

del Perigordiano occidentale, è forse legittimo prevedere, per i livelli più bassi, date attorno ai 24.000 - 25.000 da oggi[1].

In questo contesto archeologico sono da ricordare due scoperte (entrambe avvenute durante il 1971) di eccezionale interesse; l'una nell'ambito della Paleoantropologia, l'altra nel campo dell'arte preistorica.

Alla base dello strato 21, vale a dire circa otto metri al di sotto del piano di calpestio della grotta, e a diretto contatto con la superficie dello strato 22, lo scavo di sondaggio del settembre 1971 incontrò parte di una sepoltura umana. Nell'area interessata dalla trincea vennero messi in luce il cranio, una porzione del torace e l'arto superiore destro; il resto dello scheletro si addentrava nella sezione trasversale della trincea stessa (fig. 3).

Lasciati in posto i resti umani, si provvedé, nella campagna del novembre del medesimo anno, ad allargare lo scavo onde poter mettere allo scoperto l'intera sepoltura.

1) Ritengo utile di riportare qui di seguito le datazioni che mi sono state trasmesse dopo la chiusura del XII Convegno di Studi sulla Magna Grecia:

Str. 18 b2	F 44	20.200 ± 305	da oggi
Str. 18 b3	F 45	20.160 ± 310	»
Str. 19 a	F 46	20.730 ± 290	»
Str. 20 b	F 47	21.260 ± 340	»
Str. 20 c	F 48	22.220 ± 360	»
Str. 20 c	F 49	22.110 ± 330	»
Str. 20 d-e	F 50	22.630 ± 390	»
Str. 21 a	F 51	23.040 ± 380	»
Str. 21 b	F 52	23.470 ± 370	»
Str. 21 c	F 53	24.210 ± 410	»
Str. 21 c	F 54	23.750 ± 390	»
Str. 21 d	F 55	24.720 ± 420	»

Tali datazioni ci permetterebbero di correlare il Gravettiano dello strato 21 grosso modo col Perigordiano V francese, il Gravettiano dello strato 20 col Perigordiano VI, quello del livello 18 b col Perigordiano VII o Protomaddaleniano.

Da un primo esame antropologico, effettuato dal prof. Raffaello Parenti dell'Università di Pisa, risulterebbe trattarsi di un soggetto maschile di età assai giovanile (12-13 anni), di proporzioni longilinee e di statura relativamente alta in rapporto all'età (attorno a cm. 165).

Taluni aspetti dello scheletro postcraniale (ad esempio i rapporti intrinsechi tra gli elementi degli arti e i rapporti tra gli arti

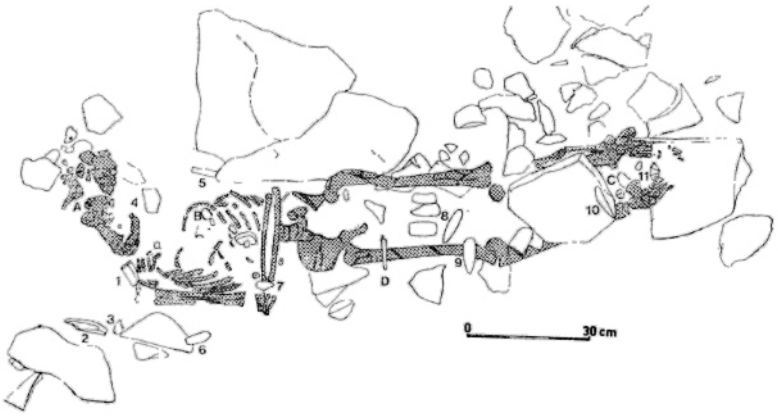


Fig. 3 - Rilievo della sepoltura umana di età gravettiana (str. 21 d). A: Denti forati di Cervo; B: Conchiglia di *Cypraea*; C: blocchetto di ematite; D: punteruolo in osso; 1-11: strumenti litici.

e il tronco, nonché l'architettura generale del cranio neurale) richiamerebbero il tipo cromagnoniano. La forma della faccia e delle orbite contrasterebbe tuttavia con tale attribuzione, trovando riscontri piuttosto col tipo mediterraneo.

L'importanza del giovinetto di Paglicci risiede soprattutto nella sua grande antichità: nell'Italia centro-meridionale non erano noti finora scheletri di *Homo sapiens sapiens* risalenti ad

epoca anteriore all'Epigravettiano. Esso viene dunque a porre numerosi problemi circa il popolamento della Penisola durante le prime fasi del Paleolitico superiore.

Non meno interessanti sono la posizione dell'inumato e il suo corredo funerario.

Lo scheletro non appariva situato in una fossa, bensì adagiato, in posizione distesa e supina, sulla superficie del suolo e quasi interamente ricoperto da uno straterello di ematite color rosso vivo. Il cranio, girato sul lato destro, era fortemente schiacciato, l'avambraccio destro ripiegato sul braccio, con la mano portata in prossimità del mento, l'avambraccio sinistro (mancante l'omero sinistro) di traverso sul tronco, i piedi leggermente convergenti. Una lastra di pietra era posta sulle tibie.

Il corredo consisteva in una trentina circa di denti canini forati di Cervo, attorno al cranio, e forse originariamente cuciti ad una sorta di cappuccio o a una semplice reticella; in una conchiglia di *Cypraea*, localizzata sul torace e che probabilmente doveva costituire un elemento di collana. Altri due denti forati di Cervo, rispettivamente presso il polso sinistro e l'estremità distale della tibia destra, starebbero ad indicare l'esistenza di un braccialetto e di una cavigliera. Infine una diecina di manufatti litici e di osso, quasi tutti di ottima fattura e di considerevoli dimensioni, erano disposti a contatto o nelle immediate adiacenze del corpo: un grattatoio nella mano destra, un bulino confitto tra i piedi, un punteruolo d'osso e alcuni bellissimi strumenti di selce all'altezza dei femori e in gran parte rovesciati sulla faccia dorsale, etc.

Non pochi elementi del corredo ci permettono di ricollegare questa sepoltura pugliese con quelle, ben note, di età aurignaziana e gravettiana dei Balzi Rossi, in Liguria.

La seconda scoperta riguarda, come si è prima accennato, la

sfera dell'arte preistorica. Si tratta di un grosso frammento di tibia di bove o cavallo, recante sulla faccia convessa una serie multistratificata di graffiti, in parte di stile naturalistico, in parte a carattere geometrico (fig. 4).

Al centro dell'osso è tracciato il profilo di uno stambecco in posizione statica. Non mancano dettagli improntati a un vivo senso naturalistico, come le corna gettate all'indietro in un'ampia curva, il ciuffo della coda, la linea sinuosa dell'arto posteriore. Ma nel complesso la figura risulta alquanto rigida, specie se confrontata con la sciolta disinvoltura delle manifestazioni della nostra arte paleolitica più tarda.

E d'altro canto si osservano tratti chiaramente arcaici, che ci richiamano ai canoni artistici del più antico ciclo franco-cantabrico, quali ad esempio la primitiva soluzione prospettica delle corna, disposte l'una dietro l'altra, e il profilo assoluto del corpo, con rappresentazione di una sola zampa per paio.

Al di sopra dello stambecco è una selva di trattini obliqui piuttosto sottili, che ricoprono anche gran parte della restante superficie dell'osso. Successivamente vi fu graffito un bel motivo a «chevron», decorrente lungo l'asse longitudinale del frammento. Infine una serie di trattini più profondi lungo i margini vengono come a delimitare lo spazio.

L'oggetto d'arte mobiliare, che è stato ora sommariamente descritto, proviene dal livello 20 c, cioè da un contesto gravettiano a dorsi e troncature, comparabile, come si è visto, col Perigordiano V2 dell'Europa occidentale. Esso costituisce pertanto il più antico reperto d'arte italiano, tra quelli databili. La sua scoperta viene a colmare una grossa lacuna nelle nostre conoscenze circa le prime fasi dell'arte paleolitica italiana e a gettare un po' di luce sul problema delle origini di essa.

I legami culturali che si possono riconoscere, pur attraverso non pochi aspetti particolari e regionali, tra il Gravettiano della nostra Penisola e quello dei classici centri dell'Europa occidentale, sia al livello della tipologia industriale, sia al livello dei riti funerari, avvalorando le analogie stilistiche dell'arte, ci permettono forse di avanzare l'ipotesi che il *philum* artistico mediterraneo

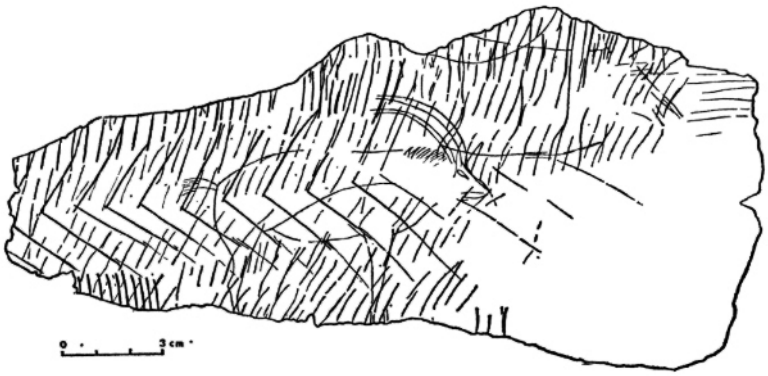


Fig. 4 - Rilievo dei graffiti sul frammento di tibia di grande mammifero proveniente dallo strato gravettiano 20c.

rappresenti da noi una precoce diramazione del ceppo franco-cantabrico. L'isolamento successivo nel territorio peninsulare, durante le fasi più avanzate del Paleolitico superiore, avrebbe poi determinato una differenziazione via via più marcata, fino a sboccare, nell'Epigravettiano finale, nelle manifestazioni artistiche più propriamente mediterranee.

Vi è tuttavia da osservare che già nell'oggetto graffito gravettiano di Paglicci è presente quell'associazione di figure naturalistiche e di motivi geometrici assai bene articolati, che costituirà

poi una delle caratteristiche più specifiche dell'arte paleolitica italiana più tarda.

ARTURO PALMA DI CESNOLA

BIBLIOGRAFIA

ZORZI F., *Pitture parietali e oggetti d'arte mobiliare del Paleolitico scoperti nella Grotta Paglicci* (Rignano Garganico), in *Rivista di Scienze Preistoriche*, vol. XVII, Firenze 1962.

MEZZENA F. e PALMA DI CESNOLA A., *L'Epigravettiano della Grotta Paglicci nel Gargano* (Scavi F. Zorzi 1961-63), in *Rivista di Scienze Preistoriche*, vol. XX, 1, Firenze 1967.

MEZZENA F. e PALMA DI CESNOLA A., *Industria acheuleana «in situ» nei depositi esterni della Grotta Paglicci* (Rignano Garganico - Foggia), in *Rivista di Scienze Preistoriche*, vol. XXVI, 1, Firenze 1971.

MEZZENA F. e PALMA DI CESNOLA A., *Scoperta di una sepoltura gravettiana nella Grotta Paglicci* (Rignano Garganico), in *Rivista di Scienze Preistoriche*, vol. XXVII, 1, Firenze 1972.

RICERCHE AD ARPI E A SALAPIA

L'attività della Soprintendenza alle Antichità della Puglia, per quanto riguarda la Provincia di Foggia, si è concentrata, nel 1972, in due località, fra le maggiori dell'antica Daunia: Salapia ed Arpi; mentre sta per iniziare, e si protrarrà almeno fino a dicembre, lo scavo di un tempio di età romana imperiale in un terzo importante centro della Daunia settentrionale, cioè a Teanum Apulum. Di questa ricerca, tuttavia, spero di potervi illustrare i risultati l'anno prossimo.

Ritornando a Salapia, alla fine di aprile di quest'anno, siamo intervenuti nella necropoli, dove ignoti clandestini avevano appena iniziato lo scavo di una tomba a camera, praticando un foro nella volta. Si è potuto, in tal modo, effettuare lo scavo regolare della tomba, in questo caso ancora non manomessa dai moderni «tombaroli».

La tomba era costituita da tre parti fondamentali: un lungo *dromos* di accesso su piano inclinato, scavato nel banco calcareo e la vera e propria tomba, interamente costruita con massicci blocchi, parallelepipedi, di calcare compatto, formata da un piccolo vestibolo e da un'ampia cella rettangolare; tutte e tre le parti suddette erano disposte su un unico asse SE-NO.

La porta di accesso alla tomba, di forma rettangolare, era fiancheggiata da due semicolonne con fusto liscio, intonacato,

sormontate da capitelli di tipo ionico, modellati in pietra tenera, sui quali era stata collocata una larga lastra di pietra, avente funzione di architrave, rivestita di intonaco, come del resto l'intera facciata della tomba, ma più interessante, avendo una decorazione dipinta policroma, che però, nelle attuali condizioni di conservazione, è pressoché impossibile interpretare (tav. XXXVIII).

Una serie di chiodi di ferro appariva infissa, ad intervalli regolari, lungo una linea parallela a quella dei capitelli e poco al di sopra di essa. La presenza di simili chiodi, che dovevano servire ad appendervi ghirlande e bende sacre, è documentata anche in altre tombe a camera non solo apule, come la tomba del Capitolo di Ruvo (III secolo a.C.), ed altre tarantine, ma anche greche, come le tombe euboiche del primo Ellenismo.

Un altro elemento non trascurabile in questa tomba è la presenza di un battuto ricoperto di cocciopisto, pochi centimetri al di sopra della volta, ricoprente l'intera area della sottostante camera funeraria; tale spazio era limitato da pareti di terra con la superficie intonacata.

Di questo piano in cocciopisto, data la sua scarsa profondità (20 cm.) dall'attuale piano di campagna, è stato possibile ritrovare soltanto qualche piccola porzione scampata miracolosamente alle arature.

Si può ipotizzare, quindi, la presenza di un elemento monumentale, quale *sema* della sottostante tomba; sia stato esso un semplice spazio recintato oppure una più consistente edicola funeraria, ciò che non è da escludere essendo documentata, al di sopra di alcune tombe ipogee tarantine, la presenza di *naiskoi* (tomba a camera in proprietà La Sorsa: inizi III secolo; tomba a camera in proprietà Vinci: 2ª metà del III secolo a.C.).

L'accesso alla tomba era chiuso con lastre di calcare accostate

dalla parte esterna, delle quali soltanto l'inferiore è stata trovata *in situ*. Quest'ultima non presentava tracce di intonaco, mentre i frammenti delle lastre superiori avevano la faccia esterna intonacata e dipinta.

Si parla di frammenti perché le lastre erano state frammentate e scalzate da antichi trafugatori, che, aperto un varco, lasciarono i frammenti delle lastre superiori a terra dinanzi all'ingresso della tomba, lì dove li abbiamo trovati. Gli antichi trafugatori entrarono, dunque, dalla porta della tomba asportando l'intero corredo e rendendo possibile che la terra riempisse fino al soffitto la camera sepolcrale ancora intatta.

I moderni profanatori, invece, avevano tentato di entrare nella tomba, come si è già detto, praticando un buco nella volta. I due frammenti maggiori della porta dipinta presentano una decorazione a fasce scure orizzontali, imitanti delle assi lignee limitate ai lati, in senso verticale, da dischi, intesi come borchie metalliche.

La rappresentazione di porte con assi lignee e grandi borchie ornamentali è un motivo abbastanza frequente in molte porte di tombe a camera di età ellenistica in Puglia (tomba in proprietà La Sorsa, a Taranto, degli inizi del III secolo; tomba Lagrasta di Canosa, n. 2; in questo caso si tratta, però, di finestre, della prima metà del III secolo; tomba nel fondo Acchiatura a Rudiae della seconda metà del III secolo), così come nelle tombe macedoni di Lagazza, di Pella, di Pidna, nonché nelle tombe alessandrine della prima metà del III secolo.

Oltre il portale si apre un breve vestibolo di forma rettangolare, avente le pareti rivestite di intonaco bianco e con la volta costituita da lastre orizzontali monolitiche.

Dopo il vestibolo, preceduta da una porta fiancheggiata da

semipilastri con capitelli scolpiti per la sola vista laterale, si apre la vera camera sepolcrale di forma rettangolare con volta a spioventi molto inclinati. Le pareti sono prive del rivestimento di intonaco, eccetto dei cordoli posti lungo le connessure fra i blocchi.

La camera sepolcrale appariva divisa in due parti, nel senso della larghezza, da uno spesso cordolo di argilla cruda, limitante, molto probabilmente, la parte riservata al letto funebre.

Come si è già accennato prima, la tomba è risultata completamente priva di corredo; per di più l'infiltrazione precoce di terra e di acqua ha determinato il disfacimento completo delle ossa dello scheletro o degli scheletri ivi presenti. Tuttavia non mancano frammenti di ceramica e qualche oggetto metallico, trascurati dai trafugatori. Fra i primi, utile anche ai fini della cronologia, è da considerare un fondo di kylix di ceramica a vernice nera con un motivo a palmetta suddipinto in rosso (attribuibile al «Gruppo del cigno rosso»[1] e databile nella seconda metà del IV secolo a.C.). Fra i secondi è utile soprattutto una fibula di bronzo, rinvenuta nel fondo della camera sepolcrale.

Si tratta di una fibula con arco piatto, leggermente convesso, recante una costolatura mediana nel senso della lunghezza; la staffa, larga, presenta, all'estremità, un cilindretto di bronzo terminante con quattro piccole punte.

Questo tipo di fibula è abbastanza documentato nei corredi indigeni di alcune necropoli daunie, come Herdonia, nel corso del IV secolo a.C.

Un'altra tomba simile a quella qui descritta, sia per le dimensioni che per la caratteristica di essere completamente costruita con blocchi parallelepipedi di calcare compatto, è stata rinvenuta,

1) J.D. BEAZLEY, *Etruscan vase Painting*, Oxford 1947, pp. 218 ss. e pp. 225 ss.

nel giugno di quest'anno, in un'area ancora ignota delle necropoli di Arpi (Località Arpinova).

Purtroppo, in questo caso, i due spioventi della volta erano completamente crollati ed era iniziato, da parte di clandestini, il saccheggio del corredo. Della tomba, che aveva le pareti accuratamente intonacate, si conservava, tuttavia, il portale di accesso, rivolto a Sud, formato da due pilastri a sezione quadrata e da una lastra con funzione di architrave, sulla quale era stata scolpita, in rilievo, la cornice di un frontoncino, colorata in rosso e giallo, così come i sottostanti pilastri. Inoltre sul fondo della camera sepolcrale si rinvennero i resti di un ricco corredo di vasi apuli a figure rosse, di vasi dello stile di Egnatia, di ceramica canosina policroma (tav. XXXIX, 1).

Accanto a vasi di modesto valore artistico, comuni nel repertorio apulo della seconda metà del IV secolo, sono presenti, in questa tomba, esemplari più fini e complessi finora poco frequenti in Daunia ed ancora meno nelle necropoli di Arpi (che avevano dato finora soprattutto modesti vasi di produzione locale decorati da semplici fasce o da motivi geometrico-floreali).

Inoltre questa tomba e quella simile di Salapia assumono un particolare valore documentario, perché attestano la presenza di grandi tombe a camera, con elementi dipinti, anche nell'Apulia settentrionale, elemento nuovo come si può dedurre dal volume della dott. Tiné Bertocchi sulla pittura funeraria apula, nel cui catalogo non sono menzionate tombe simili più a nord di Canosa[2].

Vengo, infine, agli scavi regolari effettuati in un quartiere di abitazione di Arpi. Le ricerche furono iniziate nel settembre

2) F. TINÉ BERTOCCHI, *La pittura funeraria apula*, Napoli 1964; si veda anche la carta di distribuzione all'inizio della trattazione.

dell'anno scorso (nel convegno precedente ne accennò il prof. Lo Porto) e sono continuate in primavera e nell'estate di quest'anno. In un primo momento sono state aperte delle lunghe trincee con funzione di saggi, successivamente si è preferito procedere secondo un sistema di quadrati, aventi i lati di quattro metri con l'intervallo di uno.

Gli scavi finora effettuati inducono a ritenere quella che era stata considerata sempre la zona centrale della metropoli daunia un'area secondaria, comunque in nessun caso la parte monumentale della città.

Si tratta di un'area destinata a necropoli nel primo ellenismo, come provano alcune povere tombe a grotticella al di sotto delle abitazioni romane, nonché una grande massa di ceramica geometrica daunia, dello stile di Egnatia ed a semplice vernice nera, usata per livellare il terreno o come massicciata nelle fondazioni dei muri romani.

Dopo un intervallo, quindi, di circa tre secoli l'area viene riutilizzata, come si è detto, quale quartiere di abitazioni, databili dai primi decenni del I secolo d.C. ed usate per un lungo periodo in età romana imperiale.

L'evidenza archeologica è costituita, infatti, da frammenti di ceramica sigillata, da monete e da lucerne del periodo medio-imperiale.

D'altra parte la tecnica costruttiva dei muri non induce ad una migliore determinazione cronologica. Essi, infatti, sono costruiti con tegoloni e malta (tav. XXXIX, 2), mentre in qualche raro caso, ai tegoloni si aggiungono blocchi squadrati di calcare e schegge informi di pietra.

Gli elementi che più colpiscono in questo quartiere di abitazioni, orientato rigorosamente in senso N-S, sono la grande abbondanza

di pozzi per l'acqua e di serbatoi campaniformi per la raccolta e la conservazione di granaglie, entrambi sempre intonacati all'interno o rivestiti di tegoloni all'uopo sagomati.

Numerosi sono anche i condotti, sotterranei o a cielo aperto, i pavimenti formati o di un mosaico di frammenti o di una massicciata di cocciopesto.

Tutti i muri, come si è detto, erano eseguiti con una tecnica scadente e povera, tuttavia essi erano sempre intonacati e dipinti. Raramente l'intonaco con la sua decorazione dipinta si è conservato attaccato alla parete, tuttavia è stato spesso possibile recuperare ampî frammenti alla radice dei muri.

Di questi frammenti, dei quali si conservano alcune decine di cassette, la maggior parte è costituita da parti decorative con fasce e riquadri o con elementi floreali schematizzati a guisa di sottili steli.

Più rare, ma non del tutto assenti, sono le scene figurate talora di ottima qualità, come quelle rappresentanti due bighe in corsa, in una delle quali l'auriga si volge indietro per controllare la posizione dell'inseguitore, nelle quali una tecnica rapida ed esperta si avvale dell'uso di colori cangianti, cui si aggiungono frequenti lumeggiature, così come nella rappresentazione di una maschera teatrale, straordinariamente espressiva.

ETTORE M. DE JULIIS

RINVENIMENTI E SCAVI A GRAVINA

Presento qui alcuni corredi tombali provenienti da recenti scavi e rinvenimenti effettuati a Gravina di Puglia, l'antica Sidion peucetica, e nello stesso tempo altri corredi recentemente restaurati ed esposti al pubblico lo scorso anno nel Museo Pomarici Santomasi di Gravina, durante la Settimana dei Musei italiani (tav. XL). Occorre dire subito che si deve soprattutto alla collaborazione dell'ispettore onorario sig. F. Mastrogiacomo, dell'assuntore di custodia sig. G. Losindaco, nonché della Guardia di Finanza di Bari, se continuano i recuperi di tombe, spesso di notevole interesse, nella zona di Botromagno, una delle più frequentate dagli scavatori clandestini.

I corredi provenienti dagli scavi del 1967 in località Parco S. Stefano: alle pendici del colle di Botromagno (cfr. Atti dei Convegni della Magna Grecia 1967) sono stati restaurati di recente a cura dei sigg. Sergio Angelucci e Gilda Bocconi dell'Istituto del Restauro di Roma. La tomba 31, senz'altro la più antica della necropoli, databile tra VII e VI a.C., trova confronti in ambiente enotrio, a Pisticci e Ferrandina. Le tombe 41 e 36, che presentano analogie con corredi funerari di Monte Sannace e di un altro sepolcreto della stessa zona di Botromagno, situato sulla collina (scavi Missione britannica di Roma) possono essere collocate verso la metà del VI a.C. per la presenza di una coppa di

tipo ionico e di kylikes attiche. Interessante in questi corredi è la quantità preponderante della ceramica indigena, che presenta spesso punti di contatto con la produzione di area enotria. Le tombe 38, 48, 49, sono probabilmente databili verso la fine del V a.C.: frequenti sono i punti di contatto con la ceramica da Monte Sannace. Un gruppo di tombe (32, 50, 39, 14, 40) risale alla seconda metà del IV a.C. Presento uno dei pochi corredi in cui appare ceramica apula a figure rosse. La tomba 40, appartenente ad un bambino, è la più bassa come datazione. Da quanto si è detto risulta che il sepolcreto messo in luce a Parco S. Stefano, da mettersi in relazione con Sidion, è in uso dalla fine del VII alla fine del IV sec. a.C.

Le planimetrie illustrano la zona dei più recenti scavi, eseguiti sempre in località Botromagno, in contrada Accurso. Si presenta qui solo la suppellettile di una tomba (le altre suppellettili sono ricoperte da una patina calcarea durissima e sono in attesa di restauro) recuperata con l'intervento della Guardia di Finanza di Bari, che ha sorpreso gli scavatori clandestini al lavoro. In questo corredo è notevole la presenza di vasi e utensili metallici (il thymiaterion è in piombo, il tripode in ferro, il resto in bronzo) come in analoghe e coeve tombe di Monte Sannace. Si ripropone ancora una volta il problema delle fabbriche locali di questo materiale metallico. La presenza del piatto apulo a figure rosse e del rhyton a testa di moro, nonché di ceramica sovradipinta, permette di fissare una datazione nel terzo venticinquennio del IV secolo a.C.

Ancora nella zona di Botromagno, veramente inesauribile, si è proceduto allo scavo di alcuni ipogei, già manomessi, con dromos comune a tre di essi. Nell'ipogeo che qui si presenta, il più conservato nelle strutture e nei particolari architettonici, si è

recuperato un certo numero di statuine fittili femminili del III sec. a.C. del tipo frequente a Canosa.

Un rilievo marmoreo, che presento con qualche perplessità circa la sua autenticità, proviene dalla zona di edifici pubblici venuta recentemente in luce sulla collina di Botromagno. Il rilievo, sottratto ad un clandestino che lo aveva già venduto, è stato donato da un generoso cittadino di Gravina al locale Museo. Le dimensioni sono le seguenti: alt. max. cm. 27, lunghezza cm. 44, spessore cm. 6. Non sembra trattarsi di marmo ma di una pietra molto simile al marmo, con venature. Il rilievo presenta una scena di sacrificio con un vittimario sulla destra di uno strano altare, forse portatile, e un sacrificante con capo velato accompagnato da due figure ammantate; ma l'elemento più interessante è quell'edificio a due ordini di arcate che si vede sullo sfondo e che potrebbe essere un anfiteatro. Si potrebbero fare varie ipotesi poiché nella Regio II Calabria et Apulia conosciamo diversi anfiteatri, alcuni noti solo da iscrizioni; ma nella scena colpiscono alcune incongruenze, come la presenza di un vittimario in un sacrificio senza vittime.

Desidero concludere con Egnazia, accennando ai lavori di rilevamento del porto antico condotti da tempo dall'ispettore onorario prof. S. Diceglie, che ci offre oggi una ricostruzione grafica del porto stesso, costituito da un bacino chiuso tra due moli a tenaglia. Non mancano vari ancoraggi e resti di molte strutture lungo la costa, tra cui darsene e banchine di approdo.

ELENA LATTANZI

TOMBA SCOPERTA A CAVALLINO (LECCE)

Nell'ambito delle ricerche intraprese fra il 1965 ed il 1968 dall'Istituto di Archeologia della Università di Pisa e da quello di Storia Antica e Archeologia della Università di Lecce, con i fondi del CNR, sono state scoperte due tombe, di epoche diversissime, una intatta e l'altra abbondantemente manomessa, che assumono singolare interesse per la storia delle necropoli della località, già delineata da chi scrive in un precedente lavoro[1].

Nel fondo «Villa», il 9 settembre 1967, in una trincea aperta in direzione sud-est[2], appariva una sepoltura a sarcofago in pietra locale, mancante del coperchio, a soli cm. 35 di profondità dal piano di campagna. Il sarcofago aveva m. 1.30 di lunghezza e m. 0.90 di larghezza e le pareti erano dello spessore piuttosto irregolare — di m. 0.25. È assai probabile che nei numerosi lavori agricoli superficiali della zona il coperchio fosse stato asportato e frantumato, senza peraltro che il contenuto del sepolcro fosse in qualsiasi modo manomesso. La località in cui è apparsa la tomba corrisponde alla particella 79 della mappa catastale; nel terreno intorno si sono rinvenuti numerosi frammenti di ceramica geometrica.

Dopo la ripulitura accuratissima della tomba, la deposizione

1) In *Roem. Mitt.* 76, 1969.

2) In proprietà del farmacista di Cavallino.

appariva come nella tav. XLI; lo scheletro di una defunta era rannicchiato, deposto sul fianco sinistro, con le gambe fortemente contratte. Presso la bocca si trovava una coppetta di argilla grezza in parte, monoansata, che non escluderemmo potesse essere sorretta vicino al volto dal braccio fortemente flesso; intorno al collo sono stati raccolti tre elementi sferoidi di ambra appartenenti ad una collana. Un anello di bronzo (dm. circa cm. 2) situato al disopra del bacino, e precisamente del femore destro, di spessore notevole, sembrerebbe appartenere ad una cintura. Sul lato destro, guardando la defunta, erano sistemati due vasetti; l'uno un boccaletto monoansato, era con l'ansa rivolta verso lo scheletro, l'altro, con decorazione geometrica, aveva l'ansa rivolta verso l'esterno.

Ecco la descrizione del materiale fittile:

1) Coppa monoansata in parte grezza e in parte marrone-nera, intera (dm. cm. 7. alt. cm. 4,5) a fondo convesso ma con appiattimento al centro (tav. XLII, 1);

2) Boccaletto monoansato, (manico sormontante l'orlo e ad orecchia) di forma ovoidale e a fondo piatto, di argilla pallida, con orlo svasato e con linea bruna dipinta all'altezza della estremità inferiore dell'ansa (dimensioni, alt. cm. 8, dm. bocca cm. 3,5) spessa circa cm. 0,5 (tav. XLII, 1);

3) Il maggiore interesse è offerto dall'altro boccaletto (alt. cm. 12; dm. bocca cm. 1; dm. fondo cm. 4) decorato geometricamente, che appare solo sbocconcellato nell'orlo ma, per il resto, perfettamente intero e ben conservato. Il fondo dell'argilla è pallido, come appare nelle zone risparmiate piuttosto rare; sul labbro, delle fasce decorative che si ripetono sul collo e sul ventre (tav. XLII, 2); ma tutto il resto del fondo è sovradipinto in un rosso tendente

al viola, che frequentemente appare nel geometrico apulo in genere[3].

La forma del vasetto è alquanto irregolare; il collo a tronco di cono e dal profilo incerto, s'imposta duramente sul corpo, mentre il raccordo verso l'orlo è anch'esso piuttosto brusco; l'ansa, a nastro (largh. cm. 0.8) ha un profilo (tav. XLII, 2) piuttosto sottile ma piega decisamente verso il basso formando un angolo retto appena arrotondato.

Decorazione: sul labbro, lievemente svasato verso il centro, un motivo stellare a 5 punte dipinte in bruno, contorna l'orifizio del vasetto; entro le zone arcuate della stella, sono disposti, con simmetria non rigorosa. dei motivi a rombo riempiti di reticolato che si ripeteranno, come vedremo, sul corpo. Come si è detto, il labbro è frammentario in più punti (tav. XLIII, 2).

Il collo e il corpo sono dipinti (tavv. XLII, 2-3 e XLIII, 1), sul fondo giallino pallido dell'argilla, in colore rosso-violaceo; la decorazione bruna, a pennello abbastanza sottile, consta, sul collo, di una fascia sotto l'orlo delineata da due linee brune parallele sopra e sotto entro cui corre una fila di angoli a doppie linee, e da una fascia compresa entro una sola linea bruna sopra e sotto, sempre risparmiata, in cui si dispongono a distanza regolare motivi a rombi reticolati. Il corpo, pur esso dipinto sul fondo in color rosso-vino, è decorato di motivi geometrici con due linee parallele o con una; l'unica eccezione è costituita dal riquadro (tav. XLIII, 1) verticale posta a destra di quello in asse con l'ansa, che è stranamente racchiuso da tre linee parallele che vanno ingrossandosi verso il centro. A partire dal profilo con l'ansa a sinistra, si ha dunque (tav. XLII, 2) un pannello verticale con rombi a reticolato, uno con

3) Si vedano le opere del MAYER e del GERVASIO alle tavv. 2 e I-II.

fasce di linee spezzate, uno analogo al primo, uno di linee spezzate, e così via, fino a giungere sotto l'ansa, in cui è disposto un largo pannello pur esso con fasce di linee spezzate. Il nastro dell'ansa è decorato da un riquadro con linee verticali parallele entro cui sono tre linee verticali irregolarmente ondulate che vogliono costituire il motivo decorativo centrale (tav. XLII, 3).

In alto, sul raccordo piatto dell'ansa con l'orlo, due pastiglie fittili plastiche decorate di cerchi concentrici bruni (tav. XLIII, 3).

Sul fondo piatto, il motivo stellare dipinto intorno alla bocca si ripete; esso è qui reso non a vernice piena ma a semplice linea dipinta, è a quattro e non a cinque punte, compreso entro un cerchio, ed è assai irregolarmente disposto (tav. XLIII, 2).

* * *

Non è certamente la prima volta che appare in territorio apulo e più propriamente iapigio, un esempio così originale di geometrico; ma nella discussione, a mio parere ancora confusa, sul geometrico apulo e sulle sue varie fasi, e tenuto conto del corredo in cui questo vasetto è inserito, ci sembra che esso abbia un suo posto singolare[4]. Anzitutto, la forma del vasetto, pur sembrando piuttosto incerta e mal resa (e questo, si badi, non è segno di arcaicità considerevole, ma di una non buona comprensione del modello) tradisce la chiara ispirazione della tecnica metallica; quel collo troncoconico, col suo attacco così mal realizzato, ricorda

4) Sul geometrico apulo, oltre a M. MAYER, *Apulien vor und während der Hellenisierung*, Leipzig-Berlin 1914, M. GERVASIO, *Bronzi arcaici e ceramica geometrica nel Museo di Bari*, Bari 1921, W. TAYLOUR, *Mycenean Pottery in Italy*, Cambridge 1958, p. 120 ss., F. BIANCOFIORE, *La civiltà micenea nell'Italia meridionale*, I, «La Ceramica», Roma, 1967; F.G. LO PORTO in *NSc.* 1963, p. 280 ss. e 1964, p. 177 ss., J. LOICQ, in *Homm. M. Renard*, p. 360 ss.

bene le oinochoai bronzee del periodo orientalizzante, mentre le due pastigliette applicate in alto possono ben riportarsi alle rotelle presso le anse delle oinochoai corinzie sia fittili che bronzee come elementi atrofizzati. Pertanto, in via provvisoria riteniamo che la nostra brocchetta non possa essere collocata nel VII secolo ma debba rientrare in quell'età di elaborazione di tipologie orientalizzanti che ha avuto, nella prima metà del VI, la sua massima espressione. Ricorderemo, a proposito di queste decorazioni plastiche a pastiglia, un askòs geometrico iapigio proveniente dalla foce del Sele[5];come è noto, dopo le analisi ancora un po' confuse del Mayer e del Gervasio[6], le prime classificazioni della ceramica geometrica iapigia degne di attenzione sono quelle del Taylour e del Lo Porto[7], che cercano di dare a tutta la ceramica iapigia una cronologia più precisa, fondata anche sulle correlazioni emerse nei corredi.

Il nostro boccale non sembra che trovi, per ora almeno, precisi confronti con materiali già noti per quanto concerne la forma; ma l'incertezza del profilo e la durezza dei passaggi dal collo al corpo rivelano con evidenza un impaccio ed un'inesperienza che non devono ingannare; essi sono frutto non tanto di un'epoca arcaica quanto di un'interpretazione estremamente locale, da parte di un ceramista che imita senza scrupoli motivi arcaici a lui noti per vie mediate. Analogie possono trovarsi nei vasi di Borgonuovo di Taranto, e precisamente, per la struttura, nelle forme 2

5) W. TAYLOUR, *Mycenean Pottery in Italy and adjacent areas*, Cambridge 1958, p. 175.

6) M. GERVASIO, *Bronzi arcaici e ceramica geometrica nel Museo di Bari*, Bari 1921; il volume, oltre ai bronzi, pubblica i materiali fittili delle necropoli di Monte Sannace, Valenzano e Noicattaro, con maggiore sistematicità di quella usata dal Mayer.

7) TAYLOUR, *o.c.*, p. 120 ss.; F.G. LO PORTO, in NSc. 1964, p. 209 ss.; cfr. MAYER, *o.c.*, p. 23 ss.

e 13 date dal Mayer alla fig. A[8], mentre il gusto delle fasce decorative comprese fra linee parallele appare, pure, su di un boccale tarantino[9]. Si aggiunga la caratteristica del colore dipinto rosso-violaceo che ricorda la ceramica di Monte Sannace. Se passiamo ai motivi decorativi, rileviamo, nel concetto di contornare l'ingresso del vaso di motivi stellari, una reminiscenza precisa dei crateri a quattro anse trovati a nord di Bitonto[10] e altrove, anche se in questi tali motivi sono espressi con ben maggiore esattezza. Nella sintassi decorativa del nostro boccale — con quelle fasce verticali rosso-vino — vediamo la stessa idea di un boccale con beccuccio a metà del corpo da Mottola[11], mentre il motivo a rombi reticolati si riporta anche a quelli, antichissimi, a pettine, che si ritrovano e sui vasi dell'età del ferro e su vasi iapigi geometrici[12].

Né vanno trascurati, ovviamente, gli altri due vasi; l'uno, il boccale con semplice linea dipinta in bruno all'altezza dell'attacco inferiore dell'ansa, sembra riportarsi a simili boccali della Daunia come forma, o della Puglia centrale[13], l'altro (la coppa mono-ansata) sembra echeggiare forme arcaiche ionico-attiche.

In base a queste considerazioni e a tali richiami riteniamo possibile datare il boccale intorno alla metà del VI a.C. e quindi, la tomba poco dopo.

La presenza di motivi geometrici disposti verticalmente entro linee parallele, una notevolmente spregiudicata interpretazione delle decorazioni a linee spezzate e ondulate, ci avviano a considerare

8) MAYER, *o.c.*, p. 6 fig. A.
9) MAYER, *o.c.*, p. 25 fig. 3.
10) MAYER, *o.c.*, p. 107 fig. 34.
11) MAYER, *o.c.*, p. 249 fig. 63.
12) TAYLOUR, *o.c.*, p. 121 figg. 15-16, p. 143 (21, 24).
13) MAYER, taf. 15, 9; taf. 31, 2.

più vicine, fra le numerose espressioni geometriche iapigie, quelle di Monte Sannace, al quale più volte, del resto, ci siamo richiamati nel corso delle indagini su Cavallino[14].

Naturalmente, quanto sopra si è cercato di delineare è solo l'indicazione di una strada da percorrere; lo studio della ceramica iapigia trovata a Cavallino, che emergerà dall'edizione in corso degli scavi, potrà forse mutare alcuni richiami da noi fatti sopra; ma ci sembra che il contesto del corredo confermi la cronologia proposta con una certa probabilità di cogliere nel vero.

PAOLO ENRICO ARIAS

14) GERVASIO, *o.c.*, Tav. 1, 1.2.

IL DIBATTITO

P. GRAZIOSI

Paolo Graziosi:

Voglio mettere in evidenza l'importanza delle scoperte avvenute nel campo della preistoria durante il corrente anno nel territorio della Soprintendenza alle Antichità di Taranto, scoperte che il prof. Lo Porto si è subito preoccupato di tutelare. Tra queste ricorderò in particolare la Grotta di S. Cesarea, che ha rivelato tra l'altro aspetti monumentali completamente nuovi nel campo della tarda preistoria. Un tempestivo intervento della Soprintendenza di Taranto ha permesso, come è avvenuto anche per le pitture della Grotta di Porto Badisco, di salvare documenti di inestimabile valore archeologico.

Desidero inoltre aggiungere qualcosa a quanto ha già detto il prof. Palma di Cesnola a proposito di grotta Paglicci. Essa offre una documentazione straordinaria nel campo del Paleolitico; possiamo affermare che essa racchiude il più importante giacimento paleolitico sin'ora noto in Italia. Solo le grotte dei celebri Balzi Rossi in Liguria possono stare alla pari per importanza con la grotta Paglicci.

Abbiamo una successione di culture ininterrotta che va dal P.I (acheuleano) fino al Mesolitico, ed è in questa grotta che sono state trovate opere d'arte paleolitica tra le più importanti del nostro paese anche perché alcune di esse hanno potuto essere datate col C 14.

La figura di stambecco incisa su osso costituisce un documento di eccezionale valore: essa ci riporta infatti ai primordi dell'arte paleolitica d'Italia e le pitture parietali di cavalli della stessa grotta sono le sole che si conoscono da noi dello stesso periodo.

La Grotta Paglicci è tremendamente minacciata di distruzione da parte di frugatori clandestini e, per la sua particolare situazione, offre

difficoltà non indifferenti alla sua protezione. Tuttavia il prof. Lo Porto ha già iniziato lavori di consolidamento e recinzione della grotta che ci auguriamo possano essere presto condotti a termine e dei quali gli siamo tutti assai grati.

LA CRONACA

COMITATO D'ONORE

On. Presidente del Consiglio dei ministri
On. Ministro della Pubblica Istruzione
On. Ministro del Turismo e dello Spettacolo
On. Presidente del Comitato dei Ministri per il Mezzogiorno
On. Ministro per i problemi della gioventù
Arcivescovo di Taranto
Prefetto di Taranto
Comandante in capo del Dipartimento Marina militare dello Jonio e del Canale d'Otranto
Sindaco di Taranto
Presidente dell'Amministrazione provinciale di Taranto
Presidente della Camera di Commercio, Industria e Agricoltura di Taranto
Presidente del Consiglio regionale di Puglia
Presidente della Giunta regionale di Puglia
Assessore regionale al Turismo e Spettacolo
Assessore regionale alla Pubblica Istruzione
Rettori delle Università di Bari, Lecce, Napoli, Salerno
Presidi delle Facoltà di Lettere delle Università di Bari, Lecce, Napoli, Salerno
Direttore Generale dell'Istruzione Universitaria
Direttore Generale delle Antichità e Belle Arti
Direttore Generale per il Turismo
Provveditore agli Studi di Taranto
Presidenti degli Enti per il Turismo delle province di Napoli, Avellino, Benevento, Caserta, Salerno, Potenza, Matera, Reggio Calabria, Cosenza, Catanzaro, Foggia, Bari, Brindisi, Lecce, Taranto
Prof. Guglielmo de Angelis d'Ossat

COMITATO ORGANIZZATORE

Pietro Romanelli, *presidente*; Giovanni Pugliese Carratelli, *vice presidente*; Dinu Adamesteanu, Carlo Belli, Salvatore Calderone, Alfonso de Franciscis, Giuseppe Foti, Marcello Gigante, Giuseppe Leone, Ettore Lepore, Gino Felice Lo Porto, Eugenio Manni, Luigi Moretti, Mario Napoli, Attilio Stazio, Georges Vallet, Paola Zancani Montuoro; Rosaria Stazio Pulinas, *segretaria*.

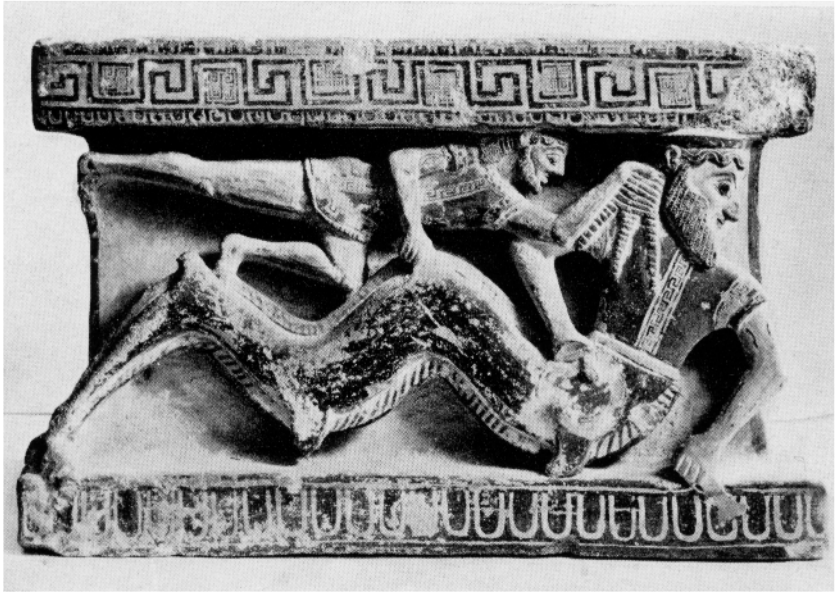
ILLUSTRAZIONI

Stateri di Sibari, da Curinga e da S. Eufemia.

Statere di Αμι: D/ e R/

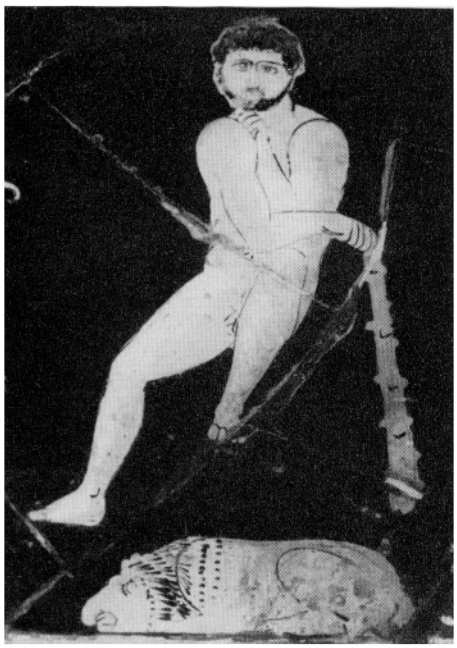
Dracma arcaica di Velia: D/ e R/

Parigi - Museo del Louvre: arula fittile.



Ferrara - Museo Archeologico: *rhyton* da Spina (Valle Pega).

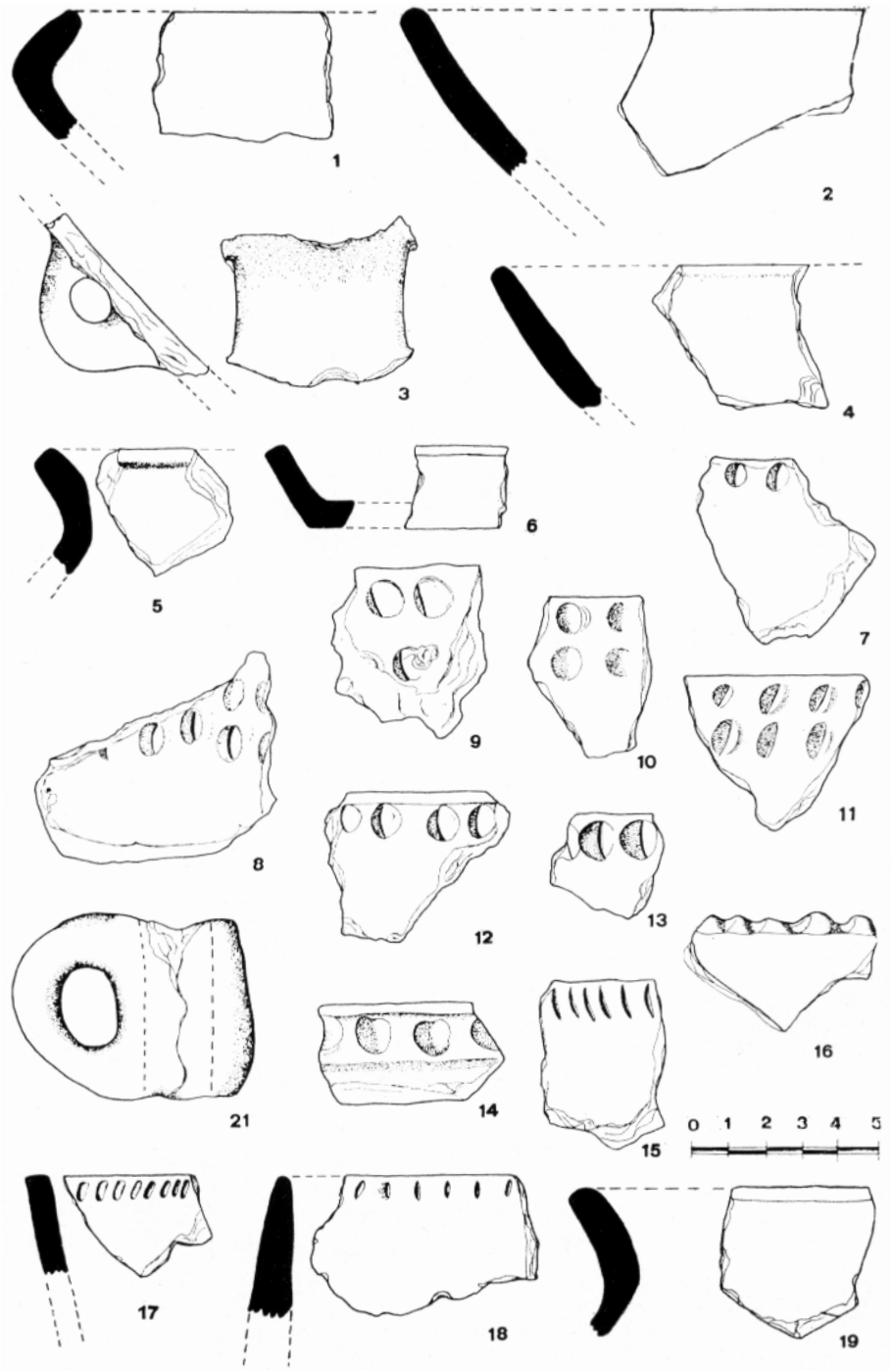
Ferrara - Museo Archeologico: *kylix* attica.



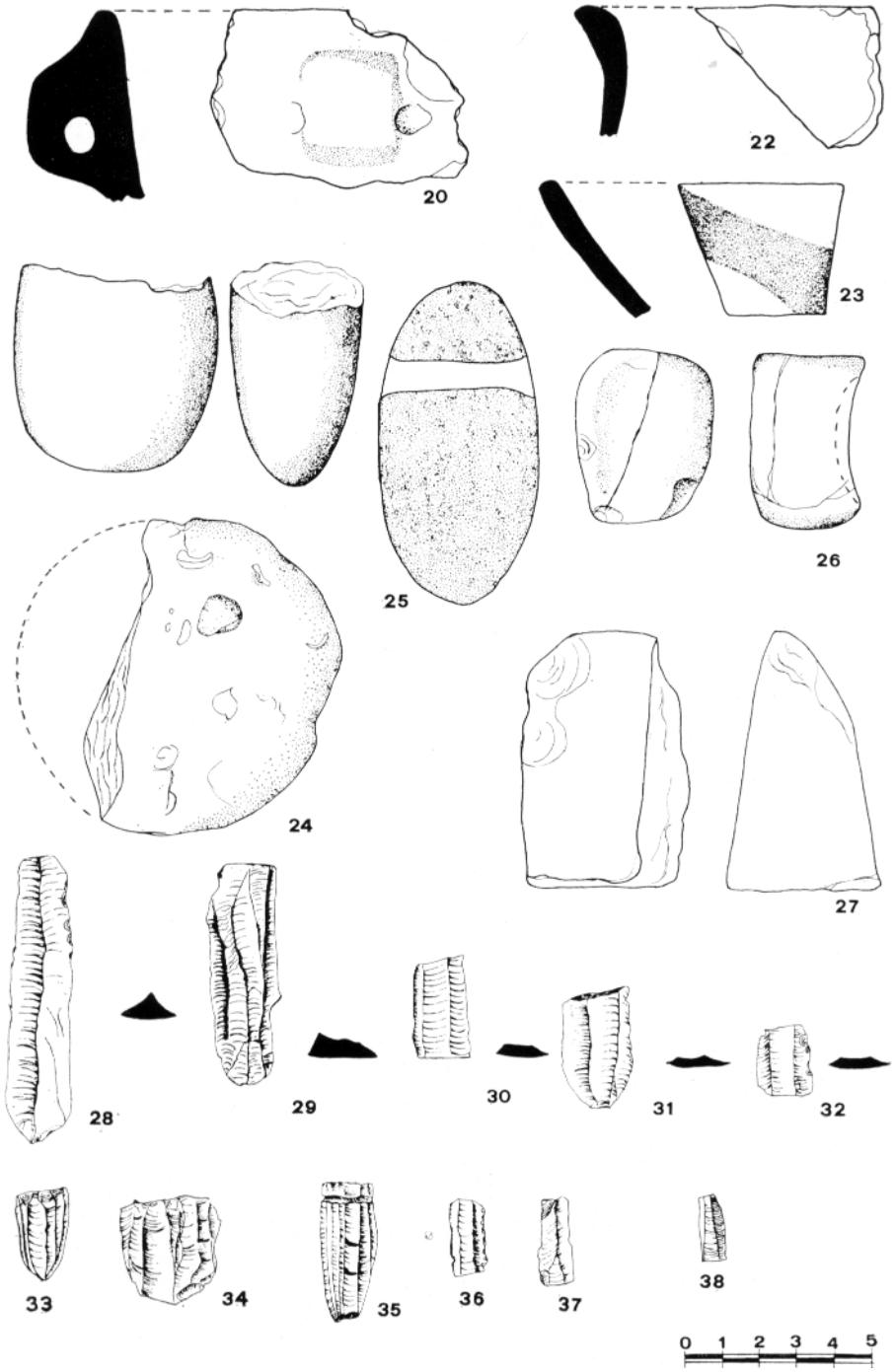
Ferrara - Museo Archeologico: Cratere.

Napoli - Museo Archeologico: lastrina in marmo.

Napoli - Museo Archeologico: frammento di rilievo.

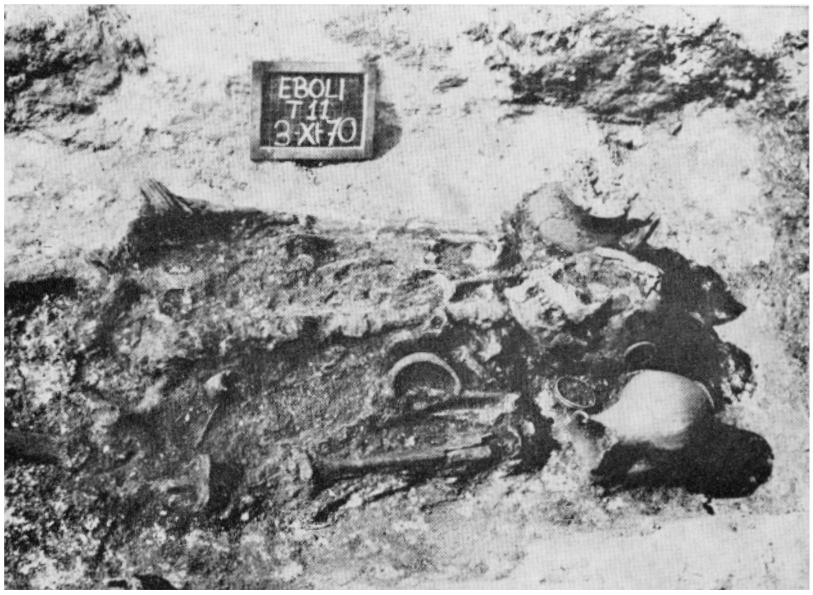


Montesarchio: strato neolitico: materiale ceramico della prima (nn. 1-6) e della seconda classe (nn. 7-19; n. 21).

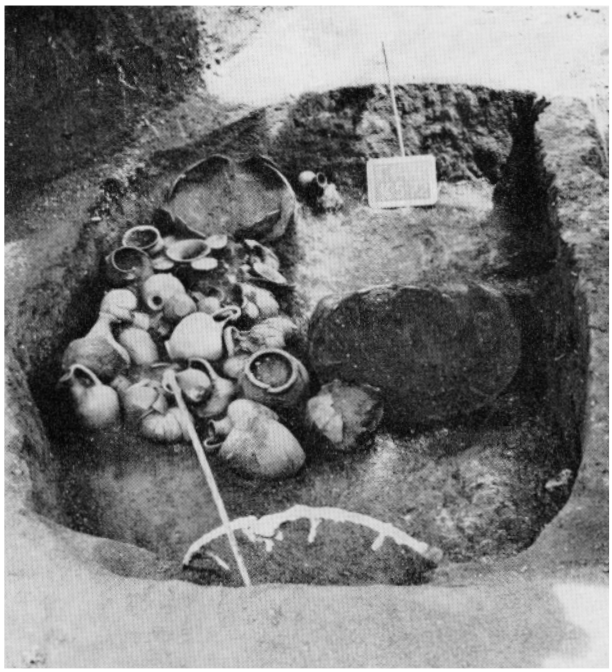


Montesarchio: strato neolitico: materiale ceramico della seconda (n. 20) e della terza classe (nn. 22-23); peso fittile (n. 24); frammento di accetta (n. 25); lisciatoi (nn. 26-27); lama di selce (nn.28-32); nuclei e lame di ossidiana (nn. 33-38).

Cairano - Abitato: ambiente con i *pythoi* in situ.

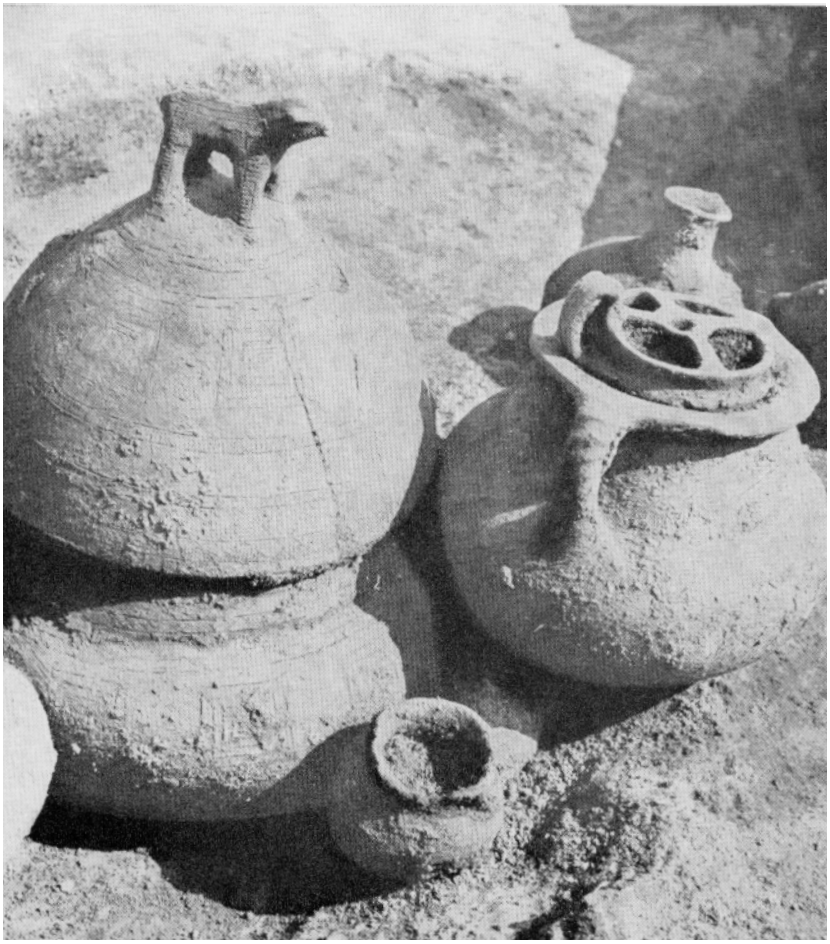


Eboli: tomba n. 11.



Avella: tomba n. 144.

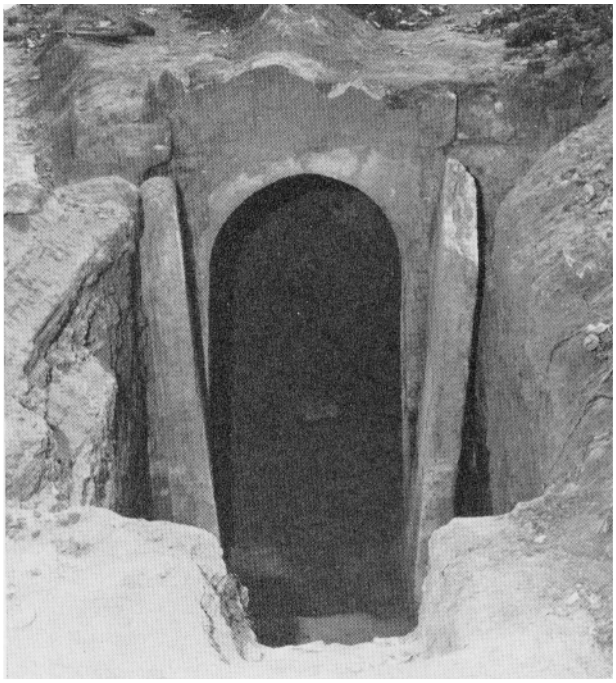
Pontecagnano: tomba n. 2.500.



Pontecagnano: tomba n. 2.607

Moio della Civitella: cinta fortificata, lato ovest.

Moio della Civitella: area sacra (?) nell'interno della cinta.

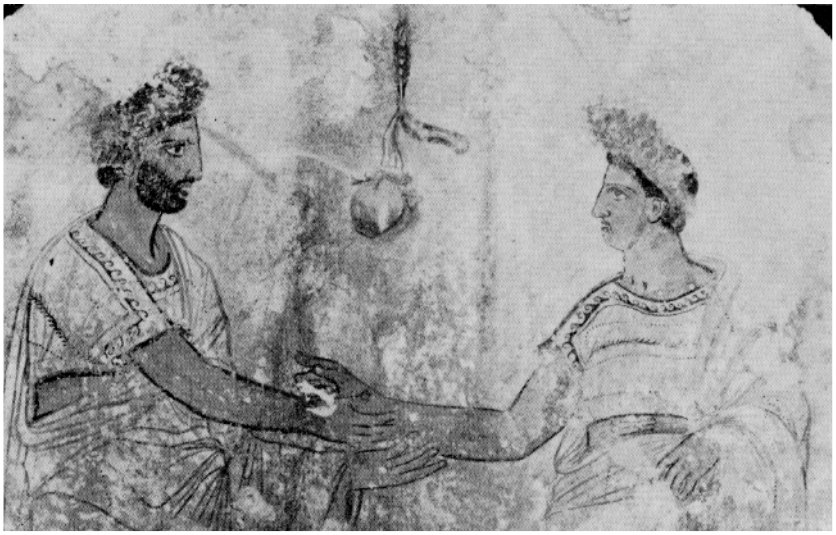


Paestum - Necropoli Spinazzo: «tomba del Magistrato»; ingresso e particolare della decorazione dipinta sul lato nord.

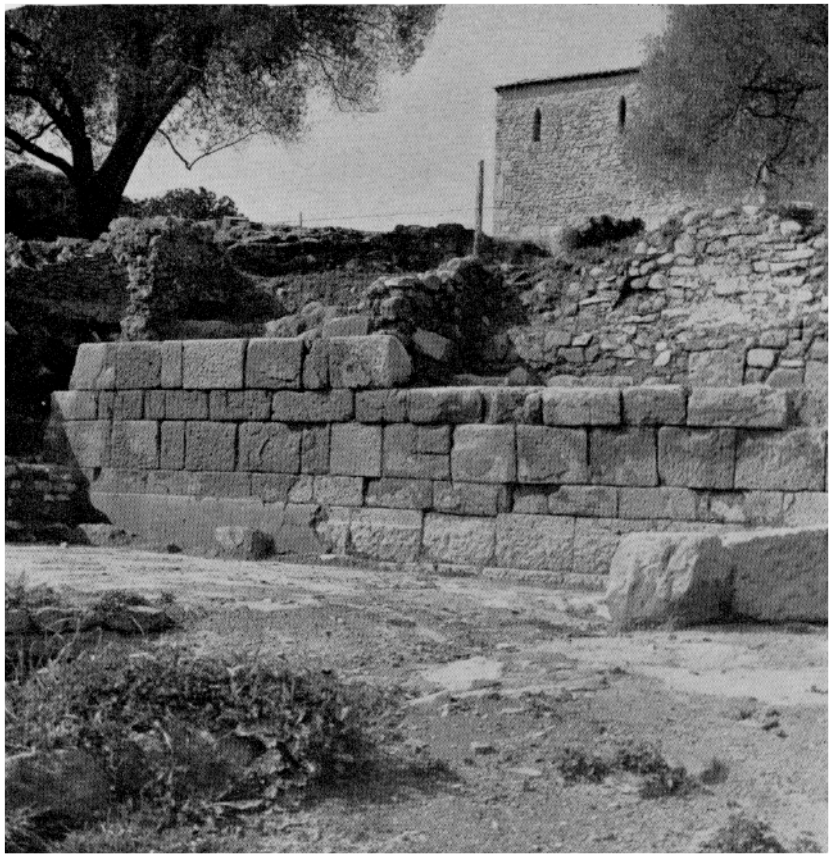
Paestum - Necropoli Spinazzo: «tomba del Magistrato»; particolare del lato sud.

Paestum - Necropoli Spinazzo: «tomba del Magistrato»; particolare della parete di fondo.

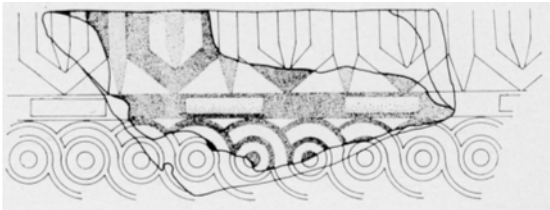
Paestum - Necropoli Spinazzo: «Tomba del Magistrato»; particolare del magistrato.



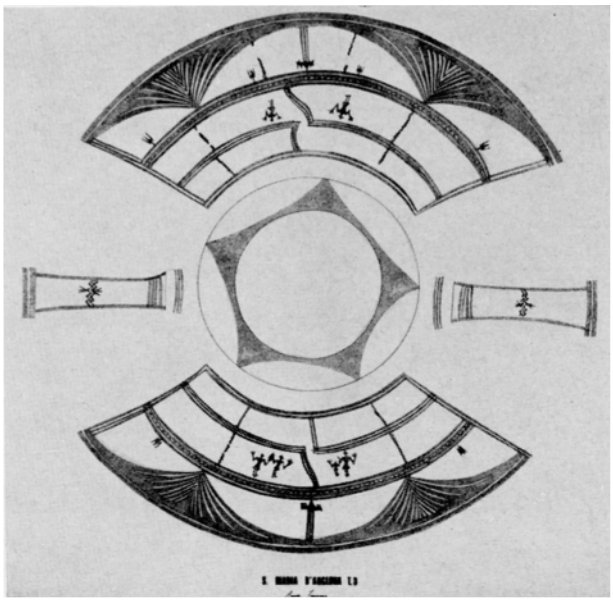
Paestum - Necropoli Spinazzo: «tomba degli atleti»; particolare della parete di fondo.



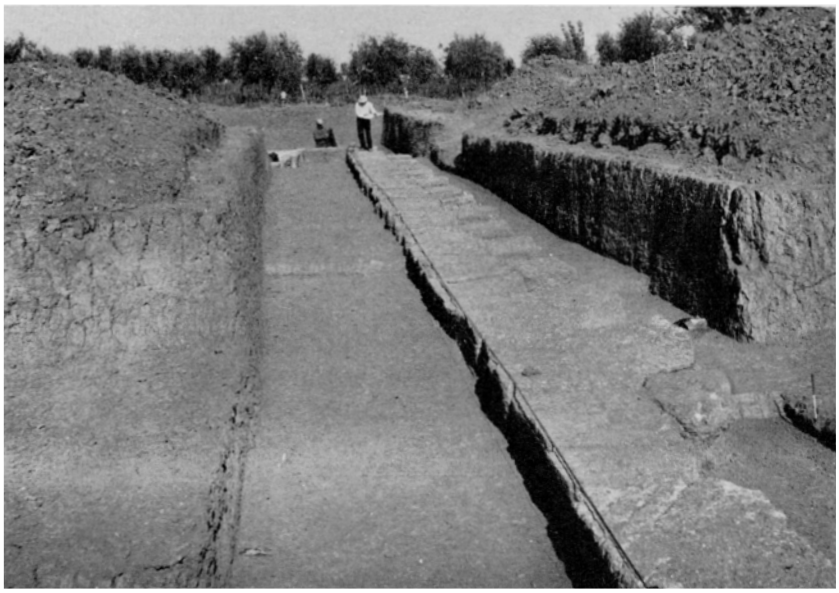
Velia - Acropoli: *analemma* del teatro.



Serra di Vaglio:
frammento di cassetta.



S. Maria d'Anglona: disegno della decorazione a tenda e della figura del vaso della tomba n. 3.



Metaponto: fortificazioni in proprietà Grieco-Lazazzera e in proprietà Favale.

Metaponto - Santuario di Apollo, tempio B: frammento di fregio.

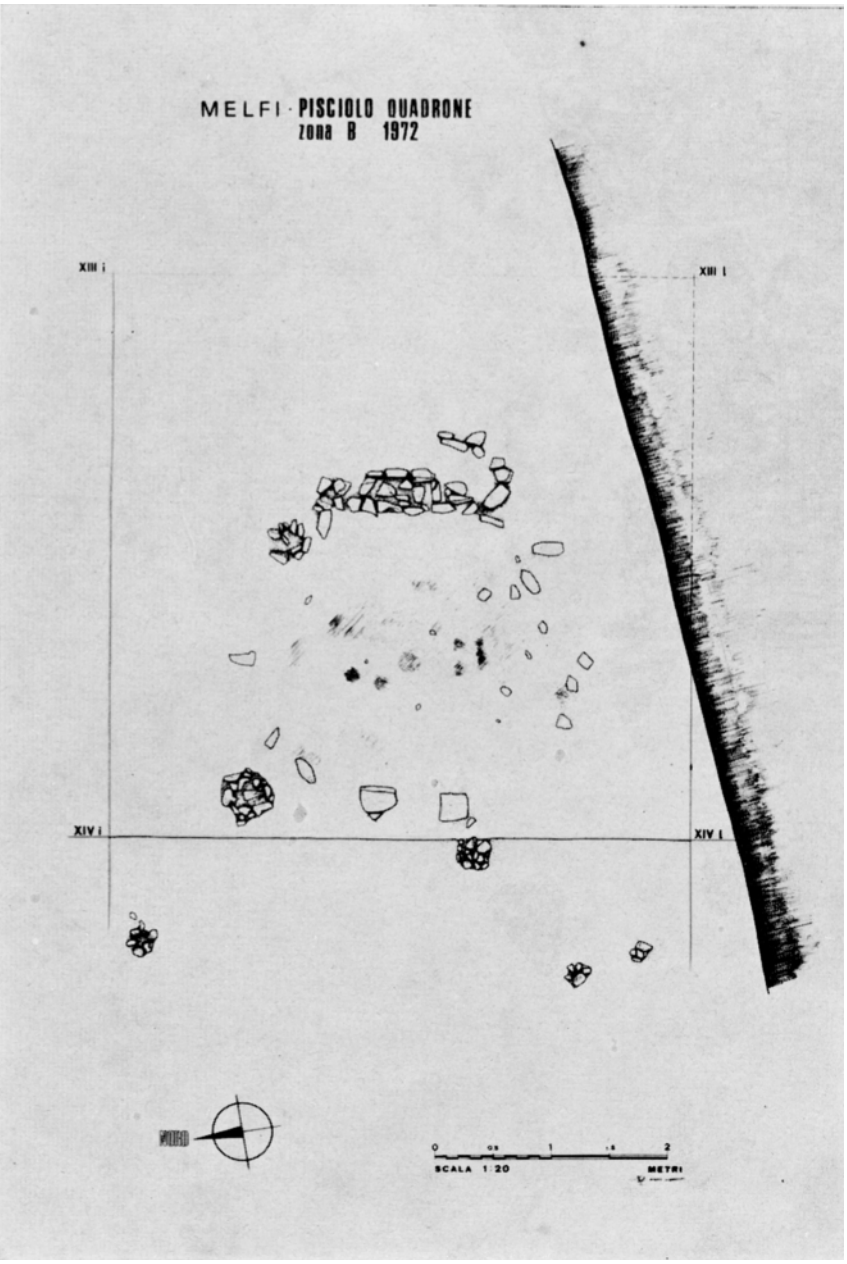
Incoronata: Anfora del tipo SOS.

Incoronata: coppa geometrica di produzione locale e oinochoe di importazione.

Incoronata: *oinochoe* protocorinzia.

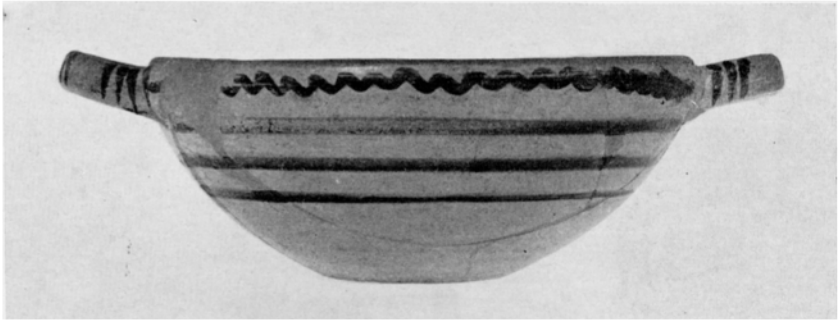
Incoronata: frammento di *dinos* di imitazione protocorinzia.

Incoronata: frammento di *dinos* samio.

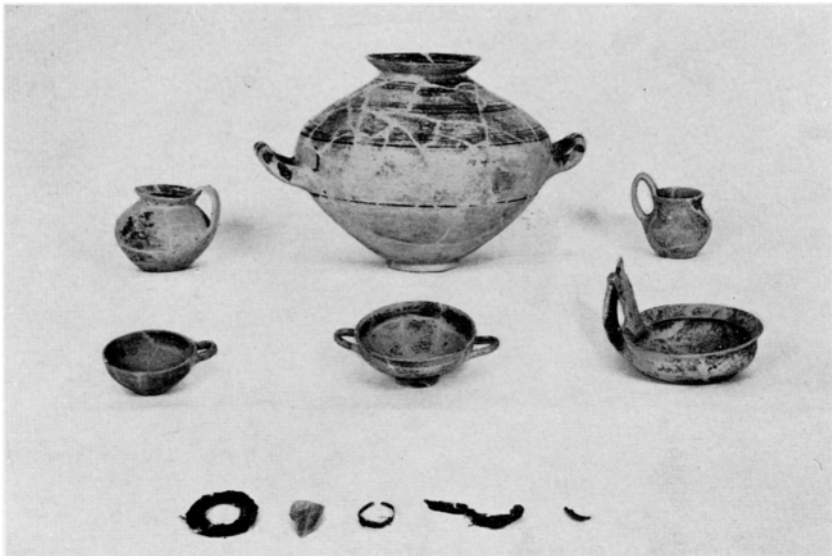


Melfi - Pisciolo: capanna.

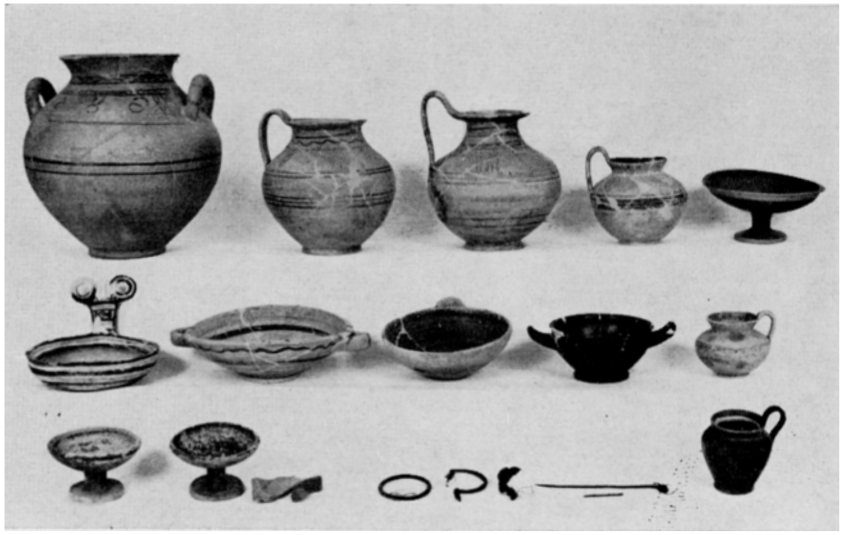
Melfi - Pisciolo: corredo della tomba n. 24.



Melfi - Pisciolo: piatto biansato dalla tomba n. 10.

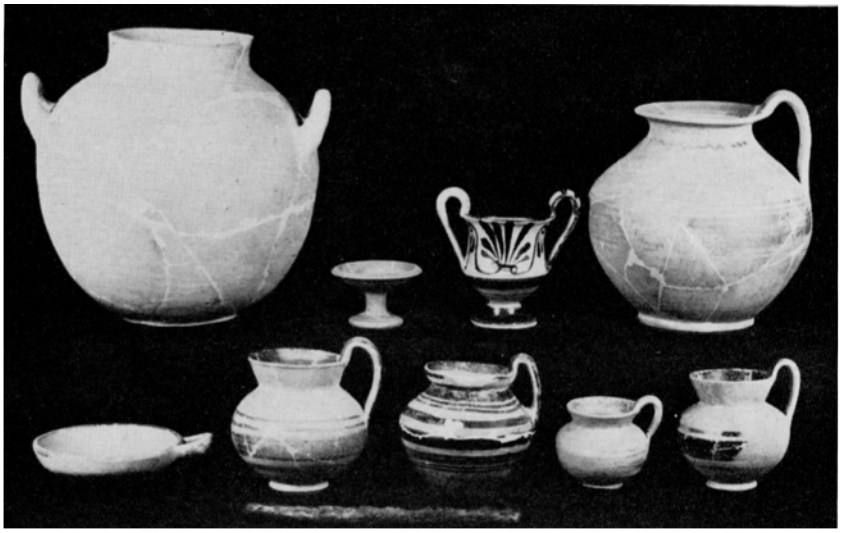


Melfi - Pisciolo: corredo della tomba n. 106.



Melfi - Pisciolo: corredi delle tombe nn. 51 e 53.

Melfi - Pisciolo: corredi delle tombe nn. 76 e 40.

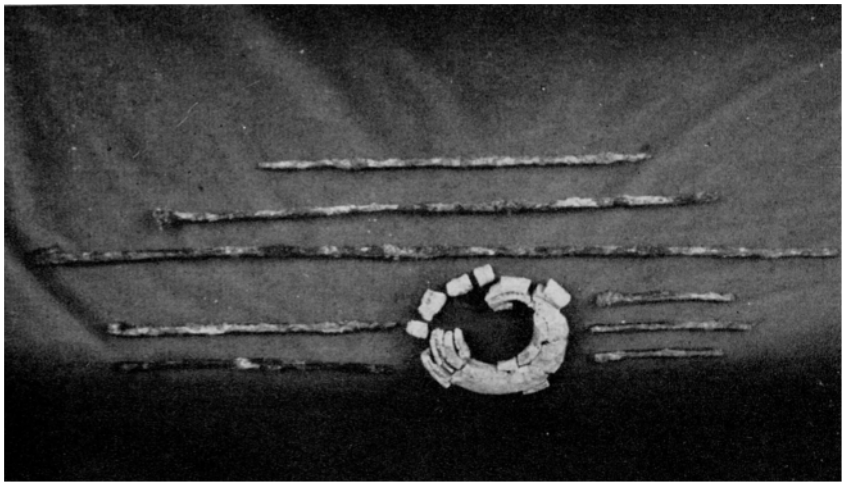


Melfi - Pisciolo: corredi delle tombe nn. 64 e 139.

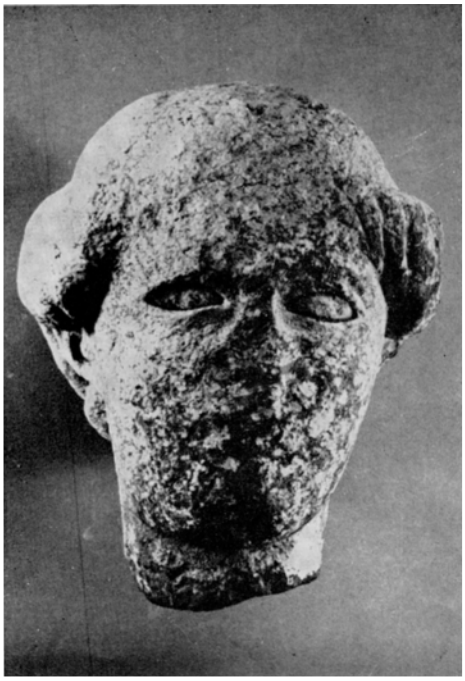
Melfi - Pisciolo: protome d'ariete in ambra dalla tomba n. 139.

Melfi - Pisciolo: corredo della tomba n. 9.

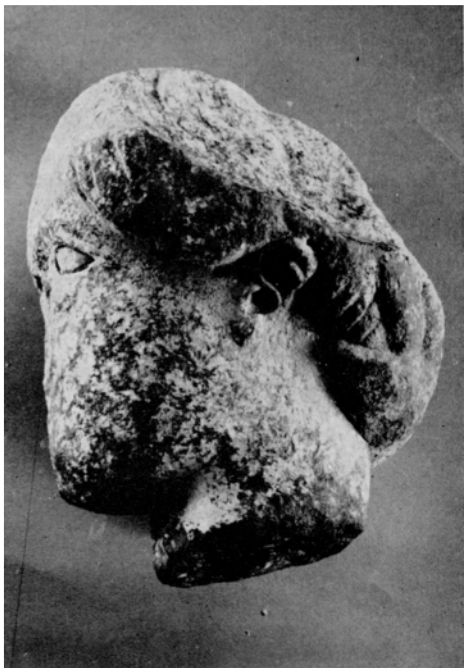
Melfi - Pisciolo: corredo della tomba n. 140.



Melfi - Pisciolo: disco d'avorio e spiedi dalla tomba n. 35.

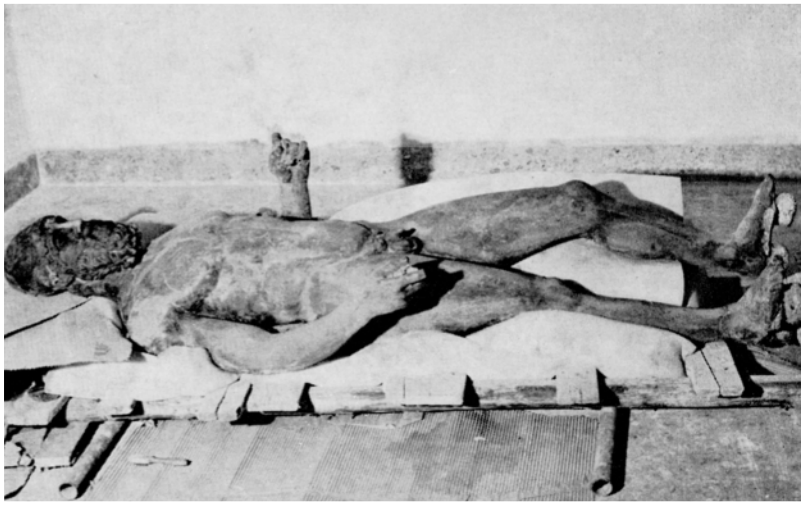


Crotone: testa marmorea da Capo Colonna.



Vibo Valentia: mosaico delle Terme: veduta complessiva e particolare.

Statua di bronzo da Riace.



Statua di bronzo da Riace.

Statue di bronzo da Riace: dettagli delle teste.

Massafra: reperti neolitici dalla Grotta del Ciclope.

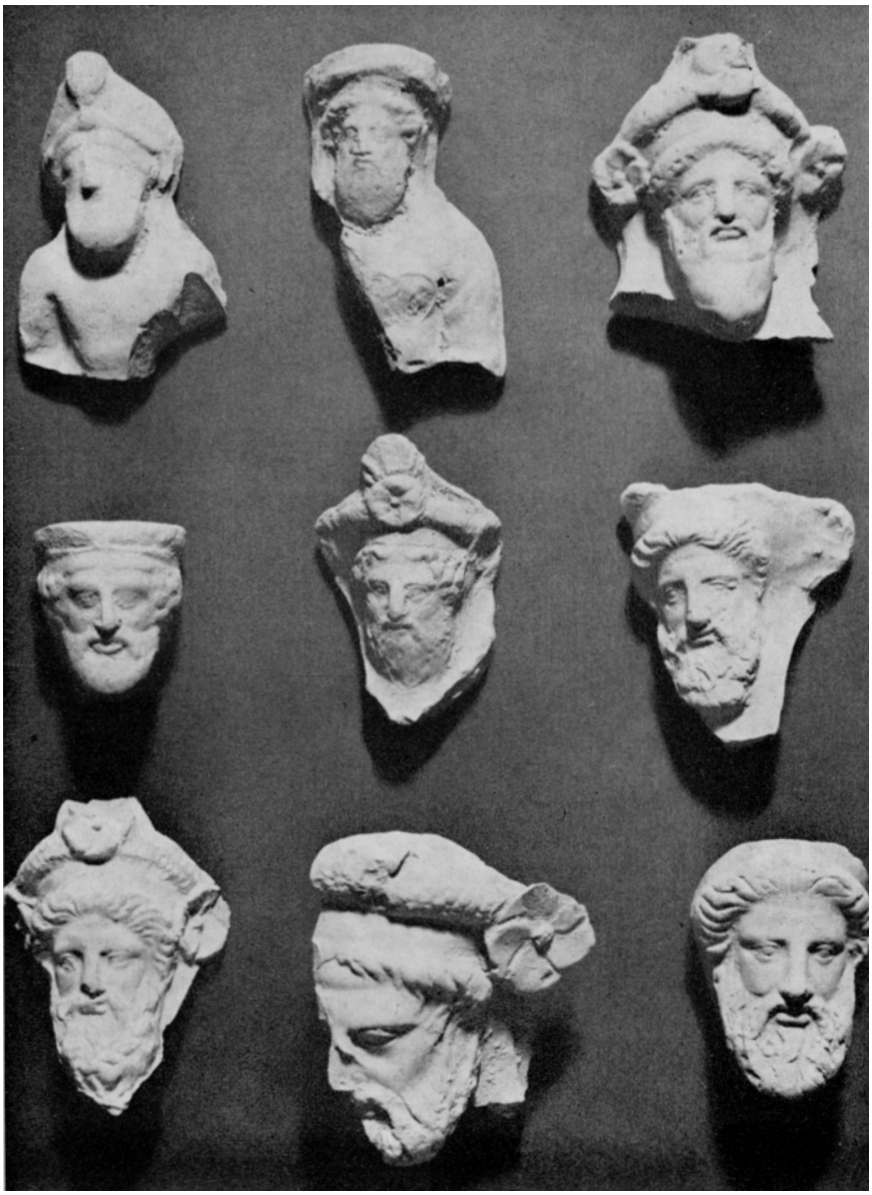
Lizzano: ceramica dall'insediamento eneo di Bagnara.

Cavallino: corredo della tomba n. 2, a due deposizioni.

Cavallino: vasi attici dal corredo della tomba n. 2.

Canosa: corredo della tomba n. 2.

Canosa: corredo della tomba n. 4.



Taranto: terrecotte dal deposito del Sacro Cuore.

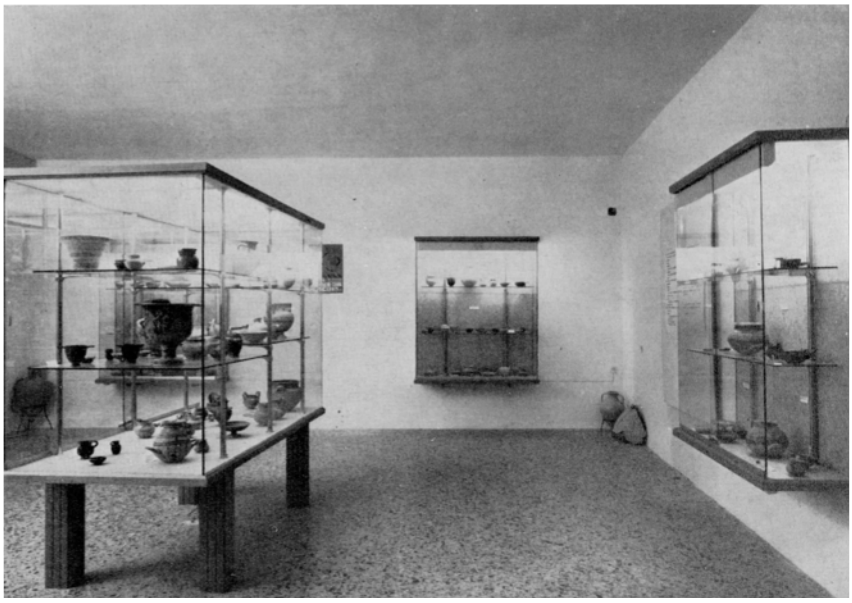
Taranto: *lekythos* apula con scena del ratto delle Leucippidi.

Salapia: facciata della tomba a camera.

Arpi: parte del corredo della tomba a camera.

Arpi: muri di abitazioni romane.

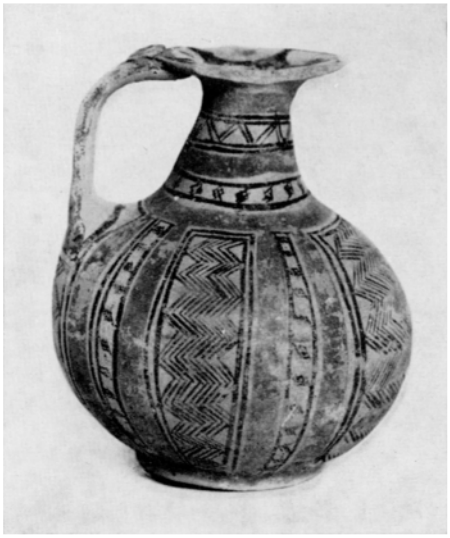
Gravina: corredo della tomba n. 32.



Gravina: Museo Pomarici Santomasi - Sala dei nuovi scavi della Soprintendenza al parco S. Stefano (1967) e dell'Accademia Britannica nella necropoli di Botromagno.

Cavallino: tomba del fondo Villa.

Cavallino: corredo della tomba del fondo Villa
(Lecce - Museo provinciale Castromediano).



Cavallino: boccaletto dalla tomba del fondo Villa: vedute del lato sinistro e dettaglio dell'ansa.

Cavallino: boccaletto dalla tomba del fondo Villa: la decorazione centrale; la decorazione intorno all'orlo; la decorazione del fondo.

domenica 8 ottobre

La cerimonia ufficiale di apertura del XII Convegno ha inizio alle ore 17,30 nell'auditorium «Tarentum». Presiede, in rappresentanza del Governo, l'on. Giulio Caiati, ministro per i problemi della gioventù. Prende per primo la parola il presidente dell'E.P.T. di Taranto, Giuseppe Leone:

Onorevole Signor Ministro, Eccellenze, Autorità, gentili Signore e Signori, al Presidente di questa Assemblea, al Comitato Organizzatore, agli illustri studiosi, convenuti da paesi europei ed extraeuropei per partecipare a questo XII Convegno Internazionale di Studi sulla Magna Grecia, il saluto deferente e cordiale dell'E.P.T. di Taranto, che qui mi onoro di rappresentare.

Tale saluto vuole esprimere la viva gratitudine dell'Ente a quanti, relatori e partecipanti, hanno raccolto ancora una volta l'invito a discutere, nel clima consueto di fraterna amicizia e secondo un metodo ormai accreditato di franco e leale scambio di idee, un problema di grande importanza per la comprensione della civiltà magno-greca.

Chiamato a succedere nella carica di Presidente dell'E.P.T. di Taranto a chi volle queste settimane internazionali di studio, il compianto Ing. A. R. Cassano, e a chi ne potenziò e incrementò il successo e la riuscita nelle successive edizioni. è doveroso da parte mia assicurare il Comitato Organizzatore, i membri del Comitato Scientifico e quanti hanno rinnovato la loro simpatia e la loro adesione a queste manifestazioni, della decisa volontà dell'Ente di continuare a dare il più valido appoggio perché

a Taranto, sede privilegiata della vicenda magno-greca, questa iniziativa continui con sempre maggiore vigore e con sempre felice successo.

Sono profondamente convinto che una politica del turismo che si definisca coerente e credibile non possa, anzi non debba, prescindere da quei valori culturali e storici che nel corso del tempo il territorio ha recepito e che costituiscono la tradizione più vera e la componente essenziale del costume, del folklore, dell'insediamento urbano, delle espressioni artistiche di un popolo.

Turismo e cultura quindi costituiscono un binomio inscindibile. Gli stessi interventi operativi nel campo delle realizzazioni turistiche sono destinati a vanificarsi e a disperdersi in rivoli settoriali e anonimi se prescindono da una chiara visione d'insieme, che solo retaggio culturale e vocazione storica possono dare. Ed in questa prospettiva di politica turistica, che è innanzi tutto una precisa scelta di metodo operativo, desidero rinnovare l'impegno dell'Ente da me presieduto per l'ulteriore sviluppo di questa iniziativa, motivo di vanto per Taranto e per le genti ioniche.

Sono consapevole delle difficoltà che si frappongono ancora lungo il cammino, nonostante un dodicennio di felici realizzazioni, ma è a tale proposito che desidero assicurare che l'E.P.T. è disponibile per la pratica attuazione della Fondazione per gli studi sulla Magna Grecia, per la risoluzione del problema ormai annoso della sede, per la ristrutturazione dei Convegni, in piena e perfetta consonanza con il Comitato Scientifico dei Convegni stessi.

Un lavoro comune dunque ci attende, ci conforta un passato ultra-decennale di iniziative e di opere, ci sostiene la simpatia di illustri maestri e di giovani studiosi, ci anima una grande passione, quella di servire insieme una causa nobilissima, una scelta di civiltà.

A tutti, con il mio rinnovato grazie, l'augurio di fecondo lavoro.

Segue il prof. Franco Lorusso, sindaco di Taranto:

Ringrazio innanzitutto il cortese presidente dell'E.P.T., Giuseppe Leone, per le espressioni che mi riguardano e che io, per non essere accusato di appropriazione indebita, trasferisco integralmente al prof. Pugliese-Carratelli e al prof. Stazio con preghiera di renderne partecipi tutti gli

altri autorevoli componenti del Comitato organizzatore, che è il solo vero artefice delle fortune di questi nostri incontri.

Sono lieto di portare il saluto di Taranto a questa XII edizione dei Convegni di Studio sulla Magna Grecia.

È per me sempre motivo di particolare onore porgere il benvenuto a tutti i partecipanti a questi annuali incontri di Taranto, dove nel nome dell'universalità della cultura tutte le differenze e tutte le distanze si annullano e dove il metodico studio del passato getta le basi fondamentali per un ordinato e armonico sviluppo del domani.

Un caloroso e devoto saluto, anche da parte della città, al rappresentante del Governo, all'Onorevole Ministro G. Caiati, che interessato alle nostre cose certamente attribuisce a questa manifestazione uno speciale significato per il valore dei partecipanti e per il vivo interesse degli argomenti.

Lo stesso saluto all'Assessore Regionale Palma e a tutte le altre Autorità.

Concludo subito, Signori, con il rituale augurio di buon lavoro a cui aggiungo i miei personali, sinceri voti per una gradevole e serena permanenza nella nostra, ormai vostra, città.

Grazie.

Successivamente pronunzia un indirizzo di saluto il Presidente dell'Amministrazione provinciale di Taranto, prof. Paolo Tarantino:

Onorevole Signor Ministro, Eccellenze, Autorità, Signore e Signori, è motivo di profondo compiacimento e di giusto orgoglio porgere il saluto della comunità ionica a questo XII Convegno Internazionale di Studi sulla Magna Grecia.

Sono presenti a questo annuale incontro di ricerca e di riflessione studiosi e docenti, italiani e stranieri, portatori di grandi esperienze e di una comune fiducia nei valori di una civiltà antica di secoli. È questa la manifestazione culturale più qualificata e più significativa che, fedelmente ogni anno chiama a Taranto autorevoli presenze e graditissime simpatie.

Agli illustri ospiti ed alle Autorità qui convenute rivolgo il cordiale

ed augurale benvenuto dell'Amministrazione Provinciale. Al solerte Comitato organizzatore e all'E.P.T. vadano i sensi del mio più vivo compiacimento per aver assicurato ancora una volta continuità e prestigio all'iniziativa. Sentimenti di gratitudine e di apprezzamento voglio formulare al Ministro per i Problemi della Gioventù, che, partecipando a questa manifestazione inaugurale, aggiunge al Convegno il pregio graditissimo dell'attenzione e della simpatia del Governo nazionale; all'Onorevole Giulio Caiati, amico della nostra terra e vicino ai problemi della nostra gente, porgo il benvenuto cordiale dell'Amministrazione, che ho l'onore di presiedere.

Taranto è consapevole di questo momento così fervido e qualificante della sua vita culturale e non può non rendere omaggio a Voi, uomini di pensiero, che studiando ed approfondendo le civiltà del passato cogliete in esse quegli stimoli, quei valori, che valgono ad interpretare e soddisfare le esigenze del nostro tempo.

Tutti noi confidiamo molto nel vostro impegno, nell'impegno degli uomini di cultura, che deve essere profondo, sostanziale, innovatore, che deve consentire l'affermazione di una nuova sintesi di valori e di un nuovo ordine civile contro le impostazioni concettuali e le barriere, ormai superate, impostazioni e barriere naturali o artificiali, materiali o psicologiche, che non dividono soltanto uomini di differenti razze, di differenti continenti o nazioni, ma che dividono anche uomini di pensiero di uno stesso Stato. Gli uomini di pensiero debbono invece, oggi più che mai, liberarsi dalla schiavitù di preconcetti. di ambizioni o di interessi, di scuole, di categorie economiche o di partiti, per vivere più uniti e lavorare insieme per abbattere una cultura che costringe l'umanità a vivere nella incertezza e nella sfiducia e che ci none in contrasto con le nostre stesse aspirazioni. Bisogna lavorare insieme per affermare una cultura che sia il frutto di una più profonda indagine dentro di noi stessi, che sia motivo di speranza e che soddisfi in pieno le nostre aspirazioni.

Con queste premesse e con l'auspicio che i lavori del Convegno possano arrecare un valido contributo culturale all'edificazione di una società più evoluta e più libera mi è gradito rinnovare il mio personale augurio e quello della Provincia ionica per questa XII edizione dei Convegni Internazionali di Studio sulla Magna Grecia.

Il saluto del Governo è porto dal ministro per i problemi della gioventù, on. Giulio Caiati:

Quando gli Enti assolvono pienamente alle loro funzioni le iniziative si moltiplicano, e quando anche le iniziative stesse possono dare la sensazione di non essere pertinenti o direttamente collegate con quelle che sono le normali attribuzioni degli Enti, basta collegare idealmente le iniziative stesse per trovare il filo conduttore e dare loro larga giustificazione, quando hanno una sana impostazione.

È proprio il caso dell'E.P.T. di Taranto, che anche quest'anno ha voluto dare un ulteriore consolidamento a questa iniziativa. Chi ha seguito alcune dichiarazioni del Presidente del Consiglio in occasione dell'incontro, avuto a Palazzo Chigi, con gli atleti reduci dalle Olimpiadi, avrà sentito una dichiarazione, che forse gioverà, nella interpretazione e nella essenza del suo significato, a dare un'ulteriore conferma della validità delle iniziative. Il Presidente Andreotti ha annunciato che tra le attribuzioni che passeranno alla competenza del Ministero del Turismo e per esso, alla periferia, a competenze di carattere regionale ci sarà la giurisdizione sui Musei e Gallerie, che, viste in un certo contesto di interesse turistico, rappresentano la ragione valida di certi flussi turistici verso la nostra terra.

Nel mio intervento, anche se ad un uomo di Governo, per modesto che sia, non manchi l'ansia e il desiderio di inserirsi con i propri mezzi culturali, con il proprio livello culturale in una disanima dei problemi, non è nelle mie intenzioni di addentrarmi a discutere delle cose che attengono all'alta qualificazione ed al livello di relatori di tanta importanza, ma c'è solo il desiderio di portare la testimonianza della sensibilità del Governo per questi aspetti culturali, che non sono meno impegnativi di altri aspetti e che dicono del senso, direi, di consapevolezza non soltanto storica, ma civile del popolo che quel Governo rappresenta.

Ma qui mi è gradito dire che ormai questa iniziativa, che riguarda l'approfondimento degli studi sulla Magna Grecia, comincia ad avere una tradizione consolidata.

Direi che è nell'attesa di tutti il pensare e il veder realizzato qualcosa che vada al di là delle iniziative annuali, pur meritorie, dell'E.P.T. per

configurarsi in qualche cosa di molto più definitivo a significare, nella impostazione stessa, la volontà di rendere operante un'azione di approfondimento di tutta la problematica che riguarda un periodo fulgido per la storia di queste zone, il periodo della Magna Grecia.

Io mi auguro che non solo l'E.P.T., ma gli altri Enti e la Regione si faranno sollecitatori di questa iniziativa, che certamente sarà accompagnata anche dalla concreta testimonianza di solidarietà e di comprensione del Governo.

Mi è sembrato interessante rilevare dal saluto del Sindaco, pubblicato dalla stampa, come sulle sponde onuste di civiltà e di gloria, dove noi ancora oggi discutiamo, e pur nelle mutate condizioni di struttura e di economia, l'insediamento urbanistico sembra aver rispettato le linee dell'antica impostazione.

Noi siamo qui per vedere come funzioni questa orditura ideale tra l'antico e il moderno, e non soltanto per accertare la rispondenza o il rispetto del concetto della saggezza di quella massima, che dà alla storia tanta importanza, ma anche nel desiderio di ripercorrere faticosamente la varietà di situazioni, di mutuazioni e per derivarne il concetto, a mio avviso ancora importante, che pur nel mutato quadro storico esiste una costanza di atteggiamenti e di modi di essere degli uomini e delle loro coscienze.

Forse questo concetto, che io svilupperò nel mio saluto, ma in maniera estremamente breve, e in aggancio con un pensiero, che vi leggerò, del Ciccotti, potrà anche ai vostri occhi giustificare il motivo della mia presenza qui, Ministro della Gioventù, perché la conterraneità e la mia attività di docente e di appassionato di storia non mi sembrano la giustifichino pienamente.

Allora mi rifarò a quello che ho letto di Ciccotti per dare ragione al mio inserimento e giustificazione alla mia presenza.

Dice Ciccotti, riferendosi alle condizioni nel VI sec. a.C. della Grecia e delle sue colonie: «periodo di crisi, in cui una economia subentrava ad un'altra ed in conseguenza il potere vacillava nelle mani della classe che l'aveva detenuto, mentre la classe in formazione non era ancora né tanto forte da assumerlo né tanto matura da esercitarlo. E intanto si imponevano spesso misure rapide e contingenti, assai più rispondenti a nuove

condizioni che a vecchie norme legislative e consuetudinali, e tanto meno nel futuro e nell'incertezza della lotta vi era la possibilità di vederle attuate da enti collettivi, minacciati nella loro stessa esistenza politica e indeboliti dalla stessa permanente minaccia».

Verrebbe la tentazione a me di sapere come si sviluppasse in concreto — e mi perdoni il prof. Braudel — su queste nostre terre, che conobbero i vantaggi della civiltà italiota e in un periodo di crisi come quello che state approfondendo, il processo di formazione dei giovani e il loro approccio alle responsabilità pubbliche in un contesto politico ovviamente destinato a non precluderne l'inserimento né ad escluderli dalla necessaria acclimatazione con norme ed istituti destinati alla collettività.

Se si registra una crisi — e questo vale non solo per la crisi del VI sec. a.C., ma per tutti i periodi di crisi — ciò è vero non soltanto perché una economia subentra ad un'altra, ma perché ordinamenti ed istituti non hanno marciato sulla strada del rinnovamento, di pari passo con l'incalzante assillo economico, che, in una società antica fatalmente non arricchita di strumenti come quelli moderni, capaci di sovvertire nei risultati tutte le previsioni economiche, doveva essere particolarmente sentito.

Ciò va detto proprio in funzione di una partecipazione dei giovani, di una presenza attiva di loro stessi, che si presume non certo estranea alla determinazione di fatti e fenomeni politici correlativi al travaglio economico. Né si può ritenere che la loro funzione, pur nel contesto di una educazione strettamente rigida, potesse ridursi ad un ruolo meramente esecutivo.

C'era una crisi. È dunque da ritenere che ci fosse uno sconvolgimento delle classi, nei rapporti e nell'ansia di nuovi traguardi, in sostanza non mancava una dialettica sociale alla quale non erano estranei i giovani, del cui determinante impegno non si poteva certo fare a meno nei periodi più delicati e direi ricorrenti della Magna Grecia così come delle altre zone, nella guerra, nei periodi di conflittualità interna tra le varie classi e per il potere.

E forse neppure allora mancavano denunce di situazioni usurate e volontà di ribaltamento dei vecchi ruoli assegnati ai giovani in una società tradizionahnente chiusa ed autoritaria, dove il formalismo degli adulti non sempre connesso ai veri principi morali, ma artificiosamente collegato

alla concezione religiosa, divenuta qualche volta un fatto strumentale, serviva spesso a precludere la ricerca sincera di valori morali e civili autentici e genuini.

Nei miei ripensamenti sul tema in trattazione mi sono poste alcune considerazioni di aggancio con la competenza del mio Ministero, ma pur valide, credo, nell'attualità socio-politica di tutti i tempi, le ragioni di una permanente contestazione, che pone a confronto mentalità diverse, esperienze diverse e concezioni diverse.

Tutto questo però non toglie nulla alla importanza di un tema così acutamente scelto, «Economia e Società nella Magna Grecia», al cui svolgimento mi rammarico di non poter assistere interamente, pur sentendone tutto il fascino e l'interesse di approfondimento alla luce del qualificante livello dei relatori, ai quali rinnovo il ringraziamento del Governo per la loro partecipazione ed il mio personale per l'apprezzamento che sento di avere per l'alto livello culturale di docenti e scienziati, che essi rappresentano.

Infine prende la parola il prof. Giovanni Pugliese Carratelli, vice presidente del Comitato organizzatore del Convegno:

Nell'assenza del prof. Romanelli, i miei colleghi del Comitato hanno voluto assegnarmi il còmpito molto gradito di portare il saluto del Comitato a quanti sono qui convenuti, antichi e nuovi amici, e a quanti hanno voluto con la loro presenza dare maggior rilievo a questo nostro XII Convegno, in primo luogo all'Onorevole G. Caiati, Ministro per i Problemi della Gioventù.

Prima di svolgere la funzione che mi è propria in questo momento, quasi di notaio del Convegno, vorrei per un momento ricordare, a proposito di quello che il Ministro ha or ora detto, un grande nome dell'antichità, Platone, che proprio qui a Taranto, dove tre volte probabilmente è approdato, in viaggio verso la Sicilia, si era legato d'amicizia con Archita e con i Pitagorei tarantini, in quello che è forse il periodo più luminoso della storia di questa città.

Platone nella VII lettera, che è un documento capitale per l'interpretazione della sua dottrina politica, direi anzi per l'interpretazione del pensiero

platonico, mostra una costante attenzione rivolta ai giovani, come indica un insistente ricorrere del termine νέοι.

Egli sentiva l'importanza del complesso problema che nasce dalle prime esperienze dei giovani nel mondo ch'essi si apprestano a conoscere e trasformare: un problema già avvertito nella cerchia pitagorea alla quale egli si era legato... Ma ciò mi porterebbe lontano dal tema del Convegno, e soprattutto farebbe ritardare a me e a voi l'ascolto della conferenza del prof. Braudel. Vi prego quindi di scusare questo rapido richiamo alla VII lettera di Platone, sollecitato da quanto ha detto il Ministro Caiati; e passo a citare quanti hanno voluto attestare il loro interesse e la loro amichevole disposizione per il nostro Convegno. Con telegrammi hanno dato questa attestazione il Ministro dell'Istruzione Onorevole Scalfaro, il Ministro per il Turismo e lo Spettacolo Onorevole Badini Confalonieri, il Presidente della Regione Puglia Trisorio Liuzzi, il vice-Presidente della Regione Antonio Grosso, l'Assessore regionale alla P.I. e alla Cultura avv. P. Ciuffreda, il Preside della Facoltà di Lettere e Filosofia dell'Università di Napoli prof. De Falco e il Presidente del Consorzio Universitario Ionico prof. Curci.

A tutti esprimo a nome del Comitato il più vivo ringraziamento.

Quest'anno il numero delle borse donate da enti tarantini al Comitato perché venissero distribuite a studenti e giovani laureati è in numero cospicuo; 96 borse, a cui si aggiungono 12, come contributo dell'Università di Lecce per suoi studenti; in totale sono 108 borse. È giusto che io dica chi sono i donatori: l'Amministrazione Comunale, l'Amministrazione Provinciale, la Camera di Commercio, l'Italsider, il Consorzio ASI, il Banco di Roma, la Cementir, il Credito Italiano, la Banca Nazionale del Lavoro, la Società SAEN, il Banco di Napoli, la Shell, l'Associazione Industriali, il Centro ittico campano, il «Corriere del Giorno», la «Gazzetta del Mezzogiorno», la Società ALA, Calderoni gioielli, l'Istituto Autonomo per le Case Popolari, l'Ordine dei Chimici, il Rotary Club, l'Assicurazione SIDA, il Lyons Club, il Soroptimist Club, il dott. Lo Jucco e l'Ente Provinciale per il Turismo. Tra questi vi sono nomi che sin dal primo momento hanno sempre sostenuto questo Convegno e nomi nuovi, che ci sono di grande conforto perché mostrano come questa nostra iniziativa riscuota sempre più larghe approvazioni.

Vi indicherò ora le Università da cui provengono gli studenti o i giovani laureati ai quali sono state assegnate le borse. Sono rappresentate quasi tutte le Università italiane: Bari, Bologna, Cagliari, Catania, Firenze, Genova, Lecce, Milano, Napoli, Palermo, Perugia, Pisa, Roma, Salerno e Torino. Accanto a questi italiani vi sono molti giovani stranieri che vengono da vari paesi: Bulgaria, Corea, Francia, Germania, Grecia, Jugoslavia, Olanda, Romania e Svizzera.

Avrete notato nel programma come accanto alle riunioni scientifiche siano indicati ricevimenti offerti da vari Enti. Desidero rinnovare qui il ringraziamento del Comitato a questi Enti per tali costanti testimonianze di generosa ospitalità.

Devo con particolare gratitudine sottolineare il cospicuo contributo che ci è venuto questa volta dall'Italsider, i cui dirigenti hanno mostrato un vivo interesse per i problemi della ricerca storica, per il nostro impegno volto ad illustrare le tradizioni antiche di questa regione, e una viva sensibilità, che noi siamo certi continueranno a manifestarsi in avvenire; e in ciò confidiamo, come confidiamo nella sensibilità e nell'appoggio di tutti gli Enti che ci hanno attestato la loro amicizia, per quegli sviluppi a cui ha fatto cenno il Ministro.

Una breve notizia riguardante gli Atti. Speravamo di potervi presentare il X volume degli Atti, che corrisponde al X Convegno dedicato a Taranto. Non è stato possibile farlo, non tanto per le ragioni che qualche volta hanno fatto ritardare la pubblicazione — i collaboratori sono stati abbastanza puntuali, — quanto per il tempo richiesto per la stampa, data la mole del volume e la ricchezza di illustrazioni. Con un lieve ritardo, quindi, perché certamente entro la fine dell'anno sarà pronto e verrà distribuito, comparirà questo X volume, mentre l'XI, il volume degli Atti dello scorso anno, è già in avanzata preparazione.

A conclusione di questa parte, diciamo così, notarile debbo ricordare accanto agli Enti locali, così benemeriti del nostro Convegno, il Ministero dell'Istruzione, che ha voluto assegnare quest'anno un contributo di 1 milione per l'organizzazione del Convegno; e da ultimo, ma unicamente perché in questo ringraziamento si assomma il ringraziamento a tutti gli altri Enti, devo ringraziare con forte calore di amicizia e con molta gratitudine l'E.P.T. di Taranto, che dal tempo dell'ing. Cassano e poi attraverso

il sempre fervido, ed amichevole appoggio del Sindaco prof. Lorusso, ed ora con il nuovo Presidente, Giuseppe Leone, fa ogni sforzo ed ogni sacrificio per dare al nostro Convegno un incremento sempre maggiore, per sostenerci in questa iniziativa, che noi ci auguriamo possa veder assicurata la sua continuità attraverso una stabile istituzione, grazie appunto all'E.P.T. e al contributo che certamente sarà dato dagli altri Enti cittadini e provinciali e regionali.

Detto questo, vorrei fare una breve premessa alla conferenza del prof. Braudel. Fernand Braudel è uno studioso il cui nome non ha bisogno del corredo di titoli accademici, uno storico di così grande fama che non è necessario illustrarne l'opera. Egli ha voluto cortesemente aderire al nostro invito di inaugurare con una sua conferenza questo Convegno dedicato all'economia e alla società della Magna Grecia.

L'idea di fare questa proposta a Fernand Braudel, noto soprattutto come storico dell'età moderna, è nata da un'approfondita conoscenza dell'opera sua, dei suoi interessi di uomo di studi, della vastità della sua intelligenza storica, che non consentono di considerarlo uno storico i cui interessi siano limitati ad un certo settore o ad un certo periodo cronologicamente definito. Egli prepara uno studio sul Mediterraneo nel corso dei secoli; e ci è parso che proprio questa sua ampia visione, con la sua ricchezza di problemi e di temi, potesse dare ai lavori del nostro Convegno, che guarda particolarmente all'evo antico, un inquadramento più ampio attraverso l'esame di problemi costanti, legati a questo grande spazio mediterraneo, a questa sede di insigni esperienze culturali. Io so che chi ha avuto il privilegio di ascoltare Fernand Braudel ha piacere che anche altri ne siano partecipi e quindi, se voi me lo consentite, se me lo consente Fernand Braudel, vorrei per un momento ancora pregustare quelli che sono i temi, la varietà, l'intreccio di questa sua conversazione e mostrare come egli ha colto gli aspetti fondamentali di questa problematica legata all'economia e alla società e al rapporto tra economia e società.

Egli ci parlerà di quello che chiama «l'ensemble des ensembles», che non vorrei tradurre «l'insieme degli insiemi», e se non temessi di apparire pedante ricorrerei al greco σύνολον, considerando l'oggetto di questa indagine storica quasi una σύνολος οὐσία: lo stato quindi, l'aspetto

politico, la cultura, la civiltà, la struttura sociale come tanti «insiemi» essenziali, che agiscono gli uni sugli altri e gli uni con gli altri.

L'altro problema sul quale egli si è fermato è la necessità di procedere dalla modernità verso l'antichità. Egli nota che il mondo è cambiato meno dal 500 a.C. al 1500 d.C. che dal 1500 al tempo nostro. Si fermerà su questo periodo che va dal 500 a.C. al 1500 dell'era nostra. Esso molte volte è caratterizzato, in una certa visione, come un periodo in cui si distinguono certi aspetti fondamentali: l'organizzazione (schiavistica, l'organizzazione feudale, l'organizzazione precapitalistica. Egli insisterà su altri aspetti, come per es. sulla persistenza delle tecniche, particolarmente sulle tecniche dei trasporti. Uno studioso dei problemi legati al Mediterraneo si pone subito il problema del mare come grande via di comunicazione, come *pontos*. Egli ha citato, e mi pare molto espressiva, una frase di Paul Valéry che dice che Napoleone si sposta con la medesima lentezza con cui si è spostato Giulio Cesare. Questo dà subito il segno dell'enorme trasformazione che in tempi a noi più vicini s'è avuta e che lo storico deve considerare come un aspetto che richiama tutta la sua attenzione.

Una particolare insistenza egli dedica alle città della Grecia antica come «modelli ideali di economia marittima»; e non solo alle *poleis*, ma anche alle città fenicie, a Cartagine e alla sua grande avversaria Roma, per giungere a quello che è il momento capitale della storia europea, l'età carolingia. Cosi la sua conferenza tratterà, come tema finale, della rivoluzione nei concetti che concernono il tempo storico, in cui egli distingue: la temporalità, il tempo corto, le congiunture, la lunga durata; e illustrerà questo con certe strane permanenze. Egli cita in proposito un bellissimo esempio, il *limes* Reno-Danubio, uno degli elementi che costituivano il confine fluviale dell'impero romano e che indubbiamente ha avuto nella storia europea una grande e costante importanza.

Io vi dirò, solo per aggiungere qualche cosa di inedito a questa pregustazione della conferenza di Fernand Braudel, una suggestiva interpretazione data da un illustre storico svizzero, Werner Kaegi, di un'antica festa, che si celebra ogni anno, nel febbraio, a Basilea, e in cui tre uomini mascherati, uno da leone, uno da uomo delle selve e uno da grifone cercano di attraversare il Reno sull'antico ponte, passando dalla

nuova Basilea alla Basilea di origine romana. Ma non vi riescono, perché. a metà percorso vengon costretti a tornare indietro. Persuasivamente, Kaegi vi riconosce la persistenza della tradizione che faceva del Reno il *limes* invalicabile, il confine tra il mondo di civiltà comune europea e il mondo barbarico.

Grazie.

La conferenza inaugurale è tenuta dal prof. Fernand Braudel, del Collège de France, sul tema: Economie et société - Réflexions d'un historien de la modernité.

Chiude la serata un ricevimento offerto dall'Amministrazione Comunale di Taranto al Palazzo di Città.

lunedì 9 ottobre

La seduta ha inizio alle ore 9 nell'auditorium «Tarentum» sotto la presidenza del prof. E. Langlotz.

Tiene la prevista relazione il prof. E. Will.

Segue la discussione, alla quale partecipano S. Humphreys, A. Momigliano, D. Adamesteanu.

Nel pomeriggio, sotto la presidenza di B. Bilinski ha luogo la relazione di N. F. Parise.

Segue la discussione, alla quale partecipano P. Lévêque, F. Di Bello, M. Lejeune, F. Attoma, A. Stazio.

Chiude la serata un ricevimento offerto dall'Amministrazione Provinciale di Taranto al Palazzo del Governo.

martedì 10 ottobre

La seduta ha inizio alle ore 9 nell'auditorium «Tarentum» sotto la presidenza di P. Demargne.

Tiene la prevista relazione il prof. A. Giuliano.

Seguono le relazioni integrative dei proff. R. Martin ed E. Langlotz e un intervento di P. E. Arias.

Nel pomeriggio, sotto la presidenza di M. Sakellariou, ha luogo la relazione del dott. B. D'Agostino.

Alla discussione, che segue, prendono parte W. Johannowsky, M. Torelli, F. Coarelli, C. Franciosi, E. Manni, P. Lévêque, C. Mossé, C. Tronchetti, M. Guglielmi, G. Vallet. Le repliche dei relatori E. Will, N. Parise e A. Giuliano concludono la discussione.

In serata, nella chiesa di S. Domenico ha luogo un concerto dei cantori della concattedrale di Taranto.

mercoledì 11 ottobre

La seduta si apre alle ore 9 nell'auditorium «Tarentum» sotto la presidenza di A. Momigliano.

Hanno inizio le rassegne archeologiche con le relazioni A. de Franciscis, W. Johannowski, G. D'Henry e B. Neutsch.

Nel pomeriggio, sotto la presidenza di J. Hartmann seguono le relazioni di M. Napoli, D. Adamesteanu e G. Tocco.

In serata ha luogo un ricevimento offerto dalla Camera di Commercio di Taranto nei locali della SEM.

giovedì 12 ottobre

La seduta si apre alle ore 9 nell'auditorium «Tarentum» sotto la presidenza di N. Degrassi.

Continuano le rassegne archeologiche con le relazioni di M. Lejeune, G. Foti, M. Barra Bagnasco, F. G. Lo Porto, A. Palma di Cesnola.

Nel pomeriggio si concludono le rassegne archeologiche con le relazioni di E. De Juliis, E. Lattanti, G. Graziosi.

Segue la seduta di chiusura, sotto la presidenza del prof. P. Romanelli, che nella sua veste di presidente del Comitato organizzatore tiene il discorso conclusivo del Convegno:

Cari amici e colleghi, Signore e Signori, come Presidente spetta a me oggi di chiudere questo nostro XII Convegno, tentando di fare un po' il bilancio di questo e il preventivo del

Convegno venturo. Possiamo dire che il Convegno anche quest'anno ha raggiunto i suoi scopi ed ha attratto, come sempre ormai nella nostra tradizione, l'attenzione del mondo degli studiosi, l'interesse della città di Taranto ed ha avuto la sua eco anche fuori di qui.

Sono intervenute via via, sia prima che dopo l'inaugurazione del Convegno, varie adesioni, di cui mi limito, a dare semplicemente i nomi: Sua Eccellenza Andreotti, Presidente del Consiglio, il Ministro del Turismo e dello Spettacolo Badini Confalonieri, il Ministro della P.I. Scalfaro, l'avv. Ciuffreda Assessore regionale alla Istruzione e alla Cultura della Regione Puglia, il Presidente della Regione Puglia Trisorio Liuzzi e il vice Presidente Grosso, il Direttore generale delle Antichità e Belle Arti dott. Agresti.

Il tema di quest'anno era un tema piuttosto difficile «Economia e Società nella Magna Grecia», arduo per la scarsezza dei dati sia archeologici che storici. Tuttavia le relazioni, tenute dai proff. Will, Giuliano, D'Agostino e Parise, hanno messo in luce gli aspetti più importanti dell'argomento, almeno quello che era possibile dedurre dagli elementi in nostro possesso ed hanno in certo qual modo fissato il punto da cui partire per ulteriori indagini sia nel campo archeologico sia nel campo della critica storica. E non è inopportuno dire che maggior luce forse potrà venire non tanto da quest'ultima quanto dalla prima, che, come abbiamo visto dalle relazioni dei Soprintendenti, ci dà ogni giorno nuovi elementi che portano nuova luce, e alcune volte luce completamente inaspettata sulla vita antica. Così che possiamo dire che tali relazioni, e le discussioni che ne sono seguite, tra cui gli interventi del prof. Langlotz, del prof. Martin e di altri, hanno effettivamente preparato il campo per l'ulteriore approfondimento del tema.

Ricordo in proposito quello che ho già detto in altre occasioni, che cioè questi nostri Convegni non hanno mai la pretesa di esaurire il tema preso a trattare ma di illuminarne alcuni lati più significativi, di prospettarne i problemi fondamentali, così che da ulteriori discussioni e ulteriori scoperte possano venirne chiarimenti più precisi.

Ne abbiamo fatto esperienza nel Convegno dello scorso anno, quando abbiamo ripreso, sotto altra forma, quello che era stato il tema del I Convegno; esso ci è servito, sotto altra visuale, a chiarire nuovi aspetti del

problema dei rapporti tra le popolazioni indigene e la colonizzazione greca.

Le relazioni dei Soprintendenti, che hanno costituito la seconda parte del Convegno, sono state come sempre di altissimo interesse. È veramente cosa meravigliosa constatare come questo «sacro suolo» d'Italia riveli ogni giorno cose nuove: le quali ci vengono alcune volte attraverso le esplorazioni condotte sistematicamente, altre volte attraverso scoperte fortuite. Tra queste cose nuove e inattese sono da ricordare in particolare, le pitture lucane e gli scavi di Velia di cui ci ha parlato il Napoli, le iscrizioni di Rossano presentate dal collega Adamesteanu e su cui il prof. Lejeune ha aggiunto sue interessanti osservazioni, e la relazione Foti con la clamorosa scoperta delle due statue bronzee nel mare calabrese, infine la relazione del Lo Porto su tutti i fecondi e numerosi rinvenimenti della regione pugliese; tra essi mi piace ricordare sia pure a titolo di semplice curiosità la scoperta dell'antenato del dinamico organizzatore dei nostri Convegni, l'amico Stazio, che sembra così quasi confermato dal destino e dalla storia ad essere il rappresentante più autorevole della ricerca in Magna Grecia da quel suo antenato del III sec. a.C.

L'attività dei Soprintendenti è stata veramente mirabile sotto ogni riguardo. Chi conosce la situazione in cui essi sono costretti ad operare non può non solo non ammirare ma quasi stupirsi della loro prodigiosa attività e della loro abilità nel mettere a profitto la collaborazione di studiosi esterni ed interni e di volontari.

Non possiamo non ringraziarli Per sapere incrementare così il nostro patrimonio archeologico, traendolo dalla terra e non solo dalla terra ormai, ma anche dal mare, da cui ci vengono non solo le due grandi statue del Foti, ma anche navi e suppellettili varie. Lamboglia, se fosse qui, ne sarebbe lieto come ne siamo lieti noi tutti, e io in particolare, che fui uno dei primi a valutare l'importanza che avrebbero assunto queste scoperte sottomarine quando mi occupai molti anni fa della nave di Albenga. Fu quello il primo segnale di quanto le acque marine potevano riservarci.

Ma anche le acque di laghi e fiumi ci hanno restituito oggetti di grande importanza e in tal senso oggi si stanno compiendo indagini feconde.

È giustificata quindi la nostra affermazione che il bilancio del XII Convegno è un bilancio grandemente attivo sotto ogni riguardo, e giustificato l'augurio che l'anno nuovo ci riservi ancora nuove scoperte e nuove

sorprese come quelle che abbiamo avuto dalle riunioni di ieri e di oggi.

Dobbiamo essere veramente grati a tutti coloro che hanno prestato al Convegno, come sempre, la massima attenzione e i loro generosi contributi, materiali e morali, agli Enti della Regione e della Provincia di Taranto, all'Amministrazione Comunale, all'Amministrazione Provinciale, alla Camera di Commercio, all'Italsider, che per la prima volta quest'anno ha messo a disposizione alcune borse di studio: e in particolare all'E.P.T. nella persona del suo Presidente, Giuseppe Leone, che continua la bella tradizione dei suoi predecessori, a cominciare dal compianto ing. A.R. Cassano che ricordiamo sempre con infinita gratitudine e con profonda simpatia come uno dei primi ed il più attivo iniziatore di questi Convegni: essi non possono non mantenere viva la sua memoria, che d'altra parte poi si concreta, diciamo così, nella medaglia che la famiglia Cassano ha voluto che ogni anno venisse conferita ad uno studioso della Magna Grecia. Debbo aggiungere che per l'E.P.T. i ringraziamenti, oltre che al suo Presidente, vanno, altresì a tutto il personale, che come sempre si è impegnato per appianare ogni difficoltà, per rendere più lieto il nostro soggiorno a Taranto, prodigandosi con gentilezza e simpatia per tutti i congressisti.

Per il Convegno futuro, il XIII, era stato già proposto fin dall'anno scorso il tema dell'orfismo e del pitagorismo. Il Comitato si è trovato, tuttavia, in qualche difficoltà per la scelta dei relatori: ha pensato quindi di rinviare lo stesso tema di un anno, scegliendo in suo luogo per il 1973 un tema analogo a quello che trattammo due anni fa per la città di Taranto: ha designato cioè ad argomento del convegno la città di Metaponto, dove gli scavi dell'Adamesteanu stanno portando alla luce elementi di grande interesse; la città di Metaponto sarà studiata perciò nei suoi rapporti con la civiltà achea, e con l'elemento indigeno, nella sua storia politica ed urbanistica, nella sua cultura.

Data la ristrettezza del tempo, per cui era difficile trovate relatori estranei alla cerchia a noi più vicina, il Comitato ha deciso di affidare le relazioni di base ai membri stessi del Comitato, i quali già si sono accinti al lavoro, e hanno delineato il programma.

Di questo XIII Convegno è stato necessario spostare leggermente le date. Molti di voi sanno che l'anno venturo, tra la fine di settembre

e i primi di ottobre, avrà luogo ad Ankara e a Smirne il X Congresso Internazionale di Archeologia Classica, organizzato dall'Associazione Internazionale di Archeologia Classica con l'interessamento di un Comitato locale turco. Tale coincidenza ha reso necessario lo spostamento del Convegno di Taranto al 14 -19 ottobre.

Come abbiamo detto, gli Enti di Taranto hanno dato finora il loro generoso contributo e tutto il loro interessamento a questi convegni: ma occorre che la manifestazione veda assicurata la sua continuità e possa essere il germe di una istituzione, che promuova in via permanente gli studi sulla Magna Grecia. Il Comitato sottopone pertanto alla vostra approvazione un voto, che io mi auguro possa incontrare unanime consenso.

«Il XII Convegno di Studi sulla Magna Grecia, richiamando la proposta fatta due anni or sono dal Comitato organizzatore dei Convegni di istituire una Fondazione per la storia e l'archeologia della Magna Grecia, e la convinta adesione, espressa da numerosi ed autorevoli esponenti della politica e della cultura regionale e nazionale, nonché le valide richieste di giovani studiosi della civiltà classica desiderosi di perfezionarsi nelle discipline storiche ed archeologiche, e considerando che lo sviluppo degli studi storici ed archeologici sulla Magna Grecia fa avvertire sempre più urgente l'esigenza di fornire a questi studi ed all'attività di ricerca con essi connessa organi e strumenti adeguati, fa voto che tutti gli Enti interessati, provinciali e regionali, facciano propria l'iniziativa e nel più breve tempo possibile attuino nella città di Taranto, che alle prerogative del maggior Museo archeologico della regione associa il merito di aver promosso ed ospitato l'istituzione più che decennale dei Convegni Internazionali, la costituzione di una Fondazione per la storia e l'archeologia della Magna Grecia, destinata a promuovere tutte le attività scientifiche e didattiche, che valgano ad assicurare la vitalità di un così importante settore della nostra cultura».

Il vostro applauso mi dice che questo voto è approvato all'unanimità.

Il che farà sì che la città di Taranto, che ha raggiunto da qualche anno anche una grande importanza per i suoi impianti industriali, divenga veramente quello che ha cominciato a divenire con questi Convegni annuali, un centro vivo di cultura non solo per la Puglia, ma per tutta la cultura e la civiltà della Magna Grecia.

Mi auguro che questo voto possa avere effettiva e rapida attuazione così che la proposta Fondazione dia agli annuali Convegni il compito di promozione attiva degli studi e delle ricerche sulla Magna Grecia.

Dicevo prima che il ricordo dell'ing. A. R. Cassano è sempre vivo tra noi con gratitudine profonda per quello che Egli ha fatto a suo tempo e la famiglia ha consacrato, con la istituzione di questo premio «Medaglia Cassano»; il Comitato ha deciso di assegnare quest'anno il premio al prof. Silvio Ferri.

Il Ferri, che gli altri anni era sempre presente tra noi, quest'anno, per ragioni varie, comunicate all'amico Stazio, non ha potuto intervenire: la sua assenza ci dà maniera di poterne tessere l'elogio senza offendere la sua modestia, di parlare della sua attività e del suo instancabile zelo nella ricerca e negli studi sulla Magna Grecia.

Io ricordo, perché siamo quasi coetanei, che egli cominciò la sua carriera di studioso proprio qui nella Magna Grecia come ispettore della Soprintendenza di Reggio Calabria; passato poi in Cirenaica, poi all'Università, ha però sempre continuato ad avere un particolare interesse per queste regioni, ma è soprattutto in questi ultimi anni che la sua attività, nonostante l'età, si è rivolta con sacrificio personale non lieve all'esplorazione della regione garganica, e dobbiamo a lui non soltanto gli scavi di Monte Saraceno e di altre località, ma soprattuto la scoperta inaspettata di quella numerosa serie di stele daunie, che egli con grande pazienza e con grande abilità è riuscito a raccogliere. Oggi le stele sono nel castello di Manfredonia dove, come ci ha annunciato stamattina lo stesso Soprintendente Lo Porto, sarà presto costituito un Museo: sarà un museo di singolarissimo interesse, perché — voi tutti sapete — quale facies di civiltà, di cultura e di arte ci hanno rivelato queste stele daunie; su di esse gravano ancora numerosi problemi e numerosi lati oscuri, che il Ferri ha cercato e cerca di illuminare attraverso la sua vastissima cultura non senza riconoscere tuttavia che su di esse c'è ancora molto da dire. L'assenza dell'amico Ferri mi costringe a dare in consegna la medaglia ad una sua assistente, la dott.ssa Pancrazzi, che noi preghiamo di venire qui a ritirare la medaglia e di consegnarla al prof. Ferri.

Con questo mi pare di non aver altro da dire sul Convegno che oggi chiudiamo e su quello futuro, se non di aggiungere un ringraziamento,

che non è di prammatica, ma che esce veramente dal cuore, per quel che l'amico Stazio e la sua Signora hanno fatto: sono veramente loro gli *Dei ex machina* di questi Convegni.

Io sono certo che anche il Convegno futuro, a cui ci diamo appuntamento fin da oggi, sarà, grazie alla loro opera, pari alla tradizione ormai consacrata.

In serata, presso il ristorante «Al Gambero», ha luogo il pranzo di commiato offerto dall'Italsider di Taranto.

venerdì 13 ottobre

La gita postcongressuale porta i congressisti in visita agli insediamenti rupestri di Massafra e di Mottola, con la guida del prof. Cosimo Damiano Fonseca.

La colazione ha luogo a Martina Franca, presso il ristorante dell'Hotel «S. Michele».

ISCRITTI E PARTECIPANTI AL CONVEGNO

Acquaro Enrico, Via Fabiola 59 - ROMA
Adamesteanu Dinu, Soprintendente Antichità - POTENZA
Agostiniani Giuliano, Via dei Frullani 1 - FIRENZE
Airò Antonio, Via Schiavo 2/L - SAVA (Taranto)
Albergo Ivana, Via Amendola 69 - BARI
Alessandrelli Nicola - CASSANO (Bari)
Alessio Giovanni, Via Posillipo 102/II - NAPOLI
Allegro Nunzio, P.zza Valverde 6 - PALERMO
Alvisi Giovanna, Viale Lincoln 1 - ROMA
Amandry Pierre, Ecole Française - ATENE (Grecia)
Amatucci Ernesto, Via G. Matteotti 31 - AVELLINO
Amatucci Vincenzo, Via Lago - S. MARIA DI CASTELLABATE (Salerno)
Ampolo Carmine, Via Nemorense 87 - ROMA
Anagnostou Helly - ATENE (Grecia)
Andreussi Maddalena, Via Nemorense 49 - ROMA
Andronescu Victorita, Ist. Archeol., Str. I.C. Frimu 11 - BUCAREST (Romania)
Angiolillo Simonetta, Via Appiano 40 - ROMA
Arena Renato, Via Medeghino 13/5 - MILANO
Arezzo Pietro, Via M. Amoroso 24 - BARI
Arias Enrico, Viale Buozzi 19 - PISA
Arsieni Antonio, Via Sandonaci 5 - CELLINO S. MARCO (Brindisi)
Attoma-Pepe Fernando, C. Armellini 10/2 – GENOVA

Bacca Agostino, Via Fontana 3 - SALICE (Lecce)
Bacci Giovanna, C. Cairoli 6 - TORINO
Barra Marcella, Via Juvarra 16 bis - TORINO
Bedello Margherita, Via Cardano 99 - ROMA
Belli Carlo, Via Casaletto 348 – ROMA

Belloni Gianguido, Via A. Costa 2 - MILANO
Belvedere Oscar, Via Notarbartolo 46 - PALERMO
Bendandi Angelo, Via Matteotti 4 - RAVENNA
Bergamini Margherita, Via Pratello 21/2 - BOLOGNA
Berloco Tommaso, Via Taranto 4 - ALTAMURA (Bari)
Bermond Giovanna, Via Masi 9 - BOLOGNA
Bernabò Brea Luigi, Soprintendente Antichità - SIRACUSA
Bertoldi Elena, Via L. Giordano 6 - NAPOLI
Bettini Alba, Via Boito 18/19 - GENOVA
Bianchi-Bandinelli Ranuccio, Via Arenula - ROMA
Bianchini Maria, Via Accinelli l/a - GENOVA
Bilinski Bronislaw, Via Doria 2 - ROMA
Billot Marie, 6 Allée des Helvétes - 91 MASSY (Francia)
Binazzi Gianfranco, Istituto Archeologia Università - PALERMO
Bisi Anna Maria, P.zza M. Fanti 30 - ROMA
Bivona Livia, Via I. La Lumia 20 - PALERMO
Bonacasa Nicola, Via Veneto 2 - PALERMO
Bonamente Giorgio, Viale Michelangelo - PALAZZO DI ASSISI
Bonora Giovanna, Viale Silvani 3 - BOLOGNA
Bosch-Gimpera P., Callejon Olivo 84 - MEXICO (MESSICO)
Bottini Angelo, Via Varanini 27 - MILANO
Braccesi Lorenzo, Via A. Bonci 6 - BOLOGNA
Branciforti Maria, Via Firenze 78 - CATANIA
Braudel Fernand, 59, rue Brillat Savarin - PARIS XIII(FRANCIA)
Breglia Luisa, Via S. Maria Apparente 22 - NAPOLI
Brizzolara Anna Maria, Via Dante 7 - BOLOGNA
Buchner Giorgio, Via Mezzavia 6 - LACCO AMENO (Ischia)

Caiazza Daniele, Via C. Sorgente 54 - SALERNO
Calabi-Limentani Ida, Via Monferrato 8 - MILANO
Calderone Salvatore, Via Englen 21 - ROMA
Caldora Umberto, P. Umberto 40 - BARI
Camassa Giorgio, Via M. Schipa 35 - LECCE
Canciani Fulvio, Via Scorcola 4 - TRIESTE
Candia Giuseppina, Via Tiburtina 436 - ROMA ,
Canfora Luciano, Via Murat 51/F - BARI
Cantarelli Floriana, Via Bonomini 24 - BERGAMO
Capano Antonio, Via Stazione 36 - AGROPOLI (Salerno) .
Capozza Maria, Via Aosta 14 - PADOVA
Caputo Diana, Via Ghiozzi - S. VITO (Taranto)
Caputo Giacomo, Via A. Scialoja 44 - FIRENZE
Cardellicchio Anna, Via L. Trasimeno 1 – TARANTO

Carelli Giuseppe, Riviera di Chiaia 256 - NAPOLI
Carettoni Gian Filippo, Via Boncompagni 16 - ROMA
Carra Rosa Maria, Via Cesareo 51 - PALERMO
Caruso Ida, Via Tortolini 34 - ROMA
Caruso Teresa, Via Friggeri 28 - ROMA
Casini Antonio, Via Moscova 48 - MILANO
Causo Lucia, Via Mazzini 12 - RACALE (Lecce)
Causo Sara, Lungomare 28 - TARANTO
Cavagnaro-Vanoni Lucia, Via V. Veneto 108 - ROMA
Cavalcanti Ottavio, Via Arnoni 49 - COSENZA
Cebeillac Mireille, P.zza Farnese - ROMA
Cecchini Serena, Via Savoia 90 - ROMA
Centro Jean Bérard, Via Crispi 86 - NAPOLI
Cera Maria, Museo Siritide - POLICORO (Matera)
Chiartano Bruno, C. Umberto 187 - TARANTO
Chon Sik Sin - SUD COREA
Christien Jacqueline, 17 bis Av. des Platanes - 78 ST. NON LA BRETCHE (Francia)
Ciongoli Gian Paolo, Via A. Falcone 6 - NAPOLI
Cipolloni-Sampò Mirella, Via S. Teodoro 28 - ROMA
Coarelli Filippo, p.zza Trinità dei Pellegrini 91 - ROMA
Codacci-Pisanelli Sofia, Via Salentina 41 - UGENTO (Lecce)
Codano Antonio, Via Pupino 2/D - TARANTO
Colazzo Stefania, Vill. ACNA - MILANO
Colombo Massimo, Istituto di Archeologia Università - TORINO
Colucci-Pescatori Gabriella, Via Crescitelli 27 - SALERNO
Conta Gioia, P.zza Verdi 20 - GENOVA
Coppa Mario, Via Bradano 26/A - ROMA
Contri Ignazio, presso D'Agostino, Via Laspro 33 - SALERNO
Corbato Carlo, Via Buonarroti 22 - TRIESTE
Corbato Marina, Via Buonarroti 22 - TRIESTE
Cordano Federica, Via G. Romano 15 - ROMA
Corsi-Zoli Donatella, Via Trinità dei Pellegrini 1 - ROMA
Cremonesi Giuliano, Via S. Maria 53 - PISA
Cresci Giovannella, Via Alfieri 5/6 - SAVONA
Curcio Amalia, Via Senofonte 7 – SIRACUSA

D'Agostino Bruno, Via Laspro 33 - SALERNO
D'Aloisio Michele, Via C. Alberto 23 - TURSI (Matera)
Damiano Egidio, Soprintendenza Antichità - PALERMO
Dammacco Fulvia, Via L. Rocci 53 - ROMA
D'Amore Luigi, Via L. Zuppetta 13 PORTICI - BELLAVISTA (Napoli)

De Caro Stefano, Istituto Archeologia Università - NAPOLI
De Fidio Pia, Via Manzoni 216 - NAPOLI
De Franciscis Alfonso, Soprintendente Antichità - NAPOLI
Degrassi Nevio, Via Brescia 13 - ROMA
Dell'Arciprete Franca, Via Mosso 2 - MILANO
Delli Ponti Giovanna, Museo Provinciale - LECCE
Delpino Filippo, Via Veio 80 - ROMA
De Kisch Yves, Chateau de Montvilliers Escreuves - 45300 PITHIVIERS (Francia)
De Juliis Ettore, Via Torelli 12 - FOGGIA
Demargne Pierre, 120 Bld. Montparnasse - PARIS (Francia)
De Marinis Giuliano, Via del Romito 4 - FIRENZE
Denti Di Piraino Angiola, S. Giorgio della Richinvelde - 33095 PORDENONE
De Palma Matteo , Corso Gramsci 127 - S. SEVERO (Foggia)
De Salvo Lietta, Via C. Valeria 69 - CONTESSE (Messina)
De Santis Tanino, Via de Rada 21 - COSENZA
Desbordes Françoise, 37 Rue de Picardie - 94 CHEVILLY SAONE (Francia)
De Simone Carlo, Vogthaldenstr. 37-74 - TÜBINGEN (Germania)
Di Bello Furio, Via E. Romagnoli 19 - ROMA
Diebner Sylvia - GÖTTINGEN
Di Stefano Carmela, Viale Libertà 97 - PALERMO
Donvito Antonio, Via Carducci 77 - GIOIA DEL COLLE (Bari)

Ebner Pietro - CERASO (Salerno)
Elia Olga, Istituto Archeologia Università - BARI
Etienne Robert, 55 Rue A. Courbet - 33 LE BOUSCAT (Francia)

Fugazzola Maria, Via Latina 94 - ROMA
Fabbricotti Emanuela, Via Tortolini 29 - ROMA
Fanfoni Pierluigi, Via De Carolis 83 - ROMA
Fantasia Ugo, Scuola Normale - PISA
Fedi Adolfo, Via Cimarosa 186 - NAPOLI
Ferrari Franca, Via Cappelli 7 - MODENA
Ferreri Gaetano, Via Busca 6 - CANICATTÌ (Agrigento)
Ferri Silvio, Università - PISA
Forgione Antonietta, Via S. Ugo 9/3 - GENOVA
Forlati-Tamaro Bruna, Cannaregio 3838 - VENEZIA
Fornari Bianca, Via Plinio 63 - MILANO
Fornaro Arcangelo, Via delle Torri 4 - GROTTAGLIE (Taranto)
Forti Lidia, Corso Vitt. Emanuele 121 - NAPOLI
Foti Giuseppe, Soprintendente Antichità - REGGIO CALABRIA
Fourmont Martine, 6 AV. Des Gobelins - PARIS (Francia)

Fozzati Danilo, Via S. Paolo 28 - TORINO
Franciosi Carlo, Via Guarini 50 - AVELLINO
Fratianni Paola, Via S. Emiliani 23 - ROMA
Frederiksen Martin, Worcester College - OXFORD (Gran Bretagna)
Frezouls Edmond, 27 r. de Lausanne - 67.000 STRASBOURG (Francia)

Gaggero Gianfranco, C. Perrone 96/5 - GENOVA
Galante Bruno, Via De Vico 4, int. 10 - ROMA
Gallo Italo, Corso Garibaldi 148 - SALERNO
Garufi Sara, Via di Natale 14 - SIRACUSA
Gastaldi Patrizia, Via Bligny 15 - MILANO
Germinario Giuseppe, Via Azzarita 115 - MOLFETTA (Bari)
Ghinatti Franco, Via Folengo 9 - PADOVA
Giacchero Marta, Via Cecchi 2-16 - GENOVA
Giacintino Antonietta, Via Mauro 13 - SALERNO
Giannattasio B. Maria, Sal. S. Barnaba 19/2 - GENOVA
Giardino Liliana, Via Usodimare 62 - ROMA
Gibson Barbara, British School, Via Gramsci - ROMA
Gigante Marcello, Via D'Auria 3 - NAPOLI
Giorgetti Dario, Via Bemina 14 - ROMA
Giovannini Valeria, Via Cisterna 26 - CAMPOVERDE A.
Giuliani Marinetta, Via Pretoria 133 - POTENZA
Giuliano Antonio, Salita S. Francesco 7 - GENOVA
Goegebeur Werner, Sylvain Dupuislaan - 254 ANDERLECHT - 1070 BRUXELLES (Belgio)
Goricchi Rosanna, Via Sturla 56/10 - GENOVA
Gorini Giovanni, Via Cavino 5 - PADOVA
Goss Barbara, presso Bedini, Via Abetone 13 - ROMA
Graziosi Paolo, Via Puccinotti 53 - FIRENZE
Gras Michel, 5 Rond-Point Bugeand 75116 PARIS (Francia)
Greco Angela, Via Guercio 84 - SALERNO
Greco Emanuele, Via Guercio 84 - SALERNO
Greco Giovanna, Trav. Gigante 36 - NAPOLI
Guglielmi Michele - TARANTO
Guida Ottavio, Dir. Archivio Stato - TARANTO
Gullini Giorgio, Via Lamarmora - TORINO
Guzzetta Alberto, Via Regina Elena 93/A – CATANIA

Hartmann Jorgen, Via Gandolfi 6 - ROMA
Von Hase F.W., Via C. Pacca 25 - ROMA
Humphreys Sully, University College, Gower Street - LONDON (Gran Bretagna)

Kirsten Ernst, Institut für Alte Geschichte - Universität - WIEN (Austria)
Klein Cecile, 18 Rue Carmes - 67 STRASBOURG (Francia)

Jannot René, Le Parc Vincin - 56 VANNES (Francia)
Johannowsky Werner, Viale Winspeare 19 - NAPOLI
Joly Elda, Via M. Stabile 112 – PALERMO

Ianovitz Oscar, P.le Corvi 12 - BRESCIA
Indice Antonio, Via Lucania 37 – TARANTO

Labellarte, Via A. da Bari 157 - BARI
Laddago Rocco, Via Giosa 111 - BARI
Lagona Sebastiana, Via Tagliamento 42 - CATANIA
Landi Addolorata, Via Santacroce 15 - NAPOLI
Langlotz Ernst, Hofgarten 21 - 53 BONN (Germania)
Lania Rocco, Via Garibaldi 2 - MELICUCCÀ (Reggio Calabria)
La Rocca Eugenio, Via Portico Ottavia 29 - ROMA
Laronde André, 29 Bld. M. Foch - 38100 GRENOBLE (Francia)
La Rosa Augusto, Via Arsenale 42 - SIRACUSA
La Rosa Vincenzo, Via Morosoli 2 - CATANIA
Laviola Vincenzo, Via Eraclupoli 3 - AMENDOLARA (Cosenza)
Lazzarini Letizia, Via Nomentana 322 - ROMA
Lejeune Michel, 25 Rue Gazan - PARIS (Francia)
Lemarangi Gioacchino - MOTTOLA (Taranto)
Lepore Ettore, Via A. D'Antona 6 - NAPOLI
Lepore Lucia, Via Vittorio Veneto 110 - MASSAFRA (Taranto)
Leurini Luigi, Istituto Filologia Greca, Università - CAGLIARI
Lévêque Pierre, Fac. Lettres, Université - BESANÇON (Francia)
Linington R.E., Via Veneto 108 - ROMA
Liou Bernard, 42 Rue Terrusse - 13005 MARSEILLE (Francia)
Lippi Giovanna, Istituto Archeologico Università - PISA
Liuzzi Giovanni, Via Presacaro 14 - MARTINA FRANCA (Taranto)
Logemann Gesche, Agnesstr. 33 - 8 MÜNCHEN (Germania)
Lo Jucco Ludovico - TALSANO (Taranto)
Lombardo Mario, Istituto Storia Antica - Università - PISA
Lo Porto Felice Gino, Soprintendente Antichità - TARANTO
Lorusso Nicola, Via Mazzini 29 - ALTAMURA (Bari)
Lovito Paolo, Via Berardi 7 - ATELLA (Napoli)
Lucatuorto Michele, Via Carulli 58 – BARI

Maddoli Gianfranco, Via Bruschi 21 - PERUGIA

Magaldi Emilio - S. CHIRICO RAPARO (Potenza)
Manacorda Daniele, P.zza Grillo 10 - ROMA
Manconi Dorica, Via Fais 8 - CAGLIARI
Manni Eugenio, Via M. d'Azeglio 15 - PALERMO
Manganaro Giacomo, Via Umberto 112 - S. AGATA LI BATTIATI (Catania)
Mansuelli Guido, Via Mascarella 77 - BOLOGNA
Marazzi Massimiliano, Via Tuscolana 268 - ROMA
Marinoni Elio, Via Mentana 11 - ROMA
Marotta Alida, P.zza Cavalieri - PISA
Martin Roland, L'Ermitage - 21 FIXIN (Francia)
Martusciello Nidia, Corso Umberto 88 - TARANTO
Marzano Gabriele, Via Rizzo 24 - S. PIETRO VERNOTICO (Brindisi)
Masperi Giulia, Via Roma 90 - ALBESE (Como)
Massari Graziella, Via Sansovino 6 - MILANO
Massei Luciano, Via Dante 7 - ROSIGNANO
Massera Anna, Via D'Annunzio 19 - TREVISO
Matarazzo Villelmina, Via P. De Granito 14 - SALERNO
Matteini Chiari Maurizio, Istituto Archeologia - Università PERUGIA
Maxia Mariella, Via Ales 2 - QUARTUCCIU (Cagliari)
Mazzeo Luisa, Via A. Oriani 31 - BOLOGNA
Meister Klaus, Institut Alte Geschichte - SAARBRUCKEN (Germania)
Meister Maria, Institut Alte Geschichte - SAARBRUCKEN (Germania)
Mele Alfonso, Via Ponte Casanova 3 - NAPOLI
Melli Piera, Via Carrara 75/8 - GENOVA
Mello Mario, Via S. Venere 5 - PAESTUM
Menna Pietro, Via Crispi 101 - NAPOLI
Mennella Giovanni, P.zza Tigullio 20/10 - RAPALLO (Genova)
Merante Vitaliano, Istituto Storia Antica - Università - PALERMO
Mertens Dieter, Via Sardegna 79 - ROMA
Mertens Joseph, 32 Av. Genets - 1970 WEZEMBEEK (Belgio)
Molli-Boffa Giulia, Corso S. Maurio 81 - TORINO
Moltedo Rosanna, I Trav. Semmola 47 - NAPOLI
Momigliano Arnaldo, University College - LONDON (Gran Bretagna)
Montagna-Pasquinucci Marinella, Via Bonanno 99 - PISA
Morel Pierre, Piazza Farnese - ROMA
Moretti Luigi, Viale Mazzini 13 - ROMA
Moscariello Ruggero - AVELLINO
Moscati Sabatino, Via Vigliena 10 - ROMA
Mosino Franco, Via Polistena - REGGIO CALABRIA
Mossé Claude, 17 Rue Mesnil - 16 PARIS (Francia)

Napoli Mario, Via Laspro 27 – SALERNO

Napoli Rosa, Via Col. de Bartolomeis 11 - SALERNO
Nassi-Malagardis Athanasia, 35 Rue Barbusse - PARIS V (Francia)
Nenci Giuseppe, P. Guerrazzi 2 - PISA
Neutsch Bernhard, Mariahilfpark 3/404 - INNSBRUCK (Austria)
Nicopulou de Sike Yvonne, 30 Rue P. Borghese - NEUILLY S. SEINE (Francia)
Nieddu Gianfranco, Istituto Filologia Greca - CAGLIARI
Nobile Pietro, Via Imbriani 163 - CATANIA

Ocheseanu Radu, Muzeul Arheol. Str. Muzeelor - 23 CONSTANTA (Romania)
Odetti Gioliva, Corso Podestà 10/7 - GENOVA.
Olivieri Jolanda, Via dei Georgofili 38 - ROMA
Orlandini Piero, Via C. Mistrangelo 59 - ROMA

Padula Mauro, Via Passarelli 1 - MATERA
Pairault-Massa Helene, 3 Bld. Verdun - 86 POITIERS (Francia)
Palma di Cesnola Arturo, Università di SIENA
Pancrazzi Orlanda, Istituto di Archeologia, Università - PISA
Panebianco Venturino, Via La Francesca 46 - SALERNO
Panvini Rosati Franco, Via G. Cesare 47 - ROMA
Paolini Pozzi Enrica, Via L. Sanfelice 3 bis - NAPOLI
Pappacelo De Biagi Laura, Viale Trento 50 - PESARO
Parise Nicola, Via de Delfini 24 - ROMA
Pellicciari Giovanni, Via Arena Sanità 12 - NAPOLI
Peluso Giuseppina, Via Battisti 282 - TARANTO
Pensa Marina, Via S. Giuliano 14 - BOLOGNA
Pepe Alfredo - CAPACCIO (Salerno)
Pera Rossella, Via don Bosco 9/4 - VARAZZE (Savona)
Perotti Elena, Corso Raimondo 115 - SANREMO
Perkins Ward, Accademia Britannica - ROMA
Petrucci Roberto, Viale Tecnica 104 - ROMA
Piccinelli Silvio, Presidente E.P.T. - BERGAMO
Pichierri Gaetano, Via Cesare 59 - SAVA (Taranto)
Picozzi M. Grazia, Via dell'Arte 85 - ROMA
Pierobon Raffaella, Via Martini - P. Mele - NAPOLI
Pierro Elena, Via Padova - ROMA
Pippidi D.M., 11 I.C. Frimu - BUCAREST (Romania)
Pomey Patrice, P.zza Farnese 67 - ROMA
Pontieri Ernesto, Parco Margherita 14 - NAPOLI
Prontera Francesco, Via Industrie 39 - CASARANO (Lecce)
Pugliese Carratelli Giovanni, Via F. Denza 15 – ROMA

Quagliati Mirella, Via Margherita 43 – TARANTO

Quartino Luigina, Corso Carbonara 11/7 – GENOVA

Radulescu Ruxandra, Austr. N. 12 et. III ap. 26 - BUCAREST (Romania)
Rebecchi Fernando, Istituto Archeologia, Università - BOLOGNA
Regnot Viviane, 51 Rue Lussac - PARIS 75 (Francia)
Riccioni Giuliana, Via Righi 19 - BOLOGNA
Richter Gisela, Viale M. Gianicolo 81 - ROMA
Rinaldi-Tufi Sergio, Viale 4 Venti 73 - ROMA
Ritti Tullia, Via Asmara 25 - ROMA
Rizza Giovanni, Via C. d'Aragona 2 - CATANIA
Rolley Claude, Ec. Française - ATENE (Grecia)
Russi Angelo, Via Solis 121 - S. SEVERO (Foggia)

Sabini Celio - ALTAMURA (Bari)
Sacconi Anna, Via Magalotti 12 - ROMA
Sakellariou Michel, 31 Rue Fénelon - 69 LYON (Francia)
Salomone Eleonora, Via Carducci 6 - LOANO (Savona)
Santi-Amantini Luigi, Via Ayroli 23/7 - GENOVA
Santoro Orazio, Via Cirillo 4 - MASSAFRA (Taranto)
Saric-Segvic Marina, Proleterskih brig. 35 - 41000 ZAGREB (Jugoslavia)
Sartori Franco, Via Seminario 11 - PADOVA
Scarfì B. Maria, Accademia 879/13 - VENEZIA
Scarcella-Padovano Maria - TARANTO
Schmitz Van Vorst Josef, Largo Amba Aradam 1 - ROMA
Schnapp Annie, 6 Rue Guayes - 77 TORIGNY (Francia)
Schwab Annie, 29 Rue J. Chaley - 1700 FRIBOURG (Svizzera)
Sciarra Benita, P.zza Duomo - BRINDISI
Scorpan Constantin, Muzeul arheol. Str. Muzeelor - 23 CONSTANȚA (Romania)
Segrenaldini Eugenia, P. Mincio 2 - ROMA
Semeraro Francesco, Via Caroli 29 - MARTINA FRANCA (Taranto)
Semeraro Raffaele, Via P. Jolanda 28 CISTERNINO (Brindisi)
Sydow Guglielmo, Via Sardegna 79 - ROMA
Siciliano Aldo, Via C. di Palma 37 - LECCE
Sordi Marta, Via E. Caldara 22 - MILANO
Spadea Giuseppina, Via Vescia 18 - ROMA
Spadea Roberto, Via Vescia 18 - ROMA
Spina Pasquale, Via 37ª, 11 - MANDURIA (Taranto)
Squarciapino Maria, Via Gioberti 54 - ROMA
Staccioli Romolo, Parco del Paradiso 55 - ROMA
Stazio Attilio, Università - LECCE
Stazio Pulinas Rosaria Museo Archeologico - BARI

Stecchi De Bellis Maria, Via Imbriani 37 – BARI

Tabò Camilla, Via Veneto 112 - TARANTO
Talamo Clara, Via Solfatara 145 - POZZUOLI (Napoli)
Tamburello Ida, Via Bara 28 - PALERMO
Tamburini Nadia, Istituto Archeologia Università - PISA
Theodorescu Dinu - BUCAREST (Romania)
Tinè Santo, Via M. Polo 12/5 - GENOVA
Tocco Giuliana, Soprintendenza Antichità - POTENZA
Tornei Antonietta, Via Facchinetti 64/C - ROMA
Torelli Mario, Via Fauro 82 - ROMA
Treziny Henri, 2 AV. P. Borgo - 92 ST. CLOUD (Francia)
Travaglini Adriana, Via Liguria- BRINDISI
Tronchetti Carlo, Istituto di Archeologia, Università - PISA
Tusa Vincenzo, Soprintendente Antichità – PALERMO

Uberti Maria, Viale Valpadana 109 - ROMA

Vagnetti Lucia, Via Monte Zebio 2.5 - ROMA
Valente Gustavo, E.P.T. - AVELLINO
Valenza Nazarena, Via dei Mille 40 - NAPOLI
Vallet Georges, Palazzo Farnese - ROMA
Van Compernolle René, 30 Rue de l'Aronde - 1170 BRUXELLES (Belgio)
Vavassori Marina, Via Rosmini 7 - BERGAMO
Venditti Arnaldo, Via S. Pasquale a Chiaia 79 - NAPOLI
Verschuren C.W., Mauritsstraat 84 - UTRECHT (Paesi Bassi)
Verzar-Bass Monica, Istituto Svizzero - ROMA
Vesna Jurkic Girardi, Joakima Rakovca 35 - 52000 PULA (Jugoslavia)
Viggiani Gioacchino, Via Posillipo 281 - NAPOLI
Vitto Francesco, Vico Teramo 1 - ORIA (Brindisi)
Von Eles Patrizia, Istituto di Paletnologia, Università. - ROMA
Voza Giuseppe, Soprintendenza Antichità - SIRACUSA
Vrenna Giuseppe, Via Garibaldi 19 - CROTONE (Catanzaro)

Will Edouard, 114 Rue St. Dizier - 54 NANCY (Francia)

Zancani-Montuoro Paola, Il Pizzo - S. AGNELLO DI SORRENTO (Napoli)
Zingone Maria, P.zza G. Granita 7 - SALERNO
Zipelli Cesare, Via Flaminia 838 - ROMA
Zoli-Corsi Donatella, Via Trin. Pellegrini 1 - ROMA

SOMMARIO

Presentazione (P. Romanelli) 5

La conferenza inaugurale 7
Economie et société - Réflexions d'un historien de la modernité (F. Braudel) 9

La relazione introduttiva 19
La Grande Grèce, milieu d'échanges - Réflexions méthodologiques (E. Will) 21

Il dibattito 69
S.C. Humphreys (p. 71), A. Momigliano (p. 77), D. Adamesteanu (p. 80), P. Lévêque (p. 83)

La monetazione 85
Struttura e funzione delle monetazioni arcaiche di Magna Grecia (N.F. Parise) 87

Il dibattito 131
F. Di Bello (p. 133), M. Lejeune (p. 146), F. Attoma Pepe (p. 147), A. Stazio (p. 148)

La cultura artistica e l'artigianato 151
Documentazione della cultura artistica dalla fine del V sec. all'inizio del I sec. a.C. (A. Giuliano) 153
Importazione di ceramica greca ovvero immigrazione di vasai greci nella Magna Grecia? (E. Langlotz) 163
Aspects financiers et sociaux des programmes de construction dans les villes grecques de Grande Grèce et de Sicile (R. Martin) 185
Appunti sulla funzione dell'artigianato nell'occidente greco dall'VIII al IV sec. a.C. (B. D'Agostino) 207

Il dibattito 237
W. Johannowsky (p. 239), M. Torelli (p. 240), F. Coarelli (p. 244), C. Franciosi (p. 247), E. Manni (p. 256), P. Lévêque (p. 257), C. Mossé (p. 259), C. Tronchetti (p. 260), G. Vallet (p. 261), A. Giuliano (p. 268), E. Will (p. 268), N.F. Parise (p. 271)

Le rassegne archeologiche 273

La Campania 275
Officina di scultore a Pozzuoli (A. de Franciscis) 277
L'attività archeologica nelle province di Avellino, Benevento e Salerno (M. Napoli) 285
Il territorio a Nord del Sele (G. D'Henry) 287
Il territorio a Sud del Sele (M. Napoli) 297
L'attività dell'Università di Innsbruck a Velia (B. Neutsch) 307

La Basilicata 311
L'attività archeologica in Basilicata (D. Adamesteanu) 313
La seconda campagna di scavo nella necropoli del Pisciolo (G. Tocco) 329
Observations sur les inscriptions de Rossano (M. Lejeune) 335

La Calabria 339
L' attività archeologica in Calabria (G. Foti) 341
Lo scavo di Locri - 1972 (M. Barra Bagnasco) 353

La Puglia 361
L'attività archeologica in Puglia (F.G. Lo Porto) 363
Recenti scoperte nella grotta Paglicci (A. Palma di Cesnola) 377
Ricerche ad Arpi e Salapia (E. De Juliis) 389
Rinvenimenti e scavi a Gravina (E. Lattanzi) 397
Tomba scoperta a Cavallino (P.E. Arias) 401

Il dibattito 409
P. Graziosi (p. 411)

La cronaca 413
Iscritti e partecipanti al Convegno 437
Indice dei nomi e delle località notevoli 447
Sommario 465

FINITO DI STAMPARE NELL'OTTOBRE DEL MCMLXXV
NELLO STABILIMENTO «ARTE TIPOGRAFICA DI A.R.»
VIA S. BIAGIO DEI LIBRAI-NAPOLI

Istituto per la Storia e l'Archeologia della Magna Grecia

Convegno di Studi sulla Magna Grecia

I-XV

(Taranto 1961-1975)

Indice generale

I	Greci e Italici in M. G.	1961
II	Vie di M. G.	1962
III	Metropoli e colonie della M. G.	1963
IV	Santuari di M. G.	1964
V	Filosofia e scienze in M. G.	1965
VI	Letteratura e arte figurata nella M.G.	1966
VII	La città e il suo territorio	1967
VIII	La M.G. e Roma nell'età arcaica	1968
IX	La M.G. nel mondo ellenistico	1969
X	Taranto nella civiltà della M. G._1	1970
X	Taranto nella civiltà della M. G._2	1970
XI	Le genti non greche della M. G._1	1971
XI	Le genti non greche della M. G._2	1971
XII	Economia e società nella M. G.	1972
XIII	Metaponto	1973
XIV	Orfismo in M. G.	1974
XV	La Magna Grecia nell'età Romana_1	1975
XV	La Magna Grecia nell'età Romana_2	1975